



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



TOME VINGT-HUITIÉME.



QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

ÉCONOMIE.

Ce mot ne signifie dans l'acception ordinaire que la manière d'administrer son bien ; elle est commune à un père de famille & à un surintendant des finances d'un royaume. Les différentes sortes de gouvernement, les tracasseries de famille & de cour, les guerres injustes & mal conduites, l'épée de *Thémis* mise dans les mains des bourreaux pour faire périr l'innocent, les discordes intestines, sont des objets étrangers à l'économie.

Il ne s'agit pas ici des déclamations de ces politiques qui gouvernent un état du fond de leur cabinet par des brochures.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

La première économie, celle par qui subsistent toutes les autres, est celle de la campagne. C'est elle qui fournit les trois seules choses dont les hommes ont un vrai besoin, le vivre, le vêtir & le couvert ; il n'y en a pas une quatriéme, à moins que ce ne soit le chauffage dans les pays froids. Toutes les trois bien entendues donnent la santé, sans laquelle il n'y a rien.

On appelle quelquefois le féjour de la campagne la *vie patriarcale ;* mais dans nos climats cette vie patriarcale ferait impraticable & nous ferait mourir de froid, de faim & de misère.

Abraham va de la Caldée au pays de Sichem ; de-là il faut qu'il faffe un long voyage par des déferts arides jufqu'à Memphis pour aller acheter du bled. J'écarte toûjours refpectueufement, comme je le dois, tout ce qui eft divin dans l'hiftoire d'*Abraham* & de fes enfans ; je ne confidère ici que fon économie rurale.

Je ne lui vois pas une feule maifon : il quitte la plus fertile contrée de l'univers & des villes où il y avait des maifons commodes, pour aller errer dans des pays dont il ne pouvait entendre la langue.

Il va de Sodome dans le défert de Gérar fans avoir le moindre établiffement. Lorfqu'il renvoye *Agar* & l'enfant qu'il a eu d'elle, c'eft encor dans un défert ; & il ne leur donne pour tout viatique qu'un morceau de pain & une cruche d'eau. Lorfqu'il va facrifier fon fils au Seigneur, c'eft encor dans un défert. Il va couper le bois lui-même pour brûler la victime, & le charge fur le dos de fon fils qu'il doit immoler.

Sa femme meurt dans un lieu nommé *Arbé* ou *Hébron ;* il n'a pas feulement fix pieds de terre à lui pour l'enfevelir : il eft obligé d'acheter une caverne pour y mettre fa femme. C'eft le feul morceau de terre qu'il ait jamais poffédé.

Cependant il eut beaucoup d'enfans ; car fans compter *Ifaac* & fa poftérité, il eut de fon autre femme *Cethura* à l'âge de cent quarante ans felon le calcul ordinaire, cinq enfans mâles qui s'en allèrent vers l'Arabie.

Il n'eſt point dit qu'*Iſaac* eût un ſeul quartier de terre dans le pays où mourut ſon père ; au contraire, il s'en va dans le déſert de Gérar avec ſa femme *Rebecca*, chez ce même *Abimelec* roi de Gérar qui avait été amoureux de ſa mère.

Ce roi du déſert devient auſſi amoureux de ſa femme *Rebecca* que ſon mari fait paſſer pour ſa ſœur, comme *Abraham* avait donné ſa femme *Sara* pour ſa ſœur à ce même roi *Abimelec* quarante ans auparavant. Il eſt un peu étonnant que dans cette famille on faſſe toûjours paſſer ſa femme pour ſa ſœur afin d'y gagner quelque choſe ; mais puiſque ces faits ſont conſacrés, c'eſt à nous de garder un ſilence reſpectueux.

L'Ecriture dit, qu'il s'enrichiſſait dans cette terre horrible devenue fertile pour lui, & qu'il devint extrêmement puiſſant. Mais il eſt dit auſſi qu'il n'avait pas de l'eau à boire, qu'il eut une grande querelle avec les paſteurs du roitelet de Gérar pour un puits ; & on ne voit pas qu'il eût une maiſon en propre.

Ses enfans, *Eſaü* & *Jacob*, n'ont pas plus d'établiſſement que leur père. *Jacob* eſt obligé d'aller chercher à vivre dans la Méſopotamie dont *Abraham* était ſorti : il ſert ſept années pour avoir une des filles de *Laban*, & ſept autres années pour obtenir la ſeconde fille. Il s'enfuit avec *Rachel* & les troupeaux de ſon beau-père qui court après lui. Ce n'eſt pas là une fortune bien aſſurée.

Eſaü eſt repréſenté auſſi errant que *Jacob*. Aucun des douze patriarches, enfans de *Jacob*, n'a de demeure fixe, ni un champ dont il ſoit propriétaire. Ils ne repoſent que ſous des tentes, comme les Arabes Bédouins.

Il eſt clair que cette vie patriarcale ne convient nullement à la température de notre air. Il faut à

un bon cultivateur tel que les *Pignoux* d'Auvergne, une maiſon ſaine tournée à l'orient, de vaſtes granges, de non moins vaſtes écuries, des étables proprement tenues ; & le tout peut aller à cinquante mille francs au moins de notre monnoie d'aujourd'hui. Il doit ſemer tous les ans cent arpens en blé, en mettre autant en bons pâturages, poſſéder quelques arpens de vignes, & environ cinquante arpens pour les menus grains & les légumes ; une trentaine d'arpens de bois, une plantation de meuriers, des vers à ſoie, des ruches. Avec tous ces avantages bien économiſés, il entretiendra une nombreuſe famille dans l'abondance de tout. Sa terre s'améliorera de jour en jour; il ſupportera ſans rien craindre les dérangemens des ſaiſons & le fardeau des impôts ; parce qu'une bonne année répare les dommages de deux mauvaiſes. Il jouïra dans ſon domaine d'une ſouveraineté réelle qui ne ſera ſoumiſe qu'aux loix. C'eſt l'état le plus naturel de l'homme, le plus tranquille, le plus heureux, & malheureuſement le plus rare.

Le fils de ce véritable patriarche ſe voyant riche, ſe dégoûte bientôt de payer la taxe humiliante de la taille ; il a malheureuſement appris quelque latin ; il court à la ville, achète une charge qui l'exempte de cette taxe & qui donnera la nobleſſe à ſon fils au bout de vingt ans. Il vend ſon domaine pour payer ſa vanité. Une fille élevée dans le luxe, l'épouſe, le deshonore & le ruine ; il meurt dans la mendicité ; & ſon fils porte la livrée dans Paris.

Telle eſt la différence entre l'économie de la campagne & les illuſions des villes.

L'économie à la ville eſt toute différente. Vivez-vous dans votre terre, vous n'achetez preſque rien ; le ſol vous produit tout, vous pouvez nourrir ſoixante perſonnes ſans preſque vous en appercevoir. Portez à la ville le même revenu, vous achetez tout chére-

ment, & vous pouvez nourrir à peine cinq ou ſix domeſtiques. Un père de famille qui vit dans ſa terre avec douze mille livres de rente, aura beſoin d'une grande attention pour vivre à Paris dans la même abondance avec quarante mille. Cette proportion a toûjours ſubſiſté entre l'économie rurale & celle de la capitale. Il en faut toûjours revenir à la ſingulière lettre de madame de *Maintenon* à ſa belle-ſœur madame d'*Aubigné*, dont on a tant parlé; on ne peut trop la remettre ſous les yeux.

. . . .

„ Vous croirez bien que je connais Paris mieux „ que vous; dans ce même eſprit, voici, ma chère „ ſœur, un projet de dépenſe, tel que je l'exécuterais ſi j'étais hors de la cour. Vous êtes douze perſonnes, monſieur & madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers, un valet de chambre.

„ Quinze livres de viande à „ cinq ſous la livre .	3 liv.	15 ſous.
„ Deux piéces de rôti .	2 -	10.
„ Du pain	1 -	10.
„ Le vin	2 -	10.
„ Le bois	2.	
„ Le fruit	1 -	10.
„ La bougie	-	10.
„ La chandelle	-	8.
	14 liv.	13 ſous.

„ Je compte quatre ſous en vin pour vos quatre
„ laquais & vos deux cochers. C'eſt ce que madame
„ de *Monteſpan* donne aux ſiens. Si vous aviez
„ du vin en cave il ne vous coûterait pas trois
„ ſous : j'en mets ſix pour votre valet de chambre,
„ & vingt pour vous deux qui n'en buvez pas
„ pour trois.

„ Je mets une livre de chandelle par jour, quoi-
„ qu'il n'en faille qu'une demi-livre. Je mets dix
„ ſous en bougie ; il y en a ſix à la livre qui coûte une
„ liv. dix ſous, & qui dure trois jours.

„ Je mets deux livres pour le bois ; cependant vous
„ n'en brûlerez que trois mois de l'année ; & il ne
„ faut que deux feux.

„ Je mets une livre dix ſous pour le fruit ; le ſucre
„ ne coûte que onze ſous la livre : & il n'en faut
„ qu'un quarteron pour une compôte.

„ Je mets deux piéces de rôti : on en épargne une
„ quand monſieur ou madame ſoupe ou dîne en ville ;
„ mais auſſi j'ai oublié une volaille bouillie pour le
„ potage. Nous entendons le ménage. Vous pouvez
„ fort bien ſans paſſer quinze livres avoir une entrée,
„ tantôt de ſauciſſes, tantôt de langues de mouton
„ ou de fraiſe de veau, le gigot bourgeois, la pyra-
„ mide éternelle, & la compôte que vous aimez
„ tant. (*a*)

„ Cela poſé, & ce que j'apprends à la cour, ma
„ chère enfant, votre dépenſe ne doit pas paſſer cent
„ livres par ſemaine : c'eſt quatre cent livres par mois.
„ Poſons cinq cent, afin que les bagatelles que j'ou-

(*a*) Dans ce tems là, & c'était le plus brillant de *Louis XIV*, on ne ſervait d'entremets que dans les grands repas d'appareil.

„ blie ne fe plaignent point que je leur fais injuf-
„ tice. Cinq cent livres par mois font,

„ Pour votre dépenfe de bouche .	6000 L.
„ Pour vos habits	1000.
„ Pour loyer de maifon	1000.
„ Pour gages & habits des gens .	1000.
„ Pour les habits, l'opéra & les magni-(b) „ ficences de monfieur . .	3000.
	12000 L.

„ Tout cela n'eft-il pas honnête ? &c.

Le marc de l'argent valait alors à-peu-près la moitié du numéraire d'aujourd'hui ; tout le néceffaire abfolu était de la moitié moins cher : & le luxe ordinaire qui eft devenu néceffaire & qui n'eft plus luxe, coûtait trois à quatre fois moins que de nos jours. Ainfi le comte d'*Aubigné* aurait pu pour fes douze mille livres de rente qu'il mangeait à Paris affez obfcurément, vivre en prince dans fa terre.

Il y a dans Paris trois ou quatre cent familles municipales qui occupent la magiftrature depuis un fiécle, & dont le bien eft en rentes fur l'hôtel-de-ville. Je fuppofe qu'elles euffent chacune vingt mille livres de rente, ces vingt mille livres faifaient jufte le double de ce qu'elles font aujourd'hui ; ainfi elles n'ont réellement que la moitié de leur ancien revenu. De

(b) Madame de *Maintenon* compte deux cochers, & oublie quatre chevaux, qui dans ce tems-là devaient avec l'entretien des voitures coûter environ deux mille francs par année.

cette moitié on retrancha une moitié dans le tems inconcevable du fyftême de *Lafs*. Ces familles ne jouïffent donc réellement que du quart du revenu qu'elles poffédaient à l'avénement de *Louis XIV* au trône ; & le luxe étant augmenté des trois quarts, refte à-peu-près rien pour elles ; à moins qu'elles n'ayent réparé leur ruine par de riches mariages, ou par des fucceffions, ou par une induftrie fecrette : & c'eft ce qu'elles ont fait.

En tout pays tout fimple rentier qui n'augmente pas fon bien dans une capitale, le perd à la longue. Les terriens fe foutiennent parce que l'argent augmentant numériquement, le revenu de leurs terres augmente en proportion ; mais ils font expofés à un autre malheur ; & ce malheur eft dans eux-mêmes. Leur luxe & leur inattention non moins dangereufe encor, les conduifent à la ruine. Ils vendent leurs terres à des financiers qui entaffent, & dont les enfans diffipent tout à leur tour. C'eft une circulation perpétuelle d'élévation & de décadence ; le tout faute d'une économie raifonnable qui confifte uniquement à ne pas dépenfer plus qu'on ne reçoit.

DE L'ÉCONOMIE PUBLIQUE.

L'économie d'un état n'eft précifément que celle d'une grande famille. C'eft ce qui porta le duc de *Sulli* à donner le nom d'*économies* à fes mémoires. Toutes les autres branches d'un gouvernement font plutôt des obftacles que des fecours à l'adminiftration des deniers publics. Des traités qu'il faut quelquefois conclure à prix d'or, des guerres malheureufes, ruinent un état pour longtems ; les heureufes même l'épuifent. Le commerce intercepté & mal entendu l'appauvrit encore ; les impôts exceffifs comblent la mifère.

Qu'eft-ce qu'un état riche & bien économifé ? c'eft celui où tout homme qui travaille eft fûr d'une for-

tune convenable à ſa condition, à commencer par le roi & à finir par le manœuvre.

Prenons pour exemple l'état où le gouvernement des finances eſt le plus compliqué ; l'Angleterre. Le roi eſt preſque ſûr d'avoir toûjours un million ſterling par an à dépenſer pour ſa maiſon, ſa table, ſes ambaſſadeurs & ſes plaiſirs. Ce million revient tout entier au peuple par la conſommation : car ſi les ambaſſadeurs dépenſent leurs appointemens ailleurs, les miniſtres étrangers conſument leur argent à Londres. Tout poſſeſſeur de terres eſt certain de jouïr de ſon revenu aux taxes près impoſées par ſes repréſentans en parlement, c'eſt-à-dire, par lui-même.

Le commerçant joue un jeu de hazard & d'induſtrie contre preſque tout l'univers ; & il eſt longtems incertain s'il mariera ſa fille à un pair du royaume, ou s'il mourra à l'hôpital.

Ceux qui ſans être négocians placent leur fortune précaire dans les grandes compagnies de commerce, reſſemblent parfaitement aux oiſifs de la France qui achètent des effets royaux, & dont le ſort dépend de la bonne ou mauvaiſe fortune du gouvernement.

Ceux dont l'unique profeſſion eſt de vendre & d'acheter des billets publics ſur les nouvelles heureuſes ou malheureuſes qu'on débite, & de trafiquer la crainte & l'eſpérance, ſont en ſous ordre dans le même cas que les actionnaires ; & tous ſont des joueurs, hors le cultivateur qui fournit de quoi jouer.

Une guerre ſurvient ; il faut que le gouvernement emprunte de l'argent comptant, car on ne paye pas des flottes & des armées avec des promeſſes. La chambre des communes imagine une taxe ſur la bierre, ſur le charbon, ſur les cheminées, ſur les fenê-

tres, ſur les acres de bled & de pâturage, ſur l'importation, &c.

On calcule ce que cet impôt poura produire à-peu-près ; toute la nation en eſt inſtruite ; un acte du parlement dit aux citoyens, Ceux qui voudront prêter à la patrie recevront quatre pour cent de leur argent pendant dix ans, au bout deſquels ils ſeront rembourſés.

Ce même gouvernement fait un fonds d'amortiſſement du ſurplus de ce que produiſent les taxes. Ce fonds doit ſervir à rembourſer les créanciers. Le tems du rembourſement venu, on leur dit, Voulez-vous votre fonds, ou voulez-vous nous le laiſſer à trois pour cent ? Les créanciers qui croyent leur dette aſſurée, laiſſent pour la plûpart leur argent entre les mains du gouvernement.

Nouvelle guerre, nouveaux emprunts, nouvelles dettes ; le fonds d'amortiſſement eſt vide, on ne rembourſe rien.

Enfin, ce monceau de papiers repréſentatifs d'un argent qui n'exiſte pas, a été porté juſqu'à cent trente millions de livres ſterling, qui font cent millions & demi de guinées en l'an 1770 de notre ère vulgaire.

Diſons en paſſant que la France eſt à-peu-près dans ce cas ; elle doit de fonds environ cent vingt-ſept millions de louis-d'or ; or ces deux ſommes montant à deux cent cinquante-quatre millions de louis-d'or, n'exiſtent pas dans l'Europe. Comment payer ? Examinons d'abord l'Angleterre.

Si chacun redemande ſon fonds, la choſe eſt viſiblement impoſſible à moins de la pierre philoſophale, ou de quelque multiplication pareille. Que faire ? Une partie de la nation a prêté à toute la nation.

L'Angleterre doit à l'Angleterre cent trente millions ſterling à trois pour cent d'intérêt : elle paye donc de ce ſeul article très modique trois millions neuf cent mille livres ſterling d'or chaque année. (*c*) Les impôts ſont d'environ ſept millions ; il reſte donc pour ſatisfaire aux charges de l'état, trois millions & cent mille livres ſterling, ſur quoi l'on peut en économiſant éteindre peu-à-peu une partie des dettes publiques.

La banque de l'état en produiſant des avantages immenſes aux directeurs, eſt utile à la nation ; parce qu'elle augmente le crédit, que ſes opérations ſont connues, & qu'elle ne pourait faire plus de billets qu'il n'en faut ſans perdre ce crédit & ſans ſe ruiner elle-même. C'eſt-là le grand avantage d'un pays commerçant, où tout ſe fait en vertu d'une loi poſitive, où nulle opération n'eſt cachée, où la confiance eſt établie ſur des calculs faits par les repréſentans de l'état, examinés par tous les citoyens. L'Angleterre, quoiqu'on diſe, voit donc ſon opulence aſſurée, tant qu'elle aura des terres fertiles, des troupeaux abondans, & un commerce avantageux.

Si les autres pays parviennent à n'avoir pas beſoin de ſes blés & à tourner contr'elle la balance du commerce, il peut arriver alors un très grand bouleverſement dans les fortunes des particuliers ; mais la terre reſte, l'induſtrie reſte ; & l'Angleterre alors moins riche en argent l'eſt toûjours en valeurs renaiſſantes que le ſol produit ; elle revient au même état où elle était au ſeiziéme ſiécle.

Il en eſt abſolument de tout un royaume comme d'une terre d'un particulier ; ſi le fonds de la terre eſt bon ; elle ne ſera jamais ruinée ; la famille qui la faiſait valoir peut être réduite à l'aumône ; mais le ſol proſpérera ſous une autre famille.

(*c*) Ceci était écrit en 1770.

Il y a d'autres royaumes qui ne feront jamais riches, quelque effort qu'ils faffent : ce font ceux qui fitués fous un ciel rigoureux, ne peuvent avoir tout au plus que l'exact néceffaire. Les citoyens n'y peuvent jouïr des commodités de la vie qu'en les faifant venir de l'étranger à un prix qui eft exceffif pour eux. Donnez à la Sibérie & au Kamshatka réunis, qui font quatre fois l'étendue de l'Allemagne, un *Cyrus* pour fouverain, un *Solon* pour légiflateur, un duc de *Sulli*, un *Colbert* pour furintendant des finances, un duc de *Choifeul* pour miniftre de la guerre & de la paix, un *Anfon* pour amiral ; ils y mourront de faim avec tout leur génie.

Au contraire, faites gouverner la France par un fou férieux tel que *Lafs*, par un fou plaifant tel que le cardinal *Dubois*, par des miniftres tels que nous en avons vus quelquefois, on poura dire d'eux ce qu'un fénateur de Venife difait de fes confrères au roi *Louis XII*, à ce que prétendent les raconteurs d'anecdotes. *Louis XII* en colère menaçait de ruiner la république ; Je vous en défie, dit le fénateur, la chofe me paraît impoffible ; il y a vingt ans que mes confrères font tous les efforts imaginables pour la détruire, & ils n'en ont pu venir à bout.

Il n'y eut jamais rien de plus extravagant fans doute que de créer une compagnie imaginaire du Miffiffipi qui devait rendre au moins cent pour un à tout intéreffé ; de tripler tout-d'un-coup la valeur numéraire des efpèces, de rembourfer en papier chimérique les dettes & les charges de l'état, & de finir enfin par la défenfe auffi folle que tyrannique à tout citoyen de garder chez foi plus de cinq cent francs en or ou en argent. Ce comble d'extravagances était inouï : le bouleverfement général fut auffi grand qu'il devait l'être : chacun criait que c'en était fait de la France pour jamais. Au bout de dix ans il n'y paraiffait pas.

Un bon pays ſe rétablit toûjours par lui-même, pour peu qu'il ſoit tolérablement régi : un mauvais ne peut s'enrichir que par une induſtrie extrême & heureuſe.

La proportion ſera toûjours la même entre l'Eſpagne, la France, l'Angleterre proprement dite, & la Suède. On compte communément vingt millions d'habitans en France, c'eſt peut-être trop. *Uſtaris* n'en admet que ſept en Eſpagne, *Nicols* en donne huit à l'Angleterre, on n'en attribue pas cinq à la Suède. L'Eſpagnol (l'un portant l'autre) a la valeur de quatre-vingt de nos livres à dépenſer par an. Le Français meilleur cultivateur a cent livres, l'Anglais cent quatre-vingt, le Suédois cinquante. Si nous voulions parler du Hollandais, nous trouverions qu'il n'a que ce qu'il gagne, parce que ce n'eſt pas ſon territoire qui le nourrit & qui l'habille. La Hollande eſt une foire continuelle où perſonne n'eſt riche que de ſa propre induſtrie, ou de celle de ſon père.

Quelle énorme diſproportion entre les fortunes ! un Anglais qui a ſept mille guinées de revenu abſorbe la ſubſiſtance de mille perſonnes. Ce calcul effraye au premier coup d'œil ; mais au bout de l'année il a réparti ſes ſept mille guinées dans l'état ; & chacun a eu à-peu-près ſon contingent.

En général l'homme coûte très peu à la nature. Dans l'Inde où les rayas & les nababs entaſſent tant de tréſors, le commun peuple vit pour deux ſous par jour tout au plus.

Ceux des Américains qui ne ſont ſous aucune domination, n'ayant que leurs bras, ne dépenſent rien ; la moitié de l'Afrique a toûjours vécu de même ; & nous ne ſommes ſupérieurs à tous ces hommes-là que

d'environ quarante écus par an. Mais ces quarante écus font une prodigieuse différence ; c'est elle qui couvre la terre de belles villes, & la mer de vaisseaux.

C'est avec nos quarante écus que *Louis XIV* eut deux cent vaisseaux, & bâtit Versailles. Et tant que chaque individu, l'un portant l'autre, poura être censé jouïr de quarante écus de rente, l'état poura être florissant.

Il est évident que plus il y a d'hommes & de richesses dans un état, plus on y voit d'abus. Les frottemens sont si considérables dans les grandes machines, qu'elles sont presque toûjours détraquées. Ces dérangemens font une telle impression sur les esprits, qu'en Angleterre, où il est permis à tout citoyen de dire ce qu'il pense, il se trouve tous les mois quelque calculateur qui avertit charitablement ses compatriotes que tout est perdu, & que la nation est ruinée sans ressource. La permission de penser étant moins grande en France, on s'y plaint en contrebande ; on imprime furtivement, mais fort souvent, que jamais sous les enfans de *Clotaire*, ni du tems du roi *Jean*, de *Charles VI*, de la bataille de Pavie, des guerres civiles & de la St. Barthelemi, le peuple ne fut si misérable qu'aujourd'hui.

Si on répond à ces lamentations par une lettre de cachet qui ne passe pas pour une raison bien légitime, mais qui est très péremptoire, le plaignant s'enfuit en criant aux alguasils qu'ils n'en ont pas pour six semaines, & que DIEU merci ils mourront de faim avant ce tems-là comme les autres.

Bois-Guilbert qui attribua si impudemment son insensée *Dixme royale* au maréchal de *Vauban*, prétendait dans son *Détail de la France*, que le grand ministre *Colbert* avait déja appauvri l'état de quinze cent millions, en attendant pis.

Un calculateur de notre tems qui paraît avoir les meilleures intentions du monde, quoiqu'il veuille abſolument qu'on s'enyvre après la meſſe, prétend que les valeurs renaiſſantes de la France qui forment le revenu de la nation ne ſe montent qu'à environ quatre cent millions; en quoi il paraît qu'il ne ſe trompe que d'environ ſeize cent millions de livres à vingt ſous la piéce, le marc d'argent monnoié étant à quarante-neuf livres dix. Et il aſſure que l'impôt pour payer les charges de l'état ne peut être que de ſoixante & quinze millions, dans le tems qu'il l'eſt de trois cent, leſquels ne ſuffiſent pas à beaucoup près pour acquitter les dettes annuelles.

Une ſeule erreur dans toutes ces ſpéculations, dont le nombre eſt très conſidérable, reſſemble aux erreurs commiſes dans les meſures aſtronomiques priſes ſur la terre. Deux lignes répondent à des eſpaces immenſes dans le ciel.

C'eſt en France & en Angleterre que l'économie publique eſt le plus compliquée. On n'a pas d'idée d'une telle adminiſtration dans le reſte du globe depuis le mont Atlas juſqu'au Japon. Il n'y a guères que cent trente ans que commença cet art de rendre la moitié d'une nation débitrice de l'autre; de faire paſſer avec du papier les fortunes de main en main, de rendre l'état créancier de l'état, de faire un chaos de ce qui devrait être ſoumis à une règle uniforme. Cette méthode s'eſt étendue en Allemagne & en Hollande. On a pouſſé ce raffinement & cet excès juſqu'à établir un jeu entre le ſouverain & les ſujets; & ce jeu eſt appellé *loterie*. Votre en-jeu eſt de l'argent comptant; ſi vous gagnez vous obtenez des eſpèces ou des rentes; qui perd ne ſouffre pas un grand dommage. Le gouvernement prend d'ordinaire dix pour cent pour ſa peine. On fait ces loteries les plus compliquées que l'on peut pour étourdir & pour amorcer le public. Toutes ces méthodes ont été adoptées en

Allemagne & en Hollande ; prefque tout état a été obéré tour-à-tour. Cela n'eft pas trop fage ; mais qui l'eft ? les petits qui n'ont pas le pouvoir de fe ruiner.

ECONOMIE DE PAROLES.

PARLER PAR ÉCONOMIE.

C'Eft une expreffion confacrée aux pères de l'églife & même aux premiers inftituteurs de notre fainte religion ; elle fignifie *parler felon les tems & felon les lieux.*

Par exemple, (*a*) *St. Paul* étant chrêtien vient dans le temple des Juifs s'acquitter des rites judaïques, pour faire voir qu'il ne s'écarte point de la loi mofaïque ; il eft reconnu au bout de fept jours, & accufé d'avoir prophané le temple. Auffi-tôt on le charge de coups, on le traîne en tumulte ; le tribun de la cohorte, *tribunus cohortis* (*b*) arrive & le fait lier de deux chaînes. (*c*) Le lendemain ce tribun fait affembler le fanhédrin, & amène *Paul* devant ce tribunal ; le grand-prêtre *Annaniah* commence par lui faire donner un foufflet, (*d*) & *Paul* l'appelle *muraille blanchie.* (*e*)

Il me donna un foufflet ; mais je lui dis bien fon fait.

(*f*) *Or Paul fachant qu'une partie des juges était compofée de faducéens, & l'autre de pharifiens, il s'écria,* *Je*

(*a*) Actes des apôtres chap. XXI.

(*b*) Il n'y avait pas à la vérité dans la milice Romaine de tribun de cohorte. C'eft comme fi on difait parmi nous colonel d'une compagnie. Les centurions étaient à la tête des cohortes, & les tribuns à la tête des légions. Il y avait trois tribuns fouvent dans une légion. Ils commandaient alors tour-à-tour, & étaient fubordonnés les uns aux autres.

Je suis pharisien & fils de pharisien, on ne veut me condamner qu'à cause de l'espérance & de la résurrection des morts. Paul ayant ainsi parlé il s'éleva une dispute entre les pharisiens & les saducéens, & l'assemblée fut rompue; car les saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit; & les pharisiens confessent le contraire.

Il est bien évident par le texte que *Paul* n'était point pharisien puisqu'il était chrêtien, & qu'il n'avait point du tout été question dans cette affaire ni de résurrection, ni d'espérance, ni d'ange, ni d'esprit.

Le texte fait voir que *St. Paul* ne parlait ainsi que pour compromettre ensemble les pharisiens & les saducéens. C'était parler par *économie*, par prudence; c'était un artifice pieux qui n'eût pas été peut-être permis à tout autre qu'à un apôtre.

C'est ainsi que presque tous les pères de l'église ont parlé par *économie*. St. Jérôme développe admirablement cette méthode dans sa lettre cinquante-quatriéme à *Pammaque*. Pesez ses paroles.

Après avoir dit qu'il est des occasions où il faut présenter un pain & jetter une pierre, voici comme il continue.

„ Lisez, je vous prie, *Démosthène*, lisez *Cicéron*; „ & si les rhétoriciens vous déplaisent parce que leur „ art est de dire le vraisemblable plutôt que le vrai, „ lisez *Platon*, *Théophraste*, *Xénophon*, *Aristote*, &

tres. L'auteur des *Actes* a probablement entendu que le tribun fit marcher une cohorte.

(*c*) Chap. XXII.

(*d*) Un soufflet chez les peuples Asiatiques était une punition légale. Encor aujourd'hui à la Chine & dans les pays au-delà du Gange, on condamne un homme à une douzaine de soufflets.

(*e*) Chap. XXIII.

(*f*) Chap. XXIII.

„ tous ceux qui ayant puifé dans la fontaine de *Socrate* „ en ont tiré divers ruiffeaux. Y a-t-il chez eux quel- „ que candeur, quelque fimplicité ? quels termes chez „ eux n'ont pas deux fens ? & quels fens ne préfen- „ tent-ils pas pour remporter la victoire ? *Origène*, „ *Méthodius*, *Eufèbe*, *Apollinaire* ont écrit dès milliers „ de verfets contre *Celfe* & *Porphire*. Confidérez avec „ quel artifice, avec quelle fubtilité problématique ils „ combattent l'efprit du diable. Ils difent, non ce „ qu'ils penfent, mais ce qui eft néceffaire. *Non quod* „ *fentiunt*, *fed quod neceffe eft dicunt.*

„ Je ne parle point des auteurs Latins, *Tertullien*, „ *Cyprien*, *Minutius*, *Victorin*, *Lactance*, *Hilaire*; je „ ne veux point les citer ici ; je ne veux que me „ défendre ; je me contenterai de vous rapporter „ l'exemple de l'apôtre *St. Paul*, &c. "

St. Auguftin écrit fouvent par *économie*. Il fe proportionne tellement au tems & aux lieux, que dans une de fes épitres il avoue qu'il n'a expliqué la trinité que *parce qu'il falait bien dire quelque chofe.*

Ce n'eft pas affurément qu'il doutât de la fainte Trinité ; mais il fentait combien ce myftère eft ineffable, & il avait voulu contenter la curiofité du peuple.

Cette méthode fut toûjours reçue en théologie. On employe contre les encratiques un argument qui donnerait gain de caufe aux carpocratiens : & quand on difpute enfuite contre les carpocratiens, on change fes armes.

Tantôt on dit que JESUS n'eft mort que pour *plufieurs*, quand on étale le grand nombre des réprouvés ; tantôt on affirme qu'il eft mort pour *tous*, lorfqu'on veut manifefter fa bonté univerfelle. Là vous prenez le fens propre pour le fens figuré ; ici vous

prenez le ſens figuré pour le ſens propre, ſelon que la prudence l'exige.

Un tel uſage n'eſt pas admis en juſtice. On punirait un témoin qui dirait le pour & le contre dans une affaire capitale. Mais il y a une différence infinie entre les vils intérêts humains qui exigent la plus grande clarté, & les intérêts divins qui ſont cachés dans un abîme impénétrable. Les mêmes juges qui veulent à l'audience des preuves indubitables approchantes de la démonſtration, ſe contenteront au ſermon de preuves morales & même de déclamations ſans preuves.

St. Auguſtin parle par *économie* quand il dit, *Je crois parce que cela eſt abſurde. Je crois parce que cela eſt impoſſible.* Ces paroles qui feraient extravagantes dans toute affaire mondaine, ſont très reſpectables en théologie. Elles ſignifient, ce qui eſt abſurde & impoſſible aux yeux mortels, ne l'eſt point aux yeux de DIEU: or DIEU m'a révélé ces prétendues abſurdités, ces impoſſibilités apparentes; donc je dois les croire.

Un avocat ne ſerait pas reçu à parler ainſi au barreau. On enfermerait à l'hôpital des fous des témoins qui diraient, Nous affirmons qu'un accuſé étant au berceau à la Martinique, a tué un homme à Paris; & nous ſommes d'autant plus certains de cet homicide qu'il eſt abſurde & impoſſible. Mais la révélation, les miracles, la foi fondée ſur des motifs de crédibilité, ſont un ordre de choſes tout différent.

Le même *St. Auguſtin* dit dans ſa lettre cent cinquante-troiſiéme: *Il eſt écrit* (g) *que le monde entier*

(g) Cela eſt écrit dans les Proverbes chapitre XVII; mais ce n'eſt que dans la traduction des ſeptante, à laquelle toute l'egliſe s'en tenait alors.

appartient aux fidéles ; & les infidèles n'ont pas une obole qu'ils possèdent légitimement.

Si sur ce principe deux dépositaires viennent m'assurer qu'ils sont fidèles, & si en cette qualité ils me font banqueroute à moi misérable mondain, il est certain qu'ils seront condamnés par le châtelet & par le parlement malgré toute l'économie avec laquelle *St. Augustin* a parlé.

St. Irénée prétend (*h*) qu'il ne faut condamner ni l'inceste des deux filles de *Loth* avec leur père, ni celui de *Thamar* avec son beau-père, par la raison que la sainte Ecriture ne dit pas expressément que cette action soit criminelle. Cette économie n'empêchera pas que l'inceste parmi nous ne soit puni par les loix. Il est vrai que si DIEU ordonnait expressément à des filles d'engendrer des enfans avec leur père, non-seulement elles seraient innocentes ; mais elles deviendraient très coupables en n'obéïssant pas. C'est là où est l'économie d'*Irénée* ; son but très louable est de faire respecter tout ce qui est dans les saintes Ecritures hébraïques : mais comme DIEU qui les a dictées n'a donné nul éloge aux filles de *Loth* & à la bru de *Juda*, il est permis de les condamner.

Tous les premiers chrétiens sans exception pensaient sur la guerre comme les esséniens & les thérapeutes, comme pensent & agissent aujourd'hui les primitifs appellés *quakers*, & les autres primitifs appellés *dunkars*, comme ont toûjours pensé & agi les bracmanes. *Tertullien* est celui qui s'explique le plus fortement sur ces homicides légaux que notre abominable nature a rendus nécessaires ; (*i*) *Il n'y a point de règle, point d'usage qui puisse rendre légitime cet acte criminel.*

(*h*) Liv. IV. ch. XXV. (*i*) De l'idolâtrie, ch. XIX.

Cependant après avoir aſſuré qu'il n'eſt aucun chrétien qui puiſſe porter les armes, il dit par économie dans le même livre, pour intimider l'empire Romain, (*k*) *Nous ſommes d'hier*, *&* *nous rempliſſons vos villes & vos armées.*

Cela n'était pas vrai, & ne fut vrai que ſous *Conſtance-Clore*; mais l'économie exigeait que *Tertullien* exagérât dans la vue de rendre ſon parti redoutable.

C'eſt dans le même eſprit qu'il dit (*l*) que *Pilate* était chrêtien dans le cœur. Tout ſon apologétique eſt plein de pareilles aſſertions qui redoublaient le zèle des néophites.

Terminons tous ces exemples du ſtile économique qui ſont innombrables, par ce paſſage de *St. Jérôme* dans ſa diſpute contre *Jovinien* ſur les ſecondes noces. (*m*) „ Si les organes de la génération dans les hom-
„ mes, l'ouverture de la femme, le fond de ſa vul-
„ ve, & la différence des deux ſexes faits l'un pour
„ l'autre, montrent évidemment qu'ils ſont deſtinés
„ pour former des enfans, voici ce que je réponds.
„ Il s'enſuivrait que nous ne devons jamais ceſſer
„ de faire l'amour, de peur de porter en vain des
„ membres deſtinés pour lui. Pourquoi un mari s'abſ-
„ tiendrait-il de ſa femme? pourquoi une veuve per-
„ ſévérerait-elle dans le veuvage ſi nous ſommes nés
„ pour cette action comme les autres animaux? en
„ quoi me nuira un homme qui couchera avec ma
„ femme? Certainement ſi les dents ſont faites pour
„ manger, & pour faire paſſer dans l'eſtomac ce qu'el-
„ les ont broyé; s'il n'y a nul mal qu'un homme donne
„ du pain à ma femme, il n'y en a pas davantage ſi
„ étant plus vigoureux que moi il appaiſe ſa faim
„ d'une autre manière, & qu'il me ſoulage de mes

(*k*) Chap. XLII. (*l*) Apologét. chap. XXI.
(*m*) Liv. I.

„ fatigues, puiſque les génitoires ſont faits pour jouïr „ toûjours de leur deſtinée. “

Quoniam ipſa organa & genitalium fabrica & noſtra feminarumque diſcretio, & receptacula vulvæ, ad ſuſcipiendos & coalendos fœtus condita, ſexus differentiam prædicant, hoc breviter reſpondebo. Numquam ergo ceſſemus à libidine, ne fruſtra hujuſcemodi membra portemus. Cur enim maritus ſe abſtineat ab uxore? Cur caſta vidua perſeveret, ſi ad hoc tantum nati ſumus, ut pecudum more vivamus? Aut quid mihi nocebit ſi cum uxore meâ alius concubuerit? Quomodo enim dentium officium eſt mandere, & in alvum ea, quæ ſunt manſa, tranſmittere, & non habet crimen, qui conjugi meæ panem dederit: ita ſi genitalium hoc eſt officium, ut ſemper fruantur naturâ ſuâ, meam laſſitudinem alterius vires ſuperent: & uxoris, ut ita dixerim, ardentiſſimam gulam, fortuita libido reſtinguat.

Après un tel paſſage il eſt inutile d'en citer d'autres. Remarquons ſeulement que ce ſtile économique qui tient de ſi près au polémique, doit être manié avec la plus grande circonſpection, & qu'il n'appartient point aux prophanes d'imiter dans leurs diſputes ce que les ſaints ont hazardé, ſoit dans la chaleur de leur zèle, ſoit dans la naïveté de leur ſtile.

ECROUELLES.

ECrouelles, ſcrofules, appellées *humeurs froides*, quoi qu'elles ſoient très cauſtiques; l'une de ces maladies preſque incurables qui défigurent la nature humaine, & qui mènent à une mort prématurée par les douleurs & par l'infection.

On prétend que cette maladie fut traitée de divine, parce qu'il n'était pas au pouvoir humain de la guérir.

Peut-être quelques moines imaginèrent que des rois en qualité d'images de la Divinité, pouvaient avoir le droit d'opérer la cure des fcrofuleux, en les touchant de leurs mains qui avaient été ointes. Mais pourquoi ne pas attribuer à plus forte raifon ce privilège aux empereurs qui avaient une dignité fi fupérieure à celle des rois? pourquoi ne le pas donner aux papes qui fe difaient les maîtres des empereurs, & qui étaient bien autre chofe que de fimples images de DIEU, puifqu'ils en étaient les vicaires. Il y a quelque apparence que quelque fonge-creux de Normandie, pour rendre l'ufurpation de *Guillaume le bâtard* plus refpectable, lui concéda de la part de DIEU la faculté de guérir les écrouelles avec le bout du doigt.

C'eft quelque tems après *Guillaume* qu'on trouve cet ufage tout établi. On ne pouvait gratifier les rois d'Angleterre de ce don miraculeux, & le refufer aux rois de France leurs fuzerains. C'eût été bleffer le refpect dû aux loix féodales. Enfin, on fit remonter ce droit à *St. Edouard* en Angleterre, & à *Clovis* en France.

Le feul témoignage un peu croyable que nous ayons de l'antiquité de cet ufage, (*a*) fe trouve dans les écrits en faveur de la maifon de *Lancafter*, compofés par le chevalier *Jean Fortefcue* fous le roi *Henri VI*, reconnu roi de France à Paris dans fon berceau & enfuite roi d'Angleterre, & qui perdit fes deux royaumes. *Jean Fortefcue* grand chancelier d'Angleterre, dit que de tems immémorial les rois d'Angleterre étaient en poffeffion de toucher les gens du peuple malades des

(*a*) Appendix N°. VI.

écrouelles. On ne voit pourtant pas que cette prérogative rendît leurs personnes plus sacrées dans les guerres de la Rose rouge & de la Rose blanche.

Les reines qui n'étaient que femmes de rois ne guérissaient pas les écrouelles, parce qu'elles n'étaient pas ointes aux mains comme les rois; mais *Elizabeth* reine de son chef & ointe les guérissait sans difficulté.

Il arriva une chose assez triste à *Martorillo* le Calabrois, que nous nommons *St. François de Paule;* le roi *Louis XI* le fit venir au Plessis-les-Tours pour le guérir des suites de son apoplexie: le saint arriva avec les écrouelles: (*b*) *Ipse fuit detentus gravi inflatura quam in parte inferiori genæ suæ dextræ circa guttur patiebatur chirurgi dicebant morbum esse scropharum.*

Le saint ne guérit point le roi, & le roi ne guérit point le saint.

Quand le roi d'Angleterre *Jacques II* fut reconduit de Rochester à Wittehall, on proposa de lui laisser faire quelque acte de royauté, comme de toucher les écrouelles; il ne se présenta personne. Il alla exercer sa prérogative en France, à St. Germain, où il toucha quelques Irlandaises. Sa fille *Marie*, le roi *Guillaume*, la reine *Anne*, les rois de la maison de *Brunswick* ne guérirent personne. Cette mode sacrée passa, quand le raisonnement arriva.

(*b*) *Acta St. Francisci Pauli*, pag. 155.

EDUCATION.

Dialogue entre un conſeiller & un ex-jéſuite.

L'EX-JÉSUITE.

MOnſieur, vous voyez le triſte état où la banqueroute de deux marchands miſſionnaires m'ont réduit. Je n'avais aſſurément aucune correſpondance avec frère *La Valette* & frère *Saci*; j'étais un pauvre prêtre du collège de Clermont dit *Louis le Grand*; je ſavais un peu de latin & de catéchiſme que je vous ai enſeignés pendant ſix ans, ſans aucun ſalaire : à peine ſorti du collège, à peine ayant fait ſemblant d'étudier en droit avez vous acheté une charge de conſeiller au parlement, que vous avez donné votre voix pour me faire mendier mon pain hors de ma patrie, ou pour me réduire à y vivre bafoué avec ſeize louis & ſeize francs par an, qui ne ſuffiſent pas pour me vêtir & me nourrir, moi & ma sœur la couturière devenue impotente. Tout le monde m'a dit que ce déſaſtre était advenu aux frères jéſuites non-ſeulement par la banqueroute de *La Valette* & *Saci* miſſionnaires; mais parce que frère *La Chaiſe* confeſſeur avait été un trigaud, & frère *Le Tellier* confeſſeur un perſécuteur impudent : mais je n'ai jamais connu ni l'un ni l'autre; ils étaient morts avant que je fuſſe né.

On prétend encore que des diſputes de janſéniſtes & de moliniſtes ſur la grace verſatile & ſur la ſcience moyenne, ont fort contribué à nous chaſſer de nos maiſons : mais je n'ai jamais ſu ce que c'était que la grace. Je vous ai fait lire autrefois *Deſpautère* & *Cicéron*, les vers de *Commire* & de *Virgile*; le *Pédagogue chrêtien* & *Sénèque*; les pſaumes de *David* en latin de cuiſine, & les odes d'*Horace* à la brune Lalagé & au blond Ligurinus, *flavam religantis co-*

mam, renouant ſa blonde chevelure. En un mot, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous bien élever; & voilà ma récompenſe.

LE CONSEILLER.

Vraiment vous m'avez donné là une plaiſante éducation; il eſt vrai que je m'accommodais fort du blond *Ligurinus*. Mais lorſque j'entrai dans le monde, je voulus m'aviſer de parler & on ſe moqua de moi; j'avais beau citer les odes à *Ligurinus* & le *Pédagogue chrétien*: je ne ſavais ni ſi *François I* avait été fait priſonnier à Pavie, ni où eſt Pavie; le pays même où je ſuis né était ignoré de moi; je ne connaiſſais ni les loix principales, ni les intérêts de ma patrie: pas un mot de mathématiques, pas un mot de ſaine philoſophie; je ſavais du latin & des ſottiſes.

L'EX-JÉSUITE.

Je ne pouvais vous apprendre que ce qu'on m'avait enſeigné. J'avais étudié au même collège juſqu'à quinze ans; à cet âge un jéſuite m'enquinauda; je fus novice, on m'abêtit pendant deux ans, & enſuite on me fit régenter. Ne voudriez-vous pas que je vous euſſe donné l'éducation qu'on reçoit dans l'école militaire?

LE CONSEILLER.

Non, il faut que chacun apprenne de bonne heure tout ce qui peut le faire réuſſir dans la profeſſion à laquelle il eſt deſtiné. *Clairaut* était le fils d'un maître de mathématiques; dès qu'il ſut lire & écrire, ſon père lui montra ſon art: il devint très bon géomètre à douze ans; il apprit enſuite le latin, qui ne lui ſervit jamais à rien. La célèbre marquiſe du *Châtelet* apprit le latin en un an & le ſavait très bien; tandis qu'on nous tenait ſept années au collège pour

nous faire balbutier cette langue ſans jamais parler à notre raiſon.

Quant à l'étude des loix dans laquelle nous entrions en ſortant de chez vous, c'était encore pis. Je ſuis de Paris & on m'a fait étudier pendant trois ans les loix oubliées de l'ancienne Rome; ma coutume me ſuffirait s'il n'y avait pas dans notre pays cent quarante-quatre coutumes différentes.

J'entendis d'abord mon profeſſeur qui commence par diſtinguer la juriſprudence en droit naturel & droit des gens : le droit naturel eſt commun, ſelon lui, aux hommes & aux bêtes; & le droit des gens commun à toutes les nations, dont aucune n'eſt d'accord avec ſes voiſins.

Enſuite on me parla de la loi des douze tables abrogée bien vîte chez ceux qui l'avaient faite, de l'édit du préteur quand nous n'avons point de préteur, de tout ce qui concerne les eſclaves quand nous n'avons point d'eſclaves domeſtiques, (au moins dans l'Europe chrétienne) du divorce quand le divorce n'eſt pas encore reçu chez nous, &c. &c. &c.

Je m'apperçus bientôt qu'on me plongeait dans un abîme dont je ne pourais jamais me tirer. Je vis qu'on m'avait donné une éducation très inutile pour me conduire dans le monde.

J'avoue que ma confuſion a redoublé quand j'ai lu nos ordonnances; il y en a la valeur de quatre-vingt volumes, qui preſque toutes ſe contrediſent : je ſuis obligé quand je juge de m'en rapporter au peu de bon ſens & d'équité que la nature m'a donné; & avec ces deux ſecours je me trompe à preſque toutes les audiences.

J'ai un frère qui étudie en théologie pour être grand vicaire; il ſe plaint bien davantage de ſon éducation:

il faut qu'il consume six années à bien statuer s'il y a neuf chœurs d'anges, & quelle est la différence précise entre un trône & une domination; si le Phison dans le paradis terrestre était à droite ou à gauche du Géon; si la langue dans laquelle le serpent eut des conversations avec *Eve* était la même que celle dont l'ânesse se servit avec *Balaam*: comment *Melchisédec* était né sans père & sans mère; en quel endroit demeure *Enoch* qui n'est point mort: où sont les chevaux qui transportèrent *Elie* dans un char de feu après qu'il eut séparé les eaux du Jourdain avec son manteau, & dans quel tems il doit revenir pour annoncer la fin du monde? Mon frère dit que toutes ces questions l'embarrassent beaucoup, & ne lui ont encor pu procurer un canonicat de Notre-Dame sur lequel nous comptions.

Vous voyez entre nous que la plûpart de nos éducations sont ridicules, & que celles qu'on reçoit dans les arts & métiers sont infiniment meilleures.

L'EX-JÉSUITE.

D'accord; mais je n'ai pas de quoi vivre avec mes quatre cent francs, qui font vingt-deux sous deux deniers par jour; tandis que tel homme, dont le père allait derrière un carrosse, a trente-six chevaux dans son écurie, quatre cuisiniers & point d'aumônier.

LE CONSEILLER.

Eh bien, je vous donne quatre cent autres francs de ma poche; c'est ce que *Jean Despautère* ne m'avait point enseigné dans mon éducation.

EGALITÉ.

SECTION PREMIÈRE.

IL eſt clair que les hommes jouïſſant des facultés attachées à leur nature, ſont égaux ; ils le ſont quand ils s'acquittent des fonctions animales, & quand ils exercent leur entendement. Le roi de la Chine, le grand-mogol, le padisha de Turquie, ne peut dire au dernier des hommes, Je te défends de digérer, d'aller à la garderobe & de penſer. Tous les animaux de chaque eſpèce ſont égaux entr'eux.

Un cheval ne dit point au cheval ſon confrère
Qu'on peigne mes beaux crins, qu'on m'étrille & me ferre ;
Toi, cours, & va porter mes ordres ſouverains
Aux mulets de ces bords, aux ânes mes voiſins.
Toi, prépare les grains dont je fais des largeſſes
A mes fiers favoris, à mes douces maîtreſſes.
Qu'on châtre les chevaux déſignés pour ſervir
Les coquettes jumens dont ſeul je dois jouïr.
Que tout ſoit dans la crainte & dans la dépendance.
Et ſi quelqu'un de vous hennit en ma préſence,
Pour punir cet impie & ce ſéditieux,
Qui foule aux pieds les loix des chevaux & des Dieux,
Pour venger dignement le ciel & la patrie,
Qu'il ſoit pendu ſur l'heure auprès de l'écurie.

Les animaux ont naturellement au-deſſus de nous l'avantage de l'indépendance. Si un taureau qui courtiſe une geniſſe eſt chaſſé à coups de cornes par un taureau plus fort que lui, il va chercher une autre maîtreſſe dans un autre pré ; & il vit libre. Un coq battu par un coq, ſe conſole dans un autre poulailler. Il n'en eſt pas ainſi de nous. Un petit viſir exile à Lemnos un boſtangi ; le viſir *Azem* exile le petit

visir à Tenedos. Le padisha exile le visir *Azem* à Rhodes. Les janissaires mettent en prison le padisha, & en élisent un autre qui exilera les bons musulmans à son choix ; encor lui sera-t-on bien obligé s'il se borne à ce petit exercice de son autorité sacrée.

Si cette terre était ce qu'elle semble devoir être, si l'homme y trouvait partout une subsistance facile & assurée, & un climat convenable à sa nature, il est clair qu'il eût été impossible à un homme d'en asservir un autre. Que ce globe soit couvert de fruits salutaires, que l'air qui doit contribuer à notre vie, ne nous donne point des maladies & une mort prématurée, que l'homme n'ait besoin d'autre logis & d'autre lit que de celui des daims & des chevreuils, alors les *Gengiskan* & les *Tamerlan* n'auront de valets que leurs enfans qui seront assez honnêtes gens pour les aider dans leur vieillesse.

Dans cet état naturel dont jouïssent tous les quadrupèdes non-domptés, les oiseaux & les reptiles, l'homme serait aussi heureux qu'eux ; la domination serait alors une chimère, une absurdité à laquelle personne ne penserait ; car pourquoi chercher des serviteurs quand vous n'avez besoin d'aucun service ?

S'il passait par l'esprit de quelque individu à tête tyrannique & à bras nerveux, d'asservir son voisin moins fort que lui, la chose serait impossible ; l'opprimé serait sur le Danube, avant que l'oppresseur eût pris ses mesures sur le Volga.

Tous les hommes seraient donc nécessairement égaux, s'ils étaient sans besoins ; la misère attachée à notre espèce subordonne un homme à un autre homme : ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur réel, c'est la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle *sa hautesse*, tel autre *sa sainteté* ; mais il est dur de servir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuſe a cultivé un bon terroir; deux petites familles voiſines ont des champs ingrats & rebelles; il faut que les deux pauvres familles ſervent la famille opulente, ou qu'ils l'égorgent; cela va ſans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ſes bras à la riche pour avoir du pain; l'autre va l'attaquer & eſt battue. La famille ſervante eſt l'origine des domeſtiques & des manœuvres; la famille battue eſt l'origine des eſclaves.

Il eſt impoſſible dans notre malheureux globe que les hommes vivans en ſociété ne ſoient pas diviſés en deux claſſes, l'une de riches qui commandent, l'autre de pauvres qui ſervent; & ces deux ſe ſubdiviſent en mille, & ces mille ont encor des nuances différentes.

Tu viens quand les lots ſont faits nous dire, Je ſuis homme comme vous, j'ai deux mains & deux pieds, autant d'orgueil & plus que vous, un eſprit auſſi déſordonné pour le moins, auſſi inconſéquent, auſſi contradictoire que le vôtre. Je ſuis citoyen de St. Marin, ou de Raguſe, ou de Vaugirard; donnez-moi ma part de la terre. Il y a dans notre hémiſphère connu environ cinquante mille millions d'arpens à cultiver, tant paſſables que ſtériles. Nous ne ſommes qu'environ un milliard d'animaux à deux pieds ſans plumes ſur ce continent; ce ſont cinquante arpens pour chacun, faites-moi juſtice, donnez-moi mes cinquante arpens.

On lui répond, Va-t-en les prendre chez les Cafres, chez les Hottentots ou chez les Samoyèdes; arrange-toi avec eux à l'amiable; ici toutes les parts ſont faites. Si tu veux avoir parmi nous le manger, le vêtir, le loger & le chauffer, travaille pour nous comme faiſait ton père; ſers-nous, ou amuſe-nous, & tu ſeras payé; ſinon tu ſerais obligé de demander l'aumône; ce qui dégraderait trop la ſublimité de ta

nature, & t'empêcherait réellement d'être égal aux rois, & même aux vicaires de village, selon les prétentions de ta noble fierté.

SECTION SECONDE.

Tous les pauvres ne sont pas malheureux. La plûpart sont nés dans cet état, & le travail continuel les empêche de trop sentir leur situation; mais quand ils la sentent, alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du sénat à Rome; celles des paysans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finissent tôt ou tard par l'asservissement du peuple, parce que les puissans ont l'argent, & que l'argent est maître de tout dans un état; je dis dans un état, car il n'en est pas de même de nation à nation. La nation qui se servira le mieux du fer, subjuguera toûjours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme nait avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse & les plaisirs; & avec beaucoup de goût pour la paresse; par conséquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes, ou les filles des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, & ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux, qu'il est impossible que deux prédicateurs ou deux professeurs de théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre-humain tel qu'il est, ne peut subsister à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre; & si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un maître de requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose

la

la plus naturelle, & en même tems la plus chimérique.

Comme les hommes ſont exceſſifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité, on a prétendu dans pluſienrs pays qu'il n'était pas permis à un citoyen de ſortir de la contrée où le hazard l'a fait naître; le ſens de cette loi eſt viſiblement, *Ce pays eſt ſi mauvais & ſi mal gouverné que nous défendons à chaque individu d'en ſortir, de peur que tout le monde n'en ſorte.* Faites mieux, donnez à tous vos ſujets envie de demeurer chez vous, & aux étrangers d'y venir.

Chaque homme dans le fond de ſon cœur a droit de ſe croire entiérement égal aux autres hommes: il ne s'enſuit pas de-là que le cuiſinier d'un cardinal doive ordonner à ſon maître de lui faire à dîner. Mais le cuiſinier peut dire: Je ſuis homme comme mon maître; je ſuis né comme lui en pleurant; il mourra comme moi dans les mêmes angoiſſes & les mêmes cérémonies. Nous faiſons tous deux les mêmes fonctions animales. Si les Turcs s'emparent de Rome, & ſi alors je ſuis cardinal & mon maître cuiſinier, je le prendrai à mon ſervice. Tout ce diſcours eſt raiſonnable & juſte; mais en attendant que le grand Turc s'empare de Rome, le cuiſinier doit faire ſon devoir, ou toute ſociété humaine eſt pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'eſt ni cuiſinier d'un cardinal, ni revêtu d'aucune autre charge dans l'état; à l'égard d'un particulier qui ne tient à rien, mais qui eſt fâché d'être reçu partout avec l'air de la protection ou du mépris, qui voit évidemment que pluſieurs *monſignors* n'ont ni plus de ſcience, ni plus d'eſprit, ni plus de vertu que lui, & qui s'ennuye d'être quelquefois dans leur antichambre, quel parti doit-il prendre? celui de s'en aller.

EGLISE.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE CHRÊTIENNE.

NOus ne porterons point nos regards ſur les profondeurs de la théologie ; DIEU nous en préſerve ; l'humble foi ſeule nous ſuffit. Nous ne faiſons jamais que raconter.

Dans les premières années qui ſuivirent la mort de JESUS-CHRIST Dieu & homme, on comptait chez les Hébreux neuf écoles ou neuf ſociétés religieuſes, phariſiens, ſaducéens, eſſéniens, judaïtes, thérapeutes, récabites, hérodiens, diſciples de *Jean*, & les diſciples de JESUS, nommés les *fréres*, les *Galiléens*, les *fidèles*, qui ne prirent le nom de *chrêtiens* que dans Antioche vers l'an 60 de notre ère, conduits ſecrétement par DIEU même dans des voies inconnues aux hommes.

Les phariſiens admettaient la métempſycoſe, les ſaducéens niaient l'immortalité de l'ame & l'exiſtence des eſprits, & cependant étaient fidèles au Pentateuque.

Pline le naturaliſte (*a*) (apparemment ſur la foi de *Flavien Joſeph*) appelle les eſſéniens *gens æterna in quâ nemo naſcitur*; famille éternelle dans laquelle il ne naît perſonne ; parce que les eſſéniens ſe mariaient très rarement. Cette définition a été depuis appliquée à nos moines.

Il eſt difficile de juger ſi c'eſt des eſſéniens ou des judaïtes que parle *Joſeph* quand il dit : (*b*) *Ils mé-*

(*a*) Livre V. chap. XVII. (*b*) Hiſt. chap. XII.

prisent les maux de la terre ; ils triomphent des tourmens par leur constance ; ils préfèrent la mort à la vie lorsque le sujet en est honorable. Ils ont souffert le fer & le feu, & vu briser leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur législateur, ni manger des viandes défendues.

Il paraît que ce portrait tombe sur les judaïtes, & non pas sur les esséniens. Car voici les paroles de Joseph: *Judas fut l'auteur d'une nouvelle secte, entièrement différente des trois autres*, c'est-à-dire, *des saducéens, des pharisiens & des esséniens.* Il continue & dit ; *Ils sont Juifs de nation ; ils vivent unis entr'eux, & regardent la volupté comme un vice :* le sens naturel de cette phrase fait croire que c'est des judaïtes dont l'auteur parle.

Quoi qu'il en soit, on connut ces judaïtes avant que les disciples du CHRIST commençassent à faire un parti considérable dans le monde. Quelques bonnes gens les ont pris pour des hérétiques qui adoraient *Judas Iscariote.*

Les thérapeutes étaient une société différente des esséniens & des judaïtes ; ils ressemblaient aux gymnosophistes des Indes, & aux brames. *Ils ont*, dit Philon, *un mouvement d'amour céleste, qui les jette dans l'entousiasme des bacchantes & des coribantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aspirent. Cette secte naquit dans Alexandrie qui était toute remplie de Juifs ; & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.*

Les récabites subsistaient encor ; ils faisaient vœu de ne jamais boire de vin ; & c'est peut-être à leur exemple que *Mahomet* défendit cette liqueur à ses musulmans.

Les hérodiens regardaient *Hérode* premier du nom comme un messie, un envoyé de DIEU, qui avait

avait rebâti le temple. Il eſt évident que les Juifs célébraient ſa fête à Rome du tems de *Néron*, témoins les vers de Perſe ; *Herodi venere dies*, &c.

Voici le jour d'Hérode, où tout infame Juif
Fait fumer ſa lanterne avec l'huile ou le ſuif.

Les diſciples de *Jean-Batiſte* s'étendirent un peu en Egypte, mais principalement dans la Syrie, dans l'Arabie & vers le golphe Perſique. On les connaît aujourd'hui ſous le nom de *chrêtiens de St. Jean ;* il y en eut auſſi dans l'Aſie mineure. Il eſt dit dans les *Actes des apôtres* (chap. IX), que *Paul* en rencontra pluſieurs à Ephèſe ; il leur dit : *Avez-vous reçu le St. Eſprit ?* Ils lui répondirent, *Nous n'avons pas ſeulement ouï dire qu'il y ait un St. Eſprit.* Il leur dit, *Quel batême avez-vous donc reçu ?* Ils lui répondirent, *Le batême de Jean.*

Les véritables chrêtiens cependant, jettaient, comme on ſait, les fondemens de la ſeule religion véritable.

Celui qui contribua le plus à fortifier cette ſociété naiſſante, fut ce *Paul* même qui l'avait perſécutée avec le plus de violence. Il était né à Tarſis en Cilicie, (*c*) & fut élevé par le fameux docteur phariſien *Gamaliel* diſciple de *Hillel*. Les Juifs prétendent qu'il rompit avec *Gamaliel*, qui refuſa de lui donner ſa fille en mariage. On voit quelques traces de cette anecdote à la ſuite des *Actes de Ste. Thécle*. Ces actes portent qu'il avait le front large, la tête chauve, les ſourcils joints, le nez aquilin, la taille courte & groſſe, & les jambes torſes. *Lucien*, dans ſon dialogue de *Philopatris*, ſemble faire un portrait aſſez ſemblable. On a douté qu'il fût citoyen Romain, car en ce tems-là on n'accordait ce titre à

(*c*) *St. Jérôme* dit qu'il était de Giſcala en Galilée.

aucun Juif; ils avaient été chaſſés de Rome par *Tibère :* & Tarſis ne fut colonie romaine que près de cent ans après ſous *Caracalla*, comme le remarque *Cellarius* dans ſa Géographie livre III, & *Grotius* dans ſon commentaire ſur les actes, auxquels ſeuls nous devons nous en rapporter.

DIEU qui était deſcendu ſur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait à ſon égliſe les plus faibles commencemens, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers fidèles furent des hommes obſcurs; ils travaillaient tous de leurs mains. L'apôtre *St. Paul* témoigne qu'il gagnait ſa vie à faire des tentes. *St. Pierre* reſſuſcita la couturière *Dorcas* qui faiſait les robes des frères. L'aſſemblée des fidèles ſe tenait à Joppé, dans la maiſon d'un corroyeur nommé *Simon*, comme on le voit au chap. IX. des *Actes des apôtres.*

Les fidèles ſe répandirent ſecrétement en Grèce, & quelques-uns allèrent de là à Rome, parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une ſynagogue. Ils ne ſe ſéparèrent point d'abord des Juifs; ils gardèrent la circonciſion; & comme on l'a déja remarqué ailleurs, les quinze premiers évêques ſecrets de Jéruſalem furent tous circoncis, ou du moins de la nation Juive.

Lorſque l'apôtre *Paul* prit avec lui *Timothée* qui était fils d'un père gentil, il le circoncit lui-même dans la petite ville de Liſtre. Mais *Tite* ſon autre diſciple, ne voulut point ſe ſoumettre à la circonciſion. Les frères diſciples de JESUS furent unis aux Juifs, juſqu'au tems où *Paul* eſſuya une perſécution à Jéruſalem, pour avoir amené des étrangers dans le temple. Il était accuſé par les Juifs de vouloir détruire la loi moſaïque par JESUS-CHRIST. C'eſt pour ſe laver de cette accuſation que l'apôtre *St.*

Jacques propofa à l'apôtre *Paul* de fe faire rafer la tête, & de s'aller purifier dans le temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de fe rafer; *Prenez-les avec vous*, lui dit Jacques (chap. XXI. Act. des apôt.) *purifiez-vous avec eux, & que tout le monde fache que ce que l'on dit de vous eft faux, & que vous continuez à garder la loi de Moïfe.* Ainfi donc *Paul* qui d'abord avait été le perfécuteur fanguinaire de la fainte fociété établie par JESUS, *Paul* qui depuis voulut gouverner cette fociété naiffante; *Paul* chrêtien judaïfe *afin que le monde fache qu'on le calomnie quand on dit qu'il ne fuit plus la loi mofaïque.*

St. Paul n'en fut pas moins accufé d'impiété & d'héréfie, & fon procès criminel dura longtems; mais on voit évidemment par les accufations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jérufalem pour obferver les rites judaïques.

Il dit à *Feftus* ces propres paroles (chap. XXV. des Actes:) *Je n'ai péché ni contre la loi juive, ni contre le temple.*

Les apôtres annonçaient JESUS-CHRIST comme un jufte indignement perfécuté, un prophête de DIEU, un fils de DIEU envoyé aux Juifs pour la réformation des mœurs.

La circoncifion eft utile, dit l'apôtre St. Paul, (ch. II. Epit. aux Rom.) *fi vous obfervez la loi; mais fi vous la violez, votre circoncifion devient prépuce. Si un incirconcis garde la loi, il fera comme circoncis. Le vrai Juif eft celui qui eft Juif intérieurement.*

Quand cet apôtre parle de JESUS-CHRIST dans fes épitres, il ne révèle point le myftère ineffable de fa confubftantialité avec DIEU; „ Nous fommes dé-„ livrés par lui (dit-il chap. V, épit. aux Rom.) de

„ la colère de DIEU : le don de DIEU s'eſt répandu „ ſur nous, par la grace donnée à un ſeul homme „ qui eſt JESUS-CHRIST..... La mort a régné par „ le péché d'un ſeul homme, les juſtes régneront „ dans la vie par un ſeul homme qui eſt JESUS-„ CHRIST.

Et au chap. VIII. „ Nous les héritiers de DIEU, „ & les cohéritiers de CHRIST. Et au chap. XVI. „ A DIEU, qui eſt le ſeul ſage, honneur & gloire „ par JESUS-CHRIST..... Vous êtes à JESUS-CHRIST, „ & JESUS-CHRIST à DIEU. (I. aux Corinth. chap. „ III.)

Et, (I. aux Corinth. chap. XV. vſ. 27.) „ Tout lui „ eſt aſſujetti, en exceptant ſans doute DIEU qui lui „ a aſſujetti toutes choſes. "

On a eu quelque peine à expliquer le paſſage de l'épître aux Philippiens; *Ne faites rien par une vaine gloire; croyez mutuellement par humilité que les autres vous ſont ſupérieurs, ayez les mêmes ſentimens que* CHRIST JESUS, *qui étant dans l'empreinte de* DIEU *n'a point cru ſa proie de s'égaler à* DIEU. Ce paſſage paraît très bien approfondi, & mis dans tout ſon jour, dans une lettre qui nous reſte des égliſes de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui eſt un précieux monument de l'antiquité. On loue dans cette lettre la modeſtie de quelques fidèles : *Ils n'ont pas voulu*, dit la lettre, *prendre le grand titre de martyrs*, (pour quelques tribulations) *à l'exemple de* JESUS-CHRIST, *lequel étant empreint de* DIEU, *n'a pas cru ſa proie la qualité d'égal à* DIEU. Origène dit auſſi dans ſon commentaire ſur *Jean*; La grandeur de JESUS a plus éclaté quand il s'eſt humilié, *que s'il eût fait ſa proie d'être égal à* DIEU. En effet, l'explication contraire peut paraître un contre-ſens. Que ſignifierait, *Croyez les autres ſupérieurs à vous; imitez* JESUS *qui n'a pas cru que c'était une proie, une uſurpation, de s'égaler*

à DIEU ? Ce ferait vifiblement fe contredire, ce ferait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modeftie; ce ferait pécher contre la dialectique.

La fageffe des apôtres fondait ainfi l'églife naiffante. Cette fageffe ne fut point altérée par la difpute qui furvint entre les apôtres *Pierre*, *Jacques* & *Jean* d'un côté, & *Paul* de l'autre. Cette conteftation arriva dans Antioche. L'apôtre *Pierre*, autrement *Céphas*, ou *Simon Barjone*, mangeait avec les gentils convertis, & n'obfervait point avec eux les cérémonies de la loi, ni la diftinction des viandes; il mangeait, lui, *Barnabé*, & d'autres difciples, indifféremment du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne ruminaient pas; mais plufieurs Juifs chrétiens arrivés, *St. Pierre* fe remit avec eux à l'abftinence des viandes défendues, & aux cérémonies de la loi mofaïque.

Cette action paraiffait très prudente; il ne voulait pas fcandalifer les Juifs chrétiens fes compagnons; mais *St. Paul* s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui réfiftai*, dit-il, *à fa face*, *parce qu'il était blâmable.* (Epitre aux Galates chap. II.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de *St. Paul*, qu'ayant été d'abord perfécuteur, il devait être modéré, & que lui-même il était allé facrifier dans le temple à Jérufalem, qu'il avait circoncis fon difciple Timothée, qu'il avait accompli les rites juifs, lefquels il reprochait alors à *Céphas*. *St. Jérôme* prétend que cette querelle entre *Paul* & *Céphas* était feinte. Il dit dans fa première homélie, tom. III. qu'ils firent comme deux avocats qui s'échauffent & fe piquent au barreau, pour avoir plus d'autorité fur leurs clients; il dit que *Pierre Céphas* étant deftiné à prêcher aux Juifs, & *Paul* aux Gentils; ils firent femblant de fe quereller, *Paul* pour,

gagner les Gentils, & *Pierre* pour gagner les Juifs. Mais *St. Auguſtin* n'eſt point du tout de cet avis. *Je ſuis fâché*, dit-il dans l'épitre à Jérôme, *qu'un auſſi grand-homme ſe rende le patron du menſonge, patronum mendacii.*

Cette diſpute entre *St. Jérôme* & *St. Auguſtin* ne doit pas diminuer notre vénération pour eux, encor moins pour *St. Paul* & pour *St. Pierre.*

Au reſte, ſi *Pierre* était deſtiné aux Juifs judaïſans, & *Paul* aux étrangers, il paraît probable que *Pierre* ne vint point à Rome. Les *Actes des apôtres* ne font aucune mention du voyage de *Pierre* en Italie.

Quoi qu'il en ſoit, ce fut vers l'an 60 de notre ère, que les chrêtiens commencèrent à ſe ſéparer de la communion juive, & c'eſt ce qui leur attira tant de querelles & tant de perſécutions de la part des ſynagogues répandues à Rome, en Grèce, dans l'Egypte & dans l'Aſie. Ils furent accuſés d'impiété, d'athéïſme par leurs frères Juifs, qui les excommuniaient dans leurs ſynagogues trois fois les jours du ſabbat. Mais DIEU les ſoutint toûjours au milieu des perſécutions.

Petit à petit, pluſieurs égliſes ſe formèrent, & la ſéparation devint entière entre les Juifs & les chrêtiens, avant la fin du premier ſiécle; cette ſéparation était ignorée du gouvernement Romain. Le ſénat de Rome, ni les empereurs n'entraient point dans ces querelles d'un petit troupeau que DIEU avait juſques-là conduit dans l'obſcurité, & qu'il élevait par des degrés inſenſibles.

Le chriſtianiſme s'établit en Grèce & dans Alexandrie. Les chrêtiens y eurent à combattre une nouvelle ſecte de Juifs devenus philoſophes à force de fréquenter les Grecs; c'était celle de la gnoſe ou

des gnoftiques ; il s'y mêla de nouveaux chrétiens. Toutes ces fectes jouïffaient alors d'une entière liberté de dogmatifer, de conférer & d'écrire quand les courtiers Juifs établis dans Rome & dans Alexandrie ne les accufaient pas auprès des magiftrats ; mais fous *Domitien* la religion chrétienne commença à donner quelque ombrage au gouvernement.

Le zèle de quelques chrétiens, qui n'était pas felon la fcience, n'empêcha pas l'églife de faire les progrès que DIEU lui deftinait. Les chrétiens célébrèrent d'abord leurs myftères dans des maifons retirées, dans des caves, pendant la nuit ; de-là leur vint le titre de *lucifugaces* (felon Minutius Felix.) *Philon* les appelle *geffëens*. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers fiécles chez les Gentils, étaient ceux de *Galiléens*, & de *Nazaréens* ; mais celui de *chrétiens* a prévalu fur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les ufages ne furent établis tout-d'un-coup ; les tems apoftoliques furent différens des tems qui les fuivirent.

La meffe, qui fe célèbre au matin, était la cène qu'on faifait le foir ; ces ufages changèrent à mefure que l'églife fe fortifia. Une fociété plus étendue exigea plus de réglemens, & la prudence des pafteurs fe conforma aux tems & aux lieux.

St. Jérôme & *Eufèbe* rapportent que quand les églifes reçurent une forme, on y diftingua peu-à-peu cinq ordres différens. Les furveillans, *épifcopoi*, d'où font venus les évêques : les anciens de la fociété, *presbyteroi*, les prêtres, les fervans, ou diacres ; les *piftoi*, croyans, initiés ; c'eft-à-dire, les batifés, qui avaient part aux foupers des agapes ; les catéchumènes qui attendaient le batême, & les énergumènes qui attendaient qu'on les délivrât du démon. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des

autres ; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de *Tertullien* dédié à sa femme, témoin l'exemple des apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées, pendant les deux premiers siécles ; point d'autels, encor moins de cierges, d'encens & d'eau lustrale. Les chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux gentils ; ils ne les confiaient qu'aux initiés ; il n'était pas même permis aux catéchumènes de réciter l'oraison dominicale.

DU POUVOIR DE CHASSER LES DIABLES DONNÉ À L'ÉGLISE.

Ce qui distinguait le plus les chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers tems, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. *Origène* dans son traité contre *Celse*, avoue au nombre 133 qu'*Antinoüs* divinisé par l'empereur *Adrien*, faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges ; mais il dit que les diables sortent du corps des possedés à la prononciation du seul nom de JESUS.

Tertullien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son apologétique, au chap. XXIII. *Si vos Dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce chrétien. Y a-t-il une démonstration plus claire ?*

En effet, JESUS-CHRIST envoya ses apôtres pour chasser les démons. Les Juifs avaient aussi de son tems le don de les chasser ; car lorsque JESUS eut délivré des possedés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de deux mille cochons, & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles, les pharisiens dirent, il chasse les démons par la puissance de Belzébuth. *Si c'est par Belzébuth que*

je les chasse, répondit JESUS, *par qui vos fils les chassent-ils?* Il est incontestable que les Juifs se vantaient de ce pouvoir : ils avaient des exorcistes, & des exorcismes. On invoquait le nom de DIEU, de *Jacob* & d'*Abraham*. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques, (*Joseph* rapporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir sur les diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque tems.

Dans le pouvoir de chasser les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie; car la magie fut toûjours en vigueur chez toutes les nations. Tous les péres de l'église rendent témoignage à la magie. *St. Justin* avoue dans son apologétique au livre III. qu'on évoque souvent les ames des morts, & il en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. *Lactance*, au liv. VII. de ses institutions divines, dit, *que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait bientôt en les faisant paraître.* Irénée, *Clément* Alexandrin, *Tertullien*, l'évêque *Cyprien*, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques. Mais DIEU est le maître d'avertir les hommes par des prodiges dans certains tems, & de les faire cesser dans d'autres.

DES MARTYRS DE L'ÉGLISE.

Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire Romain, les magistrats sévirent contr'elles, & les peuples surtout les persécutèrent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des priviléges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encor aujourd'hui à Rome;

on fouffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire, quoique le fénat ne les adoptât pas.

Mais les chrêtiens fe déclarant ennemis de tous ces cultes, & furtout de celui de l'empire, furent expofés plufieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers, & des plus célèbres martyrs, fut *Ignace* évêque d'Antioche, condamné par l'empereur *Trajan* lui-même, alors en Afie, & envoyé par fes ordres à Rome, pour être expofé aux bêtes, dans un tems où l'on ne maffacrait point à Rome les autres chrêtiens. On ne fait point précifément de quoi il était accufé auprès de cet empereur, renommé d'ailleurs pour fa clémence; il falait que *St. Ignace* eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en foit, l'hiftoire de fon martyre rapporte qu'on lui trouva le nom de JESUS-CHRIST gravé fur le cœur, en caractères d'or; & c'eft de là que les chrêtiens prirent en quelques endroits le nom de *Théophores*, qu'*Ignace* s'était donné à lui-même.

On nous a confervé une lettre de lui, (*d*) par laquelle il prie les évêques & les chrêtiens de ne point s'oppofer à fon martyre; foit que dès-lors les chrêtiens fuffent affez puiffans pour le délivrer, foit que parmi eux quelques-uns euffent affez de crédit pour obtenir fa grace. Ce qui eft encor très remarquable, c'eft qu'on fouffrit que les chrêtiens de Rome vinffent au-devant de lui, quand il fut amené dans cette capitale; ce qui prouverait évidemment qu'on puniffait en lui la perfonne, & non pas la fecte.

Les perfécutions ne furent pas continuées. *Origène* dans fon livre III. contre *Celfe*, dit, *On ne peut compter facilement les chrêtiens qui font morts pour leur*

(*d*) *Du Pin* dans fa *Bibliothèque eccléfiaftique*, prouve que cette lettre eft autentique.

religion, parce qu'il en est mort peu, & seulement de tems en tems, & par intervalle.

DIEU eut un si grand soin de son église, que malgré ses ennemis, il fit ensorte qu'elle tînt cinq conciles dans le premier siécle, seize dans le second, & trente dans le troisiéme; c'est-à-dire, des assemblées secrètes & tolérées. Ces assemblées furent quelquefois défendues, quand la fausse prudence des magistrats craignit qu'elles ne devinssent tumultueuses. Il nous est resté peu de procès verbaux des proconsuls & des préteurs qui condamnèrent les chrêtiens à mort. Ce serait les seuls actes sur lesquels on pût constater les accusations portées contr'eux, & leurs supplices.

Nous avons un fragment de *Denys* d'Alexandrie, dans lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un proconsul d'Egypte, sous l'empereur *Valérien*; le voici.

„ *Denys*, *Fauste*, *Maxime*, *Marcel*, & *Cherémon*, „ ayant été introduits à l'audience, le préfet *Emilien* leur a dit : Vous avez pu connaître par les „ entretiens que j'ai eus avec vous, & par tout ce „ que je vous ai écrit, combien nos princes ont témoigné de bonté à votre égard; je veux bien encor „ vous le redire : ils font dépendre votre conservation & votre salut de vous-mêmes, & votre destinée est entre vos mains : ils ne demandent de vous „ qu'une seule chose, que la raison exige de toute „ personne raisonnable, c'est que vous adoriez les „ Dieux protecteurs de leur empire, & que vous „ abandonniez cet autre culte si contraire à la nature & au bon sens. "

Denys a répondu : „ Chacun n'a pas les mêmes „ Dieux, & chacun adore ceux qu'il croit l'être véritablement. "

Le préfet *Emilien* a repris : „ Je vois bien que vous
„ êtes des ingrats, qui abuſez des bontés que les
„ empereurs ont pour vous. Eh bien, vous ne de-
„ meurerez pas davantage dans cette ville, & je vous
„ envoye à Cephro dans le fond de la Lybie ; ce ſera
„ là le lieu de votre banniſſement, ſelon l'ordre que
„ j'en ai reçu de nos empereurs : au reſte, ne pen-
„ ſez pas y tenir vos aſſemblées, ni aller faire vos
„ priéres dans ces lieux que vous nommez des ci-
„ metières, cela vous eſt abſolument défendu, & je
„ ne le permettrai à perſonne. "

Rien ne porte plus les caractères de vérité, que ce procès verbal. On voit par-là qu'il y avait des tems où les aſſemblées étaient prohibées. C'eſt ainſi qu'en France il eſt défendu aux calviniſtes de s'aſſembler ; on a même quelquefois fait pendre & rouer des miniſtres, ou prédicans, qui tenaient des aſſemblées malgré les loix ; & depuis 1745 il y en a eu ſix de pendus. C'eſt ainſi qu'en Angleterre & en Irlande, les aſſemblées ſont défendues aux catholiques romains ; & il y a eu des occaſions, où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenſes portées par les loix romaines, DIEU inſpira à pluſieurs empereurs de l'indulgence pour les chrêtiens. *Dioclétien* même, qui paſſe chez les ignorans pour un perſécuteur, *Dioclétien* dont la première année de régne eſt encor l'époque de l'ère des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du chriſtianiſme, au point que pluſieurs chrêtiens eurent des charges principales auprès de ſa perſonne. Il épouſa même une chrêtienne, il ſouffrit que dans Nicomédie ſa réſidence, il y eût une ſuperbe égliſe, élevée vis-à-vis ſon palais.

Le céſar *Galérius* ayant malheureuſement été prévenu contre les chrêtiens, dont il croyait avoir à ſe plaindre, engagea *Dioclétien* à faire détruire la ca-

thédrale de Nicomédie. Un chrêtien plus zélé que ſage, mit en piéces l'édit de l'empereur, & de-là vint cette perſécution ſi fameuſe, dans laquelle il y eut plus de deux cent perſonnes exécutées à mort dans l'empire Romain, ſans compter ceux que la fureur du petit peuple, toûjours fanatique, & toûjours barbare, fit périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers tems un ſi grand nombre de martyrs, qu'il faut bien ſe donner de garde d'ébranler la vérité de l'hiſtoire de ces véritables confeſſeurs de notre ſainte religion, par un mélange dangereux de fables, & de faux martyrs.

Le bénédictin *Dom Ruinart*, par exemple, homme d'ailleurs auſſi inſtruit qu'eſtimable & zélé, aurait dû choiſir avec plus de diſcrétion ſes actes ſincères. Ce n'eſt pas aſſez qu'un manuſcrit ſoit tiré de l'abbaye de St. Benoit-ſur-Loire, ou d'un couvent de céleſtins de Paris, conforme à un manuſcrit des feuillans, pour que cet acte ſoit autentique; il faut que cet acte ſoit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pu ſe paſſer de rapporter l'avanture du jeune *Romanus*, arrivée en 303. Ce jeune Romain avait obtenu ſon pardon de *Dioclétien* dans Antioche. Cependant, il dit que le juge *Aſclépiade* le condamna à être brûlé. Des Juifs préſens à ce ſpectacle, ſe moquèrent du jeune *St. Romanus*, & reprochèrent aux chrêtiens que leur DIEU les laiſſait brûler, lui qui avait délivré *Sidrac*, *Miſac*, & *Abdenago* de la fournaiſe; qu'auſſi-tôt il s'éleva, dans le tems le plus ſerein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune *Romanus*; que le premier médecin de l'empereur ſe trouvant là, fit officieuſement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'auſſi-tôt le jeune homme qui était bègue auparavant, parla avec beau-
coup

coup de liberté ; que l'empereur fut étonné que l'on parlât si bien sans langue ; que le médecin pour réïtérer cette expérience coupa sur le champ la langue à un passant, lequel en mourut subitement.

Eusèbe, dont le bénédictin *Ruinart* a tiré ce conte, devait respecter assez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Testament (desquels personne ne doutera jamais) pour ne pas leur associer des histoires si suspectes, lesquelles pouraient scandaliser les faibles.

Cette dernière persécution ne s'étendit pas dans tout l'empire. Il y avait alors en Angleterre quelque christianisme, qui s'éclipsa bientôt pour reparaître ensuite sous les rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Espagne, étaient remplies de chrêtiens. Le césar *Constance-Clore* les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine, qui était chrêtienne, c'est la mère de *Constantin*, connue sous le nom de *Ste. Hélène* ; car il n'y eut jamais de mariage avéré entr'elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 92 quand il épousa la fille de *Maximien-Hercule* ; mais elle avait conservé sur lui beaucoup d'ascendant, & lui avait inspiré une grande affection pour notre sainte religion.

DE L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE SOUS CONSTANTIN.

La divine providence préparait ainsi, par des voies qui semblent humaines, le triomphe de son église.

Constance-Clore mourut en 306 à Yorck en Angleterre, dans un tems où les enfans qu'il avait de la fille d'un césar étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'empire. *Constantin* eut la confiance de se faire élire à Yorck par cinq ou six mille soldats Allemands, Gaulois & Anglais pour la plûpart. Il n'y

avait pas d'apparence que cette élection faite ſans le conſentement de Rome, du ſénat, & des armées, pût prévaloir; mais DIEU lui donna la victoire ſur *Maxentius* élu à Rome, & le délivra enfin de tous ſes collègues. On ne peut diſſimuler qu'il ne ſe rendit d'abord indigne des faveurs du ciel, par le meurtre de tous ſes proches, & enfin de ſa femme & de ſon fils.

On peut douter de ce que *Zozime* rapporte à ce ſujet. Il dit que *Conſtantin* agité de remords, après tant de crimes, demanda aux pontifes de l'empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connaiſſaient pas. Il eſt bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour *Néron*, & qu'il n'avait oſé aſſiſter aux ſacrés myſtères en Grèce. Cependant, les tauroboles étaient en uſage; & il eſt bien difficile de croire qu'un empereur tout-puiſſant n'ait pu trouver un prêtre qui voulût lui accorder des ſacrifices expiatoires. Peut-être même eſt-il encor moins croyable que *Conſtantin* occupé de la guerre, de ſon ambition, de ſes projets, & environné de flatteurs, ait eu le tems d'avoir des remords. *Zozime* ajoute qu'un prêtre Egyptien arrivé d'Eſpagne, qui avait accès à ſa porte, lui promit l'expiation de tous ſes crimes dans la religion chrêtienne. On a ſoupçonné que ce prêtre était *Ozius* évêque de Cordoüe.

Quoi qu'il en ſoit, DIEU réſerva *Conſtantin* pour l'éclairer & pour en faire le protecteur de l'égliſe. Ce prince fit bâtir ſa ville de Conſtantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrêtienne. Alors l'égliſe prit une forme auguſte. Et il eſt à croire que lavé par ſon batême & repentant à ſa mort, il obtint miſéricorde, quoi qu'il ſoit mort arien. Il ſerait bien dûr que tous les partiſans des deux évêques *Euſèbe* euſſent été damnés.

Dès l'an 314, avant que *Conſtantin* réſidât dans ſa nouvelle ville, ceux qui avaient perſécuté les chrê-

tiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les chrêtiens jettèrent la femme de *Maximien* dans l'Oronte ; ils égorgèrent tous ses parens ; ils massacrèrent dans l'Egypte & dans la Palestine, les magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le christianisme. La veuve & la fille de *Dioclétien* s'étant cachées à Thessalonique, furent reconnues, & leurs corps jettés dans la mer. Il eût été à souhaiter que les chrêtiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance; mais DIEU qui punit selon sa justice, voulut que les mains des chrêtiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, si-tôt que ces chrêtiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, assembla dans Nicée, vis-à-vis de Constantinople, le premier concile œcuménique, auquel présida *Ozius*. On y décida la grande question qui agitait l'église, touchant la divinité de JESUS-CHRIST. (Voyez *Arianisme*.)

On sait assez comment l'église ayant combattu trois cent ans contre les rites de l'empire Romain, combattit ensuite contre elle-même, & fut toûjours militante & triomphante.

Dans la suite des tems l'église grecque presque toute entière, & toute l'église d'Afrique devinrent esclaves sous les Arabes, & ensuite sous les Turcs, qui élevèrent la religion mahométane sur les ruines de la chrêtienne. L'église romaine subsista, mais toûjours souillée de sang par plus de six cent ans de discorde entre l'empire d'Occident & le sacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très puissante. Les évêques, les abbés en Allemagne se firent tous princes, & les papes acquirent peu-à-peu la domination absolue dans Rome & dans un pays considérable. Ainsi DIEU éprouva son église par les humiliations, par les troubles, par les crimes, & par la splendeur.

Cette église latine perdit au seiziéme siécle la moitié de l'Allemagne, le Dannemarck, la Suède, l'An-

gleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la meilleure partie de la Suisse, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Espagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de sujets.

La providence divine semblait destiner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine, à se ranger sous l'obéïssance du pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Russie, & des autres états perdus, dont nous avons parlé. *St. François Xavier* qui porta le St. Evangile aux Indes orientales, & au Japon quand les Portugais y allèrent chercher des marchandises, fit un très grand nombre de miracles, tous attestés par les RR. PP. jésuites; quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts; mais le R. P. *Ribadeneira*, dans sa *Fleur des saints*, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre; c'est bien assez. La providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de catholiques romains dans les isles du Japon. Mais le diable sema son yvroie au milieu du bon grain. Les jésuites, à ce qu'on croit, formèrent une conjuration suivie d'une guerre civile, dans laquelle tous les chrêtiens furent exterminés en 1638. Alors la nation ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrêtiens, & qui furent d'abord obligés de marcher sur la croix pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La religion catholique, apostolique & romaine fut proscrite à la Chine dans nos derniers tems, mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la cour de Pékin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'astronomie, de fondre du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des dominicains &

d'autres, ſcandaliſèrent à tel point le grand empereur *Yontchin*, que ce prince qui était la juſtice & la bonté même, fut aſſez aveugle pour ne plus permettre qu'on enſeignât notre ſainte religion, dans laquelle nos miſſionnaires ne s'accordaient pas. Il les chaſſa avec une bonté paternelle, leur fourniſſant des ſubſiſtances & des voitures juſqu'aux confins de ſon empire.

Toute l'Aſie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les hordes Américaines non domptées, toutes les terres auſtrales, qui ſont une cinquième partie du globe, ſont demeurées la proie du démon, pour vérifier cette ſainte parole : *Il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élus.*

DE LA SIGNIFICATION DU MOT *EGLISE*. PORTRAIT DE L'ÉGLISE PRIMITIVE. DÉGÉNÉRATION. EXAMEN DES SOCIÉTÉS QUI ONT VOULU RÉTABLIR L'ÉGLISE PRIMITIVE, ET PARTICULIÉREMENT DES PRIMITIFS APPELLÉS *QUAKERS*.

Ce mot grec ſignifiait chez les Grecs *aſſemblée du peuple*. Quand on traduiſit les livres hébreux en grec, on rendit ſynagogue par égliſe, & on ſe ſervit du même nom pour exprimer la *ſociété juive*, la *congrégation politique*, l'*aſſemblée juive*, le *peuple Juif*. Ainſi il eſt dit dans les Nombres : (*e*) *Pourquoi avez-vous mené l'égliſe dans le déſert ?* Et dans le Deuteronome : (*f*) *L'eunuque, le Moabite, l'Ammonite n'entreront pas dans l'égliſe ; les Iduméens, les Egyptiens n'entreront dans l'égliſe qu'à la troiſiéme génération.*

JESUS-CHRIST dit dans St. Matthieu : (*g*) „ Si votre „ frère a péché contre vous, (vous a offenſé) repre- „ nez-le entre vous & lui. Prenez, amenez avec vous

(*e*) Chap. XX. v. 4. (*f*) Chap. XXIII. v. 1. 2. 3.
(*g*) Chap. XXXVIII.

„ un ou deux témoins, afin que tout s'éclairciffe par
„ la bouche de deux ou trois témoins ; & s'il ne les
„ écoute pas, plaignez-vous à l'affemblée du peuple,
„ à l'églife : & s'il n'écoute pas l'églife, qu'il foit
„ comme un gentil ou un recèveur des deniers pu-
„ blics. Je vous dis, ainfi foit-il, en vérité, tout
„ ce que vous aurez lié fur terre fera lié au ciel ;
„ & ce que vous aurez délié fur terre fera délié au
„ ciel. (Allufion aux clés des portes dont on liait
„ & déliait la courroie.) "

Il s'agit ici de deux hommes dont l'un a offenfé l'autre & perfifte. On ne pouvait le faire comparaître dans l'affemblée, dans l'églife chrétienne, il n'y en avait point encore ; on ne pouvait faire juger cet homme dont fon compagnon fe plaignait, par un évêque & par les prêtres qui n'exiftaient pas encore ; de plus, ni les prêtres Juifs, ni les prêtres chrétiens ne furent jamais juges des querelles entre particuliers ; c'était une affaire de police. Les évêques ne devinrent juges que vers le tems de *Valentinien III.*

Les commentateurs ont donc conclu que l'écrivain facré de cet Evangile fait parler ici notre Seigneur par anticipation, que c'eft une allégorie, une prédiction de ce qui arrivera quand l'églife chrêtienne fera formée & établie.

Selden fait une remarque importante fur ce paffage ; (*b*) c'eft qu'on n'excommuniait point chez les Juifs les publicains, les receveurs des deniers royaux. Le petit peuple pouvait les détefter ; mais étant des officiers néceffaires nommés par le prince, il n'était jamais tombé dans la tête de perfonne de vouloir les féparer de l'*affemblée*. Les Juifs étaient alors fous la domination du proconful de Syrie, qui étendait fa jurifdiction jufqu'aux confins de la Galilée & jufques

(*b*) *In Sinedriis hebreorum*, liv. II.

dans l'isle de Chypre, où il avait des vice-gérens. Il aurait été très imprudent de marquer publiquement son horreur pour les officiers légaux du proconsul. L'injustice même eût été jointe à l'imprudence: car les chevaliers Romains fermiers du domaine public, les receveurs de l'argent de *César* étaient autorisés par les loix.

St. Augustin dans son sermon LXXXI, peut fournir des réflexions pour l'intelligence de ce passage. Il parle de ceux qui gardent leur haine, qui ne veulent point pardonner. *Cœpisti habere fratrem tuum tanquam publicanum. Ligas illum in terrâ; sed ut juste alliges, vide: nam injusta vincula disrumpit justitia. Cum autem correxeris & concordaveris cum fratre tuo, solvisti eum in terra.*

„ Vous regardez votre frère comme un publicain.
„ C'est l'avoir lié sur la terre. Mais voyez si vous
„ le liez justement: car la justice rompt les liens in-
„ justes. Mais si vous avez corrigé votre frère, si
„ vous vous êtes accordé avec lui, vous l'avez délié
„ sur la terre. "

Il semble par la manière dont *St. Augustin* s'explique, que l'offensé ait fait mettre l'offenseur en prison, & qu'on doive entendre que s'il est jetté dans les liens sur la terre, il est aussi dans les liens célestes; mais que si l'offensé est inexorable, il devient lié lui-même. Il n'est point question de l'église dans l'explication de *St. Augustin*; il ne s'agit que de pardonner ou de ne pardonner pas une injure. *St. Augustin* ne parle point ici du droit sacerdotal de remettre les péchés de la part de DIEU. C'est un droit reconnu ailleurs, un droit dérivé du sacrement de la confession. *St. Augustin* tout profond qu'il est dans les types & dans les allégories, ne regarde pas ce fameux passage comme une allusion à l'absolution

donnée ou refusée par les ministres de l'église catholique romaine dans le sacrement de pénitence.

DU NOM D'*EGLISE* DANS LES SOCIÉTÉS CHRÊTIENNES.

On ne reconnait dans plusieurs états chrétiens que quatre églises, la grecque, la romaine, la luthérienne, la réformée ou calviniste. Il en est ainsi en Allemagne; les primitifs ou quakers, les anabatistes, les sociniens, les memnonistes, les piétistes, les moraves, les Juifs & autres, ne forment point d'église. La religion juive a conservé le titre de synagogue. Les sectes chrétiennes qui sont tolérées, n'ont que des assemblées secrètes, des conventicles; il en est de même à Londres.

On ne reconnait l'église catholique ni en Suède ni en Dannemarck, ni dans les parties septentrionales de l'Allemagne, ni en Hollande, ni dans les trois quarts de la Suisse, ni dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne.

DE LA PRIMITIVE ÉGLISE, ET DE CEUX QUI ONT CRU LA RÉTABLIR.

Les Juifs, ainsi que tous les peuples de Syrie, furent divisés en plusieurs petites congrégations religieuses, comme nous l'avons vu: toutes tendaient à une perfection mystique.

Un rayon plus pur de lumière anima les disciples de *St. Jean*, qui subsistent encor vers Mosul. Enfin vint sur la terre le fils de DIEU annoncé par *St. Jean.* Ses disciples furent constamment tous égaux. JESUS leur avait dit expressément: (*i*) *Il n'y aura parmi vous ni premier, ni dernier... Je suis venu pour servir & non pour être servi... Celui qui voudra être le maître des autres les servira.*

(*i*) Matth. chap. XX., & Marc chap. IX & X.

Une preuve d'égalité c'eſt que les chrêtiens, dans les commencemens, ne prirent d'autre nom que celui de *frères*. Ils s'aſſemblaient & attendaient l'eſprit : ils prophétiſaient quand ils étaient inſpirés. *St. Paul* dans ſa première lettre aux Corinthiens, leur dit : (*k*) *Si dans votre aſſemblée chacun de vous a le don du cantique, celui de la doctrine, celui de l'apocalypſe, celui des langues, celui d'interprêter, que tout ſoit à l'édification. Si quelqu'un parle de la langue comme deux ou trois & par parties, qu'il y en ait un qui interprête.*

Que deux ou trois prophêtes parlent, que les autres jugent ; & que ſi quelque choſe eſt révélée à un autre, que le premier ſe taiſe : car vous pouvez tous prophétiſer chacun à part ; afin que tous apprennent & que tous exhortent, l'eſprit de prophétie eſt ſoumis aux prophêtes : car le Seigneur eſt un DIEU *de paix.... Ainſi donc, mes frères, ayez tous l'émulation de prophétiſer, & n'empêchez point de parler des langues.*

J'ai traduit mot-à-mot, par reſpect pour le texte, & pour ne point entrer dans des diſputes de mots.

St. Paul, dans la même épitre, convient (*l*) que les femmes peuvent prophétiſer, quoi qu'il leur défende au chapitre XIV de parler dans les aſſemblées. *Toute femme*, dit-il, *priant ou prophétiſant ſans avoir un voile ſur la tête, ſouille ſa tête : car c'eſt comme ſi elle était chauve.*

Il eſt clair par tous ces paſſages & par beaucoup d'autres, que les premiers chrêtiens étaient tous égaux, non-ſeulement comme frères en JESUS-CHRIST, mais comme également partagés. L'eſprit ſe communiquait également à eux ; ils parlaient également diverſes langues ; ils avaient également le don de prophétiſer, ſans diſtinction de rang ni d'âge, ni de ſexe.

(*k*) Chap. XIV. (*l*) Chap. XI. v. 5.

Les apôtres qui enseignaient les néophites, avaient sans doute sur eux cette prééminence naturelle que le précepteur a sur l'écolier; mais de jurisdiction, de puissance temporelle, de ce qu'on appelle *honneurs* dans le monde, de distinction dans l'habillement, de marque de supériorité, ils n'en avaient assurément aucune, ni ceux qui leur succédèrent. Ils possédaient une autre grandeur bien différente, celle de la persuasion.

Les frères mettaient leur argent en commun. (*m*) Ce furent eux-mêmes qui choisirent sept d'entr'eux pour avoir soin des tables & de pourvoir aux nécessités communes. Ils élurent dans Jérusalem même ceux que nous nommons *Etienne*, *Philippe*, *Procore*, *Nicanor*, *Timon*, *Parmenas* & *Nicolas*. Ce qu'on peut remarquer, c'est que parmi ces sept élus par la communauté juive, il y a six Grecs.

Après les apôtres on ne trouve aucun exemple d'un chrétien qui ait eu sur les autres chrétiens d'autre pouvoir que celui d'enseigner, d'exhorter, de chasser les démons du corps des énergumènes, de faire des miracles. Tout est spirituel; rien ne se ressent des pompes du monde. Ce n'est guères que dans le troisiéme siècle que l'esprit d'orgueil, de vanité, d'intérêt se manifesta de tous côtés chez les fidèles.

Les agapes étaient déja de grands festins, on leur reprochait le luxe & la bonne chère. *Tertullien* l'avoue. (*n*) „ Oui, dit-il, nous faisons grande chère; „ mais dans les mystères d'Athènes & d'Egypte ne „ fait-on pas bonne chère aussi? Quelque dépense „ que nous fassions, elle est utile & pieuse, puisque „ les pauvres en profitent. “ *Quamtiscumque sumptibus constet, lucrum est pietatis, siquidem inopes refrigerio isto juvamus.*

(*m*) Act. des apôtres, ch. VI. (*n*) *Tertullien* ch. XXXIX.

Dans ce tems-là même des sociétés de chrétiens qui osaient se dire plus parfaites que les autres, les montanistes, par exemple, qui se vantaient de tant de prophéties & d'une morale si austère, qui regardaient les secondes noces comme des adultères, & la fuite de la persécution comme une apostasie, qui avaient si publiquement des convulsions sacrées & des extases, qui prétendaient parler à DIEU face à face, furent convaincus, à ce qu'on prétend, de mêler le sang d'un enfant d'un an au pain de l'eucharistie. Ils attirèrent sur les véritables chrétiens ce cruel reproche qui les exposa aux persécutions.

Voici comme ils s'y prenaient, selon *St. Augustin*; (o) ils piquaient avec des épingles tout le corps de l'enfant, ils pêtrissaient la farine avec ce sang & en faisaient un pain; s'il en mourait, ils l'honoraient comme un martyr.

Les mœurs étaient si corrompues, que les saints pères ne cessaient de s'en plaindre. Ecoutez *St. Cyprien* dans son livre des *Tombés*: (p) „ Chaque prêtre, dit-il, court après les biens & les honneurs „ avec une fureur insatiable. Les évêques sont sans „ religion, les femmes sans pudeur, la friponnerie „ régne; on jure, on se parjure; les animosités divisent les chrétiens; les évêques abandonnent les „ chaires pour courir aux foires, & pour s'enrichir „ par le négoce; enfin, nous nous plaisons à nous „ seuls, & nous déplaisons à tout le monde. "

Avant ces scandales, le prêtre *Novatien* en avait donné un bien funeste aux fidèles de Rome: il fut le premier antipape. L'épiscopat de Rome quoique secret, & exposé à la persécution, était un objet

(o) Augustin *de Heresibus. Heresi* XXVI.

(p) Voyez les œuvres de *St. Cyprien* & l'*Hist. ecclésiast. de Fleuri*, tom. II. pag. 168. édition *in*-12°. 1725.

d'ambition & d'avarice par les grandes contributions des chrêtiens, & par l'autorité de la place.

Ne répétons point ici ce qui eſt dépoſé dans tant d'archives, ce qu'on entend tous les jours dans la bouche des perſonnes inſtruites ; ce nombre prodigieux de ſchiſmes & de guerres ; ſix cent années de querelles ſanglantes entre l'empire & le ſacerdoce ; l'argent des nations coulant par mille canaux, tantôt à Rome, tantôt dans Avignon lorſque les papes y fixèrent leur ſéjour pendant ſoixante & douze ans ; & le ſang coulant dans toute l'Europe ſoit pour l'intérêt d'une thiare ſi inconnue à JESUS-CHRIST, ſoit pour des queſtions inintelligibles dont il n'a jamais parlé. Notre religion n'en eſt pas moins vraie, moins ſacrée, moins divine, pour avoir été ſouillée ſi longtems dans le crime, & plongée dans le carnage.

Quand la fureur de dominer, cette terrible paſſion du cœur humain, fut parvenue à ſon dernier excès, lorſque le moine *Hildebrand* élu contre les loix évêque de Rome, arracha cette capitale aux empereurs, & défendit à tous les évêques d'Occident de porter l'ancien nom de pape pour ſe l'attribuer à lui ſeul, lorſque les évêques d'Allemagne à ſon exemple ſe rendirent ſouverains, que tous ceux de France & d'Angleterre tâchèrent d'en faire autant, il s'éleva depuis ces tems affreux juſqu'à nos jours, des ſociétés chrêtiennes, qui ſous cent noms différens voulurent rétablir l'égalité primitive dans le chriſtianiſme.

Mais ce qui avait été praticable dans une petite ſociété cachée au monde, ne l'était plus dans de grands royaumes. L'égliſe militante & triomphante ne pouvait plus être l'égliſe ignorée & humble. Les évêques, les grandes communautés monaſtiques riches & puiſſantes ſe réuniſſant ſous les étendarts du pontife de la Rome nouvelle, combattirent alors *pro aris & pro focis*, pour leurs autels & pour leurs

foyers. Croisades, armées, siéges, batailles, rapines, tortures, assassinats par la main des bourreaux, assassinats par la main des prêtres des deux partis, poisons, dévastations par le fer & par la flamme, tout fut employé pour soutenir ou pour humilier la nouvelle administration ecclésiastique; & le berceau de la primitive église fut tellement caché sous les flots de sang & sous les ossemens des morts, qu'on put à peine le retrouver.

DES PRIMITIFS APPELLÉS *QUAKERS*.

Les guerres religieuses & civiles de la Grande-Bretagne, ayant désolé l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande dans le règne infortuné de *Charles I*; *Guillaume Penn*, fils d'un vice-amiral, résolut d'aller rétablir ce qu'il appellait la *primitive église*, sur les rivages de l'Amérique septentrionale, dans un climat doux, qui lui parut fait pour ses mœurs. Sa secte était nommée celle des *trembleurs*; dénomination ridicule, mais qu'ils méritaient par les tremblemens de corps qu'ils affectaient en prêchant, & par un nazillonnement qui ne fut dans l'église romaine que le partage d'une espèce de moines appellés *capucins*. Mais on peut en parlant du nez & en se secouant, être doux, frugal, modeste, juste, charitable. Personne ne nie que cette société de primitifs ne donnât l'exemple de toutes ces vertus.

Penn voyait que les évêques anglicans & les presbytériens avaient été la cause d'une guerre affreuse pour un surplis, des manches de linon, & une liturgie; il ne voulut ni liturgie, ni linon, ni surplis. Les apôtres n'en avaient point. JESUS-CHRIST n'avait batisé personne; les associés de *Penn* ne voulurent point être batisés.

Les premiers fidèles étaient égaux; ces nouveaux venus prétendirent l'être autant qu'il est possible. Les

premiers difciples reçurent l'efprit & parlaient dans l'affemblée; ils n'avaient ni autels, ni temples, ni ornemens, ni cierges, ni encens, ni cérémonies; *Penn* & les fiens fe flattèrent de recevoir l'efprit, & renoncèrent à toute cérémonie, à tout appareil. La charité était précieufe aux difciples du Sauveur; ceux de *Penn* firent une bourfe commune pour fecourir les pauvres. Ainfi ces imitateurs des efféniens & des premiers chrêtiens, quoi qu'errans dans les dogmes & dans les rites, étaient pour toutes les autres fociétés chrêtiennes un modèle étonnant de morale & de police.

Enfin, cet homme fingulier alla s'établir avec cinq cent des fiens dans le canton alors le plus fauvage de l'Amérique. La reine *Chriftine* de Suède avait voulu y fonder une colonie qui n'avait pas réuffi; les primitifs de *Penn* eurent plus de fuccès.

C'était fur les bords de la rivière Laware, vers le quarantiéme degré. Cette contrée n'appartenait au roi d'Angleterre que parce qu'elle n'était réclamée alors par perfonne, & que les peuples nommés par nous *fauvages*, qui auraient pu la cultiver, avaient toûjours demeuré affez loin dans l'épaiffeur des forêts. Si l'Angleterre n'avait eu ce pays que par droit de conquête, *Penn* & fes primitifs auraient eu en horreur un tel afyle, Ils ne regardaient ce prétendu droit de conquête que comme une violation du droit de la nature, & comme une rapine.

Le roi *Charles II* déclara *Penn* fouverain de tout ce pays défert, par l'acte le plus autentique du 4 Mars 1681. *Penn*, dès l'année fuivante y promulgua fes loix. La première fut la liberté civile entière, de forte que chaque colon poffédant cinquante acres de terre était membre de la légiflation; la feconde une défenfe expreffe aux avocats & aux procureurs de prendre jamais d'argent; la troifiéme l'admiffion de toutes les religions, & la permiffion même à chaque

habitant d'adorer DIEU dans sa maison, sans assister jamais à aucun culte public.

Voici cette loi telle qu'elle est portée.

„ La liberté de conscience étant un droit que tous „ les hommes ont reçu de la nature avec l'existence, „ & que tous les gens paisibles doivent maintenir; il „ est fermement établi, que personne ne sera forcé „ d'assister à aucun exercice public de religion.

„ Mais il est expressément donné plein pouvoir à „ chacun de faire librement l'exercice public ou privé „ de sa religion, sans qu'on puisse y apporter aucun „ trouble ni empêchement sous aucun prétexte; pour- „ vu qu'il fasse profession de croire en un seul DIEU „ éternel, tout-puissant, créateur, conservateur, „ gouverneur de l'univers, & qu'il remplisse tous les „ devoirs de la société civile, auxquels on est obligé „ envers ses compatriotes. "

Cette loi est encor plus indulgente, plus humaine que celle qui fut donnée aux peuples de la Caroline par *Locke* le *Platon* de l'Angleterre, si supérieur au *Platon* de la Grèce. *Locke* n'a permis d'autres religions publiques que celles qui seraient approuvées par sept péres de famille. C'est une autre sorte de sagesse que celle de *Penn*.

Mais ce qui est pour jamais honorable pour ces deux législateurs, & ce qui doit servir d'exemple éternel au genre-humain, c'est que cette liberté de conscience n'a pas causé le moindre trouble. On dirait au contraire que DIEU a répandu ses bénédictions les plus sensibles sur la colonie de la Pensilvanie. Elle était de cinq cent personnes en 1682; & en moins d'un siécle elle s'est accrue jusqu'à près de trois cent mille: c'est la proportion de cent cinquante à un. La moitié des colons est de la religion primitive; vingt autres reli-

gions composent l'autre moitié. Il y a douze beaux temples dans Philadelphie, & d'ailleurs chaque maison est un temple. Cette ville a mérité son nom d'*amitié fraternelle.* Sept autres villes & mille bourgades fleurissent sous cette loi de concorde. Trois cent vaisseaux partent du port tous les ans.

Cet établissement qui semble mériter une durée éternelle, fut sur le point de périr dans la funeste guerre de 1755, quand d'un côté les Français avec leurs alliés sauvages, & les Anglais avec les leurs commencèrent par se disputer quelques glaçons de l'Acadie.

Les primitifs, fidèles à leur christianisme pacifique, ne voulurent point prendre les armes. Des sauvages tuèrent quelques-uns de leurs colons sur la frontière. Les primitifs n'usèrent point de représailles; ils refusèrent même longtems de payer des troupes; ils dirent au général Anglais ces propres paroles: *Les hommes sont des morceaux d'argile qui se brisent les uns contre les autres, pourquoi les aiderons-nous à se briser?*

Enfin, dans l'assemblée générale par qui tout se règle, les autres religions l'emportèrent; on leva des milices; les primitifs contribuèrent; mais ils ne s'armèrent point. Ils obtinrent ce qu'ils s'étaient proposé, la paix avec leurs voisins. Ces prétendus sauvages leur dirent, *Envoyez-nous quelque descendant du grand Penn qui ne nous trompa jamais; nous traiterons avec lui.* On leur députa un petit-fils de ce grand-homme, & la paix fut conclue.

Plusieurs primitifs avaient des esclaves nègres pour cultiver leurs terres; mais ils ont été honteux d'avoir en cela imité les autres chrêtiens; ils ont donné la liberté à leurs esclaves en 1769.

Toutes

Toutes les autres colonies les imitent aujourd'hui dans la liberté de confcience ; & quoiqu'il y ait des presbytériens & des gens de la haute églife, perfonne n'eft gêné dans fa croyance. C'eft ce qui a égalé le pouvoir des Anglais en Amérique à la puiffance Efpagnole qui poffède l'or & l'argent. Il y aurait un moyen fûr d'énerver toutes les colonies anglaifes, ce ferait d'y établir l'inquifition.

NB. L'exemple des primitifs nommés *quakers* a produit dans la Penfilvanie une fociété nouvelle dans un canton qu'elle appelle *Eufrate*, c'eft la fecte des dunkards, ou des dumplers, beaucoup plus détachée du monde que celle de *Penn*, efpèce de religieux hofpitaliers, tous vêtus uniformément ; elle ne permet pas aux mariés d'habiter la ville d'Eufrate, ils vivent à la campagne qu'ils cultivent. Le tréfor public fournit à tous leurs befoins dans les difettes. Cette fociété n'adminiftre le batême qu'aux adultes ; elle rejette le péché originel comme une impiété, & l'éternité des peines comme une barbarie. Leur vie pure ne leur laiffe pas imaginer que DIEU puiffe tourmenter fes créatures cruellement, & éternellement. Egarés dans un coin du nouveau monde, loin du troupeau de l'églife catholique, ils font jufqu'à préfent, malgré cette malheureufe erreur, les plus juftes & les plus inimitables des hommes.

QUERELLE ENTRE L'ÉGLISE GRECQUE ET LA LATINE, DANS L'ASIE ET DANS L'EUROPE.

Les gens de bien gémiffent depuis environ quatorze fiécles que les deux églifes grecque & latine ayent été toûjours rivales, & que la robe de JESUS-CHRIST qui était fans couture ait été toûjours déchirée. Cette divifion eft bien naturelle. Rome & Conftantinople fe haïffaient ; quand les maîtres fe déteftent, leurs aumôniers ne s'aiment pas. Les deux communions fe dif-



putaient la fupériorité de la langue, l'antiquité des fiéges, la fcience, l'éloquence, le pouvoir.

Il eft vrai que les Grecs eurent longtems tout l'avantage; ils fe vantaient d'avoir été les maîtres des Latins, & de leur avoir tout enfeigné. Les Evangiles furent écrits en grec. Il n'y avait pas un dogme, un rite, un myftère, un ufage qui ne fût grec; depuis le mot de *batême* jufqu'au mot d'*euchariftie*, tout était grec. On ne connut de pères de l'églife que parmi les Grecs jufqu'à *St. Jérôme* qui même n'était pas Romain, puifqu'il était de Dalmatie. *St. Auguftin* qui fuivit de près *St. Jérôme*, était Africain. Les fept grands conciles œcuméniques furent tenus dans des villes grecques; les évêques de Rome n'y parurent jamais, parce qu'ils ne favaient que leur latin, qui même était déja très corrompu.

L'inimitié entre Rome & Conftantinople éclata dès l'an 452 au concile de Calcédoine, affemblé pour décider fi JESUS-CHRIST avait eu deux natures & une perfonne, ou deux perfonnes avec une nature. On y décida que l'églife de Conftantinople était en tout égale à celle de Rome pour les honneurs; & le patriarche de l'une égal en tout au patriarche de l'autre. Le pape *St. Léon* foufcrivit aux deux natures; mais ni lui, ni fes fucceffeurs ne foufcrivirent à l'égalité. On peut dire que dans cette difpute de rang & de prééminence on allait directement contre les paroles de JESUS-CHRIST rapportées dans l'Evangile, *Il n'y aura parmi vous ni premier, ni dernier.* Les faints font faints; mais l'orgueil fe gliffe partout: le même efprit qui fait écumer de colère le fils d'un maçon devenu évêque d'un village, quand on ne l'appelle pas *monfeigneur*, a brouillé l'univers chrétien.

Les Romains furent toûjours moins difputeurs, moins fubtils que les Grecs; mais ils furent bien plus politiques. Les évêques d'Orient en argumentant

demeurèrent ſujets, celui de Rome ſans argumens ſut établir enfin ſon pouvoir ſur les ruines de l'empire d'Occident. Et on pouvait dire des papes ce que *Virgile* dit des *Scipions* & des *Céſars*;

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

Vers digne de *Virgile*, rendu comiquement par un de nos vieux traducteurs.

Tous gens en robe & ſouverains des rois.

La haine devint une ſciſſion du tems de *Photius* pâpa ou ſurveillant de l'égliſe bizantine, & *Nicolas I* pâpa ou ſurveillant de l'égliſe romaine. Comme malheureuſement il n'y eut preſque jamais de querelle eccléſiaſtique ſans ridicule, il arriva que le combat commença par deux patriarches qui étaient tous deux eunuques; *Ignace* & *Photius* qui ſe diſputaient la chaire de Conſtantinople étaient tous deux chaponnés. Cette mutilation leur interdiſant la vraie paternité, ils ne pouvaient être que péres de l'égliſe.

On dit que les châtrés ſont tracaſſiers, malins, intrigans. *Ignace* & *Photius* troublèrent toute la cour Grecque.

Le Latin *Nicolas I* ayant pris le parti d'*Ignace*, *Photius* déclara ce pape hérétique, attendu qu'il admettait la proceſſion du ſouffle de DIEU, du St. Eſprit par le Père & par le Fils, contre la déciſion unanime de toute l'égliſe, qui ne l'avait fait procéder que du Père.

Outre cette proceſſion hérétique, *Nicolas* mangeait & faiſait manger des œufs & du fromage en carême. Enfin, pour comble d'infidélité, le pâpe Romain ſe faiſait raſer la barbe; ce qui était une apoſtaſie manifeſte aux yeux des pâpas Grecs, vu que *Moïſe*, les patriarches & JESUS-CHRIST étaient toûjours peints barbus par les peintres Grecs & Latins.

Lorſqu'en 879 le patriarche *Photius* fut rétabli dans ſon ſiége par le huitiéme concile œcuménique grec, composé de quatre cent évêques, dont trois cent l'avaient condamné dans le concile œcuménique précédent, alors le pape *Jean VIII* le reconnut pour ſon frère. Deux légats envoyés par lui à ce concile, ſe joignirent à l'égliſe grecque, & déclarèrent *Judas*, quiconque dirait que le St. Eſprit procède du Père & du Fils. Mais ayant perſiſté dans l'uſage de ſe raſer le menton & de manger des œufs en carême, les deux égliſes reſtèrent toujours diviſées.

Le ſchiſme fut entiérement conſommé l'an 1053 & 1054, lorſque *Michel Cerularicus* patriarche de Conſtantinople condamna publiquement l'évêque de Rome *Léon IX* & tous les Latins, ajoutant à tous les reproches de *Photius*, qu'ils oſaient ſe ſervir de pain azime dans l'euchariſtie contre la pratique des apôtres; qu'ils commettaient le crime de manger du boudin, & de tordre le cou aux pigeons au-lieu de le leur couper pour les cuire. On ferma toutes les égliſes latines dans l'empire Grec, & on défendit tout commerce avec quiconque mangeait du boudin.

Le pape *Léon IX* négocia ſérieuſément cette affaire avec l'empereur *Conſtantin Monomaque*, & obtint quelques adouciſſemens. C'était préciſément le tems où ces célèbres gentilshommes Normands, enfans de *Tancrède de Hauteville*, ſe moquant du pape & de l'empereur Grec, prenaient tout ce qu'ils pouvaient dans la Pouille & dans la Calabre, & mangeaient du boudin effrontément. L'empereur Grec favoriſa le pape autant qu'il put; mais rien ne réconcilia les Grecs avec nos Latins. Les Grecs regardaient leurs adverſaires comme des barbares qui ne ſavaient pas un mot de grec.

L'irruption des croiſés ſous prétexte de délivrer les ſaints lieux, & dans le fond pour s'emparer de Conſtantinople, acheva de rendre les Romains odieux.

Mais la puiſſance de l'égliſe latine augmenta tous les jours, & les Grecs furent enfin conquis peu-à-peu par les Turcs. Les papes étaient depuis longtems de puiſſans & riches ſouverains; toute l'égliſe grecque fut eſclave depuis *Mahomet II*, excepté la Ruſſie qui était alors un pays barbare, & dont l'égliſe n'était pas comptée.

Quiconque eſt un peu inſtruit des affaires du Levant, ſait que le ſultan confère le patriarchat des Grecs par la croſſe & par l'anneau, ſans crainte d'être excommunié, comme le furent les empereurs Allemands par les papes pour cette cérémonie.

Bien eſt-il vrai que l'égliſe de Stamboul a conſervé en apparence la liberté d'élire ſon archevêque; mais elle n'élit que celui qui eſt indiqué par la porte Ottomane. Cette place coûte à préſent environ quatre-vingt mille francs, qu'il faut que l'élu reprenne ſur les Grecs. S'il ſe trouve quelque chanoine accrédité qui offre plus d'argent au grand-viſir, on dépoſſède le titulaire & on donne la place au dernier enchériſſeur, préciſément comme *Marozia* & *Théodora* donnaient le ſiége de Rome dans le dixiéme ſiécle. Si le patriarche titulaire réſiſte, on lui donne cinquante coups de bâton ſur la plante des pieds & on l'exile. Quelquefois on lui coupe la tête, comme il arriva au patriarche *Lucas Cyrille* en 1638.

Le grand Turc donne ainſi tous les autres évêchés moyennant finance; & la ſomme à laquelle chaque évêché fut taxé ſous *Mahomet II*, eſt toûjours exprimée dans la patente; mais le ſupplément qu'on a payé n'y eſt pas énoncé. On ne ſait jamais au juſte combien un prêtre Grec achète ſon évêché.

Ces patentes ſont plaiſantes. *J'accorde à N*** prêtre chrêtien le préſent mandement pour perfection de félicité. Je lui commande de réſider en la ville ci-nom-*

mée, comme évêque des infidèles chrêtiens, selon leur ancien usage & leurs vaines & extravagantes cérémonies; voulant & ordonnant que tous les chrêtiens de ce district le reconnaissent, & que nul prêtre ni moine ne se marie sans sa permission. (C'est-à-dire sans payer.)

L'esclavage de cette église est égal à son ignorance; mais les Grecs n'ont que ce qu'ils ont mérité. Ils ne s'occupaient que de leurs disputes sur la lumière du Thabor & sur celle de leur nombril, lorsque Constantinople fut prise.

On espère qu'au moment où nous écrivons ces douloureuses vérités, l'impératrice de Russie *Catherine II* rendra aux Grecs leur liberté. On souhaite qu'elle puisse leur rendre le courage & l'esprit qu'ils avaient du tems de *Miltiade*, de *Thémistocle*, & qu'ils ayent de bons soldats & moins de moines au mont Athos.

DE LA PRESENTE ÉGLISE GRECQUE.

Si quelque chose peut nous donner une grande idée des mahométans, c'est la liberté qu'ils ont laissée à l'église grecque. Ils ont paru dignes de leurs conquêtes puisqu'ils n'en ont point abusé. Mais il faut avouer que les Grecs n'ont pas trop mérité la protection que les musulmans leur accordent; voici ce qu'en dit Mr. *Porter* ambassadeur d'Angleterre en Turquie.

„ Je voudrais tirer le rideau sur ces disputes scan-
„ daleuses des Grecs & des Romains au sujet de Beth-
„ léem & de la Terre sainte, comme ils l'appellent.
„ Les procédés iniques, odieux qu'elles occasionnent
„ entr'eux, sont la honte du nom chrêtien. Au
„ milieu de ces débats, l'ambassadeur chargé de pro-
„ téger la communion romaine, malgré sa dignité
„ éminente, devient véritablement un objet de com-
„ passion.

» Il se lève dans tous les pays de la croyance ro-
» maine des sommes immenses pour soutenir contre
» les Grecs des prétentions équivoques à la posses-
» sion précaire d'un coin de terre réputée sacrée, &
» pour conserver entre les mains des moines de leur
» communion les restes d'une vieille étable à Beth-
» léem, où l'on a érigé une chapelle, & où, sur
» l'autorité incertaine d'une tradition orale, on pré-
» tend que naquit le CHRIST; de même qu'un
» tombeau, qui peut être, & plus vraisemblablement
» peut n'être pas, ce qu'on appelle son *sépulcre.* Car
» la situation exacte de ces deux endroits est aussi
» peu certaine que la place qui recèle les cendres
» de *César.* «

Ce qui rend les Grecs encor plus méprisables aux yeux des Turcs, c'est le miracle qu'ils font tous les ans au tems de pâques. Le malheureux évêque de Jérusalem s'enferme dans le petit caveau qu'on fait passer pour le tombeau de notre Seigneur JESUS-CHRIST, avec des paquets de petite bougie; il bat le briquet, allume un de ces petits cierges, & sort de son caveau en criant, *Le feu du ciel est descendu, & la sainte bougie est allumée.* Tous les Grecs aussi-tôt achètent de ces bougies, & l'argent se partage entre le commandant Turc & l'évêque.

On peut juger par ce seul trait de l'état déplorable de cette église sous la domination du Turc.

L'église grecque, en Russie, a pris depuis peu une consistance beaucoup plus respectable depuis que l'impératrice *Catherine II* l'a délivrée du soin de son temporel; elle lui a ôté quatre cent mille esclaves qu'elle possédait. Elle est payée aujourd'hui du trésor impérial, entiérement soumise au gouvernement, contenue par des loix sages; elle ne peut faire que du bien; elle devient tous les jours savante & utile. Elle a aujourd'hui un prédicateur nommé *Platon* qui a fait

des ſermons que l'ancien *Platon* Grec n'aurait pas déſavoués.

EGLOGUE.

IL ſemble qu'on ne doive rien ajouter à ce que Mr. le chevalier de *Jaucour* & Mr. *Marmontel* ont dit de l'églogue dans le Dictionnaire encyclopédique ; il faut après les avoir lus, lire *Théocrite* & *Virgile*, & ne point faire d'églogues. Elles n'ont été juſqu'à préſent parmi nous que des madrigaux amoureux, qui auraient beaucoup mieux convenus aux filles d'honneur de la reine-mère qu'à des bergers.

L'ingénieux *Fontenelle*, auſſi galant que philoſophe, qui n'aimait pas les anciens, donne le plus de ridicules qu'il peut au tendre *Théocrite* le maître de *Virgile* ; il lui reproche une églogue qui eſt entiérement dans le goût ruſtique ; mais il ne tenait qu'à lui de donner de juſtes éloges à d'autres églogues qui reſpirent la paſſion la plus naïve exprimée avec toute l'élégance & la molle douceur convenable aux ſujets.

Il y en a de comparables à la belle ode de *Sapho* traduite dans toutes les langues. Que ne nous donnait-il une idée de la pharmaceutrée imitée par *Virgile*, & non égalée peut-être ? on ne pourait pas en juger par ce morceau que je vais rapporter ; mais c'eſt une eſquiſſe qui fera connaître la beauté du tableau à ceux dont le goût démêle la force de l'original dans la faibleſſe même de la copie.

Reine des nuits dis quel fut mon amour ;
Comme en mon ſein les friſſons & la flamme
Se ſuccédaient, me perdaient tour-à-tour,
Quels doux tranſports égarèrent mon ame ;

Comment mes yeux cherchaient envain le jour ;
Comme j'aimais, & ſans ſonger à plaire !
Je ne pouvais ni parler ni me taire.....
Reine des nuits dis quel fut mon amour.
  Mon amant vint. O momens délectables !
Il prit mes mains, tu le ſais, tu le vis,
Tu fus témoin de ſes ſermens coupables,
De ſes baiſers, de ceux que je rendis,
Des voluptés dont je fus enyvrée.
Momens charmans paſſez-vous ſans retour ?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a jurée.
Reine des cieux dis quel fut mon amour.

Ce n'eſt là qu'un échantillon de ce *Théocrite* dont *Fontenelle* faiſait ſi peu de cas. Les Anglais qui nous ont donné des traductions en vers de tous les poëtes anciens, en ont auſſi une de *Théocrite ;* elle eſt de Mr. *Fawkes :* toutes les graces de l'original s'y retrouvent. Il ne faut pas omettre qu'elle eſt en vers rimés ainſi que les traductions anglaiſes de *Virgile* & d'*Homère*. Les vers blancs dans tout ce qui n'eſt pas tragédie, ne ſont, comme diſait *Pope*, que le partage de ceux qui ne peuvent pas rimer.

Je ne ſais ſi après avoir parlé des églogues qui enchantèrent la Grèce & Rome, il ſera bien convenable de citer une églogue allemande, & ſurtout une églogue dont l'amour n'eſt pas le principal ſujet ; elle fut écrite dans une ville qui venait de paſſer ſous une domination étrangère.

EGLOGUE ALLEMANDE.

HERNAND, DERNIN.

DERNIN.

Conſolons-nous, Hernand, l'aſtre de la nature
Va de nos aquilons tempérer la froidure ;
Le zéphyre à nos champs promet quelques beaux jours.

Nous chanterons aussi nos vins & nos amours :
Nous n'égalerons point la Grèce & l'Ausonie ;
Nous sommes sans printems, sans fleurs & sans génie ;
Nos voix n'ont jamais eu ces sons harmonieux
Qu'aux pasteurs de Sicile ont accordé les Dieux.
Ne pourons-nous jamais, en lisant leurs ouvrages,
Surmonter l'âpreté de nos climats sauvages,
Vers ces côteaux du Rhin que nos soins assidus
Ont forcés à s'orner des trésors de Bacchus ?
Forçons le Dieu des vers exilé de la Grèce,
A venir de nos chants adoucir la rudesse.
Nous connaissons l'amour, nous connaîtrons les vers.
Orphée était de Thrace ; il brava les hyvers ;
Il aimait ; c'est assez : Vénus monta sa lyre.
Il polit son pays ; il eut un doux empire
Sur des cœurs étonnés de céder à ses loix.

HERNAND.

On dit qu'il amollit les tigres de ses bois.
Humaniserons-nous les loups qui nous déchirent ?
Depuis qu'aux étrangers les destins nous soumirent,
Depuis que l'esclavage affaissa nos esprits,
Nos chants furent changés en de lugubres cris.
D'un commis odieux l'insolence affamée
Vient ravir la moisson que nous avons semée,
Vient décimer nos fruits, notre lait, nos troupeaux ;
C'est pour lui que ma main couronna ces côteaux
Des pampres consolans de l'amant d'Ariane.
Si nous osons nous plaindre, un traitant nous condamne ;
Nous craignons de gémir, nous dévorons nos pleurs.
Ah ! dans la pauvreté, dans l'excès des douleurs,
Le moyen d'imiter Théocrite & Virgile !
Il faut pour un cœur tendre un esprit plus tranquile.
Le rossignol tremblant dans son obscur séjour,

N'élève point sa voix sous le bec du vautour.
Fuyons, mon cher Dernin, ces malheureuses rives.
Portons nos chalumeaux & nos lyres plaintives
Aux bords de l'Adigé loin des yeux des tyrans.
Et le reste.

Voici une chose plus extraordinaire ; une églogue française sans madrigaux & sans galanterie.

EGLOGUE A MR. DE ST. LAMBERT,
auteur du poëme des quatre saisons.

Chantre des vrais plaisirs, harmonieux émule
Du pasteur de Mantoue & du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature & qui l'embellissez;
Que vos SAISONS m'ont plu ! que mes sens émoussés,
A votre aimable voix se sentirent renaître !
Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre !
Je fais, depuis quinze ans, tout ce que vous chantez.
Dans ces champs malheureux si longtems désertés,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance,
J'ai séché de mes mains les pleurs de l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés,
Ces granges, ces hameaux désormais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons rassemblés, ce sont-là mes ouvrages ;
Ouvrages fortunés dont le succès constant
De la mode & du goût n'est jamais dépendant,
Ouvrages plus chéris que Mérope & Zaïre,
Et que n'atteindront point les traits de la satire.
Heureux qui peut chanter les jardins & les bois,
Les charmes des amours, l'honneur des grands exploits !
Et parcourant des arts la flatteuse carrière
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière.

Mais encor plus heureux qui peut loin de la cour,
Embellir ſagement un champêtre ſéjour,
Entendre autour de lui cent voix qui le béniſſent!
Ds ſes heureux ſuccès quelques fripons gémiſſent,
Un vil cagot titré, tyran des gens de bien,
Va l'accuſer en cour de n'être pas chrêtien;
Le ſage miniſtère écoute avec ſurpriſe,
Il reconnaît Tartuffe & rit de ſa ſottiſe. (a)
Cependant le vieillard achève ſes moiſſons,
Le pauvre en eſt nourri: ſes chanvres, ſes toiſons,
Habillent décemment le berger, la bergère,
Il unit par l'hymen Méris avec Glicère,
Il donne une chaſuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit un Dieu;
Ainſi dans l'allégreſſe il achève ſa vie.

Ce n'eſt qu'au ſucceſſeur du chantre d'Auſonie,
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
D'en ranimer les traits par ſon beau coloris,
D'inſpirer aux humains le goût de la retraite.
Mais de nos chers Français la nobleſſe inquiète
Pouvant régner chez ſoi, va ramper dans les cours,
Les folles vanités conſument ſes beaux jours,
Le vrai ſéjour de l'homme eſt un exil pour elle.
Plutus eſt dans Paris: c'eſt de-là qu'il appelle,
Les voiſins de l'Adour, & du Rhône & du Var.
Tous viennent à genoux environner ſon char.
Les uns montent deſſus, les autres dans la boue
Baiſent en ſoupirant les rayons de ſa roue.
Le fils de mon manœuvre en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
Des laquais de Paris s'en va groſſir l'armée,

(a) On ne ſait quel eſt le miſérable brouillon dont l'auteur veut parler ici.

Il ſert d'un vieux traitant la maîtreſſe affamée,
De ſergent des impôts il obtient un emploi,
Il vient dans ſon hameau tout fier *de par le roi*,
Fait des procès verbaux, tyranniſe, empriſonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Entraîne en des cachots le père & les enfans.
Vous le ſavez, grand Dieu, j'ai vu des innocens,
Sur le faux expoſé de ces loups mercenaires,
Pour cinq ſous de tabac envoyés aux galères.
Chers enfans de Cérès, ô chers agriculteurs,
Vertueux nourriciers de vos perſécuteurs,
Juſqu'à quand ſerez-vous vers ces triſtes frontières,
Ecraſés ſans pitié ſous ces mains meurtrières;
Ne vous ai-je aſſemblés que pour vous voir périr,
En maudiſſant les champs que vos mains font fleurir?
Un tems viendra ſans doute, où des loix plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes.
Dans un monde nouveau vous aurez un ſoutien,
Car pour ce monde-ci je n'en eſpère rien.

ELIE & ENOCH.

ELie & *Enoch* ſont deux perſonnages bien importans dans l'antiquité. Ils ſont tous deux les ſeuls qui n'ayent point goûté de la mort, & qui ayent été tranſportés hors du monde. Un très ſavant homme a prétendu que ce ſont des perſonnages allégoriques. Le père & la mère d'*Elie* ſont inconnus. Il croit que ſon pays *Galaad* ne veut dire autre choſe que la circulation des tems; on le fait venir de *Galgala* qui ſignifie *révolution*. Mais le nom du village de Galgala ſignifiait-il quelque choſe?

Le mot d'*Elie* a un rapport fenfible avec celui d'*Elios*, le Soleil. L'holocaufte offert par *Elie* & allumé par le feu du ciel, eft une image de ce que peuvent les rayons du foleil réunis. La pluie qui tombe après de grandes chaleurs eft encor une vérité phyfique.

Le char de feu, & les chevaux enflammés qui enlèvent *Elie* au ciel, font une image frappante des quatre chevaux du foleil. Le retour d'*Elie* à la fin du monde, femble s'accorder avec l'ancienne opinion que le foleil viendrait s'éteindre dans les eaux, au milieu de la deftruction générale que les hommes attendaient: car prefque toute l'antiquité fut longtems perfuadée que le monde ferait bientôt détruit.

Nous n'adoptons point ces allégories, & nous nous en tenons à ce qui eft rapporté dans l'ancien Teftament.

Enoch eft un perfonnage auffi fingulier qu'*Elie*, à cela près que la Genèfe nomme fon père & fon fils, & que la famille d'*Elie* eft inconnue. Les Orientaux & les Occidentaux ont célébré cet *Enoch*.

La fainte Ecriture qui eft toujours notre guide infaillible, nous apprend qu'*Enoch* fut père de *Mathufala* ou *Mathufalem*, & qu'il ne vécut fur la terre que trois cent foixante & cinq ans, ce qui a paru une vie bien courte pour un des premiers patriarches. Il eft dit, qu'il marcha avec DIEU & qu'il ne parut plus parce que DIEU l'enleva. „ C'eft ce qui fait, dit *Dom Calmet*, „ que les pères & le commun des commen-
„ tateurs affurent qu'*Enoch* eft encor en vie, que
„ DIEU l'a tranfporté hors du monde auffi-bien qu'*E-*
„ *lie*, qu'ils viendront avant le jugement dernier s'op-
„ pofer à l'antechrift, qu'*Elie* prêchera aux Juifs, &
„ *Enoch* aux Gentils. "

St. Paul, dans fon Epître aux Hébreux, (qu'on lui a conteftée) dit expreffément, *c'eft par la foi qu'E-*

nocb fut enlevé, afin qu'il ne vît point la mort ; & on ne le vit plus parce que le Seigneur le transporta.

St. Justin, ou celui qui a pris son nom, dit qu'*Enocb* & *Elie* sont dans le paradis terrestre, & qu'ils y attendent le second avénement de JESUS-CHRIST.

St. Jérôme au contraire croit (*a*) qu'*Enocb* & *Elie* sont dans le ciel. C'est ce même *Enocb* septiéme homme après *Adam*, qu'on prétend avoir écrit un livre cité par *St. Jude*. (Voyez *Livres apocryphes.*)

Tertullien dit (*b*) que cet ouvrage fut conservé dans l'arche, & qu'*Enocb* en fit même une seconde copie après le déluge.

Voilà ce que la sainte Ecriture & les pères nous disent d'*Enocb*; mais les prophanes de l'Orient en disent bien davantage. Ils croyent en effet qu'il y a eu un *Enocb*, & qu'il fut le premier qui fit des esclaves à la guerre ; ils l'appellent tantôt *Enoc*, tantôt *Edris* ; ils disent que c'est lui qui donna des loix aux Egyptiens sous le nom de ce *Thaut*, appellé par les Grecs *Hermès Trismégiste*. On lui donne un fils nommé *Sabi* auteur de la religion des Sabiens ou Sabéens.

Il y avait une ancienne tradition en Phrygie sur un certain *Anach*, dont on disait que les Hébreux avaient fait *Enocb*. Les Phrygiens tenaient cette tradition des Caldéens ou Babiloniens, qui reconnaissaient aussi un *Enocb* ou *Anacb* pour inventeur de l'astronomie.

On pleurait *Enocb* un jour de l'année en Phrygie, comme on pleurait *Adoni* ou *Adonis* chez les Phéniciens.

(*a*) *Jérôme* commentaire sur *Amos*.
(*b*) Liv. I. *de cultu fœminarum*, &c.

L'écrivain ingénieux & profond qui croit *Elie* un perſonnage purement allégorique, penſe la même choſe d'*Enoch*. Il croit qu'*Enoch*, *Anach*, *Annoch*, ſignifiait l'*année*; que les Orientaux le pleuraient ainſi qu'*Adonis*, & qu'ils ſe réjouïſſaient au commencement de l'année nouvelle.

Que le *Janus* connu enſuite en Italie, était l'ancien *Anach*, ou *Annoch* de l'Aſie.

Que non-ſeulement *Enoch* ſignifiait autrefois chez tous ces peuples le commencement & la fin de l'an, mais le dernier jour de la ſemaine.

Que les noms d'*Anne*, de *Jean*, de *Januarius*, *Janvier*, ne ſont venus que de cette ſource.

Il eſt difficile de pénétrer dans les profondeurs de l'hiſtoire ancienne. Quand on y ſaiſirait la vérité à tâtons, on ne ferait jamais ſûr de la tenir. Il faut abſolument qu'un chrétien s'en tienne à l'Ecriture, quelque difficulté qu'on trouve à l'entendre.

ELOQUENCE.

(Cet article a paru dans le grand Dictionnaire encyclopédique.)

Il y a dans celui-ci des additions &, ce qui vaut bien mieux, des retranchemens.

L'Eloquence eſt née avant les régles de la rhétorique, comme les langues ſe ſont formées avant la grammaire.

La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts & dans les grandes paſſions. Quiconque eſt vivement ému voit les choſes d'un autre œil que les autres

autres hommes. Tout eſt pour lui objet de comparaiſon rapide & de métaphore, ſans qu'il y prenne garde : il anime tout, & fait paſſer dans ceux qui l'écoutent une partie de ſon entouſiaſme.

Un philoſophe très éclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures ; que rien n'eſt plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *Tropes*.

Ainſi, dans toutes les langues, *le cœur brûle*, *le courage s'allume*, *les yeux étincellent*, *l'eſprit eſt accablé*, *il ſe partage*, *il s'épuiſe*, *le ſang ſe glace*, *la tête ſe renverſe*, *on eſt enflé d'orgueil*, *enyvré de vengeance :* la nature ſe peint partout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'eſt elle dont l'inſtinct enſeigne à prendre d'abord un air, un ton modeſte avec ceux dont on a beſoin. L'envie naturelle de captiver ſes juges & ſes maîtres, le recueillement de l'ame profondément frappée, qui ſe prépare à déployer les ſentimens qui la preſſent, ſont les premiers maîtres de l'art.

C'eſt cette même nature qui inſpire quelquefois des débuts vifs & animés ; une forte paſſion, un danger preſſant, appellent tout-d'un-coup l'imagination : ainſi un capitaine des premiers califes voyant fuir les muſulmans, s'écria, „ Où courez-vous ? ce n'eſt pas là que „ ſont les ennemis. "

On attribue ce même mot à pluſieurs capitaines ; on l'attribue à *Cromwell.* Les ames fortes ſe rencontrent beaucoup plus ſouvent que les beaux eſprits.

Raſi, un capitaine muſulman du tems même de *Mahomet*, voit les Arabes effrayés qui s'écrient que leur général *Dérar* eſt tué ; *Qu'importe*, dit-il, *que Dérar ſoit mort*, DIEU *eſt vivant & vous regarde*, *marchez.*

C'était un homme bien éloquent que ce matelot Anglais qui fit résoudre la guerre contre l'Espagne en 1740. *Quand les Espagnols m'ayant mutilé me présentèrent la mort, je recommandai mon ame à* DIEU *& ma vengeance à ma patrie.*

La nature fait donc l'éloquence ; & si on a dit que les poëtes naissent, & que les orateurs se forment, on l'a dit quand l'éloquence a été forcée d'étudier les loix, le génie des juges, & la méthode du tems : la nature seule n'est éloquente que par élans.

Les préceptes sont toûjours venus après l'art. *Tibias* fut le premier qui recueillit les loix de l'éloquence, dont la nature donne les premières règles.

Platon dit ensuite dans son *Gorgias*, qu'un orateur doit avoir la subtilité des dialecticiens, la science des philosophes, la diction presque des poëtes, la voix & les gestes des plus grands acteurs.

Aristote fit voir ensuite que la véritable philosophie est le guide secret de l'esprit de tous les arts : il creusa les sources de l'éloquence dans son livre de la *rhétorique* ; il fit voir que la dialectique est le fondement de l'art de persuader, & qu'être éloquent c'est savoir prouver.

Il distingua les trois genres, le délibératif, le démonstratif, & le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent, à prendre un parti sur la guerre & sur la paix, sur l'administration publique, &c. ; dans le démonstratif, de faire voir ce qui est digne de louange ou de blâme ; dans le judiciaire, de persuader, d'absoudre ou de condamner, &c. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre.

Il traite ensuite des passions & des mœurs que tout orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'*éloquence*. Enfin, il traite à fond de l'élocution, fans laquelle tout languit ; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles foient juftes & nobles ; il exige furtout la convenance & la bienféance.

Tous ces préceptes refpirent la jufteffe éclairée d'un philofophe, & la politeffe d'un Athénien ; & en donnant les règles de l'*éloquence*, il eft éloquent avec fimplicité.

Il eft à remarquer que la Grèce fut la feule contrée de la terre, où l'on connût alors les loix de l'*éloquence*, parce que c'était la feule où la véritable *éloquence* exiftât.

L'art groffier était chez tous les hommes ; des traits fublimes ont échappé partout à la nature dans tous les tems : mais remuer les efprits de toute une nation polie, plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs.

Les Orientaux étaient prefque tous efclaves : c'eft un caractère de la fervitude de tout exagérer ; ainfi l'*éloquence* afiatique fut monftrueufe. L'Occident était barbare du tems d'*Ariftote*.

L'*éloquence* véritable commença à fe montrer dans Rome du tems des *Gracques*, & ne fut perfectionnée que du tems de *Cicéron*. *Marc-Antoine* l'orateur, *Hortenfius*, *Curion*, *Céfar* & plufieurs autres furent des hommes éloquens.

Cette *éloquence* périt avec la république, ainfi que celle d'Athènes. L'*éloquence* fublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté ; c'eft qu'elle confifte à dire des vérités hardies, à étaler des raifons & des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité,

craint les raiſons, & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Cicéron, après avoir donné les exemples dans ſes harangues, donna les préceptes dans ſon livre de l'*Orateur*; il ſuit preſque toute la méthode d'*Ariſtote*, & s'explique avec le ſtile de *Platon*.

Il diſtingue le genre ſimple, le tempéré, & le ſublime.

Rollin a ſuivi cette diviſion dans ſon *Traité des Etudes*; &, ce que *Cicéron* ne dit pas, il prétend que *le tempéré* eſt *une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés; le ſimple*, *une table ſervie proprement, dont tous les mets ſont d'un goût excellent, & dont on bannit tout rafinement; que le ſublime foudroye, & que c'eſt un fleuve impétueux qui renverſe tout ce qui lui réſiſte.*

Sans ſe mettre à *cette table*, ſans ſuivre *ce foudre*, *ce fleuve* & *cette rivière*, tout homme de bon ſens voit que l'*éloquence ſimple* eſt celle qui a des choſes ſimples à expoſer, & que la clarté & l'élégance ſont tout ce qui lui convient.

Il n'eſt pas beſoin d'avoir lu *Ariſtote*, *Cicéron* & *Quintilien*, pour ſentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au ſujet d'un mur mitoyen, eſt ridicule : c'était pourtant le vice du barreau juſqu'au milieu du dix-ſeptiéme ſiécle; on diſait avec emphaſe des choſes triviales. On pourait compiler des volumes de ces exemples; mais tous ſe réduiſent à ce mot d'un avocat, homme d'eſprit, qui voyant que ſon adverſaire parlait de la guerre de Troye & du Scamandre, l'interrompit en diſant : *La cour obſervera que ma partie ne s'appelle pas* Scamandre, *mais* Michaut.

Le genre ſublime ne peut regarder que de puiſſans intérêts, traités dans une grande aſſemblée.

On en voit encore de vives traces dans le parlement d'Angleterre; on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agiſſait de déclarer la guerre à l'Eſpagne. L'eſprit de *Démoſthène* & de *Cicéron* ſemble avoir dicté pluſieurs traits de ces diſcours; mais ils ne paſſeront pas à la poſtérité comme ceux des Grecs & des Romains, parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le ſceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré eſt celui de ces diſcours d'appareil, de ces harangues publiques, de ces complimens étudiés, dans leſquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore ſouvent l'un dans l'autre, ainſi que les trois objets de l'*éloquence* qu'*Ariſtote* conſidère; & le grand mérite de l'orateur eſt de les mêler à propos.

La grande *éloquence* n'a guères pu en France être connue au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes, dans Rome, & comme aujourd'hui dans Londres, & n'a point pour objet de grands intérêts publics: elle s'eſt réfugiée dans les oraiſons funèbres, où elle tient un peu de la poëſie.

Boſſuet, & après lui *Fléchier*, ſemblent avoir obéi à ce précepte de *Platon*, qui veut que l'élocution d'un orateur ſoit quelquefois celle même d'un poëte.

L'éloquence de la chaire avait été preſque barbare juſqu'au *P. Bourdaloue*; il fut un des premiers qui firent parler la raiſon.

Les Anglais ne vinrent qu'enſuite, comme l'avoue *Burnet* évêque de Salisburi. Ils ne connurent point

l'oraiſon funèbre ; ils évitèrent dans les ſermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la ſimplicité de l'Evangile ; & ils ſe défièrent de cette méthode des diviſions recherchées, que l'archevêque *Fénelon* condamne dans ſes *Dialogues ſur l'éloquence*.

Quoique nos ſermons roulent ſur l'objet le plus important à l'homme, cependant il s'y trouve peu de morceaux frappans, qui comme les beaux endroits de *Cicéron* & de *Démoſthène*, ſont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur ſera pourtant bien aiſe de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. *Maſſillon*, depuis évêque de Clermont, prêcha ſon fameux ſermon du petit nombre des élus : il y eut un endroit où un tranſport de ſaiſiſſement s'empara de tout l'auditoire ; preſque tout le monde ſe leva à moitié par un mouvement involontaire ; le murmure d'acclamation & de ſurpriſe fut ſi fort, qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne ſervit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau : le voici.

„ Je ſuppoſe que ce ſoit ici notre dernière heure à „ tous, que les cieux vont s'ouvrir ſur nos têtes, que „ le tems eſt paſſé, & que l'éternité commence, que „ JESUS-CHRIST va paraître pour nous juger ſelon „ nos œuvres, & que nous ſommes tous ici pour at- „ tendre de lui l'arrêt de la vie ou de la mort éter- „ nelle : je vous le demande, frappé de terreur comme „ vous, ne ſéparant point mon ſort du vôtre, & me „ mettant dans la même ſituation où nous devons „ tous paraître un jour devant DIEU notre juge : ſi „ JESUS-CHRIST, dis-je, paraiſſait dès-à-préſent „ pour faire la terrible ſéparation des juſtes & des pé- „ cheurs, croyez-vous que le plus grand nombre fût „ ſauvé ? Croyez-vous que le nombre des juſtes fût „ au moins égal à celui des pécheurs ? Croyez-vous „ que s'il faiſait maintenant la diſcuſſion des œuvres „ du grand nombre qui eſt dans cette égliſe, il trou-

„ vât ſeulement dix juſtes parmi nous ? En trouve„ rait-il un ſeul ?“ (Il y a eu pluſieurs éditions différentes de ce diſcours, mais le fonds eſt le même dans toutes.)

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même tems la plus à ſa place, eſt un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puiſſe lire chez les nations anciennes & modernes ; & le reſte du diſcours n'eſt pas indigne de cet endroit ſi ſaillant.

De pareils chefs-d'œuvre ſont très rares ; tout eſt d'ailleurs devenu lieu commun.

Les prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modèles, feraient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire, (ſuppoſé encore qu'ils euſſent ce talent ſi rare de la déclamation) que de prêcher dans un ſtile languiſſant des choſes auſſi rebattues qu'utiles.

On demande ſi l'*éloquence* eſt permiſe aux hiſtoriens ; celle qui leur eſt propre conſiſte dans l'art de préparer les événemens, dans leur expoſition toûjours élégante, tantôt vive & preſſée, tantôt étendue & fleurie, dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux perſonnages, dans les réflexions incorporées naturellement au récit, & qui n'y paraiſſent point ajoutées. L'*éloquence* de *Démoſthène* ne convient point à *Thucidide* ; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros qui ne la prononça jamais, n'eſt guères qu'un beau défaut, au jugement de pluſieurs eſprits éclairés.

EMBLÊME,

FIGURE, ALLÉGORIE, SYMBOLE, &c.

TOut eſt emblême & figure dans l'antiquité. On commence en Caldée par mettre un belier, deux chevreaux, un taureau dans le ciel pour marquer les productions de la terre au printems. Le feu eſt le ſymbole de la divinité dans la Perſe, le chien céleſte avertit les Egyptiens de l'inondation du Nil; le ſerpent qui cache ſa queue dans ſa tête, devient l'image de l'éternité. La nature entière eſt peinte & déguiſée.

Vous retrouvez encor dans l'Inde pluſieurs de ces anciennes ſtatues effrayantes & groſſières dont nous avons déja parlé, qui repréſentent la vertu munie de dix grands bras avec leſquels elle doit combattre les vices, & que nos pauvres miſſionnaires ont priſes pour le portrait du diable, ne doutant pas que tous ceux qui ne parlaient pas français ou italien n'adoraſſent le diable.

Mettez tous ces ſymboles de l'antiquité ſous les yeux de l'homme du ſens le plus droit qui n'en aura jamais entendu parler, il n'y comprendra rien; c'eſt une langue qu'il faut apprendre.

Les anciens poëtes théologiens furent dans la néceſſité de donner des yeux à DIEU, des mains, des pieds, de l'annoncer ſous la figure d'un homme.

St. Clément d'Alexandrie (*a*) rapporte ces vers de *Xénophanes* le Colophonien, dignes de toute notre attention.

(*a*) *Stromates*, liv. V.

Grand Dieu, quoi que l'on faſſe, & quoi qu'on oſe feindre,
On ne peut te comprendre, & moins encor te peindre.
Chacun figure en toi ſes attributs divers,
Les oiſeaux te feraient voltiger dans les airs,
Les bœufs te prêteraient leurs cornes menaçantes,
Les lions t'armeraient de leurs dents déchirantes,
Les chevaux dans les champs te feraient galopper.

On voit par ces vers de *Xénophanes*, que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les hommes ont fait DIEU à leur image. L'ancien *Orphée* de Thrace, ce premier théologien des Grecs, fort antérieur à *Homère*, s'exprime ainſi ſelon le même *Clément* d'Alexandrie.

Sur ſon trône éternel aſſis dans les nuages,
Immobile, il régit les vents & les orages;
Ses pieds preſſent la terre; & du vague des airs
Sa main touche à la fois aux rives des deux mers;
Il eſt principe, fin, milieu de toutes choſes.

Tout étant donc figure & emblême, les philoſophes, & ſurtout ceux qui avaient voyagé dans l'Inde, employèrent cette méthode; leurs préceptes étaient des emblêmes, des énigmes.

N'attiſez pas le feu avec une épée, c'eſt-à-dire, N'irritez point des hommes en colère.

Ne mettez point la lampe ſous le boiſſeau. — Ne cachez point la vérité aux hommes.

Abſtenez-vous des fèves. — Fuyez ſouvent les aſſemblées publiques dans leſquelles on donnait ſon ſuffrage avec des fèves blanches ou noires.

N'ayez point d'hirondelles dans votre maiſon. — Qu'elle ne ſoit point remplie de babillards.

Dans la tempête adorez l'écho. — Dans les troubles civils retirez-vous à la campagne.

N'écrivez point ſur la neige. — N'enſeignez point les eſprits mous & faibles.

Ne mangez ni votre cœur, ni votre cervelle. — Ne vous livrez ni au chagrin ni à des entrepriſes trop difficiles, &c.

Telles ſont les maximes de *Pythagore*, dont le ſens n'eſt pas difficile à comprendre.

Le plus beau de tous les emblêmes eſt celui de DIEU, que *Timée* de Locres figure par cette idée; *Un cercle dont le centre eſt partout, & la circonférence nulle part.* Platon adopta cet emblême; Paſcal l'avait inſéré parmi les matériaux dont il voulait faire uſage & qu'on a intitulé ſes *penſées*.

En métaphyſique, en morale, les anciens ont tout dit. Nous nous rencontrons avec eux, ou nous les répétons. Tous les livres modernes de ce genre ne ſont que des redites.

Plus vous avancez dans l'Orient, plus vous trouvez cet uſage des emblêmes & des figures établi, mais plus auſſi ces images ſont-elles éloignées de nos mœurs & de nos coutumes.

C'eſt ſurtout chez les Indiens, les Egyptiens, les Syriens que les emblêmes qui nous paraiſſent les plus étranges, étaient conſacrés. C'eſt là qu'on portait en proceſſion avec le plus profond reſpect les deux organes de la génération, les deux ſymboles de la vie. Nous en rions, nous oſons traiter ces peuples d'idiots barbares, parce qu'ils remerciaient DIEU innocemment de leur avoir donné l'être. Qu'auraient-ils dit, s'ils nous avaient vus entrer dans nos temples avec l'inſtrument de la deſtruction à notre côté?

A Thèbes on repréſentait les péchés du peuple par un bouc. Sur la côte de Phénicie une femme nue avec une queue de poiſſon était l'emblême de la nature.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi cet uſage des ſymboles pénetra chez les Hébreux, lorſqu'ils eurent formé un corps de peuple vers le déſert de la Syrie.

DE QUELQUES EMBLÊMES DANS LA NATION JUIVE.

Un des plus beaux emblêmes des livres judaïques eſt ce morceau de l'Eccléſiaſte.

Quand les travailleuſes au moulin ſeront en petit nombre & oiſives, quand ceux qui regardaient par les trous s'obſcurciront, que l'amandier fleurira, que la ſauterelle s'engraiſſera, que les capres tomberont, que la cordelette d'argent ſe caſſera, que la bandelette d'or ſe retirera, ... & que la cruche ſe briſera ſur la fontaine.......

Cela ſignifie que les vieillards perdent leurs dents, que leur vue s'affaiblit, que leurs cheveux blanchiſſent comme la fleur de l'amandier, que leurs pieds s'enflent comme la ſauterelle, que leurs cheveux tombent comme les feuilles du caprier, qu'ils ne ſont plus propres à la génération, & qu'alors il faut ſe préparer au grand voyage.

Le Cantique des cantiques eſt (comme on ſait) un emblême continuel du mariage de JESUS-CHRIST avec l'égliſe.

Qu'il me baiſe d'un baiſer de ſa bouche, car vos tetons ſont meilleurs que du vin — qu'il mette ſa main gauche ſous ma tête, & qu'il m'embraſſe de la main droite — que tu es belle, ma chère, tes yeux ſont des

yeux de colombe — tes cheveux sont comme des troupeaux de chèvres, sans parler de ce que tu nous caches — tes lèvres sont comme un petit ruban d'écarlate, tes joues sont comme des moitiés de pommes d'écarlate, sans parler de ce que tu nous caches — que ta gorge est belle! — que tes lèvres distilent le miel. — Mon bien-aimé mit sa main au trou, & mon ventre tressaillit à ses attouchemens — ton nombril est comme une coupe faite au tour — ton ventre est comme un monceau de froment entouré de lis — tes deux tetons sont comme deux fans gemeaux de chevreuil — ton cou est comme une tour d'yvoire — ton nez est comme la tour du mont Liban — ta tête est comme le mont Carmel, ta taille est celle d'un palmier. — J'ai dit, je monterai sur le palmier & je cueillerai de ses fruits, que ferons-nous de notre petite sœur? elle n'a point encor de tetons. Si c'est un mur, bâtissons dessus une tour d'argent; si c'est une porte, fermons-la avec du bois de cèdre.

Il faudrait traduire tout le cantique pour voir qu'il est un emblême d'un bout à l'autre; surtout l'ingénieux *Dom Calmet* démontre que le palmier sur lequel monte le bien-aimé, est la croix à laquelle on condamna notre Seigneur JESUS-CHRIST. Mais il faut avouer qu'une morale saine & pure est encor préférable à ces allégories.

On voit dans les livres de ce peuple une foule d'emblêmes typiques qui nous révoltent aujourd'hui, & qui exercent notre incrédulité & notre raillerie; mais qui paraissaient communs & simples aux peuples asiatiques.

DIEU apparait à *Isaïe* fils d'*Amos*, & lui dit: (*b*) „Va, „ détache ton sac de tes reins, & tes sandales de „ tes pieds; & il le fit ainsi marchant tout nud & „ déchaux. Et DIEU dit, Ainsi que mon serviteur „ *Isaïe* a marché tout nud & déchaux, comme un

(*b*) *Isaïe* chap. XX. v. 2. & suivans.

„ figne de trois ans fur l'Egypte & l'Ethiopie, ainfi
„ le roi des Affyriens emmènera des captifs d'Egypte
„ & d'Ethiopie, jeunes & vieux, les feffes découvertes à la honte de l'Egypte. "

Cela nous femble bien étrange ; mais informons-nous feulement de ce qui fe paffe encor de nos jours chez les Turcs & chez les Africains, & dans l'Inde où nous allons commercer avec tant d'acharnement & fi peu de fuccès. On apprendra qu'il n'eft pas rare de voir des fantons abfolument nuds, non-feulement prêcher les femmes, mais fe laiffer baifer les parties naturelles avec refpect, fans que ces baifers infpirent ni à la femme, ni au fanton le moindre défir impudique. On verra fur les bords du Gange une foule innombrable d'hommes & de femmes nuds de la tête jufqu'aux pieds, les bras étendus vers le ciel, attendre le moment d'une éclipfe pour fe plonger dans le fleuve.

Le bourgeois de Paris ou de Rome ne doit pas croire que le refte de la terre foit tenu de vivre & de penfer en tout comme lui.

Jérémie qui prophétifait du tems de *Joakim* melk de Jérufalem, (*c*) en faveur du roi de Babilone, fe met des chaînes & des cordes au cou par ordre du Seigneur, & les envoye aux rois d'Edom, d'Ammon, de Tyr, de Sidon par leurs ambaffadeurs qui étaient venus à Jérufalem vers *Sédécias* ; il leur ordonne de parler ainfi à leurs maîtres :

Voici ce que dit le Seigneur des armées, le DIEU *d'Ifraël, vous direz ceci à vos maîtres ; J'ai fait la terre, les hommes, les bêtes de fomme qui font fur la face de la terre dans ma grande force & dans mon bras étendu, & j'ai donné la terre à celui qui a plu*

(*c*) *Jérém.* chap. XXVII. v. 2. & fuiv.

à mes yeux ; & maintenant donc j'ai donné toutes ces terres dans la main de Nabucodonoſor roi de Babilone mon ſerviteur, & par-deſſus je lui ai donné toutes les bêtes des champs afin qu'elles le ſervent. J'ai parlé ſelon toutes ces paroles à Sédécias roi de Juda, lui diſant ; Soumettez votre cou ſous le joug du roi de Babilone, ſervez-le, lui & ſon peuple, & vous vivrez, &c.

Auſſi *Jérémie* fut-il accuſé de trahir ſon roi & ſa patrie, & de prophétiſer en faveur de l'ennemi pour de l'argent : on a même prétendu qu'il fut lapidé.

Il eſt évident que ces cordes & ces chaînes étaient l'emblême de cette ſervitude à laquelle *Jérémie* voulait qu'on ſe ſoumît.

C'eſt ainſi qu'*Hérodote* nous raconte qu'un roi des Scythes envoya pour préſent à *Darius* un oiſeau, une ſouris, une grenouille & cinq flèches. Cet emblême ſignifiait que ſi *Darius* ne fuyait auſſi vîte qu'un oiſeau, qu'une grenouille, qu'une ſouris, il ſerait percé par les flèches des Scythes. L'allégorie de *Jérémie* était celle de l'impuiſſance, & l'emblême des Scythes était celui du courage.

C'eſt ainſi que *Sextus Tarquinius* conſultant ſon père, que nous appellons *Tarquin le ſuperbe*, ſur la manière dont il devait ſe conduire avec les Gabiens ; *Tarquin* qui ſe promenait dans ſon jardin, ne répondit qu'en abattant les têtes des plus hauts pavots. Son fils l'entendit & fit mourir les principaux citoyens. C'était l'emblême de la tyrannie.

Pluſieurs ſavans ont cru que l'hiſtoire de *Daniel*, du dragon, de la foſſe aux ſept lions auxquels on donnait chaque jour deux brebis & deux hommes à manger, & l'hiſtoire de l'ange qui enleva *Habacuc* par les cheveux pour porter à dîner à *Daniel* dans la foſſe

aux lions, ne font qu'une allégorie visible, un emblême de l'attention continuelle avec laquelle DIEU veille sur ses serviteurs. Mais il nous semble plus pieux de croire que c'est une histoire véritable, telle qu'il en est plusieurs dans la sainte Ecriture, qui déploye sans figure & sans type la puissance divine: & qu'il n'est pas permis aux esprits prophanes d'approfondir. Bornons-nous aux emblêmes, aux allégories véritables, indiquées comme telles par la sainte Ecriture elle-même.

(*d*) *En la trentième année le cinquième jour du quatrième mois, comme j'étais au milieu des captifs sur le fleuve Chobar, les cieux s'ouvrirent, & je vis les visions de* DIEU, *&c. Le Seigneur adressa la parole à Ezéchiel prêtre, fils de Buzi, dans le pays des Caldéens près du fleuve Chobar, & la main de* DIEU *se fit sur lui.*

C'est ainsi qu'*Ezéchiel* commence sa prophétie, & après avoir vu un feu, un tourbillon, & au milieu du feu les figures de quatre animaux ressemblans à un homme, lesquels avaient quatre faces & quatre aîles avec des pieds de veau, & une roue qui était sur la terre & qui avait quatre faces, les quatre parties de la roue allant en même tems, & ne retournant point lorsqu'elles marchaient, &c.

Il dit: *L'esprit entra dans moi, & m'affermit sur mes pieds; ensuite le Seigneur me dit,* (*e*) *Fils de l'homme, mange tout ce que tu trouveras, mange ce livre & va parler aux enfans d'Israël. En même tems j'ouvris la bouche, & il me fit manger ce livre; & l'esprit entra dans moi & me fit tenir sur mes pieds. Et il me dit, Va te faire enfermer au milieu de ta maison. Fils de l'homme, voici des chaînes dont on te*

(*d*) *Ezéchiel* chap. I. (*e*) *Ezéchiel* chap. III. v. 1. & suiv.

liera, &c. Et toi, fils de l'homme, (f) prends une brique, place-la devant toi, & trace dessus la ville de Jérusalem, &c.

Prends aussi un poëlon de fer, & tu le mettras comme un mur de fer entre toi & la ville; tu affermiras ta face, tu seras devant Jérusalem comme si tu l'assiégeais; c'est un signe à la maison d'Israël.

Après cet ordre, DIEU lui ordonne de dormir trois cent quatre-vingt dix jours sur le côté gauche pour les iniquités d'Israël, & de dormir sur le côté droit pendant quarante jours, pour l'iniquité de la maison de Juda.

Avant d'aller plus loin, transcrivons ici les paroles du judicieux commentateur *Dom Calmet* sur cette partie de la prophétie d'*Ezéchiel*, qui est à la fois une histoire & une allégorie, une vérité réelle & un embléme. Voici comment ce savant bénédictin s'explique:

„ Il y en a qui croyent qu'il n'arriva rien de tout „ cela qu'en vision, qu'un homme ne peut demeu„ rer si longtems couché sur un même côté sans mi„ racle; que l'Ecriture ne nous marquant point qu'il „ y ait eu ici du prodige, on ne doit point mul„ tiplier les actions miraculeuses sans nécessité; que „ s'il demeura couché ces trois cent quatre-vingt dix „ jours, ce ne fut que pendant les nuits; le jour il „ vaquait à ses affaires. Mais nous ne voyons nulle „ nécessité ni de recourir au miracle, ni de chercher „ des détours pour expliquer le fait dont il est parlé „ ici. Il n'est nullement impossible qu'un homme de„ meure enchaîné & couché sur son côté pendant „ trois cent quatre-vingt dix jours. On a tous les „ jours des expériences qui en prouvent la possibi„ lité;

(f) *Ezéchiel*, chap. IV. v. 1. & suiv.

„ lité, dans les prifonniers, dans divers malades, &
„ dans quelques perfonnes qui ont l'imagination blef-
„ fée, & qu'on enchaîne comme des furieux. *Prado*
„ témoigne qu'il a vu un fou qui demeura lié
„ & couché tout nud fur fon côté pendant plus de
„ quinze ans. Si tout cela n'était arrivé qu'en vifion,
„ comment les Juifs de la captivité auraient-ils com-
„ pris ce que leur voulait dire *Ezéchiel*? comment
„ ce prophête aurait-il exécuté les ordres de DIEU?
„ Il faut donc dire auffi qu'il ne dreffa le plan de
„ Jérufalem, qu'il ne repréfenta le fiége, qu'il ne
„ fut lié, qu'il ne mangea du pain de différens grains
„ qu'en efprit & en idée. "

Il faut fe rendre au fentiment du favant *Calmet*, qui eft celui des meilleurs interprêtes. Il eft clair que la fainte Ecriture raconte le fait comme une vérité réelle, & que cette vérité eft l'emblême, le type, la figure d'une autre vérité.

Prends du froment, de l'orge, des fêves, des lentilles, du millet, de la vefce, fais-en des pains pour autant de jours que tu dormiras fur le côté. Tu mangeras pendant trois cent quatre-vingt dix jours; (g) tu le mangeras comme un gâteau d'orge, & tu le couvriras de l'excrément qui fort du corps de l'homme. Les enfans d'Ifraël mangeront ainfi leur pain fouillé.

Il eft évident que le Seigneur voulait que les Ifraëlites mangeaffent leur pain fouillé; il falait donc que le pain du prophête fût fouillé auffi. Cette fouillure était fi réelle, qu'*Ezéchiel* en eut horreur. Il s'écria, (h) *Ah! ah! ma vie (mon ame) n'a pas encor été pollue, &c. Et le Seigneur lui dit, Va, je te donne de la fiente de bœuf au-lieu de fiente d'homme, & tu la mettras avec ton pain.*

(g) *Ezéchiel* chap. IV. v. 9. & 12. (h) V. 14. & 15.

Il falait donc abſolument que cette nourriture fût ſouillée pour être un emblême, un type. Le prophête mit donc en effet de la fiente de bœuf avec ſon pain pendant trois cent quatre-vingt dix jours, & ce fut à la fois une réalité & une figure ſymbolique.

DE L'EMBLÊME D'OOLLA ET D'OLIBA.

La ſainte Ecriture déclare expreſſément qu'Oolla eſt l'emblême de Jéruſalem. (*i*) *Fils de l'homme, fais connaître à Jéruſalem ſes abominations; ton père était un Amorrhéen & ta mère une Céthéenne.* Enſuite le prophête ſans craindre des interprétations malignes, des plaiſanteries alors inconnues, parle à la jeune *Oolla* en ces termes.

Ubera tua intumuerunt, & pilus tuus germinavit, & eras nuda, & confuſione plena.

Ta gorge s'enfla, ton poil germa, tu étais nue & confuſe.

Et tranſivi per te, & vidi te, & ecce tempus tuum, tempus amantium: & expandi amictum meum ſuper te, & operui ignominiam tuam, & juravi tibi, & ingreſſus ſum pactum tecum (ait dominus DEUS*) & facta es mihi.*

Je paſſai, je te vis, voici ton tems, voici le tems des amans; j'étendis ſur toi mon manteau, je couvris ta vilenie, je te jurai, je fis marché avec toi, dit le Seigneur, & tu fus à moi.

Et habens fiduciam in pulchritudine tua, fornicata es in nomine tuo; & expoſuiſti fornicationem tuam omni tranſeunti, ut ejus fieres.

(*i*) *Ezéchiel* chap. XVI. v. 1. & ſuiv.

Mais fière de ta beauté tu forniquas en ton nom, tu exposas ta fornication à tout passant pour être à lui.

Et ædificasti tibi lupanar, & fecisti tibi prostibulum in cunctis plateis.

Et tu bâtis un mauvais lieu, tu fis une prostitution dans tous les carrefours.

Et divisisti pedes tuos omni transeunti, & multiplicasti fornicationes tuas.

Et tu ouvris les jambes à tous les passans, & tu multiplias tes fornications.

Et fornicata es cum filiis Ægypti, vicinis tuis, magnarum carnium; & multiplicasti fornicationem tuam, ad irritandum me.

Et tu forniquas avec les Egyptiens tes voisins qui avaient de grands membres, &c. Tu multiplias ta fornication pour m'irriter.

L'article d'Oliba, qui signifie *Samarie*, est beaucoup plus fort & plus éloigné des bienséances de notre stile.

Denudavit quoque fornicationes suas, discooperuit ignominiam suam.

Et elle mit à nud ses fornications, & découvrit sa turpitude.

Multiplicavit enim fornicationes suas, recordans dies adolescentiæ suæ.

Elle multiplia ses fornications comme dans son adolescence.

Et insanivit libidine super concubitum eorum, quorum carnes sunt ut carnes asinorum; & sicut fluxus equorum fluxus eorum.

Et elle fut éprise de fureur pour le coït de ceux dont les membres sont comme les membres des ânes, & dont l'émission est comme l'émission des chevaux.

Ces images nous paraissent licencieuses & révoltantes; elles n'étaient alors que naïves. Il y en a trente exemples dans le Cantique des cantiques, modèle de l'union la plus chaste. Remarquez attentivement que ces expressions, ces images sont toujours très sérieuses, & que dans aucun livre de cette haute antiquité, vous ne trouverez jamais la moindre raillerie sur le grand objet de la génération. Quand la luxure est condamnée c'est avec les termes propres, mais ce n'est jamais ni pour exciter à la volupté, ni pour faire la moindre plaisanterie. Cette haute antiquité n'a ni de *Martial*, ni de *Catulle*, ni de *Pétrone*.

D'OSÉE ET DE QUELQUES AUTRES EMBLÊMES.

On ne regarde pas comme une simple vision, comme une simple figure, l'ordre positif donné par le Seigneur au prophête *Osée* de prendre une prostituée, (*k*) & d'en avoir trois enfans. On ne fait point d'enfans en vision; ce n'est point en vision qu'il fit marché avec *Gomer* fille d'*Ebalaïm*, dont il eut deux garçons & une fille. Ce n'est point en vision qu'il prit ensuite une femme adultère par le commandement exprès du Seigneur, qu'il lui donna quinze petites piéces d'argent, & une mesure & demi d'orge. La première prostituée signifiait Jérusalem, & la seconde prostituée signifiait Samarie. Mais ces prostitutions, ces trois enfans, ces quinze piéces d'argent, ce boisseau

(*k*) Voyez les premiers chapitres du petit prophête *Osée*.

& demi d'orge n'en ſont pas moins des choſes très réelles.

Ce n'eſt point en viſion que le patriarche *Salmon* épouſa la proſtituée *Rabab* ayeule de *David*. Ce n'eſt point en viſion que le patriarche *Juda* commit un inceſte avec ſa belle-fille *Thamar*, inceſte dont naquit *David*. Ce n'eſt point en viſion que *Ruth*, autre ayeule de *David*, ſe mit dans le lit de *Booz*. Ce n'eſt point en viſion que *David* fit tuer *Urie*, & ravit *Betzabé* dont naquit le roi *Salomon*. Mais enſuite tous ces év énemens devinrent des emblêmes, des figures, lorſque les choſes qu'ils figuraient furent accomplies.

Il réſulte évidemment d'*Ezéchiel*, d'*Oſée*, de *Jérémie*, de tous les prophêtes juifs, & de tous les livres juifs, comme de tous les livres qui nous inſtruiſent des uſages caldéens, perſans, phéniciens, ſyriens, indiens, égyptiens; il réſulte, dis-je, que leurs mœurs n'étaient pas les nôtres, que ce monde ancien ne reſſemblait en rien à notre monde.

Paſſez ſeulement de Gibraltar à Mequinès, les bienſéances ne ſont plus les mêmes; on ne trouve plus les mêmes idées; deux lieuës de mer ont tout changé. (Voyez *Figure*.)

EMPOISONNEMENS.

REpétons ſouvent des vérités utiles. Il y a toûjours eu moins d'empoiſonnemens qu'on ne l'a dit; il en eſt preſque comme des parricides. Les accuſations ont été communes, & ces crimes ont été très rares. Une preuve, c'eſt qu'on a pris longtems pour poiſon ce qui n'en eſt pas. Combien de princes ſe ſont défaits de ceux qui leur étaient ſuſpects en leur faiſant boire du ſang de taureau? combien d'autres princes en

ont avalé pour ne point tomber dans les mains de leurs ennemis ? Tous les hiſtoriens anciens & même *Plutarque* l'atteſtent.

J'ai été tant bercé de ces contes dans mon enfance, qu'à la fin j'ai fait ſaigner un de mes taureaux, dans l'idée que ſon ſang m'appartenait, puiſqu'il était né dans mon étable : (ancienne prétention dont je ne diſcute pas ici la validité) je bus de ce ſang comme *Atrée* & Mlle. de *Vergi*. Il ne me fit pas plus de mal que le ſang de cheval n'en fait aux Tartares, & que le boudin ne nous en fait tous les jours, ſurtout lorſqu'il n'eſt pas trop gras.

Pourquoi le ſang de taureau ſerait-il un poiſon quand le ſang de bouquetin paſſe pour un remède ? Les payſans de mon canton avalent tous les jours du ſang de bœuf qu'ils appellent de la *fricaſſée* ; celui de taureau n'eſt pas plus dangereux. Soyez ſûr, chèr lecteur, que *Thémiſtocle* n'en mourut pas.

Quelques ſpéculatifs de la cour de *Louis XIV* crurent deviner que ſa belle-ſœur *Henriette d'Angleterre* avait été empoiſonnée avec de la poudre de diamant, qu'on avait miſe dans une jatte de fraiſes au-lieu de ſucre rapé ; mais ni la poudre impalpable de verre ou de diamans, ni celle d'aucune production de la nature qui ne ſerait pas venimeuſe par elle-même, ne pourait être nuiſible.

Il n'y a que les pointes aigues, tranchantes, actives qui puiſſent devenir des poiſons violens. L'exact obſervateur *Mead* (que nous prononçons *Mide*) célèbre médecin de Londres, a vu au microſcope la liqueur dardée par les gencives des vipères irritées ; il prétend qu'il les a toûjours trouvées ſemées de ces lames coupantes & pointues, dont le nombre innombrable déchire & perce les membranes internes.

La *cantarella* dont on prétend que le pape *Alexandre VI*, & son bâtard le duc de *Borgia* faisaient un grand usage, était, dit-on, la bâve d'un cochon rendu enragé en le suspendant par les pieds la tête en-bas, & en le battant longtems jusqu'à la mort; c'était un poison aussi prompt & aussi violent que celui de la vipère. Un grand apoticaire m'assure que la *Tophana*, cette célèbre empoisonneuse de Naples, se servait principalement de cette recette. Peut-être tout cela n'est-il pas vrai. Cette science est de celles qu'il faudrait ignorer.

Les poisons qui coagulent le sang au-lieu de déchirer les membranes, sont l'opium, la cigue, la jusquiame, l'aconit & plusieurs autres. Les Athéniens avaient rafiné jusqu'à faire mourir par ces poisons réputés froids leurs compatriotes condamnés à mort. Un apoticaire était le bourreau de la république. On dit que *Socrate* mourut fort doucement, & comme on s'endort; j'ai peine à le croire.

Je fais une remarque sur les livres juifs, c'est que chez ce peuple vous ne voyez personne qui soit mort empoisonné. Une foule de rois & de pontifes périt par des assassinats. L'histoire de cette nation est l'histoire des meurtres & du brigandage; mais il n'est parlé qu'en un seul endroit d'un homme qui se soit empoisonné lui-même; & cet homme n'est point un Juif; c'était un Syrien nommé *Lizias*, général des armées d'*Antiochus Epiphane*. Le second livre des Maccabées dit (*a*) qu'il s'empoisonna; *vitam veneno finivit*. Mais ces livres des Maccabées sont bien suspects. Mon cher lecteur, je vous ai déja prié de ne pas croire de léger.

Ce qui m'étonnerait le plus dans l'histoire des mœurs des anciens Romains, ce serait la conspiration des femmes Romaines pour faire périr par le

(*a*) Chap. X. v. 13.

poifon, non pas leurs maris, mais en général les principaux citoyens. C'était, dit *Tite-Live*, en l'an 423 de la fondation de Rome; c'était donc dans le tems de la vertu la plus auftère; c'était avant qu'on eût entendu parler d'aucun divorce, quoique le divorce fût autorifé; c'était lorfque les femmes ne buvaient point de vin, ne fortaient prefque jamais de leurs maifons que pour aller aux temples. Comment imaginer que tout-à-coup elles fe fuffent appliquées à connaître les poifons, qu'elles s'affemblaffent pour en compofer, & que fans aucun intérêt apparent elles donnaffent ainfi la mort aux premiers de Rome?

Laurent Echard dans fa compilation abrégée, fe contente de dire que *la vertu des dames Romaines fe démentit étrangement; que cent foixante & dix d'entr'elles fe mêlant de faire le métier d'empoifonneufes, & de réduire cet art en préceptes, furent tout à la fois accufées, convaincues & punies.*

Tite-Live ne dit pas affurément qu'elles réduifirent cet art en préceptes. Cela fignifierait qu'elles tinrent école de poifons, qu'elles profeffèrent cette fcience, ce qui eft ridicule. Il ne parle point de cent foixante & dix profeffeufes en fublimé corrofif ou en verd-de-gris. Enfin, il n'affirme point qu'il y eût des empoifonneufes parmi les femmes des fénateurs & des chevaliers.

Le peuple était extrêmement fot & raifonneur à Rome comme ailleurs; voici les paroles de *Tite-Live*:

(*b*) „ L'année 423 fut au nombre des malheureufes;
„ il y eut une mortalité caufée par l'intempérie de
„ l'air, ou par la malice humaine. Je voudrais qu'on
„ pût affirmer avec quelques auteurs que la corrup-
„ tion de l'air caufa cette épidémie, plutôt que d'at-

(*b*) 1. décade livre VIII.

„ tribuer la mort de tant de Romains au poiſon, „ comme l'ont écrit fauſſement des hiſtoriens pour „ décrier cette année. "

On a donc écrit *fauſſement*, ſelon *Tite-Live*, que les dames de Rome étaient des empoiſonneuſes; il ne le croit donc pas: mais quel intérêt avaient ces auteurs à décrier cette année? C'eſt ce que j'ignore.

Je vais rapporter le fait, continue-t-il, *tel qu'on l'a rapporté avant moi.* Ce n'eſt pas là le diſcours d'un homme perſuadé. Ce fait d'ailleurs reſſemble bien à une fable. Une eſclave accuſe environ ſoixante & dix femmes, parmi leſquelles il y en a de patriciennes, d'avoir mis la peſte dans Rome en préparant des poiſons. Quelques-unes des accuſées demandent permiſſion d'avaler leurs drogues, & elles expirent ſur le champ. Leurs complices ſont condamnées à mort ſans qu'on ſpécifie le genre du ſupplice.

J'oſe ſoupçonner que cette hiſtoriette, à laquelle *Tite-Live* ne croit point du tout, mérite d'être reléguée à l'endroit où l'on conſervait le vaiſſeau qu'une veſtale avait tiré ſur le rivage avec ſa ceinture; où *Jupiter* en perſonne avait arrêté la fuite des Romains; où *Caſtor* & *Pollux* étaient venus combattre à cheval; où l'on avait coupé un caillou avec un raſoir, & où *Simon Barjone*, ſurnommé *Pierre*, diſputa de miracles avec *Simon* le magicien, &c.

Il n'y a guères de poiſon dont on ne puiſſe prévenir les ſuites en le combattant incontinent. Il n'y a point de médecine qui ne ſoit un poiſon, quand la doſe eſt trop forte.

Toute indigeſtion eſt un empoiſonnement.

Un médecin ignorant & même ſavant, mais inattentif, eſt ſouvent un empoiſonneur; un bon cuiſi-

nier eſt à coup ſûr un empoiſonneur à la longue, ſi vous n'êtes pas tempérant.

Un jour le marquis d'*Argenſon* miniſtre d'état au département étranger, lorſque ſon frère était miniſtre de la guerre, reçut de Londres une lettre d'un fou; (comme les miniſtres en reçoivent à chaque poſte) ce fou propoſait un moyen infaillible d'empoiſonner tous les habitans de la capitale d'Angleterre. Ceci ne me regarde pas, nous dit le marquis d'*Argenſon*, c'eſt un placet à mon frère.

ENCHANTEMENT.

MAGIE, ÉVOCATION, SORTILÈGE, &c.

IL n'eſt guères vraiſemblable que toutes ces abominables abſurdités viennent, comme le dit *Pluche*, des feuillages dont on couronna autrefois les têtes d'*Iſis* & d'*Oſiris*. Quel rapport ces feuillages pouvaient-ils avoir avec l'art d'enchanter des ſerpens, avec celui de reſſuſciter un mort, ou de tuer des hommes avec des paroles, ou d'inſpirer de l'amour, ou de métamorphoſer des hommes en bêtes?

Enchantement, *incantatio*, vient, dit-on, d'un mot caldéen que les Grecs avaient traduit par *epodi gonoëia*, *chanſon productrice*. Incantatio vient de Caldée! allons les *Bochard*, vous êtes de grands voyageurs; vous allez d'Italie en Méſopotamie en un clin d'œil: vous courez chez le grand & ſavant peuple Hébreu: vous en rapportez tous les livres & tous les uſages: vous n'êtes point des charlatans.

Une grande partie des ſuperſtitions abſurdes ne doit-elle pas ſon origine à des choſes naturelles? Il n'y a guères d'animaux qu'on n'accoutume à venir au

fon d'une mufette ou d'un fimple cornet pour recevoir fa nourriture. *Orphée*, ou quelqu'un de fes prédéceffeurs, joua de la mufette mieux que les autres bergers ; ou bien il fe fervit du chant. Tous les animaux domeftiques accouraient à fa voix. On fuppofa bien vite que les ours & les tigres étaient de la partie : ce premier pas aifément fait, on n'eut pas de peine à croire que les *Orphées* faifaient danfer les pierres & les arbres.

Si on fait danfer un ballet à des rochers & à des fapins, il en coûte peu de bâtir des villes en cadence. Les pierres de taille viennent s'arranger d'ellesmêmes, lors qu'*Amphion* chante : il ne faut qu'un violon pour conftruire une ville, & un cornet à bouquin pour la détruire.

L'enchantement des ferpens doit avoir une caufe encor plus fpécieufe. Le ferpent n'eft point un animal vorace & porté à nuire. Tout reptile eft timide. La première chofe que fait un ferpent (du moins en Europe) dès qu'il voit un homme, c'eft de fe cacher dans un trou comme un lapin & un lézard. L'inftinct de l'homme eft de courir après tout ce qui s'enfuit, & de fuir lui-même devant tout ce qui court après lui, excepté quand il eft armé, qu'il fent fa force, & furtout qu'on le regarde.

Loin que le ferpent foit avide de fang & de chair, il ne fe nourrit que d'herbe, & paffe un tems très confidérable fans manger : s'il avale quelques infectes comme font les lézards, les caméléons, en cela il nous rend fervice.

Tous les voyageurs difent qu'il y en a de très longs & de très gros ; mais nous n'en connaiffons point de tels en Europe. On n'y voit point d'homme, point d'enfant qui ait été attaqué par un gros ferpent ni par un petit ; les animaux n'attaquent que ce qu'ils veu-

lent manger ; & les chiens ne mordent les paſſans que pour défendre leurs maîtres. Que ferait un ſerpent d'un petit enfant ? quel plaiſir aurait - il à le mordre ? il ne pourait en avaler le petit doigt. Les ſerpens mordent & les écureuils auſſi, mais quand on leur fait du mal.

Je veux croire qu'il y a eu des monſtres dans l'eſpèce des ſerpens comme dans celle des hommes ; je conſens que l'armée de *Régulus* ſe ſoit miſe ſous les armes en Afrique contre un dragon, & que depuis il y ait eu un Normand qui ait combattu contre la gargouille. Mais on m'avouera que ces cas ſont rares.

Les deux ſerpens qui vinrent de Tenedos exprès pour dévorer *Laocoon*, & deux grands garçons de vingt ans, aux yeux de toute l'armée Troyenne, ſont un beau prodige, digne d'être tranſmis à la poſtérité par des vers hexamètres & par des ſtatues qui repréſentent *Laocoon* comme un géant, & ſes grands enfans comme des pygmées.

Je conçois que cet événement devait arriver lorſqu'on prenait avec un grand vilain cheval de bois (*a*) des villes bâties par des Dieux ; lorſque les fleuves remontaient vers leurs ſources, que les fleuves étaient changés en ſang, & que le ſoleil & la lune s'arrêtaient à la moindre occaſion.

Tout ce qu'on a conté des ſerpens était très probable dans des pays où *Apollon* était deſcendu du ciel pour tuer le ſerpent *Python*.

Ils paſſèrent auſſi pour être très prudens. Leur prudence conſiſte à ne pas courir ſi vîte que nous, & à ſe laiſſer couper en morceaux.

(*a*) Le cheval de bois était une machine ſemblable à ce qu'on appella depuis le *belier*. C'était une longue poutre, terminée en tête de cheval : elle fut conſervée en Grèce, & *Pauſanias* dit qu'il l'a vue.

La morſure des ſerpens, & ſurtout des vipères, n'eſt dangereuſe que lorſqu'une eſpèce de rage a fait fermenter un petit reſervoir d'une liqueur extrêmement acre qu'ils ont ſous leurs gencives. Hors de-là un ſerpent n'eſt pas plus dangereux qu'une anguille.

Pluſieurs dames ont apprivoiſé & nourri des ſerpens, les ont placés ſur leur toilette, les ont entortillés autour de leurs bras.

Les nègres de Guinée adorent un ſerpent qui ne fait de mal à perſonne.

Il y a pluſieurs ſortes de ces reptiles ; & quelques-unes ſont plus dangereuſes que les autres dans les pays chauds ; mais en général le ſerpent eſt un animal craintif & doux ; il n'eſt pas rare d'en voir qui tettent les vaches.

Les premiers hommes qui virent des gens plus hardis qu'eux apprivoiſer & nourrir des ſerpens, & les faire venir d'un coup de ſifflet comme nous appellons les abeilles, prirent ces gens-là pour des ſorciers. Les pſilles & les marſes, qui ſe familiariſèrent avec les ſerpens, eurent la même réputation. Il ne tiendrait qu'aux apoticaires du Poitou, qui prennent des vipères par la queue, de ſe faire reſpecter auſſi comme des magiciens du premier ordre.

L'enchantement des ſerpens paſſa pour une choſe conſtante. La ſainte Ecriture même, qui entre toûjours dans nos faibleſſes, daigna ſe conformer à cette idée vulgaire. (*b*) *L'aſpic ſourd qui ſe bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix du ſavant enchanteur.*

(*c*) *J'enverrai contre vous des ſerpens qui réſiſteront aux enchantemens.*

(*b*) Pſaume LVII. (*c*) *Jérém.* chap. VIII. v. 17.

(*d*) *Le médiſant eſt ſemblable au ſerpent qui ne cède point à l'enchanteur.*

L'enchantement était quelquefois aſſez fort pour faire crever les ſerpens. Selon l'ancienne phyſique cet animal était immortel. Si quelque ruſtre trouvait un ſerpent mort dans ſon chemin, il falait bien que ce fût quelque enchanteur qui l'eût dépouillé du droit de l'immortalité :

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

ENCHANTEMENT DES MORTS, OU ÉVOCATION.

Enchanter un mort, le reſſuſciter, ou s'en tenir à évoquer ſon ombre pour lui parler, était la choſe du monde la plus ſimple. Il eſt très ordinaire que dans ſes rêves on voye des morts, qu'on leur parle, qu'ils vous répondent. Si on les a vus pendant le ſommeil, pourquoi ne les verra-t-on point pendant la veille ? Il ne s'agit que d'avoir un eſprit de *Python.* Et pour faire agir cet eſprit de *Python*, il ne faut qu'être un fripon, & avoir à faire à un eſprit faible; or perſonne ne niera que ces deux choſes n'ayent été extrêmement communes.

L'évocation des morts était un des plus ſublimes myſtères de la magie. Tantôt on faiſait paſſer aux yeux du curieux quelque grande figure noire qui ſe mouvait par des reſſorts dans un lieu un peu obſcur, tantôt le ſorcier ou la ſorcière ſe contentait de dire qu'elle voyait l'ombre, & ſa parole ſuffiſait. Cela s'appelle la *nécromancie.* La fameuſe pythoniſſe d'Endor a toûjours été un grand ſujet de diſpute entre les pères de l'égliſe. Le ſage *Théodoret* dans ſa queſtion LXII. ſur le livre des Rois, aſſure que les morts avaient coutume d'apparaître la tête en-bas ; & que

(*d*) Eccléſiaſte.

ce qui effraya la pythoniſſe, ce fut que *Samuël* était ſur ſes jambes.

St. Auguſtin interrogé par *Simplicien*, lui répond dans le ſecond livre de ſes queſtions, qu'il n'eſt pas plus extraordinaire de voir une pythoniſſe faire venir une ombre que de voir le diable emporter JESUS-CHRIST ſur le pinacle du temple & ſur la montagne.

Quelques ſavans voyant que chez les Juifs on avait des eſprits de *Python*, en ont oſé conclure que les Juifs n'avaient écrit que très tard & qu'ils avaient preſque tout pris dans les fables grecques ; mais ce ſentiment n'eſt pas ſoutenable.

DES AUTRES SORTILÈGES.

Quand on eſt aſſez habile pour évoquer des morts avec des paroles, on peut à plus forte raiſon faire mourir des vivans, ou du moins les en menacer, comme le *Médecin nalgré lui* dit à *Lucas* qu'il lui donnera la fiévre. Du moins il n'était pas douteux que les ſorciers n'euſſent le pouvoir de faire mourir les beſtiaux ; & il falait oppoſer ſortilège à ſortilège pour garantir ſon bétail. Mais ne nous moquons point des anciens ; pauvres gens que nous ſommes, ſortis à peine de la barbarie ! Il n'y a pas cent ans que nous avons fait brûler des ſorciers dans toute l'Europe ; & on vient encor de brûler une ſorcière vers l'an 1750 à Vurtzbourg. Il eſt vrai que certaines paroles & certaines cérémonies ſuffiſent pour faire périr un troupeau de moutons, pourvu qu'on y ajoute de l'arſenic.

L'Hiſtoire critique des cérémonies ſuperſtitieuſes par *Le Brun* de l'oratoire, eſt bien étrange ; il veut combattre le ridicule des ſortilèges, & il a lui-même le ridicule de croire à leur puiſſance. Il prétend que *Marie Bucaille* la ſorcière, étant en priſon à Vallogne, parut à quelques lieuës de-là dans le même

tems, ſelon le témoignage juridique du juge de Vallogne. Il rapporte le fameux procès des bergers de Brie condamnés à être pendus & brûlés par le parlement de Paris en 1691. Ces bergers avaient été aſſez ſots pour ſe croire ſorciers, & aſſez méchans pour mêler des poiſons réels à leurs ſorcelleries imaginaires.

Le père *Le Brun* proteſte (*e*) qu'il y eut beaucoup de *ſurnaturel dans leur fait*, & qu'ils furent pendus en conſéquence. L'arrêt du parlement eſt directement contraire à ce que dit l'auteur : *La cour déclare les accuſés duement atteints & convaincus de ſuperſtitions, d'impiétés, ſacrilèges, prophanations, empoiſonnemens.*

L'arrêt ne dit pas que ce ſoient les prophanations qui ayent fait périr les animaux : il dit, que ce ſont les empoiſonnemens. On peut commettre un ſacrilège ſans être ſorcier, comme on empoiſonne ſans être ſorcier.

D'autres juges firent brûler, à la vérité, le curé *Gaufrédi*, & ils crurent fermement que le diable l'avait fait jouïr de toutes ſes pénitentes. Le curé *Gaufrédi* croyait auſſi en avoir obligation au diable; mais c'était en 1611 : c'était dans le tems où la plûpart de nos provinciaux n'étaient pas fort au-deſſus des Caraïbes & des Nègres. Il y en a eu encor de nos jours quelques-uns de cette eſpèce, comme le jéſuite *Girard*, l'ex-jéſuite *Nouotte*, le jéſuite *Du Pleſſis*, l'ex-jéſuite *Malagrida*; mais cette eſpèce de fous devient fort rare de jour en jour.

A l'égard de la *lycanthropie*, c'eſt-à-dire des hommes métamorphoſés en loups par des enchantemens, il ſuffit

(*e*) Voyez le procès des bergers de Brie, depuis la page 516.

ſuffit qu'un jeune berger, ayant tué un loup, & s'étant revêtu de ſa peau, ait fait peur à de vieilles femmes, pour que la réputation du berger devenu loup ſe ſoit répandue dans toute la province, & de là dans d'autres. Bientôt *Virgile* dira :

(*f*) *His ego ſæpè lupum fieri & ſe condere ſylvis*
Mœrin, ſæpè animas imis excire ſepulcris.

Mœris devenu loup ſe cachait dans les bois :
Du creux de leurs tombeaux j'ai vu ſortir des ames.

Voir un homme loup eſt une choſe curieuſe ; mais voir des ames eſt encor plus beau. Des moines du mont Caſſin ne virent-ils pas l'ame de *St. Bénédict*, ou *Benoit ?* Des moines de Tours ne virent-ils pas celle de *St. Martin ?* Des moines de St. Denis ne virent-ils pas celle de *Charles Martel ?*

ENCHANTEMENT POUR SE FAIRE AIMER.

Il y en eut pour les filles & pour les garçons. Les Juifs en vendaient à Rome, & dans Alexandrie ; & ils en vendent encor en Aſie. Vous trouverez quelques-uns de ces ſecrets dans le petit *Albert ;* mais vous vous mettrez plus au fait, ſi vous liſez le plaidoyer qu'*Apulée* compoſa lorſqu'il fut accuſé par un chrêtien, dont il avait épouſé la fille, de l'avoir enſorcelée par des philtres. Son beau-père *Emilien* prétendait qu'*Apulée* s'était ſervi principalement de certains poiſſons, attendu que *Vénus* étant née de la mer, les poiſſons devaient exciter prodigieuſement les femmes à l'amour.

On ſe ſervait d'ordinaire de vervenne, de tœnia, de l'hippomane qui n'était autre choſe qu'un peu de l'arrière-faix d'une jument lorſqu'elle produit ſon poulain, d'un petit oiſeau nommé parmi nous *bochequeue*, en latin, *motacilla.*

(*f*) *Ecloga* VIII.

Mais *Apulée* était principalement accusé d'avoir employé des coquillages, des pattes d'écrevisses, des hérissons de mer, des huîtres cannelées, du calmar qui passe pour avoir beaucoup de semence, &c.

Apulée fait assez entendre quel était le véritable philtre qui avait engagé *Pudentilla* à se donner à lui. Il est vrai qu'il avoue dans son plaidoyer que sa femme l'avait appellé un jour *magicien*. Mais quoi ! dit-il, si elle m'avait appellé *consul*, serais-je consul pour cela ?

Le satyrion fut regardé chez les Grecs & chez les Romains comme le philtre le plus puissant ; on l'appellait la *plante aphrodisia*, *racine de Vénus*. Nous y ajoutons la roquette sauvage ; c'est l'*eruca* des Latins : (*g*) *Et venerem revocans eruca morantem*. Nous y mêlons surtout un peu d'essence d'ambre. La mandragore est passée de mode. Quelques vieux débauchés se sont servis de mouches cantarides, qui portent en effet aux parties génitales ; mais qui portent beaucoup plus à la vessie, qui l'excorient & qui font uriner du sang : ils ont été cruellement punis d'avoir voulu pousser l'art trop loin.

La jeunesse & la santé sont les véritables philtres.

Le chocolat a passé pendant quelque tems pour ranimer la vigueur endormie de nos petits-maîtres vieillis avant l'âge ; mais on aurait beau prendre vingt tasses de chocolat, on n'en inspirera pas plus de goût pour sa personne.

Ut ameris, amabilis esto.

Pour être aimé, soyez aimable.

(*g*) *Martial.*

ENFER.

INferum, souterrain : les peuples qui enterraient les morts les mirent dans le souterrain ; leur ame y était donc avec eux. Telle est la première physique & la première métaphysique des Egyptiens & des Grecs.

Les Indiens, beaucoup plus anciens, qui avaient inventé le dogme ingénieux de la métempsycose, ne crurent jamais que les ames fussent dans le souterrain.

Les Japonois, les Coréens, les Chinois, les peuples de la vaste Tartarie orientale & occidentale, ne surent pas un mot de la philosophie du souterrain.

Les Grecs avec le tems firent du souterrain un vaste royaume, qu'ils donnèrent libéralement à *Pluton* & à *Proserpine* sa femme. Ils leur assignèrent trois conseillers d'état, trois femmes de charge nommées les *furies*, trois parques pour filer, dévider & couper le fil de la vie des hommes. Et comme dans l'antiquité chaque héros avait son chien pour garder sa porte, on donna à *Pluton* un gros chien qui avait trois têtes ; car tout allait par trois. Des trois conseillers d'état *Minos*, *Eaque* & *Radamante*, l'un jugeait la Grèce, l'autre l'Asie mineure, (car les Grecs ne connaissaient pas alors la grande Asie) le troisiéme était pour l'Europe.

Les poëtes ayant inventé ces enfers s'en moquèrent les premiers. Tantôt *Virgile* parle sérieusement des enfers dans l'Eneïde, parce qu'alors le sérieux convient à son sujet ; tantôt il en parle avec mépris dans ses géorgiques.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas ;
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari !

Heureux qui peut fonder les loix de la nature,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'imposture,
Qui regarde en pitié le Styx & l'Acheron,
Et le triple Cerbère & la barque à Caron!

On déclamait sur le théatre de Rome ces vers de la *Troade*, auxquels quarante mille mains applaudissaient.

Tænara & aspero
Regnum sub domino limen & obsidens
Custos, non facili Cerberus ostio.
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio.

Le palais de Pluton, son portier à trois têtes,
Les couleuvres d'enfer à mordre toûjours prêtes;
Le Styx, le Phlegeton sont des contes d'enfans,
Des songes importuns, des mots vides de sens.

Lucrèce, *Horace* s'expriment avec la même force. *Cicéron*, *Sénèque* en parlent de même en vingt endroits. Le grand empereur *Marc-Aurèle* raisonne encor plus philosophiquement qu'eux tous. (*a*) „ Celui „ qui craint la mort craint ou d'être privé de tout „ sens, ou d'éprouver d'autres sensations. Mais si tu „ n'as plus tes sens tu ne seras plus sujet à aucune „ peine, à aucune misère. Si tu as des sens d'une „ autre espèce, tu seras une autre créature. "

Il n'y avait pas un mot à répondre à ce raisonnement dans la philosophie prophane. Cependant par la contradiction attachée à l'espèce humaine, & qui semble faire la base de notre nature, dans le tems même que *Cicéron* disait publiquement, *Il n'y a point de vieille femme qui croye ces inepties*, Lucrèce avouait que ces

(*a*) Liv. VIII. N°. 62.

idées faisaient une grande impression sur les esprits ; il vient, dit-il, pour les détruire.

Si certum finem esse viderent
Ærumnarum homines, aliqua ratione valerent
Religionibus atque minis obsistere vatum.
Nunc ratio nulla est restandi nulla facultas ;
Æternas quoniam pœnas in morte timendum est.

Si l'on voyait du moins un terme à son malheur,
On soutiendrait sa peine, on combattrait l'erreur,
On pourait supporter le fardeau de la vie.
Mais d'un plus grand supplice elle est, dit-on, suivie.
Après de tristes jours on craint l'éternité.

Il était donc vrai que parmi les derniers du peuple les uns riaient de l'enfer, les autres en tremblaient. Les uns regardaient *Cerbère*, les furies & *Pluton* comme des fables ridicules ; les autres ne cessaient de porter des offrandes aux Dieux infernaux. C'était tout comme chez nous.

Et quocumque tamen miseri venere, parentant
Et nigras mactant pecudes, & manibus divis
Inferias mittunt, multoque in rebus acerbis
Acrius admittunt animos ad religionem.

Ils conjurent ces Dieux qu'ont forgés nos caprices ;
Ils fatiguent Pluton de leurs vains sacrifices ;
Le sang d'un belier noir coule sous leurs couteaux ;
Plus ils sont malheureux, & plus ils sont dévots.

Plusieurs philosophes qui ne croyaient pas aux fables des enfers, voulaient que la populace fût contenue par cette croyance. Tel fut *Timée* de Locres, tel fut le politique historien Polybe. *L'enfer*, dit-il, *est inutile aux sages, mais nécessaire à la populace insensée.*

Il eft affez connu que la loi du Pentateuque n'annonça jamais un enfer. (*b*) Tous les hommes étaient plongés dans ce chaos de contradictions & d'incertitudes quand JESUS-CHRIST vint au monde. Il confirma la doctrine ancienne de l'enfer, non pas la doctrine des poëtes payens, non pas celle des prêtres Egyptiens, mais celle qu'adopta le chriftianifme, à laquelle il faut que tout cède. Il annonça un royaume qui allait venir, & un enfer qui n'aurait point de fin.

Il dit expreffément à Capharnaum en Galilée; (*c*) „ Quiconque appellera fon frère *Raca* fera condamné „ par le fanhédrin; mais celui qui l'appellera *fou* fera „ condamné au *gebenei binnon*, gehenne du feu.

Cela prouve deux chofes, premiérement que JESUS-CHRIST ne voulait pas qu'on dît des injures; car il n'appartenait qu'à lui comme maître, d'appeller les prévaricateurs pharifiens *race de vipère.*

Secondement que ceux qui difent des injures à leur prochain méritent l'enfer: car la gehenna du feu était dans la vallée d'Hinnon, où l'on brûlait autrefois des victimes à *Moloch*; & cette gehenna figure le feu d'enfer.

(*b*) Dans le Dictionnaire encyclopédique, l'auteur de l'article théologique *Enfer*, femble fe méprendre étrangement, en citant le Deuteronome au chapitre XXXII. v. 22 & fuivans; il n'y eft pas plus queftion d'enfer que de mariage & de danfe. On fait parler DIEU ainfi; „ Ils „ m'ont provoqué dans celui „ qui n'était pas leur Dieu, „ & ils m'ont irrité dans „ leurs vanités; & moi je „ les provoquerai dans celui „ qui n'eft pas mon peuple, „ & je les irriterai dans une „ nation folle. — Un feu s'eft „ allumé dans ma fureur, & „ il brûlera jufqu'au bord du „ fouterrain, & il dévorera „ la terre avec fes germes, „ & il brûlera les racines des „ montagnes. — J'accumulerai les maux fur eux; je „ viderai fur eux mes flèches; je les ferai mourir „ de faim; les oifeaux les

Il dit ailleurs, (*d*) „ Si quelqu'un fert d'achopement
„ aux faibles qui croyent en moi, il vaudrait mieux
„ qu'on lui mît au cou une meule afinaire, & qu'on
„ le jettât dans la mer.

„ Et fi ta main te fait achopement, coupe-la; il
„ eft bon pour toi d'entrer manchot dans la vie,
„ plutôt que d'aller dans la gehenna du feu inextin-
„ guible, où le ver ne meurt point, & où le feu ne
„ s'éteint point.

„ Et fi ton pied te fait achopement, coupe ton
„ pied; il eft bon d'entrer boiteux dans la vie éter-
„ nelle, plutôt que d'être jetté avec tes deux pieds
„ dans la gehenna inextinguible, où le ver ne meurt
„ point, & où le feu ne s'éteint point.

„ Et fi ton œil te fait achopement, arrache ton
„ œil; il vaut mieux entrer borgne dans le royau-
„ me de DIEU, que d'être jetté avec tes deux yeux
„ dans la gehenna du feu, où le ver ne meurt point,
„ & où le feu ne s'éteint point.

„ Car chacun fera falé par le feu, & toute vic-
„ time fera falée par le fel.

„ Le fel eft bon; que fi le fel s'affadit avec quoi
„ falerez-vous ?

„ dévôreront d'une morfure
„ amère; j'enverrai contre
„ eux les dents des bêtes
„ avec la fureur des reptiles
„ & des ferpens. Le glaive
„ les dévaftera au-dehors, &
„ la frayeur au-dedans, eux
„ & les garçons, & les filles,
„ & les enfans à la mam-
„ melle avec les vieillards."
Y a-t-il là, s'il vous plait, rien qui défigne des châtimens après la mort? des herbes féches, des ferpens qui mordent, des filles & des enfans qu'on tue, reffemblent-ils à l'enfer? N'eft-il pas honteux de tronquer un paffage pour y trouver ce qui n'y eft pas? Si l'auteur s'eft trompé on lui pardonne; s'il a voulu tromper il eft inexcufable.

(*c*) Matthieu chap. V. v. 2.
(*d*) St. Marc chap. IX. v. 42. & fuivans.

„ Vous avez dans vous le fel, confervez la paix „ parmi vous. “

Il dit ailleurs fur le chemin de Jérufalem, (*e*) „ Quand le père de famille fera entré & aura fermé „ la porte, vous refterez dehors, & vous heurterez, „ difant, Maître, ouvrez-nous; & en répondant il „ vous dira, *Nefcio vos*, d'où êtes-vous? & alors „ vous commencerez à dire, Nous avons mangé & „ bu avec toi, & tu as enfeigné dans nos carrefours; „ & il vous répondra *nefcio vos*, d'où êtes-vous? „ ouvriers d'iniquités! & il y aura pleurs & grince- „ mens de dents, quand vous verrez *Abraham*, *Ifaac*, „ *Jacob* & tous les prophêtes, & que vous ferez „ chaffés dehors. “

Malgré les autres déclarations pofitives émanées du Sauveur du genre-humain, qui affurent la damnation éternelle de quiconque ne fera pas de notre églife, *Origène* & quelques autres n'ont pas cru l'éternité des peines.

Les fociniens les rejettent, mais ils font hors du giron. Les luthériens & les calviniftes, quoiqu'égarés hors du giron, admettent un enfer fans fin.

Il n'y a pas longtems qu'un théologien calvinifte nommé *Petit-Pierre*, prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grace. Les autres miniftres lui dirent qu'ils n'en voulaient point. La difpute s'échauffa; on prétend que le roi leur fouverain leur manda que puifqu'ils voulaient être damnés fans retour, il le trouvait très bon, & qu'il y donnait les mains. Les damnés de l'églife de Neufchâtel dépofèrent le pauvre *Petit-Pierre* qui avait pris l'enfer pour le purgatoire. On a écrit que l'un d'eux lui dit, Mon ami, je ne crois pas plus à l'enfer éter-

(*e*) St. Luc chap. XIII.

nel que vous ; mais ſachez qu'il eſt bon que votre ſervante, votre tailleur, & ſurtout votre procureur y croyent.

J'ajouterai pour l'*illuſtration* de ce paſſage, une petite exhortation aux philoſophes qui nient tout à plat l'enfer dans leurs écrits. Je leur dirai, Meſſieurs, nous ne paſſons pas notre vie avec *Cicéron*, *Atticus*, *Caton*, *Marc-Aurèle*, *Epictète*, le chancelier de *l'Hôpital*, *La Motte le Vayer*, *Des-Ivetaux*, *René Deſcartes*, *Newton*, *Locke*, ni avec le reſpectable *Bayle*, qui était ſi au-deſſus de la fortune ; ni avec le vertueux trop incrédule *Spinoſa*, qui n'ayant rien, rendit aux enfans du grand penſionnaire *De With* une penſion de trois cent florins que lui faiſait le grand *De With*, dont les Hollandais mangèrent le cœur, quoi qu'il n'y eût rien à gagner en le mangeant. Tous ceux à qui nous avons à faire ne ſont pas des *Des-Barreaux* qui payait à des plaideurs la valeur de leur procès qu'il avait oublié de rapporter. Toutes les femmes ne ſont pas des *Ninon l'Enclos* qui gardait les dépôts ſi religieuſement, tandis que les plus graves perſonnages les violaient. En un mot, meſſieurs, tout le monde n'eſt pas philoſophe.

Nous avons à faire à force fripons qui ont peu réfléchi ; à une foule de petites gens, brutaux, yvrognes, voleurs. Prêchez-leur, ſi vous voulez, qu'il n'y a point d'enfer, & que l'ame eſt mortelle. Pour moi, je leur crierai dans les oreilles qu'ils ſeront damnés s'ils me volent : j'imiterai ce curé de campagne qui ayant été outrageuſement volé par ſes ouailles, leur dit à ſon prône ; Je ne ſais à quoi penſait JESUS-CHRIST de mourir pour des canailles comme vous.

C'eſt un excellent livre pour les ſots que le *Pédagogue chrêtien* compoſé par le révérend père d'*Outreman* de la compagnie de JESUS, & augmenté par révérend *Coulon* curé de Ville-Juif-les-Paris. Nous avons

DIEU merci cinquante & une éditions de ce livre, dans lequel il n'y a pas une page où l'on trouve une ombre de ſens commun.

Frère *Outreman* affirme (page 157 édition *in*-4°) qu'un miniſtre d'état de la reine *Elizabeth* nommé le *baron de Honſden*, qui n'a jamais exiſté, prédit au ſecrétaire d'état *Cécil* & à ſix autres conſeillers d'état qu'ils feraient damnés & lui auſſi; ce qui arriva, & qui arrive à tout hérétique. Il eſt probable que *Cécil* & les autres conſeillers n'en crurent point le baron de *Honſden*; mais ſi ce prétendu baron s'était adreſſé à ſix bourgeois, ils auraient pû le croire.

Aujourd'hui qu'aucun bourgeois de Londres ne croit à l'enfer, comment faut-il s'y prendre? quel frein aurons-nous? celui de l'honneur, celui des loix, celui même de la Divinité qui veut ſans doute que l'on ſoit juſte, ſoit qu'il y ait un enfer, ſoit qu'il n'y en ait point.

ENFERS.

NOtre confrère qui a fait l'article *Enfer* n'a pas parlé de la deſcente de JESUS-CHRIST aux enfers; c'eſt un article de foi très important: il eſt expreſſément ſpécifié dans le ſymbole dont nous avons déja parlé. On demande d'où cet article de foi eſt tiré; car il ne ſe trouve dans aucun de nos quatre évangiles; & le ſymbole intitulé des apôtres, n'eſt, comme nous l'avons obſervé, que du tems des ſavans prêtres *Jérôme*, *Auguſtin* & *Rufin*.

On eſtime que cette deſcente aux enfers de notre Seigneur, eſt priſe originairement de l'évangile de Nicodème, l'un des plus anciens.

Dans cet évangile, le prince du Tartare & Sathan, après une longue converſation avec Adam, Enoch, Elie le Thesbite & David, *entendent une voix comme le tonnerre, & une voix comme une tempête. David dit au prince du Tartare; Maintenant, très vilain & très ſale prince de l'enfer, ouvre tes portes, & que le roi de gloire entre &c. : diſant ces mots au prince, le Seigneur de Majeſté ſurvint en forme d'homme, & il éclaira les ténèbres éternelles, & il rompit les liens indiſſolubles; & par une vertu invincible, il viſita ceux qui étaient aſſis dans les profondes ténèbres des crimes, & dans l'ombre de la mort des péchés.*

JESUS-CHRIST parut avec *St. Michel*, il vainquit la mort; il prit *Adam* par la main; le bon larron le ſuivait portant ſa croix. Tout cela ſe paſſa en enfer en préſence de *Carinus* & de *Lenthius*, qui reſſuſcitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes *Anne* & *Caïphe*, & au docteur *Gamaliel* alors maître de *St. Paul.*

Cet évangile de Nicodème n'a depuis longtems aucune autorité. Mais on trouve une confirmation de cette deſcente aux enfers dans la première épitre de St. Pierre à la fin du chapitre III. *parce que le* CHRIST *eſt mort une fois pour nos péchés, le juſte pour les injuſtes, afin de nous offrir à* DIEU, *mort à la vérité en chair, mais reſſuſcité en eſprit par lequel il alla prêcher aux eſprits qui étaient en priſon.*

Pluſieurs pères ont eu des ſentimens différens ſur ce paſſage; mais tous convinrent qu'au fond JESUS était deſcendu aux enfers après ſa mort. On fit ſur cela une vaine difficulté. Il avait dit ſur la croix au bon larron, Vous ſerez aujourd'hui avec moi en paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection eſt aiſément répondue en diſant qu'il le mena d'abord en enfer, & enſuite en paradis.

Eusèbe de Césarée dit (*a*) que „ JESUS quitta son
„ corps sans attendre que la mort le vînt prendre;
„ qu'au contraire, il prit la mort toute tremblante,
„ qui embrassait ses pieds & qui voulait s'enfuir;
„ qu'il l'arrêta, qu'il brisa les portes des cachots où
„ étaient renfermées les ames des saints; qu'il les en
„ tira, les ressuscita, se ressuscita lui-même, & les
„ mena en triomphe dans cette Jérusalem céleste,
„ *laquelle descendait du ciel toutes les nuits*, & fut
„ vue par St. Justin.

On disputa beaucoup pour savoir si tous ces ressuscités moururent de nouveau avant de monter au ciel. *St. Thomas* assure dans sa somme, (*b*) qu'ils remoururent. C'est le sentiment du fin & judicieux Calmet. *Nous soutenons*, dit-il dans sa dissertation sur cette grande question, *que les saints qui ressuscitèrent après la mort du Sauveur, moururent de nouveau pour ressusciter un jour.*

DIEU avait permis auparavant que les prophanes gentils imitassent par anticipations, ces vérités sacrées. La fable avait imaginé que les Dieux ressuscitèrent *Pelops*, qu'*Orphée* tira *Euridice* des enfers, du moins pour un moment; qu'*Hercule* en délivra *Alceste*, qu'*Esculape* ressuscita *Hippolite* &c. &c. Distinguons toûjours la fable de la vérité, & soumettons notre esprit dans tout ce qui l'étonne, comme dans ce qui lui paraît conforme à ses faibles lumières.

ENTERREMENT.

EN lisant par un assez grand hazard les canons d'un concile de Brague, tenu en 563, je remarque que le quinziéme canon défend d'enterrer personne dans

(*a*) Evangile chap. II. (*b*) III. part. quest. LIII.

les églifes. Des gens favans m'affurent que plufieurs autres conciles ont fait la même défenfe. De-là je conclus que dès ces premiers fiécles quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en charniers pour y pourrir d'une manière diftinguée: je peux me tromper; mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui ait choifi les lieux facrés où l'on adorait la Divinité pour en faire des cloaques de morts.

Si on aimait tendrement chez les Egyptiens fon père, fa mère & fes vieux parens, qu'on fouffre avec bonté parmi nous, & pour lefquels on a rarement une paffion violente, il était fort agréable d'en faire des momies, & fort noble d'avoir une fuite d'ayeux en chair & en os dans fon cabinet. Il eft dit même, qu'on mettait fouvent en gages chez l'ufurier, le corps de fon père & de fon grand-père. Il n'y a point à préfent de pays au monde où l'on trouvât un écu fur un pareil effet; mais comment fe pouvait-il faire qu'on mît en gages la momie paternelle, & qu'on allât la faire enterrer au-delà du lac Mœris en la tranfportant dans la barque à *Caron*, après que quarante juges, qui fe trouvaient à point nommé fur le rivage, avaient décidé que la momie avait vécu en perfonne honnête, & qu'elle était digne de paffer dans la barque moyennant un fou qu'elle avait foin de porter dans fa bouche. Un mort ne peut guères à la fois faire une promenade fur l'eau & chez un ufurier, ou refter dans le cabinet de fon héritier. Ce font-là de ces petites contradictions de l'antiquité que le refpect empêche d'examiner fcrupuleufement.

Quoi qu'il en foit, il eft certain qu'aucun temple du monde ne fut fouillé de cadavres; on n'enterrait pas même dans les villes. Très peu de familles eurent dans Rome le privilège de faire élever des maufolées malgré la loi des douze tables qui en faifait une défenfe expreffe.

Aujourd'hui, quelques papes ont leurs mausolées dans St. Pierre, mais ils n'empuantissent pas l'églîse, parce qu'ils sont très bien embaumés, enfermés dans de belles caisses de plomb, & recouverts de gros tombeaux de marbre, à travers lesquels un mort ne peut guères transpirer.

Vous ne voyez ni à Rome, ni dans le reste de l'Italie, aucun de ces abominables cimetières entourer les églises; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence, & les vivans n'y marchent point sur des morts.

Cette horreur n'est soufferte que dans des pays où l'asservissement aux plus indignes usages laisse subsister un reste de barbarie qui fait honte à l'humanité. Vous entrez dans la gothique cathédrale de Paris; vous y marchez sur de vilaines pierres mal jointes, qui ne sont point au niveau; on les a levées mille fois pour jetter sous elles des caisses de cadavres.

Passez par le charnier qu'on appelle *St. Innocent;* c'est un vaste enclos consacré à la peste; les pauvres qui meurent très souvent de maladies contagieuses y sont enterrés pêle-mêle; les chiens y viennent quelquefois ronger les ossemens; une vapeur épaisse, cadavereuse, infectée s'en exhale; elle est pestilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies. Et presque à côté de cette voierie est l'opéra, le palais-royal, le louvre des rois.

On porte à une lieuë de la ville les immondices des privés, & on entasse depuis douze cent ans dans la même ville, les corps pourris dont ces immondices étaient produites.

L'arrêt que le parlement de Paris a rendu depuis trois ans contre ces abus aussi dangereux qu'infames, n'a pu être exécuté, tant l'habitude & la sottise ont de

force contre la raiſon & contre les loix. En vain l'exemple de tant de villes de l'Europe fait rougir Paris ; il ne ſe corrige point. Paris ſera encor longtems un mélange bizarre de la magnificence la plus recherchée, & de la barbarie la plus dégoûtante.

Verſailles vient de donner un exemple qu'on devrait ſuivre partout ; un petit cimetière d'une paroiſſe très nombreuſe infectait l'égliſe, & les maiſons voiſines. Un ſimple particulier a réclamé contre cette coutume abominable ; il a excité ſes concitoyens ; il a bravé les cris de la barbarie, on a préſenté requête au conſeil. Enfin le bien public l'a emporté ſur l'uſage antique & pernicieux ; le cimetière a été transféré à un mille de diſtance.

ENTOUSIASME.

CE mot grec ſignifie *émotion d'entrailles*, *agitation intérieure* ; les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les ſecouſſes qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le reſſerrement des inteſtins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces eſprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on eſt vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*entouſiaſme*, de trouble des entrailles, aux contorſions de cette pythie qui ſur le trépied de Delphes recevait l'eſprit d'*Apollon* par un endroit qui ne ſemble fait que pour recevoir des corps ?

Qu'entendons-nous par entouſiaſme ? que de nuances dans nos affections ! approbation, ſenſibilité, émotion, trouble, ſaiſiſſement, paſſion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par leſquels peut paſſer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre affifte à une tragédie touchante ; il remarque feulement qu'elle eft bien conduite. Un jeune homme à côté de lui eft ému & ne remarque rien, une femme pleure, un autre jeune homme eft fi tranfporté, que pour fon malheur il va faire auffi une tragédie. Il a pris la maladie de l'entoufiafme.

Le centurion ou le tribun militaire qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement comme un couvreur monte fur un toit. *Céfar* pleurait en voyant la ftatue d'*Alexandre*.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec efprit. *Sapho* exprimait l'entoufiafme de cette paffion ; & s'il eft vrai qu'elle lui coûta la vie, c'eft que l'entoufiafme chez elle devint démence.

L'efprit de parti difpofe merveilleufement à l'entoufiafme, il n'eft point de faction qui n'ait fes énergumènes. Un homme paffionné qui parle avec action, a dans fes yeux, dans fa voix, dans fes geftes, un poifon fubtil qui eft lancé comme un trait dans les gens de fa faction. C'eft par cette raifon que la reine *Elizabeth* défendit qu'on prêchât de fix mois en Angleterre fans une permiffion fignée de fa main, pour conferver la paix dans fon royaume.

St. Ignace ayant la tête un peu échauffée lit la vie des pères du défert, après avoir lu des romans. Le voilà faifi d'un double entoufiafme, il devient chevalier de la vierge *Marie*, il fait la veille des armes, il veut fe battre pour fa dame, il a des vifions ; la vierge lui apparaît & lui recommande fon fils ; elle lui dit, que fa fociété ne doit porter d'autre nom que celui de JESUS.

Ignace communique fon entoufiafme à un autre Efpagnol nommé *Xavier*. Celui-ci court aux Indes dont il

il n'entend point la langue, de-là au Japon, fans qu'il puiffe parler japonois; n'importe, fon entoufiafme paffe dans l'imagination de quelques jeunes jéfuites qui apprennent enfin la langue du Japon. Ceux-ci après la mort de *Xavier* ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les apôtres, & qu'il n'ait reffufcité fept ou huit morts pour le moins. Enfin, l'entoufiafme devient fi épidémique qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une *chrêtienté*. Cette chrêtienté finit par une guerre civile & par cent mille hommes égorgés; l'entoufiafme alors eft parvenu à fon dernier degré qui eft le fanatifme; & ce fanatifme eft devenu rage.

Le jeune faquir qui voit le bout de fon nez en faifant fes prières, s'échauffe par degrés jufqu'à croire que s'il fe charge de chaînes pefant cinquante livres, l'Etre fuprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de *Brama*, & il ne manque pas de le voir en fonge. Quelquefois même dans cet état où l'on n'eft ni endormi ni éveillé, des étincelles fortent de fes yeux, il voit *Brama* refplendiffant de lumière, il a des extafes, & cette maladie devient fouvent incurable.

La chofe la plus rare eft de joindre la raifon avec l'entoufiafme; la raifon confifte à voir toûjours les chofes comme elles font. Celui qui dans l'yvreffe voit les objets doubles eft alors privé de la raifon.

L'entoufiafme eft précifément comme le vin; il peut exciter tant de tumulte dans les vaiffeaux fanguins, & de fi violentes vibrations dans les nerfs, que la raifon en eft tout-à-fait détruite. Il peut ne caufer que de légères fecouffes qui ne faffent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'eft ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, & furtout dans la poéfie fublime. L'entoufiafme raifonnable eft le partage des grands poëtes.

Cet entousiasme raisonnable est la perfection de leur art, c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inspirés des Dieux ; & c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes.

Comment le raisonnement peut-il gouverner l'entousiasme ? c'est qu'un poëte dessine d'abord l'ordonnance de son tableau ; la raison alors tient le crayon. Mais veut-il animer ses personnages & leur donner le caractère des passions ? alors l'imagination s'échauffe, l'entousiasme agit : c'est un coursier qui s'emporte dans sa carrière. Mais la carrière est régulièrement tracée.

L'entousiasme est admis dans tous les genres de poësie où il entre du sentiment : quelquefois même il se fait place jusques dans l'églogue, témoin ces vers de la dixiéme églogue de *Virgile.*

Jam mihi per rupes videor Lucosque sonantes
Ire : libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula ; tamquam hæc sint nostri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum mitescere discat.

Le stile des épitres, des satyres réprouve l'entousiasme ; aussi n'en trouve-t-on point dans les ouvrages de *Boileau* & de *Pope.*

Nos odes, dit-on, sont de véritables champs d'entousiasme ; mais comme elles ne se chantent point parmi nous, elles sont souvent moins des odes que des stances, ornées de réflexions ingénieuses. Jettez les yeux sur la plûpart des stances de la belle ode à la Fortune de *Jean-Baptiste Rousseau.*

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place

Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels ;
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Ce couplet est une courte dissertation sur le mérite personnel d'*Alexandre* & de *Socrate* ; c'est un sentiment particulier, un paradoxe. Il n'est point vrai qu'*Alexandre* sera le dernier des mortels. Le héros qui vengea la Grèce, qui subjugua l'Asie, qui pleura *Darius*, qui punit ses meurtriers, qui respecta la famille du vaincu, qui donna un trône au vertueux *Abdolomine*, qui rétablit *Porus*, qui bâtit tant de villes en si peu de tems, ne sera jamais le dernier des mortels.

Tel qu'on nous vante dans l'histoire,
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Voilà encor une réflexion philosophique sans aucun entousiasme. Et de plus, il est très faux que les fautes de *Varron* ayent fait tous les succès d'*Annibal* ; la ruine de Sagunte, la prise de Turin, la défaite de *Scipion* père de l'Africain, les avantages remportés sur *Sempronius*, la victoire de Trébie, la victoire de Trazimène, & tant de savantes marches, n'ont rien de commun avec la bataille de Cannes, où *Varron* fut vaincu, dit-on, par sa faute. Des faits si défigurés doivent-ils être plus approuvés dans une ode que dans une histoire ?

De toutes les odes modernes, celle où il régne le plus grand entoufiafme, qui ne s'affaiblit jamais, & qui ne tombe ni dans le faux, ni dans l'ampoulé, eft le *Timothée*, ou la fête d'*Alexandre* par *Dryden :* elle eft encor regardée en Angleterre comme un chef-d'œuvre inimitable, dont *Pope* n'a pu approcher quand il a voulu s'exercer dans le même genre. Cette ode fut chantée ; & fi on avait eu un muficien digne du poëte, ce ferait le chef-d'œuvre de la poëfie lyrique.

Ce qui eft toûjours fort à craindre dans l'entoufiafme, c'eft de fe livrer à l'ampoulé, au gigantefque, au galimatias. En voici un grand exemple dans l'ode fur la naiffance d'un prince du fang royal.

Où fuis-je ? quel nouveau miracle
Tient encor mes fens enchantés ?
Quel vafte, quel pompeux fpectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclore :
L'univers fe reforme encore
Dans les abîmes du chaos ;
Et pour réparer fes ruines,
Je vois des demeures divines
Defcendre un peuple de héros.

Nous prendrons cette occafion pour dire qu'il y a peu d'entoufiafme dans l'ode fur la prife de Namur.

Le hazard m'a fait tomber entre les mains une critique très injufte du *Poëme des faifons* de Mr. de *St. Lambert*, & de la traduction des géorgiques de *Virgile* par Mr. *De Lisle.* L'auteur acharné à décrier tout ce qui eft louable dans les auteurs vivans, & à louer ce qui eft condamnable dans les morts, veut faire admirer cette ftrophe.

Je vois monter nos cohortes
La flamme & le fer en main,

Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

Il ne s'apperçoit pas que les termes de *piques* & de *briques* ſont un effet très déſagréable; que ce n'eſt point un grand effort de monter ſur des briques, que l'image de briques eſt très faible après celle des morts; qu'on ne monte point ſur des monceaux de piques, & que jamais on n'a entaſſé de piques pour aller à l'aſſaut; qu'on ne s'ouvre point un large chemin ſur des rocs; qu'il falait dire, *Je vois nos cohortes s'ouvrir un large chemin à travers les débris des rochers, au milieu des armes briſées, & ſur des morts entaſſés;* alors il y aurait eu de la gradation, de la vérité, & une image terrible.

Le critique n'a été guidé que par ſon mauvais goût & par la rage de l'envie qui dévore tant de petits auteurs ſubalternes. Il faut pour s'ériger en critique être un *Quintilien*, un *Rollin;* il ne faut pas avoir l'inſolence de dire cela eſt bon, ceci eſt mauvais, ſans en apporter de preuves convaincantes. Ce ne ſerait plus reſſembler à *Rollin* dans ſon *Traité des études*, ce ſerait reſſembler à *Fréron*, & être par conſéquent très mépriſable.

ENVIE.

ON connait aſſez tout ce que l'antiquité a dit de cette paſſion honteuſe, & ce que les modernes ont répété. *Héſiode* eſt le premier auteur claſſique qui en ait parlé.

„ Le potier porte envie au potier, l'artiſan à l'arti-
„ ſan, le pauvre même au pauvre, le muſicien au



„ muficien, (ou fi l'on veut donner un autre fens au „ mot *Aoidos*) le poëte au poëte. "

Longtems avant *Héfiode*, Job avait dit, l'*envie tue les petits.*

Je crois que *Mandeville* auteur de la fable des abeilles, eft le premier qui ait voulu prouver que l'envie eft une fort bonne chofe, une paffion très utile. Sa première raifon eft que l'envie eft auffi naturelle à l'homme que la faim & la foif; qu'on la découvre dans tous les enfans ainfi que dans les chevaux & dans les chiens. Voulez-vous que vos enfans fe haïffent, careffez l'un plus que l'autre; le fecret eft infaillible.

Il prétend que la première chofe que font deux jeunes femmes qui fe rencontrent eft de fe chercher des ridicules, & la feconde de fe dire des flatteries.

Il croit que fans l'envie les arts feraient médiocrement cultivés, & que *Raphaël* n'aurait pas été un grand peintre s'il n'avait pas été jaloux de *Michel Ange.*

Mandeville a peut-être pris l'émulation pour l'envie; peut-être auffi l'émulation n'eft-elle qu'une envie qui fe tient dans les bornes de la décence.

Michel Ange pouvait dire à *Raphaël*, Votre envie ne vous a porté qu'à travailler encor mieux que moi; vous ne m'avez point décrié, vous n'avez point cabalé contre moi auprès du pape, vous n'avez point tâché de me faire excommunier pour avoir mis des borgnes & des boiteux en paradis, & de fucculens cardinaux avec de belles femmes nues comme la main en enfer dans mon tableau du jugement dernier. Allez, votre envie eft très louable, vous êtes un brave envieux, foyons bons amis.

Mais ſi l'envieux eſt un miſérable ſans talens, jaloux du mérite comme les gueux le ſont des riches; ſi preſſé par l'indigence comme par la turpitude de ſon caractère, il vous fait des nouvelles du parnaſſe, des lettres de madame la comteſſe, des années littéraires, cet animal étale une envie qui n'eſt bonne à rien, & dont *Mandeville* ne poura jamais faire l'apologie.

On demande pourquoi les anciens croyaient que l'œil de l'envieux enſorcelait les gens qui le regardaient. Ce ſont plutôt les envieux qui ſont enſorcelés.

Deſcartes dit que *l'envie pouſſe la bile jaune qui vient de la partie inférieure du foie, & la bile noire qui vient de la rate, laquelle ſe répand du cœur par les artères* &c. Mais comme nulle eſpèce de bile ne ſe forme dans la rate, *Deſcartes* en parlant ainſi ſemblait ne pas trop mériter qu'on portât envie à ſa phyſique.

Un certain *Voet* ou *Voetius*, poliſſon en théologie, qui accuſa *Deſcartes* d'athéïſme, était très malade de la bile noire; mais il ſavait encor moins que *Deſcartes*, comment ſa déteſtable bile ſe répandait dans ſon ſang.

Madame *Pernelle* a raiſon:

Les envieux mourront; mais non jamais l'envie.

Mais c'eſt un bon proverbe, qu'il faut mieux faire envie que pitié. Faiſons donc envie autant que nous pourons.

EPIGRAMME.

CE mot veut dire proprement *inſcription*; ainſi une épigramme devait être courte. Celles de l'anthologie grecque ſont pour la plûpart fines & gra-

cieuses ; elles n'ont rien des images grossières que *Catulle* & *Martial* ont prodiguées, & que *Marot* & d'autres ont imitées. En voici quelques-unes traduites avec une briéveté dont on a souvent reproché à la langue française d'être privée. L'auteur est inconnu.

SUR LES SACRIFICES A HERCULE.

Un peu de miel, un peu de lait
Rendent Mercure favorable ;
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable,
Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait.
On dit qu'à mes moutons ce Dieu sera propice.
Qu'il soit béni ! mais entre nous
C'est un peu trop en sacrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups !

SUR LAÏS QUI REMIT SON MIROIR DANS LE TEMPLE DE VENUS.

Je le donne à Vénus puisqu'elle est toûjours belle,
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

SUR UNE STATÜE DE VENUS.

Oui, je me montrai toute nue
Au Dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, & j'en rougis ;
Mais Praxitèle ! où m'a-t-il vue ?

SUR UNE STATUE DE NIOBÉ.

Le fatal couroux des Dieux
Changea cette femme en pierre ;
Le ſculpteur a fait bien mieux,
Il a fait tout le contraire.

SUR DES FLEURS A UNE FILLE GRECQUE, QUI PASSAIT POUR ETRE FIERE.

Je ſais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos appas,
Ne vous énorgueilliſſez pas,
Le tems vous fannera comme elles.

SUR LEANDRE QUI NAGEAIT VERS LA TOUR D'HERO PENDANT UNE TEMPETE.

Epigramme imitée depuis par Martial.

Léandre conduit par l'amour
En nageant, diſait aux orages,
Laiſſez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.



A travers la faibleſſe de la traduction, il eſt aiſé d'entrevoir la délicateſſe & les graces piquantes de ces épigrammes. Qu'elles ſont différentes des groſſières images trop ſouvent peintes dans *Catulle* & dans *Martial !*

At nunc pro cervo mentula ſupoſita eſt...
Uxor te cunnos neſcis habere duos.

Marot en a fait quelques-unes où l'on retrouve toute l'aménité de la Grèce.

Plus ne suis ce que j'ai été
Et ne le saurai jamais être,
Mon beau printems & mon été
Ont fait le saut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai servi sur tous les Dieux.
Oh! si je pouvais deux fois naître,
Comme je te servirais mieux!

Sans le printems & l'été qui font *le saut par la fenêtre*, cette épigramme serait digne de *Callimaque.*

Je n'oserais en dire autant de ce rondeau que tant de gens de lettres ont si souvent répété.

Au bon vieux tems un train d'amour régnait
Qui sans grand art & dons se demenait,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'était donner toute la terre ronde,
Car seulement au cœur on se prenait;
Et si par cas à jouïr on venait,
Savez-vous bien comme on s'entretenait?
Vingt ans, trente ans, cela durait un monde
Au bon vieux tems.
Or est passé ce qu'amour ordonnoit, (*a*)
Rien que pleurs feints, rien que changes on voit,
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on le mène ainsi qu'on le menait
Au bon vieux tems.

Je dirais d'abord que peut-être ces rondeaux, dont le mérite est de répéter à la fin de deux couplets les

(*a*) Il est évident qu'alors on prononçait tous les *oi* rudement, *prenoit*, *démenoit*, *ordonnoit*, & non pas *ordonnait*, *démenait*, *prenait*, puisque ces terminaisons rimaient avec *voit*. Il est évident encor qu'on se permettait les *bâillemens*, les *hyatus*.

mots qui commencent ce petit poëme, ſont une invention gothique & puérile, & que les Grecs & les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuſes par ces niaiſeries difficiles.

Enſuite je demanderais ce que c'eſt qu'*un train d'amour qui régne*, un *train qui ſe démène ſans dons*. Je pourais demander ſi *venir à jouïr par cas*, ſont des expreſſions délicates & agréables ; ſi *s'entretenir* & *ſe fonder à aimer*, ne tiennent pas un peu de la barbarie du tems, que *Marot* adoucit dans quelques-unes de ſes petites poëſies.

Je penſerais que *refondre l'amour* eſt une image bien peu convenable, que ſi on le refond on ne le mène pas ; & je dirais enfin que les femmes pouvaient repliquer à *Marot*, Que ne le refonds-tu toi-même ? quel gré te ſaura-t-on d'un amour tendre & conſtant, quand il n'y aura point d'autre amour ?

Le mérite de ce petit ouvrage ſemble conſiſter dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoûtantes dans preſque tous les ouvrages de la cour de *François I !*

Ton vieux couteau Pierre Martel, rouillé
Semble ton *nez* ja retrait & mouillé,
Et le foureau tant laid où tu l'engnaines
C'eſt que toûjours as aimé vieilles guaines.
Et la ficelle à quoi il eſt lié
C'eſt qu'attaché feras & marié,
Quant au manche de corne connait-on
Que tu feras cornu comme un mouton.
Voilà le ſens, voilà la prophétie.
De ton couteau dont je te remercie.

Eſt-ce un courtiſan qui eſt l'auteur d'une telle épigramme ? eſt-ce un matelot yvre dans un cabaret ?

Marot malheureusement n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que sur des débauches de moines, & sur des obscénités, sont méprisées des honnêtes gens. Elles ne sont goûtées que par une jeunesse effrénée à qui le sujet plait beaucoup plus que le stile. Changez d'objet, mettez d'autres acteurs à la place; alors ce qui vous amusait paraîtra dans toute sa laideur.

EPIPHANIE.

LA VISIBILITÉ, L'APPARITION, L'ILLUSTRATION, LE RELUISANT.

ON ne voit pas trop quel rapport ce mot peut avoir avec trois rois, ou trois mages qui vinrent d'Orient, conduits par une étoile. C'est apparemment cette étoile brillante qui valut à ce jour le titre d'*Epiphanie*.

On demande d'où venaient ces trois rois? en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous? Il y en avait un, dit-on, qui arrivait d'Afrique. Celui-là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages; mais le peuple a toûjours préféré trois rois. On célèbre partout la fête des rois, & nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois, & non pas le gâteau des mages. On crie *le roi boit*, & non pas *le mage boit*.

D'ailleurs, comme ils apportaient avec eux beaucoup d'or, d'encens & de myrrhe, il falait bien qu'ils fussent de très grands seigneurs. Les mages de ce tems-là n'étaient pas fort riches. Ce n'était pas comme du tems du faux *Smerdis*.

Tertullien eſt le premier qui ait aſſuré que ces trois voyageurs étaient des rois. *St. Ambroiſe* & *St. Céſaire* d'Arles tiennent pour les rois. Et on cite en preuve ces paſſages du pſaume LXXI : *Les rois de Tarſis & des isles lui offriront des préſens. Les rois d'Arabie & de Saba lui apporteront des dons.* Les uns ont appellé ces trois rois *Magalat*, *Galgalat*, *Saraïm* ; les autres *Athos*, *Satos*, *Paratoras*. Les catholiques les connaiſſent ſous le nom de *Gaſpard*, *Melchior* & *Baltazar*. L'évêque *Oſorius* rapporte que ce fut un roi de Cranganor dans le royaume de Calicut, qui entreprit ce voyage avec deux mages ; & que ce roi de retour dans ſon pays, bâtit une chapelle à la Ste. Vierge.

On demande combien ils donnèrent d'or à *Joſeph* & à *Marie ?* Pluſieurs commentateurs aſſurent qu'ils firent les plus riches préſens. Ils ſe fondent ſur l'*Evangile de l'enfance*, dans lequel il eſt dit, que *Joſeph* & *Marie* furent volés en Egypte par *Titus* & *Dumachus*. Or, diſent-ils, on ne les aurait pas volés s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Ces deux voleurs furent pendus depuis ; l'un fut le bon larron, & l'autre le mauvais larron. Mais l'*Evangile de Nicodème* leur donne d'autres noms ; il les appelle *Démas* & *Geſtas*.

Le même *Evangile de l'enfance*, dit que ce furent des mages, & non pas des rois qui vinrent à Bethléem ; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile, mais que l'étoile ayant ceſſé de paraître quand ils furent dans l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour leur en tenir lieu. Cet évangile aſſure que cette viſite des trois mages avait été prédite par *Zoradaſht* qui eſt le même que nous appellons *Zoroaſtre*.

Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que préſentèrent les trois rois ou les trois mages. Il prétend

que la fomme devait être très forte, & que trois rois ne pouvaient faire un préfent médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à *Judas*, qui fervant de maître-d'hôtel devint un fripon, & vola tout le tréfor.

Toutes ces puérilités n'ont fait aucun tort à la fête de l'Epiphanie qui fut d'abord inftituée par l'églife grecque, comme le nom le porte, & enfuite célébrée par l'églife latine.

EPOPÉE,

POÉME ÉPIQUE.

PUifqu'*épos* fignifiait *difcours* chez les Grecs, un poëme épique était donc un difcours; & il était en vers parce que ce n'était pas encor la coutume de raconter en profe. Cela paraît bizarre, & n'en eft pas moins vrai. Un *Phérécite* paffe pour le premier Grec qui fe foit fervi tout uniquement de la profe pour faire une hiftoire moitié vraie, *a*) moitié fauffe, comme elles l'ont été prefque toutes dans l'antiquité.

Orphée, *Linus*, *Tamiris*, *Mufée*, prédéceffeurs d'*Homère*, n'écrivirent qu'en vers. *Héfiode* qui était certainement contemporain d'*Homère*, ne donne qu'en vers fa théogonie & fon poëme des travaux & des jours. L'harmonie de la langue grecque invitait tellement les hommes à la poëfie, une maxime refferrée dans un vers fe gravait fi aifément dans la mémoire, que les loix, les oracles, la morale, la théologie, tout était en vers.

(*a*) Moitié vraie, c'eft beaucoup.

D'HÉSIODE.

Il fit usage des fables qui depuis longtems étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement à la manière succinte dont il parle de *Promethée* & d'*Epimetée*, qu'il suppose ces notions déja familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, & qu'un lâche repos dans lequel d'autres mythologistes ont fait consister la félicité de l'homme, est un attentat contre les ordres de l'Etre suprême.

Tâchons de présenter ici au lecteur une imitation de sa fable de *Pandore*, en changeant cependant quelque chose aux premiers vers, & en nous conformant aux idées reçues depuis *Hésiode*; car aucune mythologie ne fut jamais uniforme.

Promethée autrefois pénétra dans les cieux.
Il prit le feu sacré, qui n'appartient qu'aux Dieux.
Il en fit part à l'homme; & la race mortelle
De l'esprit qui meut tout, obtint quelque étincelle.
Perfide! s'écria Jupiter irrité,
Ils seront tous punis de ta témérité;
Il appella Vulcain; Vulcain créa Pandore.
　De toutes les beautés qu'en Vénus on adore
Il orna mollement ses membres délicats;
Les amours, les desirs forment ses premiers pas.
Les trois graces & Flore arrangent sa coëffure,
Et mieux qu'elles encor elle entend la parure.
Minerve lui donna l'art de persuader;
La superbe Junon celui de commander.
Du dangereux Mercure elle apprit à séduire,
A trahir ses amans, à cabaler, à nuire;
Et par son écolière il se vit surpassé.
　Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laissé,

De Dieu fur les humains tel fut l'arrêt fuprême :
Voilà votre fupplice, & j'ordonne qu'on l'aime. (a)
Il envoye à Pandore un écrin précieux ;
Sa forme & fon éclat éblouïffent les yeux ;
Quels biens doit renfermer cette boëte fi belle !
De la bonté des Dieux c'eft un gage fidèle ;
C'eft-là qu'eft renfermé le fort du genre-humain.
Nous ferons tous des dieux.... elle l'ouvre ; & foudain
Tous les fléaux enfemble inondent la nature.
Hélas ! avant ce tems, dans une vie obfcure,
Les mortels moins inftruits étaient moins malheureux ;
Le vice & la douleur n'ofaient approcher d'eux ;
La pauvreté, les foins, la peur, la maladie
Ne précipitaient point le terme de leur vie.
Tous les cœurs étaient purs, & tous les jours fereins, &c.

Si *Héfiode* avait toûjours écrit ainfi, qu'il ferait fupérieur à *Homère !*

Enfuite *Héfiode* décrit les quatre âges fameux, dont il eft le premier qui ait parlé, (du moins parmi les auteurs anciens qui nous reftent.) Le premier âge eft celui qui précéda *Pandore*, tems auquel les hommes vivaient avec les Dieux. L'âge de fer eft celui du fiége de Thèbes & de Troye. *Je fuis*, dit-il, *dans le cinquiéme*, *& je voudrais n'être pas né.* Que d'hommes accablés par l'envie, par le fanatifme, & par la tyrannie en ont dit autant depuis *Héfiode !*

C'eft dans ce poëme des travaux & des jours qu'on trouve des proverbes qui fe font perpétués, comme, *le potier eft jaloux du potier ;* & il ajoute, *le muficien du muficien, & le pauvre même du pauvre.* C'eft-là qu'eft l'original de cette fable du roffignol tombé dans les

(a) On a placé ici ces vers d'*Héfiode*, qui font dans le texte, avant la création de *Pandore*.

les ferres du vautour. Le roffignol chante en vain pour le fléchir, le vautour le dévore. *Héſiode* ne conclut pas, *que votre affamé n'a point d'oreilles*; mais que les tyrans ne font point fléchis par les talens.

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des *Xénophons* & des *Catons*.

Les hommes ignorent le prix de la ſociété; ils ne ſavent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

L'iniquité n'eſt pernicieuſe qu'aux petits.

L'iniquité ſeule fait fleurir les cités.

Souvent un homme injuſte ſuffit pour ruiner ſa patrie.

Le méchant qui ourdit la perte d'un homme prépare ſouvent la ſienne.

Le chemin du crime eſt court & aiſé. Celui de la vertu eſt long & difficile; mais près du but il eſt délicieux.

DIEU a poſé le travail pour ſentinelle de la vertu.

Enfin ſes préceptes ſur l'agriculture ont mérité d'être imités par *Virgile*. Il y a auſſi de très beaux morceaux dans ſa *Théogonie*. L'amour qui débrouille le chaos, *Vénus* qui née ſur la mer des parties génitales d'un Dieu, nourrie ſur la terre, toujours ſuivie de l'amour, unit le ciel, la mer & la terre enſemble, font des emblêmes admirables.

Pourquoi donc *Héſiode* eut-il moins de réputation qu'*Homère*? Il me ſemble qu'à mérite égal *Homère* dut être préféré par les Grecs; il chantait leurs exploits & leurs victoires ſur les Aſiatiques leurs éter-

nels ennemis. Il célébrait toutes les maisons qui régnaient de son tems dans l'Achaïe & dans le Péloponèse ; il écrivait la guerre la plus mémorable du premier peuple de l'Europe contre la plus florissante nation qui fût encor connue dans l'Asie, Son poëme fut presque le seul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille qui ne se crût honorée de trouver son nom dans ces archives de la valeur. On assure même que longtems après lui, quelques différends entre des villes grecques au sujet des terrains limitrophes, furent décidés par des vers d'*Homère*. Il devint après sa mort le juge des villes dans lesquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant sa vie. Et cela prouve encor que les Grecs avaient des poëtes longtems avant d'avoir des géographes.

Il est étonnant que les Grecs se faisant tant d'honneur des poëmes épiques, qui avait immortalisé les combats de leurs ancêtres, ne trouvassent personne qui chantât les journées de Marathon, des Thermopilès, de Platée, de Salamine. Les héros de ce tems-là valaient bien *Agamemnon*, *Achille* & les *Ajax*.

Tirtée, capitaine, poëte & musicien, tel que nous avons vu de nos jours le roi de Prusse, fit la guerre, & la chanta. Il anima les Spartiates contre les Messéniens par ses vers, & remporta la victoire. Mais ses ouvrages sont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de poëme épique dans le siécle de *Périclès* ; les grands talens se tournèrent vers la tragédie ; ainsi *Homère* resta seul, & sa gloire augmenta de jour en jour. Venons à son *Iliade*.

DE L'ILIADE.

Ce qui me confirme dans l'opinion qu'*Homère* était de la colonie Grecque établie à Smyrne, c'est cette foule de métaphores & de peintures dans le stile orien-

tal. La terre qui retentit ſous les pieds dans la marche de l'armée comme les foudres de *Jupiter* ſur les monts qui couvrent le géant *Tiphée*; un vent plus noir que la nuit qui vole avec les tempêtes; *Mars* & *Minerve* ſuivis de la terreur, de la fuite, & de l'inſatiable diſcorde ſœur & compagne de l'homicide, Dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, & qui en foulant la terre porte dans le ciel ſa tête orgueilleuſe. Toute l'*Iliade* eſt pleine de ces images; & c'eſt ce qui faiſait dire au ſculpteur *Bouchardon*, Lorſque j'ai lu *Homère*, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.

Son poëme qui n'eſt point du tout intéreſſant pour nous, était donc très précieux pour tous les Grecs.

Ses Dieux ſont ridicules aux yeux de la raiſon, mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé; & c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules en voyant des Dieux qui ſe diſent des injures, qui ſe battent entr'eux, qui ſe battent contre des hommes, qui ſont bleſſés, & dont le ſang coule; mais c'était-là l'ancienne théologie de la Grèce, & de preſque tous les peuples Aſiatiques. Chaque nation, chaque petite peuplade avait ſa divinité particulière qui la conduiſait aux combats.

Les habitans des nuées, & des étoiles qu'on ſuppoſait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des anges contre les anges était le fondement de la religion des bracmanes de tems immémorial. La guerre des Titans enfans du ciel & de la terre contre les Dieux maîtres de l'Olympe, était le premier myſtère de la religion grecque. *Typhon* chez les Egyptiens avait combattu contre *Oshiret*, que nous nommons *Oſiris*, & l'avait taillé en piéces.

Madame *Dacier*, dans ſa préface de l'*Iliade*, remarque très ſenſément après *Euſtache* évêque de Theſſa-

lonique, & *Huet* évêque d'Avranche, que chaque nation voisine des Hébreux avait son Dieu des armées. En effet *Jephté* ne dit-il pas aux Ammonites, (*b*) *Vous possédez justement ce que votre Dieu Chamos vous a donné, souffrez donc que nous ayons ce que notre* DIEU *nous donne?*

Ne voit-on pas le DIEU de Juda vainqueur dans les montagnes (*c*), mais repoussé dans les vallées?

Quant aux hommes qui luttent contre les immortels, c'est encor une idée reçue; *Jacob* lutte une nuit entière contre un ange de DIEU. Si *Jupiter* envoye un songe trompeur au chef des Grecs, le Seigneur envoye un esprit trompeur au roi *Achab.* Ces emblêmes étaient fréquens, & n'étonnaient personne. *Homère* a donc peint son siécle; il ne pouvait pas peindre les siécles suivans.

On doit répéter ici que ce fut une étrange entreprise dans *La Motte* de dégrader *Homère*, & de le traduire; mais il fut encor plus étrange de l'abréger pour le corriger. Au-lieu d'échauffer son génie en tâchant de copier les sublimes peintures d'*Homère*, il voulut lui donner de l'esprit; c'est la manie de la plûpart des Français; une espèce de pointe qu'ils appellent un *trait*, une petite antithèse, un léger contraste de mots leur suffit. C'est un défaut dans lequel *Racine* & *Boileau* ne sont presque jamais tombés. Mais combien d'auteurs, combien d'hommes de génie même se sont laissés séduire par ces puérilités qui dessèchent & qui énervent tout genre d'éloquence! En voici, autant que j'en puis juger, un exemple bien frappant.

Phénix au livre neuviéme, pour appaiser la colère d'*Achille*, lui parle à-peu-près ainsi:

(*b*) Chap. II. v. 24. (*c*) Juges ch. I. v. 29.

Les prières, mon fils, devant vous éplorées,
Du fouverain des Dieux font les filles facrées ;
Humbles, le front baiffé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix trifte & craintive exhale leurs douleurs.
On les voit d'une marche incertaine & tremblante
Suivre de loin l'injure impie & menaçante,
L'injure au front fuperbe, au regard fans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
Elles demandent grace.... & lorfqu'on les refufe
C'eft au trône de Dieu que leur voix vous accufe ;
On les entend crier en lui tendant les bras,
Puniffez le cruel qui ne pardonne pas ;
Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'injure,
Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure ;
Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
Jupiter les exauce : & fon jufte couroux
S'appefantit bientôt fur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais affez exacte ; & malgré la gêne de la rime & la féchereffe de la langue, on apperçoit quelques traits de cette grande & touchante image fi fortement peinte dans l'original.

Que fait le correcteur d'*Homère* ? il mutile en deux vers d'antithèfes toute cette peinture.

On offenfe les Dieux, mais par des facrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Ce n'eft plus qu'une fentence triviale & froide. Il y a fans doute des longueurs dans le difcours de *Phénix* ; mais ce n'était pas la peinture des prières qu'il falait retrancher.

Homère a de grands défauts, *Horace* l'avoue ; tous les hommes de goût en conviennent ; il n'y a qu'un commentateur qui puiffe être affez aveugle pour ne les pas

voir. *Pope* lui-même traducteur du poëte Grec, dit que „ c'eſt une vaſte campagne, mais brute, où l'on „ rencontre des beautés naturelles de toute eſpèce „ qui ne ſe préſentent pas auſſi réguliérement que „ dans un jardin régulier ; que c'eſt une abondante „ pépinière qui contient les ſemences de tous les „ fruits ; un grand arbre qui pouſſe des branches „ ſuperflues qu'il faut couper. "

Madame *Dacier* prend le parti de la vaſte campagne, de la pépinière & de l'arbre ; & veut qu'on ne coupe rien. C'était ſans doute une femme au-deſſus de ſon ſexe, & qui a rendu de grands ſervices aux lettres, ainſi que ſon mari ; mais quand elle ſe fit homme, elle ſe fit commentateur ; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver *Homère* mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort avec Mr. de *La Motte* même. Elle écrivit contre lui en régent de collège ; & *La Motte* répondit comme aurait fait une femme polie & de beaucoup d'eſprit. Il traduiſit très mal l'*Iliade* ; mais il l'attaqua fort bien.

Nous ne parlerons pas ici de l'*Odyſſée* ; nous en dirons quelque choſe quand nous ſerons à l'*Arioſte*.

DE VIRGILE.

Il me ſemble que le ſecond livre de l'*Enéide*, le quatriéme & le ſixiéme, ſont autant au-deſſus de tous les poëtes Grecs & de tous les Latins ſans exception, que les ſtatues de *Girardon* ſont ſupérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a ſouvent dit que *Virgile* a emprunté beaucoup de traits d'*Homère*, & que même il lui eſt inférieur dans ſes imitations ; mais il ne l'a point imité dans ces trois chants dont je parle. C'eſt-là qu'il eſt lui-même, c'eſt-là qu'il eſt touchant & qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail

terrible mais fatigant des combats. *Horace* avait dit de lui avant qu'il eût entrepris l'Enéïde.

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure camænæ.

Facetum ne signifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne sais si on ne retrouve pas un peu de cette mollesse heureuse & attendrissante, dans la passion fatale de *Didon*. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ses églogues.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.

Certainement le chant de la descente aux enfers ne serait pas déparé par ces vers de la quatriéme églogue.

Ille Deum vitam accipiet, divisque videbit
Permistos heroas, & ipse videbitur illis...
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Je crois revoir beaucoup de ces traits simples, élégans, attendrissans dans les trois beaux chants de l'*Enéïde*.

Tout le quatriéme chant est rempli de vers touchans qui font verser des larmes à ceux qui ont de l'oreille & du sentiment.

Dissimulare etiam sperasti perfide tantum
Posse nefas, tacitusque mea discedere terra!
Nec te noster amor nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido...
Conscendit furibunda rogos, ensemque recludit
Dardanium, non hos quæsitum munus in usus.

Il faudrait transcrire presque tout ce chant si on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le sombre tableau des enfers, que de vers encore respirent cette mollesse touchante & noble à la fois!

Ne pueri ne tanta animis assuescite bella
Tuque prior tu parce, genus qui ducis Olimpo
Projice tela manu sanguis meus.

Enfin, on sait combien de larmes fit verser à l'empereur *Auguste*, à *Livie*, à tout le palais ce seul demi-vers.

Tu Marcellus eris.

Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai poëte est, à ce qu'il me semble, celui qui remue l'ame & qui l'attendrit; les autres sont de beaux parleurs. Je suis loin de proposer cette opinion pour règle. *Je donne mon avis*, dit Montagne, *non comme bon*, *mais comme mien.*

DE LUCAIN.

Si vous cherchez dans *Lucain* l'unité de lieu & d'action, vous ne la trouverez pas; mais où la trouveriez-vous? Si vous espérez sentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fond est rendu très sec, & dont les expressions sont ampoulées; mais si vous voulez des idées fortes, des discours d'un courage philosophique & sublime, vous ne les verrez que dans *Lucain* parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le discours de *Labienus* à *Caton* aux portes du temple de Jupiter-Hammon, si ce n'est la réponse de *Caton* même.

Hæremus cuncti superis; temploque tacente
Nil facimus non sponte Dei.
. . . . *Steriles non legit arenas*
Ut caneret paucis; mersit ne hoc pulvere verum?
Estne Dei sedes nisi terra & pontus & aer,
Et cælum & virtus? Superos quid quærimus ultra?
Jupiter est quodcumque vides quocumque moveris.

Mettez enſemble tout ce que les anciens poëtes ont dit des Dieux ; ce ſont des diſcours d'enfans en comparaiſon de ce morceau de *Lucain.* Mais dans un vaſte tableau où l'on voit cent perſonnages, il ne ſuffit pas qu'il y en ait un ou deux ſupérieurement deſſinés.

DU TASSE.

Boileau a dénigré le clinquant du *Taſſe* ; mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par *Homère. Boileau* le ſavait, le ſentait, & il n'en parle pas. Il faut être juſte.

On renvoye le lecteur à ce qu'on a dit du *Taſſe*, dans l'*Eſſai ſur le poëme épique.* Mais il faut dire ici qu'on ſait par cœur ſes vers en Italie. Si à Veniſe, dans une barque, quelqu'un récite une ſtance de la *Jéruſalem délivrée* ; la barque voiſine lui répond par la ſtance ſuivante.

Si *Boileau* eût entendu ces concerts, il n'aurait eu rien à repliquer.

On connait aſſez le *Taſſe* ; je ne répéterai ici ni les éloges, ni les critiques. Je parlerai un peu plus au long de l'*Arioſte.*

DE L'ARIOSTE.

L'*Odyſſée* d'*Homère* ſemble avoir été le premier modèle du *Morgante*, de l'*Orlando amoroſo*, & de l'*Orlando furioſo* ; & ce qui n'arrive pas toûjours, le dernier de ces poëmes a été ſans contredit le meilleur.

Les compagnons d'*Ulyſſe* changés en pourceaux, les vents enfermés dans une peau de chèvre, des muſiciennes qui ont des queues de poiſſon, & qui

mangent ceux qui approchent d'elles, *Ulysse* qui suit tout nud le chariot d'une belle princesse qui venait de faire la grande lessive ; *Ulysse* déguisé en gueux qui demande l'aumône, & qui ensuite tue tous les amans de sa vieille femme, aidé seulement de son fils & de deux valets, sont des imaginations qui ont donné naissance à tous les romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le roman de l'*Arioste* est si plein & si varié, si fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'est arrivé plus d'une fois après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre désir que d'en recommencer la lecture. Quel est donc le charme de la poësie naturelle ? Je n'ai jamais pu lire un seul chant de ce poëme dans nos traductions en prose.

Ce qui m'a surtout charmé dans ce prodigieux ouvrage, c'est que l'auteur toûjours au-dessus de sa matière, la traite en badinant. Il dit les choses les plus sublimes sans effort ; & il les finit souvent par un trait de plaisanterie qui n'est ni déplacé ni recherché. C'est à la fois l'*Iliade*, l'*Odyssée* & *Don Quichotte* ; car son principal chevalier errant devient fou comme le héros Espagnol, & est infiniment plus plaisant. Il y a bien plus, on s'intéresse à *Roland*, & personne ne s'intéresse à *Don Quichotte*, qui n'est représenté dans *Cervantes* que comme un insensé à qui on fait continuellement des malices.

Le fond du poëme qui rassemble tant de choses, est précisément celui de notre roman de *Cassandre*, qui eut tant de vogue autrefois parmi nous, & qui a perdu cette vogue absolument, parce qu'ayant la longueur de l'*Orlando furioso* il n'a aucune de ses beautés ; & quand il les aurait en prose française, cinq ou six stances de l'*Arioste* les éclipseraient toutes. Ce fond du poëme est que la plûpart des héros & les princesses qui n'ont pas péri pendant la

guerre, se retrouvent dans Paris après mille avantures, comme les personnages du roman de *Cassandre* se retrouvent dans la maison de *Polémon.*

Il y a dans l'*Orlando furioso* un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'est celui de ses exordes. Chaque chant est comme un palais enchanté dont le vestibule est toûjours dans un goût différent, tantôt majestueux, tantôt simple, même grotesque. C'est de la morale, ou de la gayeté, ou de la galanterie, & toûjours du naturel & de la vérité.

Voyez seulement cet exorde du quarante-quatriéme chant, de ce poëme qui en contient quarante-six, & qui cependant n'est pas trop long, de ce poëme qui est tout en stances rimées, & qui cependant n'a rien de gêné; de ce poëme qui démontre la nécessité de la rime dans toutes les langues modernes, de ce poëme charmant qui démontre surtout la stérilité & la grossiéreté des poëmes épiques barbares, dans lesquels les auteurs se sont affranchis du joug de la rime parce qu'ils n'avaient pas la force de le porter; comme disait *Pope*, & comme l'a écrit *Louis Racine* qui a eu raison alors.

Spesso in poveri alberghi, e in picciol tetti,
Nelle calamitadi, e nei disagi,
Meglio s'aggiongon d'amicizia i petti,
Che fra ricchezze invidiose, ed agi
Delle piene d'insidie, e di sospetti
Corti regali, e splendidi palagi,
Dove la caritade è in tutto estinta;
Ne si vede amicizia se non finta.
Quindi avien, che tra principi, e signori
Patti, e convenzion' sono si frali.
Fan' lega oggi rè, papi, imperatori;
Doman' saran' nemici capitali;

Perchè, qual' l'apparenze esteriori,
Non hanno i cor, non han gli animi tali,
Che non mirando al torto, più ch'al dritto
Attendon solamente al lor profitto.

On a imité ainsi plutôt que traduit cet exorde.

L'amitié sous le chaume habita quelquefois ;
On ne les trouve point dans les cours orageuses,
Sous les lambris dorés des prélats & des rois,
Séjour des faux sermens, des caresses trompeuses,
Des sourdes factions, des effrénés désirs ;
Séjour où tout est faux, & même les plaisirs.

Les papes, les césars appaisant leur querelle,
Jurent sur l'évangile une paix fraternelle ;
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis ;
C'était pour se tromper qu'ils s'étaient réunis,
Nul serment n'est gardé, nul accord n'est sincère ;
Quand la bouche a parlé le cœur dit le contraire.
Du ciel qu'ils attestaient, ils bravaient le couroux ;
L'intérêt est le Dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a personne d'assez barbare pour ignorer qu'*Astolphe* alla dans le paradis reprendre le bon sens de *Roland*, que la passion de ce héros pour *Angelique* lui avait fait perdre, & qu'il le lui rendit très proprement renfermé dans une phiole.

Le prologue du trente-cinquiéme chant est une allusion à cette avanture.

Chi salira per me, Madona, in cielo
A riportarne il mio perduto ingegno ?
Che poi ch'usci da' be' vostri occhi il telo,
Che'l cor mi fisse, og'nor perdendo vegno ;
Nè di tanta jattura mi querelo ;

Purchè non cresca, ma stia a questo segno.
Ch'io dubito, se più si va scemando,
Di venir tal, qual' ho descritto Orlando.

Per riaver l'ingegno mio mè aviso,
Che non bisogna, che per l'aria ïo poggi
Nel cerchio della luna, o in paradiso,
Che'l mio non credo che tant' alto alloggi.
Nè bei vostri occhi, e nel' sereno viso,
Nel' sen d'avorio, e alabastrini poggi
Se ne và errando; ed io con questa lubbia
Lo corro; se vi par, ch'io l'o r'abbia.

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent se faire quelque idée de ces strophes par la version française.

Oh si quelqu'un voulait monter pour moi
Au paradis! s'il y pouvait reprendre
Mon sens commun! s'il daignait me le rendre!...
Belle Aglaé je l'ai perdu pour toi;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même;
C'est ton ouvrage : on est fou quand on aime.
Pour retrouver mon esprit égaré
Il ne faut pas faire un si long voyage.
Tes yeux l'ont pris, il en est éclairé,
Il est errant sur ton charmant visage.
Sur ton beau sein ce trône des amours
Il m'abandonne. Un seul regard peut-être;
Un seul baiser peut le rendre à son maître;
Mais sous tes loix il restera toûjours.

Ce *molle & facetum* de l'*Arioste*, cette urbanité, cet atticisme, cette bonne plaisanterie répandue dans tous ses chants, n'ont été ni rendues ni même senties par *Mirabaud* son traducteur, qui ne s'est pas douté que l'*Arioste* raillait de toutes ses imagina-

tions. Voyez ſeulement le prologue du vingt-quatriéme chant.

Chi mette il pie ſù l'amoroſa pania
C'erchi ritrarlo e non v'invechi l'ale.
Che non e in ſomma amor ſe non inſania
A giudicio dè ſavii, univerſale.
E ſe ben, come Orlando, ogni un' Smania,
Suo furor moſtra a qualche altro ſegnale
E quale é di pazzia ſegno piu eſpreſſo
Che per altri voler, perde ſe ſteſſo?

✿ ✿

Vari gli effetti ſon'; ma la pazzia
E tutta una pero che gli fa uſcire.
Gli è come una gran ſelva ove la via
Conviene a forza a chi va fallire.
Chi ſù, chi giù, qui quà, qui là travia
Per concludere in ſomma, ïo vi vo dire
A chi in amor s'invecchia, oltre ogni pena
Si convengon i ceppi, e la catena.

✿ ✿

Ben me ſi potria dir, frate du vaï
L'altrui moſtrando, e non vedi il tuo fallo.
Jo vi reſpondo che comprendo aſſaï
Or che di mente ho lucido intervallo
Ed ho gran' cura (e eſpero farlo omaï)
Di ripoſar mi, e d'uſcir fuor di ballo.
Ma toſto far come vorei, no'l poſſo.
Che'l male è penetrato infino all'oſſo.

Voici comme *Mirabaud* traduit ſérieuſement cette plaiſanterie.

„ Que celui qui a mis le pied ſur les gluaux de
„ l'amour tâche de l'en tirer promptement, & de n'y
„ pas laiſſer engluer ſes aîles; car au jugement una-
„ nime des plus ſages, l'amour eſt une vraie folie.
„ Quoique tous ceux qui s'y abandonnent comme
„ *Roland* ne deviennent pas furieux, il n'y en a
„ cependant pas un ſeul qui ne faſſe voir combien
„ ſa raiſon eſt égarée.

„ Les effets de cette manie ſont différens, mais
„ une même cauſe les produit, c'eſt comme une
„ épaiſſe forêt où l'un prend à droite, l'autre prend à
„ gauche; ſans compter enfin toutes les autres pei-
„ nes que l'amour fait ſouffrir, il nous ôte encor
„ la liberté & nous charge de fers.

„ Quelqu'un me dira peut-être, Eh mon ami, pre-
„ nez pour vous-même les avis que vous donnez
„ aux autres. C'eſt bien auſſi mon deſſein à préſent
„ que la raiſon m'éclaire; je ſonge à m'affranchir
„ d'un joug qui me pèſe, & j'eſpère que j'y parvien-
„ drai. Il eſt pourtant vrai que le mal étant fort en-
„ raciné, il me faudra pour en guérir beaucoup plus
„ de tems que je ne voudrais. "

Je crois reconnaître davantage l'eſprit de l'*Arioſte* dans cette imitation faite par un auteur inconnu.

Qui dans la glû du tendre amour s'empêtre,
De s'en tirer n'eſt pas longtems le maître;
On s'y démène, on y perd ſon bon ſens,
Témoin Roland & d'autres perſonnages.
Tous gens de bien, mais fort extravagans,
Ils ſont tous fous; ainſi l'ont dit les ſages.
Cette folie a différens effets,
Ainſi qu'on voit dans de vaſtes forêts,
A droite, à gauche errer à l'avanture,
Des pélerins au gré de leur monture,

Leur grand plaisir est de se fourvoier ;
Et pour leur bien je voudrais les lier.

A ce propos quelqu'un me dira, Frère,
C'est bien prêché ; mais il falait te taire.
Corrige-toi sans sermonner les gens.
Oui, mes amis, oui, je suis très coupable,
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
Je prétends bien changer avec le tems,
Mais jusqu'ici le mal est incurable.

Quand je dis que l'*Arioste* égale *Homère* dans la description des combats, je n'en veux pour preuve que ces vers.

Suona l'un brando, e l'altro, or basso, or alto :
Il martel di Vulcano era più tardo
Nella spelunca affumicata, dove
Battea all'incude i folgori di giove.

. . . .
. . . .

Aspro concento, orribile armonia
D'alte querele, d'ululi, e di strida
Della misera gente, che peria
Nel fondo, per cagion della sua guida ;
Istranamente concordar s'udia
Col fiero suon della fiama omicida.

. . . .
. . . .

L'alto rumor delle sonore trombe
Di timpani, e di barbari stromenti
Giunte al continuo suon d'archi, di frombe
Di machine, di ruote, e di tormenti,
E quel, di che più par che'l ciel ribombe
Gridi, tumulti, gemiti, e lamenti

Rendono

Rendono un' altro suon, ch'a quel s'accorda
Con che i vicin, cadendo, il nilo assorda.

. . . .

. . . .

Alle squallide ripe dell'acheronte
Sciolta del corpo, piu freddo che ghiaccio,
Bestemmiando fuggi l'alma sdegnosa
Che fù si altera al mondo, e si orgogliosa.

Voici une faible traduction de ces beaux vers.

Entendez-vous leur armure guerrière
Qui retentit des coups de cimetère !
Moins violens, moins prompts sont les marteaux
Qui vont frappant les célestes carreaux,
Quand tout noirci de fumée & de poudre
Au mont Etna Vulcain forge la foudre.

. . . .

. . . .

Concert horrible, exécrable harmonie,
De cris aigus & de longs hurlemens,
Du bruit des cors, des plaintes des mourans,
Et du fracas des maisons embrasées
Que sous leurs toits la flamme a renversées.
Les instrumens de ruine & de mort
Volans en foule & d'un commun effort,
Et la trompette organe du carnage
De plus d'horreur emplissent ce rivage,
Que n'en ressent l'étonné voyageur
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des cieux qu'il touche & qu'il inonde,
Sur cent rochers précipiter son onde.

. . . .

. . . .

Alors, alors cette ame ſi terrible,
Impitoyable, orgueilleuſe, inflexible
Fuit de ſon corps & ſort en blaſphémant,
Superbe encor à ſon dernier moment,
Et défiant les éternels abîmes
Où s'engloutit la foule de ſes crimes.

Il a été donné à l'*Arioſte* d'aller & de revenir de ces deſcriptions terribles aux peintures les plus voluptueuſes, & de ces peintures à la morale la plus ſage. Ce qu'il a de plus extraordinaire encor, c'eſt d'intéreſſer vivement pour les héros & les héroïnes dont il parle, quoi qu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a preſque autant d'événemens touchans dans ſon poëme que d'avantures groteſques; & ſon lecteur s'accoutume ſi bien à cette bigarrure, qu'il paſſe de l'une à l'autre ſans en être étonné.

Je ne ſais quel plaiſant a fait courir le premier ce mot prétendu du cardinal d'Eſt, *Meſſer Lodovico dove avete pigliato tante coglionerie?* Le cardinal aurait dû ajouter, *Dove avete pigliato tante coſe divine?* Auſſi eſt-il appellé en Italie *Il divino Arioſto.*

Il fut le maître du *Taſſe*. L'*Armide* eſt d'après l'*Alcine*. Le voyage des deux chevaliers qui vont deſenchanter *Renaud*, eſt abſolument imité du voyage d'*Aſtolphe*. Et il faut avouer encor que les imaginations fantaſques qu'on trouve ſi ſouvent dans le poëme de *Roland le furieux*, ſont bien plus convenables à un ſujet mêlé de ſérieux & de plaiſant, qu'au poëme ſérieux du *Taſſe*, dont le ſujet ſemblait exiger des mœurs plus ſévères.

Ne paſſons pas ſous ſilence un autre mérite qui n'eſt propre qu'à l'*Arioſte*; je veux parler des charmans prologues de tous ſes chants.

Je n'avais pas oſé autrefois le compter parmi les poëtes épiques; je ne l'avais regardé que comme le

premier des grotesques ; mais en le relisant je l'ai trouvé aussi sublime que plaisant ; & je lui fais très humblement réparation. Il est très vrai que le pape *Léon X* publia une bulle en faveur de l'*Orlando furioso*, & déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poëme. Je ne veux pas encourir l'excommunication.

C'est un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'est un rare mérite dans le *Tasse* & dans l'*Arioste* que des poëmes si longs, non-seulement rimés, mais rimés en stances, en rimes croisées, ne fatiguent point l'oreille, & que le poëte ne paraisse presque jamais gêné.

Le *Trissin* au contraire, qui s'est délivré du joug de la rime, semble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie & d'élégance.

Spencer en Angleterre voulut rimer en stances son poëme de *la fée Reine* ; on l'estima, & personne ne le put lire.

Je crois la rime nécessaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur langue une mélodie sensible, marquée par les longues & par les brèves, & qui ne peuvent employer ces dactyles & ces spondées qui font un effet si merveilleux dans le latin.

Je me souviendrai toûjours que je demandai au célèbre *Pope*, pourquoi *Milton* n'avait pas rimé son *Paradis perdu* ; & qu'il me répondit, *Becaufe be could not*, parce qu'il ne le pouvait pas.

Je suis persuadé que la rime irritant, pour ainsi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élancemens que d'entraves ; qu'en le forçant de tourner sa pensée en mille manières, elle l'oblige aussi de penser avec plus de justesse, & de s'exprimer avec plus de

correction. Souvent l'artiste en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, & sentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produisent, croit y suppléer par des images gigantesques qui ne sont point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté surmontée.

Pour les poëmes en prose, je ne sais ce que c'est que ce monstre. Je n'y vois que l'impuissance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me proposât un concert sans instrumens. Le *Cassandre* de *La Calprenède* sera, si l'on veut, un poëme en prose; j'y consens; mais dix vers du *Tasse* valent mieux.

DE MILTON.

Si *Boileau*, qui n'entendit jamais parler de *Milton*, absolument inconnu de son tems, avait pu lire le *Paradis perdu*, c'est alors qu'il aurait pu dire comme du *Tasse*:

Quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toûjours hurlant contre les cieux!

Une épisode du *Tasse* est devenue le sujet d'un poëme entier chez l'auteur Anglais; celui-ci a étendu ce que l'autre avait jetté avec discrétion dans la fabrique de son poëme.

Je me livre au plaisir de transcrire ce que dit le *Tasse* au commencement du quatriéme chant.

Quinci avendo pur tutto il pensier volto
A recar né cristiani ultima doglia;
Che sia comanda il popol suo racolto,
(Concilio orrendo) entro la regia soglia.
Come sia pur leggiera impresa (ahi stolto)
Il repugnare alla divina voglia:

Stolto, ch'al ciel s'agguaglia, e'n obblio pone,
Come di dio la destra irata tuone.

✵ ✵

Chiama gli abitator' dell'ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba;
Trèman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.
Nè stridendo così dalle superne
Regione del cielo il folgor piomba;
Nè sì scossa giàmai trema la terra,
Quand i vapori in sen gravida serra.

✵ ✵

Orrida maestà nel fero aspetto
Terrore accresce, e più superbo il rende.
Rosseggian gli occhi; e di veneno infetto,
Come infausta cometa, il guardo splende.
Gli involve il mento, e sù l'irsuto petto
Ispida, e folta la gran barba scende.
Ed in guisa di voragine profonda,
S'apre la bocca d'atro sangue immonda.

✵ ✵

Quali i fumi sulfurei, ed infiammati
Escon di mongibello, e'l puzzo, e'l tuono;
Tal della fera bocca i negri fiati,
Tale il fetore, e le faville sono.
Mentre ei parlava, Cerbero i latrati
Ripresse, e l'Idra si fe' muta al suono:
Restò Cocito, e ne tremar' gli abissi,
E in questi detti il gran rimbombo udissi.

✵ ✵

Tartarei numi, di seder più degni
Là sovra il sole, ond' è l'origin vostra,
Che meco già da' più felici regni
Spinse il gran caso in questa orribil chiostra;
Gli antichi altrui sospetti, e i fieri sdegni
Noti son troppo, e l'alta impresa nostra.
Or colui regge a suo voler le stelle,
E noi siam giudicate alme rubelle.



Ed in vece del di sereno, e puro,
Dell'aureo sol, degli stellati giri,
N'hà qui rinchiusi in questo abisso oscuro;
Ne' vol, ch'al primo onor per noi s'aspiri.
E poscia (ahi quanto a ricordarlo è duro,
Questo è quel, che più inaspra i miei martiri.)
Nè bei seggi celesti hà l'uom chiamato,
L'uom' vile, e di vil fango in terra nato.

Tout le poëme de *Milton* semble fondé sur ces vers, qu'il a même entiérement traduits. Le *Tasse* ne s'appesantit point sur les ressorts de cette machine, la seule peut-être que l'austérité de sa religion, & le sujet d'une croisade dussent lui fournir. Il quitte le diable le plutôt qu'il peut, pour présenter son *Armide* aux lecteurs; l'admirable *Armide*, digne de l'*Alcine* de l'*Arioste* dont elle est imitée. Il ne fait point tenir de longs discours à *Belial*, à *Mammon*, à *Belzébuth*, à *Satan*.

Il ne fait point bâtir une salle pour les diables; il n'en fait pas des géants pour les transformer en pygmées, afin qu'ils puissent tenir plus à l'aise dans la salle. Il ne déguise point enfin *Satan* en cormoran & en crapaud.

Qu'auraient dit les cours & les savans de l'ingénieuse Italie, si le *Tasse*, avant d'envoyer l'esprit

de ténèbres exciter *Hidraot* le père d'*Armide* à la vengeance, se fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la mort & le péché; si le péché lui avait appris qu'il était sa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête; qu'ensuite il devint amoureux de sa fille; qu'il en eut un enfant qu'on appella *la mort*; que la mort (qui est supposée masculin) coucha avec le péché, (qui est supposé féminin) & qu'elle lui fit une infinité de serpens qui rentrent à toute heure dans ses entrailles, & qui en sortent.

De tels rendez-vous, de telles jouïssances sont aux yeux des Italiens de singuliers épisodes d'un poëme épique. Le *Tasse* les a négligés, & il n'a pas eu la délicatesse de transformer *Satan* en crapaud, pour mieux instruire *Armide*.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons & des mauvais anges que *Milton* a imitée, de la gigantomachie de *Claudien*? *Gabriel* consume deux chants entiers à raconter les batailles données dans le ciel contre DIEU même; & ensuite la création du monde. On s'est plaint que ce poëme ne soit presque rempli que d'épisodes; & quels épisodes! C'est *Gabriel* & *Satan* qui se disent des injures; ce sont des anges qui se font la guerre dans le ciel, & qui la font à DIEU. Il y a dans le ciel des dévots & des espèces d'athées. *Abdiel*, *Ariel*, *Arioc*, *Rimiel*, combattent *Moloch*, *Belzébuth*, *Nisroch*; on se donne de grands coups de sabre; on se jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent, & les neiges qui couvrent leurs cîmes, & les rivières qui coulent à leurs pieds. C'est-là, comme on voit, la belle & simple nature!

On se bat dans le ciel à coups de canons; encor cette imagination est-elle prise de l'*Arioste*; mais l'*Arioste* semble garder quelque bienséance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs Italiens & Français. Nous n'avons garde de porter

notre jugement ; nous laiſſons chacun ſentir du dégoût ou du plaiſir à ſa fantaiſie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des géants contre les Dieux, ſemble plus raiſonnable que celle des anges, ſi le mot de *raiſonnable* peut convenir à de telles fictions. Les géants de la fable étaient ſuppoſés les enfans du ciel & de la terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des Dieux, auxquels ils étaient égaux en force & en puiſſance. Ces Dieux n'avaient point créé les Titans ; ils étaient corporels comme eux ; mais il n'en eſt pas ainſi dans notre religion. DIEU eſt un être pur, infini, tout-puiſſant, créateur de toutes choſes, à qui ſes créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Auſſi cette imitation de la guerre des géants, cette fable des anges révoltés contre DIEU même, ne ſe trouve que dans les livres apocryphes attribués à *Enoch* dans le premier ſiécle de notre ère vulgaire, livre digne de toute l'extravagance du rabiniſme.

Milton a donc décrit cette guerre. Il y a prodigué les peintures les plus hardies. Ici ce ſont des anges à cheval, & d'autres qu'un coup de ſabre coupe en deux, & qui ſe rejoignent ſur le champ ; là c'eſt la mort qui *lève le nez pour renifler l'odeur des cadavres* qui n'exiſtent pas encore. Ailleurs elle frappe de *ſa maſſue pétrifique ſur le froid & ſur le ſec.* Plus loin c'eſt le froid, le chaud, le ſec & l'humide qui ſe diſputent l'empire du monde, & qui *conduiſent en bataille rangée des embrions d'atomes.* Les queſtions les plus épineuſes de la plus rebutante ſcholaſtique, ſont traitées en plus de vingt endroits dans les termes mêmes de l'école. Des diables en enfer s'amuſent à diſputer ſur la grace, ſur le libre arbitre, ſur la prédeſtination, tandis que d'autres jouent de la flûte.

Au milieu de ces inventions, il ſoumet ſon imagination poëtique, & la reſtraint à paraphraſer dans deux chants, les premiers chapitres de la Genèſe.

God ſaw the light was good.
And light from darkneſs divided
Light the day and darkneſs night he nam'd.
Again god ſaid let be the firmament...
And ſaw that it was good....

C'eſt un reſpect qu'il montre pour l'ancien Teſtament, ce fondement de notre ſainte religion.

Nous croyons avoir une traduction exacte de *Milton*, & nous n'en avons point. On a retranché, ou entiérement altéré plus de deux cent pages qui prouveraient la vérité de ce que j'avance.

En voici un précis que je tire du cinquiéme chant.

Après qu'*Adam* & *Eve* ont récité le pſaume CXLVIII, l'ange *Raphaël* deſcend du ciel ſur ſes ſix aîles, & vient leur rendre viſite; & *Eve* lui prépare à dîner.
„ Elle écraſe des grappes de raiſins & en fait du vin
„ doux qu'on appelle *mouſt*; & de pluſieurs graines,
„ & des doux pignons preſſés, elle tempéra de dou-
„ ces crêmes..... L'ange lui dit, Bonjour, & ſe
„ ſervit de la ſainte ſalutation dont il uſa longtems
„ après envers *Marie* la ſeconde *Eve*; Bonjour, mère
„ des hommes, dont le ventre fécond remplira le
„ monde de plus d'enfans qu'il n'y a de différens
„ fruits des arbres de DIEU entaſſés ſur ta table.
„ La table était un gazon & des ſiéges de mouſſe
„ tout autour, & ſur ſon ample quarré d'un bout à
„ l'autre tout l'automne était empilé, quoique le prin-
„ tems & l'automne danſaſſent dans ce lieu par la
„ main. Ils firent quelque tems converſation ſans crain-
„ dre que le dîner ſe refroidît. (*d*) Enfin, notre pre-
„ mier père commença ainſi.

(*d*) Mot pour mot; *Nor fear'd leaſt dinner cool'd.*

„ Envoyé céleste, qu'il vous plaise goûter des pré-
„ sens que notre noûrricier, dont descend tout bien
„ parfait & immense, a fait produire à la terre pour
„ notre nourriture & pour notre plaisir ; alimens
„ peut-être insipides pour des natures spirituelles.
„ Je sais seulement qu'un père céleste les donne
„ à tous.

„ A quoi l'ange répondit, Ce que celui, dont
„ les louanges soient chantées, donne à l'homme en
„ partie spirituel, n'est pas trouvé un mauvais mets
„ par les purs esprits ; & ces purs esprits, ces subs-
„ tances intelligentes, veulent aussi des alimens ainsi
„ qu'il en faut à votre substance raisonnable. Ces
„ deux substances contiennent en elles toutes les fa-
„ cultés basses des sens par lesquelles elles enten-
„ dent, voyent, flairent, touchent, goûtent, digè-
„ rent ce qu'elles ont goûté, en assimilent les par-
„ ties, & changent les choses corporelles en incor-
„ porelles. Car, vois-tu, tout ce qui a été créé doit
„ être soutenu & nourri ; les élémens les plus gros-
„ siers alimentent les plus purs ; la terre donne à
„ manger à la mer, la terre & la mer à l'air ; l'air
„ donne de la pâture aux feux éthérés, & d'abord à
„ la lune, qui est la plus proche de nous ; c'est de-là
„ qu'on voit sur son visage rond ses taches & ses
„ vapeurs non encor purifiées, & non encor tour-
„ nées en sa substance. La lune aussi exhale de la
„ nourriture de son continent humide aux globes
„ plus élevés. Le soleil qui départ sa lumière à tous,
„ reçoit aussi de tous en récompense son aliment en
„ exaltations humides, & le soir il soupe avec l'o-
„ céan....... Quoique dans le ciel les arbres de
„ vie portent un fruit d'ambroisie, quoique nos vi-
„ gnes donnent du nectar ; quoique tous les matins
„ nous brossions les branches d'arbres couvertes d'une
„ rosée de miel, quoique nous trouvions le terrain
„ couvert de graines perlées, cependant DIEU a
„ tellement varié ici ses présens, & de nouvelles dé-

„ lices, qu'on peut les comparer au ciel. Soyez sûrs
„ que je ne ferai pas assez délicat pour n'en pas tâter
„ avec vous.

„ Ainsi ils se mirent à table, & tombèrent sur les
„ viandes; & l'ange n'en fit pas seulement semblant;
„ il ne mangea pas en mystère, selon la glose com-
„ mune des théologiens, mais avec la vive dépêche
„ d'une faim très réelle, avec une chaleur concoctive
„ & transubstantive; le superflu du dîner transpire ai-
„ sément dans les pores des esprits; il ne faut pas
„ s'en étonner puisque l'empirique alchymiste avec
„ son feu de charbon & de suie peut changer, ou
„ croit pouvoir changer l'écume du plus grossier mé-
„ tal en or aussi parfait que celui de la mine.

„ Cependant *Eve* servait à table toute nue, & cou-
„ ronnait leurs coupes de liqueurs délicieuses; ô
„ innocence! méritant paradis! c'était alors plus que
„ jamais que les enfans de DIEU auraient été excu-
„ sables d'être amoureux d'un tel objet; mais dans
„ leurs cœurs l'amour régnait sans débauche. Ils ne
„ connaissaient pas la jalousie, enfer des amans ou-
„ tragés. "

Voilà ce que les traducteurs de *Milton* n'ont point du tout rendu; voilà ce dont ils ont supprimé les trois quarts, & atténué tout le reste. C'est ainsi qu'on en a usé quand on a donné des traductions de quelques tragédies de *Shakespear*; elles sont toutes mutilées, & entiérement méconnaissables. Nous n'avons aucune traduction fidelle de ce célèbre auteur dramatique que celle des trois premiers actes de son *Jules César*, imprimée à la suite de *Cinna*, dans l'édition du *Corneille* avec des commentaires.

Virgile annonce les destinées des descendans d'*Enée*, & les triomphes des Romains. *Milton* prédit le destin des enfans d'*Adam*; c'est un objet plus

grand, plus intéressant pour l'humanité; c'est prendre pour son sujet l'histoire universelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du peuple Juif dans l'onziéme & douziéme chants; & voici mot-à-mot ce qu'il dit du reste de la terre.

„ L'ange *Michel* & *Adam* montèrent dans la *vi-*
„ *sion de* DIEU; c'était la plus haute montagne du
„ paradis terrestre, du haut de laquelle l'hémisphère
„ de la terre s'étendait dans l'aspect le plus ample
„ & le plus clair. Elle n'était pas plus haute, ni ne
„ présentait un aspect plus grand que celle sur la-
„ quelle le diable emporta le second *Adam* dans le
„ désert, pour lui montrer tous les royaumes de la
„ terre & leur gloire. Les yeux d'*Adam* pouvaient
„ commander de-là toutes les villes d'ancienne &
„ de moderne renommée; sur le siége du plus puis-
„ sant empire, depuis les futures murailles de Com-
„ balu capitale du grand-kan du Catai, & de Sa-
„ marcande sur l'Oxus, trône de *Tamerlan*, à Pé-
„ kin des rois de la Chine, & de-là à Agra, & de-là
„ à Lahor du grand-mogol jusqu'à la Chersonèse d'or,
„ où jusqu'au siége du Persan dans Ecbatane, & de-
„ puis dans Ispahan, ou jusqu'au czar Russe dans
„ Moscou, ou au sultan venu du Turkestan dans
„ Bisance. Ses yeux pouvaient voir l'empire du Né-
„ gus jusqu'à son dernier port Ercoco, & les royau-
„ mes maritimes Mombaza, Quiloa & Melinde, &
„ Sofala qu'on croit Ophir, jusqu'au royaume de
„ Congo & Angola plus au sud. Ou bien de-là il
„ voyait depuis le fleuve Niger jusqu'au mont Atlas,
„ les royaumes d'Almanzor, de Fez & de Maroc,
„ Sus, Alger, Tremizen, & de-là l'Europe à l'endroit
„ d'où Rome devait gouverner le monde. Peut-être
„ il vit en esprit le riche Mexique siége de *Mote-*
„ *zume*, & Cusco dans le Pérou plus riche siége
„ d'*Atabalipa*, & la Guiane non encor dépouillée,
„ dont la capitale est appellée *Eldorado* par les Es-
„ pagnols. " . . . .

Après avoir fait voir tant de royaumes aux yeux d'*Adam*, on lui montre auffi-tôt un hôpital; & l'auteur ne manque pas de dire, que c'eft un effet de la gourmandife d'*Eve*.

„ Il vit un lazaret où gifait nombre de malades,
„ fpafmes hideux, empreintes douloureufes, maux de
„ cœur, d'agonie, toutes les fortes de fiévres, con-
„ vulfions, epilepfies, terribles cathares, pierres &
„ ulcères dans les inteftins, douleurs de coliques,
„ frénéfies diaboliques, mélancolies foupirantes,
„ folies lunatiques, atrophies, marafmes, pefte
„ dévorante au loin, hydropifies, afthmes, rhu-
„ mes, &c. "

Toute cette vifion femble une copie de l'*Ariofte*; car *Aftolphe*, monté fur l'hypogriphe, voit en volant tout ce qui fe paffe fur les frontières de l'Europe & fur toute l'Afrique. Peut-être, fi on l'ofe dire, la fiction de l'*Ariofte* eft plus vraifemblable que celle de fon imitateur; car en volant il eft tout naturel qu'on voye plufieurs royaumes l'un après l'autre; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que *Milton* ne favait pas l'optique; mais cette critique eft injufte; il eft très permis de feindre qu'un efprit célefte découvre au père des hommes les deftinées de fes defcendans. Il n'importe que ce foit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins eft grande & belle.

Voici comme finit ce poëme.

La mort & le péché conftruifent un large pont de pierre qui joint l'enfer à la terre pour leur commodité & pour celle de *Satan*, quand ils voudront faire leur voyage. Cependant *Satan* revole vers les diables par un autre chemin; il vient rendre compte à fes vaf-

ſaux du ſuccès de ſa commiſſion ; il harangue les diables, mais il n'eſt reçu qu'avec des ſifflets. DIEU le change en grand ſerpent, & ſes compagnons deviennent ſerpens auſſi.

Il eſt aiſé de reconnaître dans cet ouvrage, au milieu de ſes beautés, je ne ſais quel eſprit de fanatiſme & de férocité pédanteſque qui dominaient en Angleterre du tems de *Cromwell*, lorſque tous les Anglais avaient la bible & le piſtolet à la main. Ces abſurdités théologiques dont l'ingénieux *Buttler* auteur d'*Hudibras* s'eſt tant moqué, furent traitées ſérieuſement par *Milton*. Auſſi cet ouvrage fut-il regardé par toute la cour de *Charles II* avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'auteur.

Milton avait été quelque tems ſecrétaire pour la langue latine du parlement appellé le *rump*, ou le *croupion*. Cette place fut le prix d'un livre latin en faveur des meurtriers du roi *Charles I*; livre (il faut l'avouer) auſſi ridicule par le ſtile que déteſtable par la matière; livre où l'auteur raiſonne à-peu-près, comme lorſque, dans ſon *Paradis perdu*, il fait digérer un ange, & fait paſſer les excrémens par inſenſible tranſpiration; lorſqu'il fait coucher enſemble le péché & la mort, lorſqu'il transforme ſon *Satan* en cormoran & en crapaud, lorſqu'il fait des diables géants, qu'il change enſuite en pygmées pour qu'ils puiſſent raiſonner plus à l'aiſe & parler de controverſe, &c.

Si on veut un échantillon de ce libelle ſcandaleux qui le rendit ſi odieux, en voici quelques-uns. *Saumaiſe* avait commencé ſon livre en faveur de la maiſon *Stuart* & contre les régicides, par ces mots.

L'horrible nouvelle du parricide commis en Angleterre, a bleſſé depuis peu nos oreilles & encor plus nos cœurs.

Milton répond à Saumaise, *Il faut que cette horrible nouvelle ait eu une épée plus longue que celle de St. Pierre qui coupa une oreille à Malchus, ou les oreilles hollandaises doivent être bien longues pour que le coup ait porté de Londres à la Haye; car une telle nouvelle ne pouvait blesser que des oreilles d'âne.*

Après ce singulier préambule, *Milton* traite de *pusillanimes* & de *lâches*, les larmes que le crime de la faction de *Cromwell* avait fait répandre à tous les hommes justes & sensibles. *Ce sont*, dit-il, *des larmes telles qu'il en coula des yeux de la nymphe Salmacis, qui produisirent la fontaine dont les eaux énervaient les hommes, les dépouillaient de leur virilité, leur ôtaient le courage, & en faisaient des hermaphrodites.* Or Saumaise s'appellait *Salmasius* en latin: *Milton* le fait descendre de la nymphe *Salmacis*. Il l'appelle *eunuque* & *hermaphrodite*, quoiqu'hermaphrodite soit le contraire d'eunuque. Il lui dit que ses pleurs sont ceux de *Salmacis* sa mère, & qu'ils l'ont rendu infame.

Infamis ne quem male fortibus undis
Salmacis enervet.

On peut juger si un tel pédant atrabilaire, défenseur du plus énorme crime, put plaire à la cour polie & délicate de *Charles II*, aux lords *Rochester*, *Roscommon*, *Bukingkam*, aux *Waller*, aux *Couley*, aux *Congrèves*, aux *Wicherley*. Ils eurent tous en horreur l'homme & le poëme. A peine même fut-on que le *Paradis perdu* existait. Il fut totalement ignoré en France aussi-bien que le nom de l'auteur.

Qui aurait osé parler aux *Racines*, aux *Despréaux*, aux *Molières*, aux *La Fontaine* d'un poëme épique sur *Adam & Eve?* Quand les Italiens l'ont connu, ils ont peu estimé cet ouvrage moitié théologique & moitié diabolique, où les anges & les diables parlent pendant des chants entiers. Ceux qui savent par cœur l'*Arioste* & le *Tasse*, n'ont pu écouter les sons durs

de *Milton*. Il y a trop de diſtance entre la langue italienne & l'anglaiſe.

Nous n'avions jamais entendu parler de ce poëme en France, avant que l'auteur de la *Henriade* nous en eût donné une idée dans le neuviéme chapitre de ſon *Eſſai ſur le poëme épique*. Il fut même le premier (ſi je ne me trompe) qui nous fit connaître les poëtes Anglais, comme il fut le premier qui expliqua les découvertes de *Newton* & les ſentimens de *Locke*. Mais quand on lui demanda ce qu'il penſait du génie de *Milton*, il répondit, *Les Grecs recommandaient aux poëtes de ſacrifier aux graces, Milton a ſacrifié au diable.*

On ſongea alors à traduire ce poëme épique anglais dont Mr. de *Voltaire* avait parlé avec beaucoup d'éloges à certains égards. Il eſt difficile de ſavoir préciſément qui en fut le traducteur. On l'attribue à deux perſonnes qui travaillérent enſemble; mais on peut aſſurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidélement. Nous l'avons déja fait voir, & il n'y a qu'à jetter les yeux ſur le début du poëme pour en être convaincu.

„ Je chante la déſobéïſſance du premier homme, „ & les funeſtes effets du fruit défendu. La perte „ d'un paradis, & le mal de la mort triomphant ſur „ la terre, juſqu'à-ce qu'un DIEU-homme vienne ju- „ ger les nations, & nous rétabliſſe dans le ſéjour „ bienheureux.

Il n'y a pas un mot dans l'original qui réponde exactement à cette traduction. Il faut d'abord conſidérer qu'on ſe permet dans la langue anglaiſe des inverſions que nous ſouffrons rarement dans la nôtre. Voici mot-à-mot le commencement de ce poëme de *Miltōn*.

„ La premiére déſobéïſſance de l'homme, & le fruit „ de l'arbre défendu, dont le goût porta la mort dans „ le

„ le monde, & toutes nos misères avec la perte „ d'Eden, jusqu'à-ce qu'un plus grand-homme nous „ rétablît (*e*) & regagnât notre demeure heureuse; „ Muse céleste, c'est-là ce qu'il faut chanter. “

Il y a de très beaux morceaux sans doute dans ce poëme singulier; & j'en reviens toûjours à ma grande preuve, c'est qu'ils sont retenus en Angleterre par quiconque se pique d'un peu de littérature. Tel est ce monologue de *Satan*, lorsque s'échappant du fond des enfers, & voyant pour la première fois notre soleil sortant des mains du créateur, il s'écrie:

„ Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
„ Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
„ Jour qui fais mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent,
„ Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
„ Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit,
„ Qui fais pâlir le front des astres de la nuit;
„ Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
„ Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
„ Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
„ Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi;
„ Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.
„ Hélas! je fus ingrat, c'est-là mon plus grand crime.
„ J'osai me révolter contre mon créateur,
„ C'est peu de me créer, il fut mon bienfaicteur;
„ Il m'aimait: j'ai forcé sa justice éternelle
„ D'appesantir son bras sur ma tête rebelle;
„ Je l'ai rendu barbare en sa sévérité,
„ Il punit à jamais, & je l'ai mérité.

(*e*) Il y a dans plusieurs éditions, *Restore us and regaind*. J'ai choisi cette leçon comme la plus naturelle. Il y a dans l'original, *La première désobéissance de l'homme*, &c. *Chantez, muse céleste*. Mais cette inversion ne peut être adoptée dans notre langue.

„ Mais si le repentir pouvait obtenir grace !...
„ Non, rien ne fléchira ma haine & mon audace ;
„ Non, je déteste un maître ; & sans doute il vaut mieux
„ Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux.

Les amours d'*Adam* & d'*Eve* sont traités avec une mollesse élégante & même attendrissante, qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur, & du stile souvent raboteux de *Milton.*

Du reproche de plagiat fait à Milton.

Quelques-uns l'ont accusé d'avoir pris son poëme dans la tragédie du *Bannissement d'Adam* de Grotius, & dans la *Sarcotis* du jésuite Mazénius, imprimée à Cologne en 1654 & en 1661, longtems avant que Milton donnât son *Paradis perdu.*

Pour *Grotius*, on savait assez en Angleterre que *Milton* avait transporté dans son poëme épique anglais quelques vers latins de la tragédie d'*Adam.* Ce n'est point du tout être plagiaire ; c'est enrichir sa langue des beautés d'une langue étrangère. On n'accusa point *Euripide* de plagiat pour avoir imité dans un chœur d'*Iphigénie* le second livre de l'*Iliade* ; au contraire, on lui sut très bon gré de cette imitation, qu'on regarda comme un hommage rendu à *Homère* sur le théatre d'Athènes.

Virgile n'essuya jamais de reproche pour avoir heureusement imité dans l'*Enéide* une centaine de vers du premier des poëtes Grecs.

On a poussé l'accusation un peu plus loin contre *Milton.* Un Ecossais nommé Mr. *Lauder*, très attaché à la mémoire de *Charles I*, que *Milton* avait insultée avec l'acharnement le plus grossier, se crut en droit de flétrir la mémoire de l'accusateur de ce monarque. On prétendait que *Milton* avait fait une infame

fourberie pour ravir à *Charles I* la triste gloire d'être l'auteur de l'*Eikon Basilike*, livre longtems cher aux royalistes, & que *Charles I* avait, dit-on, composé dans sa prison pour servir de consolation à sa déplorable infortune.

Lauder voulut donc vers l'année 1752 commencer par prouver que *Milton* n'était qu'un plagiaire, avant de prouver qu'il avait agi en faussaire contre la mémoire du plus malheureux des rois; il se procura des éditions du poëme de *Sarcotis*. Il paraissait évident que *Milton* en avait imité quelques morceaux, comme il avait imité *Grotius* & le *Tasse*.

Mais *Lauder* ne s'en tint pas là; il déterra une mauvaise traduction en vers latins du *Paradis perdu* du poëte Anglais; & joignant plusieurs vers de cette traduction à ceux de *Mazénius*, il crut rendre par-là l'accusation plus grave, & la honte de *Milton* plus complette. Ce fut en quoi il se trompa lourdement; sa fraude fut découverte. Il voulait faire passer *Milton* pour un faussaire, & lui-même fut convaincu de l'être. On n'examina point le poëme de *Mazénius*, dont il n'y avait alors que très peu d'exemplaires en Europe. Toute l'Angleterre convaincue du mauvais artifice de l'Ecossais, n'en demanda pas davantage. L'accusateur confondu fut obligé de désavouer sa manœuvre & d'en demander pardon.

Depuis ce tems on imprima une nouvelle édition de *Mazénius* en 1757. Le public littéraire fut surpris du grand nombre de très beaux vers dont la *Sarcotis* était parsemée. Ce n'est à la vérité qu'une longue déclamation de collège sur la chûte de l'homme. Mais l'exorde, l'invocation, la description du jardin d'Eden, le portrait d'*Eve*, celui du diable, sont précisément les mêmes que dans *Milton*. Il y a bien plus, c'est le même sujet, le même nœud, la même catastrophe. Si le diable veut dans *Milton*

se venger sur l'homme du mal que DIEU lui a fait, il a précisément le même dessein chez le jésuite *Mazénius*; & il le manifeste dans des vers dignes peut-être du siécle d'*Auguste*.

Semel excidimus crudelibus astris,
Et conjuratas involvit terra cohortes.
Fata manent, tenet & superos oblivio nostri;
Indecore premimur, vulgi tolluntur inertes
Ac viles animæ, cæloque fruuntur aperto.
Nos divum soboles, patriaque in sede locandi
Pellimur exilio, mæstoque Acheronte tenemur.
Heu! dolor & superum decreta indigna! fatiscat
Orbis & antiquo turbentur cuncta tumultu,
Ac redeat deforme chaos; Styx atra ruinam
Terrarum excipiat, fatoque impellat eodem
Et cælum, & cæli cives; ut inulta Cadamus
Turba, nec umbrarum pariter caligine raptam
Sarcoteam, invisum caput, involvamus? ut astris
Regnantem, & nobis domina cervice minantem
Ignavi patiamur? adhuc tamen, improba, vivit!
Vivit adhuc, fruiturque Dei secura favore!
Cernimus! & quicquam furiarum abscondítur orco?
Vah! pudor, æternumque probrum stygis, occidat, amens
Occidat, & nostræ subeat consortia culpæ.
Hæc mihi secluso cælis, solatia tantum
Excidii restant; juvat hac consorte malorum
Posse frui, juvat ad nostram seducere pœnam
Frustra exultantem, patriaque ex sorte superbam.
Ærumnas exempla levant; minor illa ruina est,
Quæ caput adversi labens oppresserit hostis.

On trouve dans *Mazénius* & dans *Milton* de petits épisodes, des légéres excursions absolument sem-

blables; l'un & l'autre parlent de *Xerxès* qui couvrit la mer de ses vaisseaux.

Quantus erat Xerxes medium qui contrahit orbem
Urbis in excidium.

Tous deux parlent sur le même ton de la tour de Babel; tous deux font la même description du luxe, de l'orgueil, de l'avarice, de la gourmandise.

Ce qui a le plus persuadé le commun des lecteurs du plagiat de *Milton*, c'est la parfaite ressemblance du commencement des deux poëmes. Plusieurs lecteurs étrangers, après avoir lu l'exorde, n'ont pas douté que tout le reste du poëme de *Milton* ne fût pris de *Mazénius*. C'est une erreur bien grande, & aisée à reconnaître.

Je ne crois pas que le poëte Anglais ait imité en tout plus de deux cent vers du jésuite de Cologne; & j'ose dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cent vers sont fort beaux; ceux de *Milton* le sont aussi; & le total du poëme de *Mazénius*, malgré ces deux cent beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux scènes entières dans la ridicule comédie du *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac. Ces deux scènes sont bonnes, disait-il en plaisantant avec ses amis, elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien. On aurait été après cela très mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du *Tartuffe* & du *Misantrope*.

Il est certain qu'en général *Milton*, dans son *Paradis*, a volé de ses propres aîles en imitant; & il faut convenir que s'il a emprunté tant de traits de *Grotius* & du jésuite de Cologne, ils sont confondus dans la foule des choses originales qui sont à

lui ; il eſt toujours regardé en Angleterre comme un très grand poëte.

Il eſt vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cent vers d'un jéſuite ; mais de ſon tems, dans la cour de *Charles II*, on ne ſe ſouciait ni des jéſuites, ni de *Milton*, ni du *Paradis perdu*, ni du *Paradis retrouvé*. Tout cela était ou bafoué ou inconnu.

EPREUVE.

TOutes les abſurdités qui aviliſſent la nature humaine, nous ſont donc venues d'Aſie, avec toutes les ſciences & tous les arts ! C'eſt en Aſie, c'eſt en Egypte qu'on oſa faire dépendre la vie & la mort d'un accuſé, ou d'un coup de dez, ou de quelque choſe d'équivalent ; ou de l'eau froide, ou de l'eau chaude, ou d'un fer rouge, ou d'un morceau de pain d'orge. Une ſuperſtition à-peu-près ſemblable exiſte encor, à ce qu'on prétend, dans les Indes, ſur les côtes de Malabar, & au Japon.

Elle paſſa d'Egypte en Grèce. Il y eut à Trezène un temple fort célèbre, dans lequel tout homme qui ſe parjurait, mourait ſur le champ d'apoplexie. *Hippolite* dans la tragédie de *Phèdre* parle ainſi à ſa maîtreſſe *Aricie*.

Aux portes de Trezène, & parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques ſépultures,
Eſt un temple ſacré formidable aux parjures.
C'eſt là que les mortels n'oſent jurer en vain ;
Le perfide y reçoit un châtiment ſoudain ;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le menſonge n'a point de frein plus redoutable.

Le favant commentateur du grand *Racine* fait cette remarque fur les épreuves de Trezène.

„ Mr. de *la Motte* a dit qu'*Hippolite* devait pro-
„ pofer à fon frère de venir entendre fa juftification
„ dans ce temple où l'on n'ofait jurer en vain. Il eft
„ vrai que *Théfée* n'aurait pu douter alors de l'inno-
„ cence de ce jeune prince ; mais il eût eu une preuve
„ trop convaincante contre *la vertu* de *Phèdre* ; &
„ c'eft ce qu'*Hippolite* ne voulait pas faire. Mr. de
„ *la Motte* aurait dû fe défier un peu de fon goût,
„ en foupçonnant celui de *Racine*, qui femble avoir
„ prévenu fon objection. En effet, *Racine* fuppofe
„ que *Théfée* eft fi prévenu contre *Hippolite*, qu'il
„ ne veut pas même l'admettre à fe juftifier par fer-
„ ment. "

Je dois dire que la critique de *La Motte* eft de feu Mr. le marquis de *Lacé*. Il la fit à table chez Mr. de *la Faye*, où j'étais avec feu Mr. de *la Motte*, qui promit qu'il en ferait ufage ; & en effet, dans fes difcours fur la tragédie, (*a*) il fait honneur de cette critique à Mr. le marquis de *Lacé*. Cette réflexion me parut très judicieufe, ainfi qu'à Mr. de *la Faye* & à tous les convives, qui étaient, excepté moi, les meilleurs connaiffeurs de Paris. Mais nous convînmes tous que c'était *Aricie* qui devait demander à *Théfée* l'épreuve du temple de Trezène, d'autant plus que *Théfée* immédiatement après, parle affez longtems à cette princeffe, laquelle oublie la feule chofe qui pouvait éclairer le père, & juftifier le fils. Cet oubli me paraît inexcufable. Ni Mr. de *Lacé*, ni Mr. de *la Motte* ne devaient fe défier de leur goût en cette occafion. C'eft en vain que le commentateur objecte que *Théfée* a déclaré à fon fils qu'il n'en croira point fes fermens.

Toûjours les fcélérats ont recours au parjure.

(*a*) *La Motte*, tome IV. page 308.

Il y a une prodigieuſe différence entre un ſerment fait dans une chambre, & un ſerment fait dans un temple où les parjures ſont punis d'une mort ſubite. Si *Aricie* avait dit un mot, *Théſée* n'avait aucune excuſe de ne pas conduire *Hippolite* dans ce temple; mais alors il n'y avait plus de cataſtrophe.

Hippolite ne devait donc pas parler de la vertu du temple de Trezène à ſon *Aricie*; il n'avait pas beſoin de lui faire ſerment de l'aimer; elle en était aſſez perſuadée. C'eſt une légère faute qui a échappé au tragique le plus ſage, le plus élégant & le plus paſſionné que nous ayons eu.

Après cette petite digreſſion je reviens à la barbare folie des épreuves. Elle ne fut point reçue dans la république Romaine. On ne peut regarder comme une des épreuves dont nous parlons, l'uſage de faire dépendre les grandes entrepriſes, de la manière dont les poulets ſacrés mangeaient des veſces. Il ne s'agit ici que des épreuves faites ſur les hommes. On ne propoſa jamais aux *Manlius*, aux *Camilles*, aux *Scipions*, de ſe juſtifier en mettant la main dans de l'eau bouillante ſans s'échauder.

Ces inepties barbares ne furent point admiſes ſous les empereurs. Mais nos Tartares qui vinrent détruire l'empire, (car la plûpart de ces déprédateurs étaient originaires de Tartarie) remplirent notre Europe de cette juriſprudence qu'ils tenaient des Perſes. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient juſqu'à *Juſtinien*, malgré la déteſtable ſuperſtition qui régnait alors. Mais depuis ce tems, les épreuves dont nous parlons, y furent reçues. Cette manière de juger les hommes eſt ſi ancienne, qu'on la trouve établie chez les Juifs dans tous les tems.

Coré, *Dathan* & *Abiron* diſputent le pontificat au grand-prêtre *Aaron* dans le déſert; *Moïſe* leur or-

donne d'apporter deux cent cinquante encenſoirs, & leur dit, que DIEU choiſira entre leurs encenſoirs & celui d'*Aaron*. A peine les révoltés eurent paru pour ſoutenir cette épreuve, qu'ils furent engloutis dans la terre, & que le feu du ciel frappa deux cent cinquante de leurs principaux adhérens; (*b*) après quoi le Seigneur fit encor mourir quatorze mille ſept cent hommes du parti. La querelle n'en continua pas moins entre les chefs d'Iſraël & *Aaron* pour le ſacerdoce. On ſe ſervit alors de l'épreuve des verges, chacun préſenta ſa verge; & celle d'*Aaron* fut la ſeule qui fleurit.

Quand le peuple de DIEU eut fait tomber les murs de Jérico au ſon des trompettes, il fut vaincu par les habitans du village de Haï. Cette défaite ne parut pas naturelle à *Joſué*; il conſulta le Seigneur qui lui répondit, qu'Iſraël avait péché, que quelqu'un s'était approprié une part de ce qui était dévoué à l'anathême dans Jérico. En effet, tout le butin avait dû être brûlé avec les hommes, les femmes, les enfans & les bêtes, & quiconque avait ſauvé ou emporté quelque choſe devait être exterminé. (*c*) *Joſué*, pour découvrir le coupable, ſoumit toutes les tribus à l'épreuve du ſort. Il tomba d'abord ſur la tribu de Juda, enſuite ſur la famille de *Zaré*, puis ſur la maiſon ou demeurait *Zabdi*, & enfin ſur le petit-fils de *Zabdi*, nommé *Acan*.

L'Ecriture n'explique pas comment ces tribus errantes avaient alors des maiſons. Elle ne dit pas non plus de quel ſort on ſe ſervait; mais il eſt certain, par le texte, qu'*Acan* étant convaincu de s'être approprié une petite lame d'or, un manteau d'écarlate & deux cent cicles d'argent, fut brûlé avec ſes fils, ſes brebis, ſes bœufs, ſes ânes & ſa tente même dans la vallée d'Achor.

(*b*) Nombres chap. XVI. (*c*) Joſué chap. VII.

La terre promise fut partagée au sort ; (*d*) on tirait au sort les deux boucs d'expiation pour savoir lequel des deux serait offert en sacrifice, (*e*) tandis qu'on enverrait l'autre au désert.

Quand il falut élire *Saül* pour roi, (*f*) on consulta le sort qui désigna d'abord la tribu de Benjamin, la famille de *Métri* dans cette tribu, & ensuite *Saül* fils de *Cis* dans la famille de *Métri.*

Le sort tomba sur *Jonathas* pour le punir d'avoir mangé un peu de miel au bout d'une verge. (*g*)

Les matelots de Joppé jettèrent le sort pour apprendre de DIEU quelle était la cause de la tempête. (*h*) Le sort leur apprit que c'était *Jonas*, & ils le jettèrent dans la mer.

Toutes ces épreuves par le sort, qui n'étaient que des superstitions prophanes chez les autres nations, étaient la voix de DIEU même chez le peuple chéri, & tellement la voix de DIEU que les apôtres tirèrent au sort la place de l'apôtre *Judas*. (*i*) Les deux concurrens étaient *St. Mathias* & *Barsabas*. La providence se déclara pour *St. Mathias*.

Le pape *Honorius* troisiéme du nom, défendit par une décrétale que l'on se servît dorénavant de cette voie pour élire des évêques. Elle était assez commune, c'est ce que les payens appellaient *sortilegium*, sortilège. *Caton* dit dans la Pharsale :

Sortilegis egeant dubii.

Il y avait d'autres épreuves au nom du Seigneur chez les Juifs, comme les eaux de jalousie. (*k*) Une

(*d*) Josué chap. XIV.
(*e*) Levit. chap. XVI.
(*f*) Liv. I. des Rois ch. X.
(*g*) Liv. I. des Rois ch. XIV. v. 42.
(*h*) Jonas chap. I.
(*i*) Actes des apôtres ch. I.
(*k*) Nombres ch. V. v. 17.

femme soupçonnée d'adultère devait boire de cette eau mêlée avec de la cendre, & consacrée par le grand-prêtre. Si elle était coupable, elle enflait sur le champ & mourait. C'est sur cette loi que tout l'Occident chrétien établit les épreuves dans les accusations juridiques, ne sachant pas que ce qui était ordonné par DIEU même dans l'ancien Testament, n'était qu'une superstition absurde dans le nouveau.

Le duel fut une de ces épreuves, & elle a duré jusqu'au seiziéme siécle. Celui qui tuait son adversaire avait toûjours raison.

La plus terrible de toutes était de porter, dans l'espace de neuf pas, une barre de fer ardent sans se brûler. Aussi l'*Histoire du moyen âge*, quelque fabuleuse qu'elle soit, ne rapporte aucun exemple de cette épreuve, ni de celle qui consistait à marcher sur neuf coutres de charrue enflammés. On peut douter de toutes les autres, ou expliquer les tours de charlatans dont on se servait pour tromper les juges. Par exemple, il était très aisé de faire l'épreuve de l'eau bouillante impunément; on pouvait présenter un cuvier à moitié plein d'eau fraîche & y verser juridiquement de la chaude, moyennant quoi l'accusé plongeait sa main dans de l'eau tiéde jusqu'au coude, & prenait au fond l'anneau béni qu'on y jettait.

On pouvait faire bouillir de l'huile avec de l'eau; l'huile commence à s'élever, à jaillir, à paraître bouillonner quand l'eau commence à frémir; & cette huile n'a encor acquis que très peu de chaleur. On semble alors mettre sa main dans l'eau bouillante; & on l'humecte d'une huile qui la préserve.

Un champion peut très facilement s'être endurci jusqu'à tenir quelques secondes un anneau jetté dans le feu, sans qu'il reste de grandes marques de brûlure.

Paſſer entre deux feux ſans ſe brûler, n'eſt pas un grand tour d'adreſſe quand on paſſe fort vîte, & qu'on s'eſt bien pommadé le viſage & les mains. C'eſt ainſi qu'en uſa ce terrible Pierre Aldobrandin, *Petrus Igneus*, (ſuppoſé que ce conte ſoit vrai) quand il paſſa entre deux buchers à Florence pour démontrer avec l'aide de DIEU, que ſon archevêque était un fripon & un débauché. Charlatans! charlatans! diſparaiſſez de l'hiſtoire.

C'était une plaiſante épreuve que celle d'avaler un morceau de pain d'orge, qui devait étouffer ſon homme s'il était coupable. J'aime bien mieux *Arlequin* que le juge interroge ſur un vol dont le docteur *Balouard* l'accuſe. Le juge était à table, & buvait d'excellent vin quand *Arlequin* comparut; il prend la bouteille & le verre du juge; il vide la bouteille, & lui dit, Monſieur, je veux que ce vin-là me ſerve de poiſon, ſi j'ai fait ce dont on m'accuſe.

EQUIVOQUE.

(Voyez *Abus des mots.*)

FAute de définir les termes, & ſurtout faute de netteté dans l'eſprit, preſque toutes les loix qui devraient être claires comme l'arithmétique & la géométrie, ſont obſcures comme des logogriphes. La triſte preuve en eſt que preſque tous les procès ſont fondés ſur le ſens des loix, entendues preſque toûjours différemment par les plaideurs, les avocats & les juges.

Tout le droit public de notre Europe eut pour origine des équivoques, à commencer par la loi ſalique. *Fille n'héritera point en terre ſalique.* Mais qu'eſt-ce que terre ſalique? & fille n'héritera-t-elle point d'un argent

comptant, d'un collier à elle légué qui vaudra mieux que la terre ?

Les citoyens de Rome saluent *Karl* fils de *Pepin le bref* l'Austrasien, du nom d'*imperator*. Entendaient-ils par-là, Nous vous conférons tous les droits d'*Octave*, de *Tibère*, de *Caligula*, de *Claude?* nous vous donnons tout le pays qu'ils possédaient ? Mais ils ne pouvaient le donner, puisque loin d'en être les maîtres, ils l'étaient à peine de leur ville. Jamais il n'y eut d'expression plus équivoque ; & elle l'était tellement qu'elle l'est encore.

L'évêque de Rome *Léon III*, qui, dit-on, déclara *Charlemagne* empereur, comprenait-il la force des termes qu'il prononçait ? Les Allemands prétendent qu'il entendait que *Charles* serait son maître ; la daterie a prétendu qu'il voulait dire, qu'il serait maître de *Charlemagne*.

Les choses les plus respectables, les plus sacrées, les plus divines n'ont-elles pas été obscurcies par les équivoques des langues ?

On demande à deux chrétiens de quelle religion ils sont ; l'un & l'autre répond : Je suis catholique. On les croit tous deux de la même communion ; cependant l'un est de la grecque, l'autre de la latine, & tous deux irréconciliables. Si on veut s'éclaircir davantage, il se trouve que chacun d'eux entend par catholique *universel ;* & qu'en ce cas universel a signifié *partie*.

L'ame de *St. François* est au ciel, est en paradis. Un de ces mots signifie l'*air*, l'autre veut dire *jardin*.

On se sert du mot *esprit* pour exprimer vent, extrait, pensée, brandevin rectifié, apparition d'un corps mort.

L'équivoque a été tellement un vice néceſſaire de toutes les langues formées par ce qu'on appelle le *hazard* & par l'habitude, que l'auteur même de toute clarté & de toute vérité daigna condeſcendre à la manière de parler de ſon peuple, c'eſt ce qui fait qu'*heloïm* ſignifie en quelques endroits des *juges*, d'autrefois des *Dieux*, & d'autrefois des *anges*.

Tu es Pierre & ſur cette pierre je bâtirai mon aſſemblée, ſerait un équivoque dans une langue & dans un ſujet prophane; mais ces paroles reçoivent un ſens divin de la bouche qui les prononce & du ſujet auquel elles ſont appliquées.

Je ſuis le DIEU *d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob; or* DIEU *n'eſt pas le* DIEU *des morts, mais des vivans.* Dans le ſens ordinaire ces paroles pouvaient ſignifier, je ſuis le même DIEU qu'ont adoré *Abraham* & *Jacob*, comme la terre qui a porté *Abraham*, *Iſaac* & *Jacob*, porte auſſi leurs deſcendans; le ſoleil qui luit aujourd'hui eſt le ſoleil qui éclairait *Abraham*, *Iſaac* & *Jacob*; la loi de leurs enfans eſt leur loi. Et cela ne ſignifie pas qu'*Abraham*, *Iſaac* & *Jacob* ſoient encor vivans. Mais quand c'eſt le Meſſie qui parle, il n'y a plus d'équivoque; le ſens eſt auſſi clair que divin. Il eſt évident qu'*Abraham*, *Iſaac* & *Jacob* ne ſont point au rang des morts, mais qu'ils vivent dans la gloire, puiſque cet oracle eſt prononcé par le Meſſie; mais il falait que ce fût lui qui le dît.

Les diſcours des prophêtes Juifs pouvaient être équivoques aux yeux des hommes groſſiers qui n'en pénétraient pas le ſens; mais ils ne le furent pas pour les eſprits éclairés des lumières de la foi.

Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques; l'un prédit à *Créſus* qu'un puiſſant empire ſuccombera; mais ſera-ce le ſien? ſera-ce celui de *Cyrus*?

L'autre dit à *Pyrrhus* que les Romains peuvent le vaincre, & qu'il peut vaincre les Romains. Il eſt impoſſible que cet oracle mente.

Lorſque *Septime Sévère*, *Peſcennius Niger* & *Clodius Albinus* diſputaient l'empire, l'oracle de Delphes (conſulté malgré le jéſuite *Baltus* qui prétend que les oracles avaient ceſſé) répondit, *Le brun eſt fort bon, le blanc ne vaut rien, l'Africain eſt paſſable.* On voit qu'il y avait plus d'une manière d'expliquer un tel oracle.

Quand *Aurélien* conſulta le Dieu de Palmire, (& toûjours malgré *Baltus*) le Dieu dit que les *colombes craignent le faucon.* Quelque choſe qui arrivât, le Dieu ſe tirait d'affaire. Le faucon était le vainqueur; les colombes étaient les vaincus.

Quelquefois des ſouverains ont employé l'équivoque auſſi-bien que les Dieux. Je ne ſais quel tyran ayant juré à un captif de ne le pas tuer, ordonna qu'on ne lui donnât point à manger, diſant qu'il lui avait promis de ne le pas faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre.

ESCLAVAGE.

Dialogue entre un Français & un Anglais.

LE FRANÇAIS.

IL me paraît que l'Europe eſt aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit néceſſaire à la vie; il y a des corps-de-garde pour veiller à la ſûreté des magaſins, des fripons qui gagnent aux trois dés l'argent que perdent les dupes; des fainéans qui demandent l'aumône, & des marionnettes dans le préau.

L'ANGLAIS.

Tout cela eſt de convention comme vous voyez ; & ces conventions de la foire ſont fondées ſur les beſoins de l'homme, ſur ſa nature, ſur le développement de ſon intelligence, ſur la cauſe première qui pouſſe le reſſort des cauſes ſecondes. Je ſuis perſuadé qu'il en eſt ainſi dans une république de fourmis ; nous les voyons toûjours agir ſans bien démêler ce qu'elles font ; elles ont l'air de courir au hazard, elles jugent peut-être ainſi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi, je ne ſuis pas abſolument mécontent de ma boutique.

LE FRANÇAIS.

Parmi les conventions qui me déplaiſent de cette grande foire du monde, il y en a deux ſurtout qui me mettent en colère ; c'eſt qu'on y vende des eſclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. Monteſquieu m'a fort réjouï dans ſon chapitre des Nègres. Il eſt bien comique, il triomphe en s'égayant ſur notre injuſtice.

L'ANGLAIS.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos ſucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chaſſe le chien que nous avons nourri. Mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre ſe vend-il ? ou pourquoi ſe laiſſe-t-il vendre ? je l'ai acheté, il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il eſt battu quand il déſobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons-nous mieux nos ſoldats ? N'ont-ils pas perdu abſolument leur liberté comme ce nègre ? La ſeule différence entre le nègre

nègre & le guerrier, c'eſt que, le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à préſent à cinq cent écus au moins, & un beau ſoldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il eſt confiné, l'un & l'autre ſont battus pour la moindre faute. Le ſalaire eſt à-peu-près le même; & le nègre a ſur le ſoldat l'avantage de ne point riſquer ſa vie, & de la paſſer avec ſa négreſſe & ſes négrillons.

LE FRANÇAIS.

Quoi! vous croyez donc qu'un homme peut vendre ſa liberté qui n'a point de prix?

L'ANGLAIS.

Tout a ſon tarif: tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque choſe de ſi précieux. Dites qu'il eſt un imbécille; mais ne dites pas que je ſuis un coquin.

LE FRANÇAIS.

Il me ſemble que Grotius (Liv. II. chap. V.) approuve fort l'eſclavage; il trouve même la condition d'un eſclave beaucoup plus avantageuſe que celle d'un homme de journée qui n'eſt pas toûjours ſûr d'avoir du pain.

Mais Monteſquieu regarde la ſervitude comme une eſpèce de péché contre nature. Voilà un Hollandais citoyen libre qui veut des eſclaves, & un Françàis qui n'en veut point, il ne croit pas même au droit de la guerre.

L'ANGLAIS.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort? Je ſuppoſe que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Eſpagnols. Un Eſpagnol m'a bleſſé, je ſuis prêt

à le tuer; il me dit, Brave Anglais ne me tue pas, & je te fervirai. J'accepte la propofition, je lui fais ce plaifir ; je le nourris d'ail, & d'oignons ; il me lit les foirs Don Quichotte à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plait ? Si je me rends à un Efpagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire ? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur Juftinien.

Montefquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lefquels il eft fort commun de fe vendre, comme par exemple les Ruffes?

LE FRANÇAIS.

Il eft vrai qu'il le dit (*a*), & qu'il cite le capitaine Jean Perri dans l'état préfent de la Ruffie; mais il cite à fon ordinaire. Jean Perri dit précifément le contraire. (*b*) Voici fes propres mots, *Le czar a ordonné que perfonne ne fe dirait à l'avenir fon efclave, fon golup ; mais feulement raab qui fignifie fujet. Il eft vrai que ce peuple n'en tire aucun avantage réel ; car il eft encor aujourd'hui efclave.*

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boyards ou aux prêtres font efclaves. Si l'impératrice de Ruffie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là fon nom immortel.

Au refte, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artifans, les bourgeois qui ne font pas citoyens des grandes villes font encor efclaves, ferfs de glèbe, en Pologne, en Bohême, en Hongrie, en plufieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne & du Bourbonnais; & ce qu'il y a de contradictoire, c'eft,

(*a*) Liv. XV. chap. VI. (*b*) Page 228.

qu'ils font efclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guères que des ferfs de glèbe de main-morte, dans fon territoire. Telle eft l'humanité, telle eft la charité chrétienne. Quant aux efclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux, chevaliers de Malthe que des efclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

L'ANGLAIS.

Par ma foi fi des évêques, & des religieux ont des efclaves, je veux en avoir auffi.

LE FRANÇAIS.

Il ferait mieux que perfonne n'en eût.

La chofe arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'Abbé de St. Pierre fera fignée par le grand Turc & par toutes les puiffances, & qu'on aura bâti la ville d'Arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jufqu'au centre de la terre pour favoir bien précifément comment il faut fe conduire fur fa furface.

DIALOGUE SECOND.

Des efprits ferfs.

LE FRANÇAIS.

Si vous admettez l'efclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'efclavage des efprits?

L'ANGLAIS.

Entendons-nous, s'il vous plait. Je n'admets point l'efclavage du corps parmi les principes de la fociété. Je dis feulement qu'il vaut mieux pour un vaincu

être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou, & que le père nègre qui vend son négrillon est un barbare; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt, est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval, à qui je suis obligé de donner de l'avoine si je veux qu'il me serve. Je suis avec mon cheval à-peu-près comme DIEU avec l'homme. Si DIEU a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il falait bien qu'il lui procurât de la nourriture; car il serait absurde qu'il lui eût fait présent de la faim & d'un estomac, & qu'il eût oublié de le nourrir.

LE FRANÇAIS.

Et si votre esclave vous est inutile?

L'ANGLAIS.

Je lui donnerai sa liberté sans contredit, dût-il s'aller faire moine.

LE FRANÇAIS.

Mais l'esclavage de l'esprit comment le trouvez-vous?

L'ANGLAIS.

Qu'appellez-vous esclavage de l'esprit?

LE FRANÇAIS.

J'entends cet usage où l'on est, de plier l'esprit de nos enfans comme les femmes Caraïbes pétrissent la tête des leurs; d'apprendre d'abord à leur bou-

che à balbutier des ſottiſes dont nous nous moquons nous-mêmes ; de leur faire croire ces ſottiſes, dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainſi tous les ſoins poſſibles pour rendre une nation idiote, puſillanime, & barbare ; d'inſtituer enfin des loix qui empêchent les hommes d'écrire, de parler, & même de penſer, comme Arnolphe veut dans la comédie qu'il n'y ait dans ſa maiſon d'écritoire que pour lui, & faire d'Agnès une imbécille afin de jouïr d'elle.

L'ANGLAIS.

S'il y avait de pareilles loix en Angleterre, ou je ferais une belle conſpiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon iſle après y avoir mis le feu.

LE FRANÇAIS.

Cependant il eſt bon que tout le monde ne diſe pas ce qu'il penſe. On ne doit inſulter ni par écrit, ni dans ſes diſcours, les puiſſances & les loix à l'abri deſquelles on jouït de ſa fortune, de ſa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

L'ANGLAIS.

Non ſans doute ; & il faut punir le ſéditieux téméraire ; mais parce que les hommes peuvent abuſer de l'écriture faut-il leur en interdire l'uſage ? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les ruës, faut-il pour cela défendre d'y marcher ? on dit des ſottiſes & des injures, faut-il défendre de parler ? chacun peut écrire chez nous ce qu'il penſe à ſes riſques & à ſes périls ; c'eſt la ſeule maniére de parler à ſa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous ſiffle ; ſi ſéditieuſement, elle vous punit ; ſi ſagement & noblement, elle vous aime, & vous récompenſe. La liberté de

parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne ; elle l'est dans les Provinces-Unies ; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite : elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes sans celle d'expliquer sa pensée.

LE FRANÇAIS.

Et si vous étiez né dans Rome moderne !

L'ANGLAIS.

J'aurais dressé un autel à Cicéron & à Tacite, gens de Rome l'ancienne. Je serais monté sur cet autel ; & le chapeau de Brutus sur la tête, & son poignard à la main ; j'aurais rappellé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le tribunat, comme fit Nicolas Rienzi.

LE FRANÇAIS.

Et vous auriez fini comme lui.

L'ANGLAIS.

Peut-être ; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je frémissais en voyant des récollets au capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'amiral Black. Envoyé par Cromwell pour signer un traité avec Jean de Bragance roi de Portugal, ce prince s'excusa de conclure, parce que le grand inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques.

Laiſſez-moi faire, lui dit Black, il viendra ſigner le traité ſur mon bord. Le palais de ce moine était ſur le Tage vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges; l'inquiſiteur vient lui demander pardon & ſigne le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire; il aurait dû défendre à tous les inquiſiteurs, de tyranniſer les ames & de brûler les corps; comme les Perſans, & enſuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de ſacrifier des victimes humaines.

LE FRANÇAIS.

Vous parlez toûjours en véritable Anglais.

L'ANGLAIS.

En homme; & comme tous les hommes parleraient s'ils oſaient. Voulez-vous que je vous diſe quel eſt le plus grand défaut du genre-humain?

LE FRANÇAIS.

Vous me ferez plaiſir; j'aime à connaître mon eſpèce.

L'ANGLAIS.

Ce défaut eſt d'être ſot & poltron.

LE FRANÇAIS.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

L'ANGLAIS.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier ſon du tambour, & qui avancent fiérement quand ils ſont diſciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouet.

ESCLAVES.

SECTION PREMIÈRE.

POurquoi appellons nous *esclaves* ceux que les Romains appellaient *servi*, & les Grecs *douloi*. L'étymologie est ici fort en défaut, & les *Bochart* ne pouront faire venir ce mot de l'hébreu.

Le plus ancien monument que nous ayons de ce nom d'*esclave*, est le testament d'un *Ermangaut* archevêque de Narbonne, qui légue à l'évêque *Frédelon* son esclave Anaph, *Anaphum Slavonium*. Cet *Anaph* était bienheureux d'appartenir à deux évêques de suite.

Il n'est pas hors de vraisemblance que les Slavons étant venus du fond du Nord avec tant de peuples indigens & conquérans piller ce que l'empire Romain avait ravi aux nations, & surtout la Dalmatie & l'Illyrie, les Italiens ayent appellé *schiavitu* le malheur de tomber entre leurs mains, & *schiavi* ceux qui étaient en captivité dans leurs nouveaux repaires.

Tout ce qu'on peut recueillir du fatras de l'*Histoire du moyen âge*, c'est que du tems des Romains notre univers connu se divisait en hommes libres & en esclaves. Quand les Slavons, Alains, Huns, Hérules, Lombards, Ostrogoths, Visigoths, Vandales, Bourguignons, Francs, Normands, vinrent partager les dépouilles du monde, il n'y a pas d'apparence que la multitude des esclaves diminuât ; d'anciens maîtres se virent réduits à la servitude ; le très petit nombre enchaîna le grand, comme on le voit dans les colonies où l'on employe les nègres, & comme il se pratique en plus d'un genre.

Nous n'avons rien dans les anciens auteurs concernant les esclaves des Assyriens & des Egyptiens.

Le livre où il est le plus parlé d'esclaves, est l'*Iliade*. D'abord la belle *Briseis* est esclave chez *Achille*. Toutes les Troyennes, & surtout les princesses, craignent d'être esclaves des Grecs & d'aller filer pour leurs femmes.

L'esclavage est aussi ancien que la guerre, & la guerre aussi ancienne que la nature humaine.

On était si accoutumé à cette dégradation de l'espèce, qu'*Epictète*, qui assurément valait mieux que son maître, n'est jamais étonné d'être esclave.

Aucun législateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger la servitude ; au contraire, les peuples les plus entousiastes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois, furent ceux qui portèrent les loix les plus dures contre les serfs. Le droit de vie & de mort sur eux était un des principes de la société. Il faut avouer que de toutes les guerres, celle de *Spartacus* est la plus juste, & peut-être la seule juste.

Qui croirait que les Juifs, formés, à ce qu'il semblait, pour servir toutes les nations tour-à-tour, eussent pourtant quelques esclaves aussi. Il est prononcé dans leurs loix (*a*) qu'ils pouront acheter leurs frères pour six ans, & les étrangers pour toûjours. Il était dit que les enfans d'*Esaü* devaient être les serfs des enfans de *Jacob*. Mais depuis, sous une autre économie ; les Arabes qui se disaient enfans d'*Esaü*, réduisirent les enfans de *Jacob* à l'esclavage.

(*a*) Exode chap. XXI. Levitiq. chap. XXV. &c. Genèse chap. XXVII - XXXII.

Les Evangiles ne mettent pas dans la bouche de JESUS-CHRIST une ſeule parole qui rappelle le genre-humain à ſa liberté primitive, pour laquelle il ſemble né. Il n'eſt rien dit dans le nouveau Teſtament de cet état d'opprobre & de peine auquel la moitié du genre-humain était condamnée ; pas un mot dans les écrits des apôtres & des péres de l'égliſe pour changer des bêtes de ſomme en citoyens, comme on commença à le faire parmi nous vers le treiziéme ſiécle. S'il eſt parlé de l'eſclavage, c'eſt de l'eſclavage du péché.

Il eſt difficile de bien comprendre comment dans St. Jean (b) les Juifs peuvent dire à JESUS, *Nous n'avons jamais ſervi ſous perſonne*, eux qui étaient alors ſujets des Romains, eux qui avaient été vendus au marché après la priſe de Jéruſalem ; eux, dont dix tribus emmenées eſclaves par *Salmanasar*, avaient diſparu de la face de la terre, & dont deux autres tribus furent dans les fers des Babiloniens ſoixante & dix ans ; eux ſept fois réduits en ſervitude dans leur terre promiſe de leur propre aveu ; eux qui dans tous leurs écrits parlaient de leur ſervitude en Egypte, dans cette Egypte qu'ils abhorraient, & où ils coururent en foule pour gagner quelque argent dès qu'*Alexandre* daigna leur permettre de s'y établir. Le révérend père *Dom Calmet* dit, qu'il faut entendre ici une *ſervitude intrinſèque*, ce qui n'eſt pas moins difficile à comprendre.

L'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, une partie de l'Allemagne étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, & par des natifs devenus ſerfs. Quand l'évêque de Seville *Opas* & le comte *Julien* appellèrent les Maures mahométans contre les rois chrétiens Viſigoths qui régnaient de-là les Pyrénées ; les mahométans, ſelon leur coutume, propoſèrent aux peuples

(b) Chap. VIII.

de ſe faire circoncire, ou de ſe battre, ou de payer en tribut de l'argent & des filles. Le roi *Roderic* fut vaincu, il n'y eut d'eſclaves que ceux qui furent pris à la guerre.

Les colons gardèrent leurs biens & leur religion en payant. C'eſt ainſi que les Turcs en uſèrent depuis en Gréce. Mais ils impoſèrent aux Grecs un tribut de leurs enfans, les mâles pour être circoncis & pour ſervir d'icoglans & de janiſſaires, les filles pour être élevées dans les ſerrails. Ce tribut fut depuis racheté à prix d'argent. Les Turcs n'ont plus guères d'eſclaves pour le ſervice intérieur des maiſons que ceux qu'ils achètent des Circaſſiens, des Mingréliens & des petits Tartares.

Entre les Africains muſulmans, & les Européans chrêtiens, la coutume de piller, de faire eſclave tout ce qu'on rencontre ſur mer a toûjours ſubſiſté. Ce ſont des oiſeaux de proie qui fondent les uns ſur les autres; Algériens, Maroquins, Tuniſiens vivent de piraterie. Les religieux de Malthe, ſucceſſeurs des religieux de Rhodes, jurent de piller & d'enchaîner tout ce qu'ils trouveront de muſulmans. Les galères du pape vont prendre des Algériens, ou ſont priſes ſur les côtes méridionales d'Afrique. Ceux qui ſe diſent blancs vont acheter des négres à bon marché, pour les revendre cher en Amérique. Les Penſilvaniens ſeuls ont renoncé depuis peu ſolemnellement à ce trafic qui leur a paru mal-honnête.

SECTION SECONDE.

J'ai lu depuis peu au mont Krapac où l'on ſait que je demeure, un livre fait à Paris, plein d'eſprit, de paradoxes, de vues & de courage, tel à quelques égards que ceux de *Monteſquieu*, & écrit contre *Monteſquieu*. Dans ce livre on préfère hautement l'eſclavage à la domeſticité, & ſurtout à l'état libre

de manœuvre. On y plaint le ſort de ces malheureux hommes libres qui peuvent gagner leur vie où ils veulent par le travail pour lequel l'homme eſt né, & qui eſt le gardien de l'innocence comme le conſolateur de la vie. Perſonne, dit l'auteur, n'eſt chargé de les nourrir, de les ſecourir, au-lieu que les eſclaves étaient nourris & ſoignés par leurs maîtres ainſi que leurs chevaux. Cela eſt vrai ; mais l'eſpèce humaine aime mieux ſe pourvoir que dépendre ; & les chevaux nés dans les forêts les préfèrent aux écuries.

Il remarque avec raiſon que les ouvriers perdent beaucoup de journées, dans leſquelles il leur eſt défendu de gagner leur vie ; mais ce n'eſt pas parce qu'ils ſont libres, c'eſt parce que nous avons quelques loix ridicules & beaucoup trop de fêtes.

Il eſt très juſtement, que ce n'eſt pas la charité chrétienne qui a briſé les chaînes de la ſervitude, puiſque cette charité les a reſſerrées pendant plus de douze ſiécles ; (*c*) & il pouvait encor ajouter que chez les chrétiens les moines mêmes, tout charitables qu'ils ſont, poſſèdent encor des eſclaves réduits à un état affreux ſous le nom de *mortaillables*, de *main-mortables*, de *ſerfs de glèbe.*

Il affirme, ce qui eſt très vrai, que les princes chrêtiens n'affranchirent les ſerfs que par avarice. C'eſt en effet pour avoir l'argent amaſſé par ces malheureux, qu'ils leur ſignèrent des patentes de manumiſſion. Ils ne leur donnèrent pas la liberté, ils la vendirent. L'empereur *Henri V* commença ; il affranchit les ſerfs de Spire & de Worms au douziéme ſiécle. Les rois de France l'imitèrent. Cela prouve de quel prix eſt la liberté, puiſque ces hommes groſſiers l'achetèrent très chérement.

(*c*) Voyez la ſect. III.

Enfin, c'eſt aux hommes ſur l'état deſquels on diſpute, à décider quel eſt l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manœuvre couvert de haillons, nourri de pain noir, dormant ſur la paille dans une hutte entr'ouverte; demandez-lui s'il voudrait être eſclave, mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché, non-ſeulement il répondra en reculant d'horreur, mais il en eſt à qui vous n'oſeriez en faire la propoſition.

Demandez enſuite à un eſclave s'il déſirerait d'être affranchi, & vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela ſeul la queſtion eſt décidée.

Conſidérez encor que le manœuvre peut devenir fermier, & de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être conſeiller du roi, s'il a gagné du bien. Il peut être en Angleterre franc-tenancier, nommer un député au parlement; en Suède devenir lui-même un membre des états de la nation. Ces perſpectives valent bien celle de mourir abandonné dans le coin d'un étable de ſon maître.

SECTION TROISIÈME.

Puffendorf dit (*d*) que l'eſclavage a été établi *par un libre conſentement des parties, & par un contrat de faire afin qu'on nous donne.*

Je ne croirai *Puffendorf* que quand il m'aura montré le premier contrat.

Grotius demande ſi un homme fait captif à la guerre a le droit de s'enfuir? (& remarquez qu'il ne parle pas d'un priſonnier ſur ſa parole d'honneur.) Il décide qu'il n'a pas ce droit. Que ne dit-il qu'ayant été bleſſé il n'a pas le droit de ſe faire panſer! la nature décide contre *Grotius*.

(*d*) Liv. VI. chap. III.

Voici ce qu'avance l'auteur de l'*Esprit des loix*, (e) après avoir peint l'esclavage des négres avec le *pinceau* de *Molière*.

„ Mr. *Perri* dit que les Moscovites se vendent aisé„ment; j'en sais bien la raison; c'est que leur libert„ ne vaut rien. "

Le capitaine *Jean Perri* Anglais, qui écrivait e 1714 *l'état présent de la Russie*, ne dit pas un m de ce que l'*Esprit des loix* lui fait dire. Il n'y a da *Perri* que quelques lignes touchant l'esclavage d Russes; les voici: „ Le czar a ordonné que da„ tous ses états personne à l'avenir ne se *dirait* „ golup ou esclave, mais seulement raab qui signi„ *sujet*. Il est vrai que ce peuple n'en a tiré auc„ avantage réel; car il est encor aujourd'hui effecti„ ment esclave. " (f)

L'auteur de l'*Esprit des loix* ajoute que suivant récit de Guillaume Dampier, *tout le monde cherch se vendre dans le royaume d'Achem*. Ce serait là étrange commerce. Je n'ai rien vu dans le *Voyage Dampier* qui approche d'une pareille idée. C'est do mage qu'un homme qui avait tant d'esprit ait haza tant de choses, & cité faux tant de fois.

SERFS DE CORPS, SERFS DE GLÈBE, MA MORTE, &c.

Section quatrième.

On dit communément qu'il n'y a plus d'escl en France, que c'est le [illegible] des francs; q clave & franc sont con[illegible] Qu'on [illegible]

(e) [illegible] chap. [illegible]

(f) [illegible]

d'A[illegible]

que plusieurs financiers y sont morts en dernier lieu avec plus de trente millions de francs acquis aux dépens des descendans des anciens Francs, s'il y en a. Heureuse la nation Française d'être si franche ! Cependant comment accorder tant de liberté avec tant d'espèces de servitudes, comme, par exemple, celle de la main-morte ?

[illegible] d'une belle dame à Paris, brillante dans une loge de l'opera, ignore qu'elle descend d'une famille de Bourgogne ou du Bourbonnais, ou de la Franche-Comté, ou de la Marche, ou de l'Auvergne, & que sa famille est encor esclave mortaillable, main-mortable.

[illegible] esclaves, les uns sont obligés de travailler [illegible] jours de la semaine pour leur seigneur ; les [illegible] deux. S'ils meurent sans enfans leur bien ap[illegible] à ce seigneur : s'ils laissent des enfans le [illegible] prend seulement les plus beaux bestiaux, les [illegible] meubles à son choix dans plus d'une cou[illegible] [illegible] d'autres coutumes, si le fils de l'esclave [illegible]mortable n'est pas dans la maison de l'esclavage [illegible] depuis un an & un jour à la mort du pere, il [illegible] son bien & il demeure encor esclave, c'est-[illegible] que s'il gagne quelque bien par son industrie, [illegible] à sa mort appartiendra au seigneur.

[illegible] bien mieux : un bon Parisien va voir ses [illegible] en Bourgogne ou en Franche-Comté, il [illegible] un an & un jour dans une maison main-mor[illegible] [illegible] s'en retourne à Paris, tous ses biens, en [illegible] endroit qu'ils soient situés, appartiendront au [illegible] foncier, en cas que cet homme meure [illegible] de lignée.

[illegible] à ce propos, comment la Comté de [illegible] le sobriquet de Franche avec une [illegible] [illegible] sans doute, comme les Grecs [illegible] [illegible] le nom d'Eumenides, bons [illegible]

Mais le plus curieux, le plus consolant de toute cette jurisprudence, c'est que les moines sont seigneurs de la moitié des terres main-mortables.

Si par hazard un prince du sang, ou un ministre d'état, ou un chancelier, ou quelqu'un de leurs secrétaires jettait les yeux sur cet article, il serait bon que dans l'occasion il se ressouvînt que le roi de France déclare à la nation, dans son ordonnance du 18 May 1731, *que les moines & les bénéficiers possèdent plus de la moitié des biens de la Franche-Comté.*

Le marquis d'*Argenson* dans le *Droit public ecclésiastique*, auquel il eut la meilleure part, dit qu'en Artois, de dix-huit charrues, les moines en ont treize.

On appelle les moines eux-mêmes *gens de main-morte*, & ils ont des esclaves. Renvoyons cette possession monacale au chapitre des contradictions.

Quand nous avons fait quelques remontrances modestes sur cette étrange tyrannie de gens qui ont juré à DIEU d'être pauvres & humbles, on nous a répondu : Il y a six cent ans qu'ils jouïssent de ce droit ; comment les en dépouiller ? Nous avons repliqué humblement, Il y a trente ou quarante mille ans, plus ou moins, que les fouines sont en possession de manger nos poulets, mais on nous accorde la permission de les détruire quand nous les rencontrons.

NB. C'est un péché mortel dans un chartreux de manger une demi-once de mouton, mais il peut en sûreté de conscience manger la substance de toute une famille. J'ai vu les chartreux de mon voisinage hériter cent mille écus d'un de leurs esclaves main-mortable, lequel avait fait cette fortune à Francfort par son commerce. Il est vrai que la famille dépouillée a eu la permission de venir demander l'aumône à la porte du couvent, car il faut tout dire.

Disons

Disons donc que les moines ont encor cinquante ou soixante mille esclaves main-mortables dans le royaume des Francs. On n'a pas pensé jusqu'à présent, à réformer cette jurisprudence chrétienne qu'on vient d'abolir dans les états du roi de Sardaigne; mais on y pensera. Attendons seulement quelques siécles, quand les dettes de l'état seront payées.

ESPACE.

QU'est-ce que l'espace? *Il n'y a point d'espace, point de vide*, disait Leibnitz, après avoir admis le vide; mais quand il l'admettait il n'était pas encor brouillé avec *Newton*. Il ne lui disputait pas encor le calcul des fluxions, dont *Newton* était l'inventeur. Quand leur dispute eut éclaté, il n'y eut plus de vide, plus d'espace pour *Leibnitz*.

Heureusement, quelque chose que disent les philosophes sur ces questions insolubles, que l'on soit pour *Epicure*, pour *Gassendi*, pour *Newton* ou pour *Descartes* & *Rohaut*, les régles du mouvement seront toûjours les mêmes. Tous les arts mécaniques seront exercés soit dans l'espace pur, soit dans l'espace matériel.

Que Rohaut vainement séche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Cela n'empêchera pas que nos vaisseaux n'aillent aux Indes, & que tous les mouvemens ne s'exécutent avec régularité, tandis que *Rohaut* séchera. L'espace pur, dites-vous, ne peut être ni matière, ni esprit. Or il n'y a dans le monde que matière & esprit, donc il n'y a point d'espace.

Eh! messieurs, qui nous a dit qu'il n'y a que matière & esprit, à nous qui connaissons si imparfaite-

ment l'un & l'autre ? Voilà une plaisante décision : *Il ne peut être dans la nature que deux choses, lesquelles nous ne connaissons pas.* Du moins *Montezume* raisonnait plus juste dans la tragédie anglaise de Dryden : *Que venez-vous me dire au nom de l'empereur Charles-Quint ? il n'y a que deux empereurs dans le monde, celui du Pérou & moi.* Montezume parlait de deux choses qu'il connaissait ; mais nous autres nous parlons de deux choses dont nous n'avons aucune idée nette.

Nous sommes de plaisans atomes. Nous faisons DIEU un esprit à la mode du nôtre. Et parce que nous appellons *esprit* la faculté que l'Etre suprême, universel, éternel, tout-puissant nous a donnée de combiner quelques idées dans notre petit cerveau, large de six doigts tout-au-plus, nous nous imaginons que DIEU est un esprit de cette même sorte. (Toûjours DIEU à notre image, bonnes gens !)

Mais s'il y avait des millions d'êtres qui fussent toute autre chose que notre matière, dont nous ne connaissons que les apparences, & toute autre chose que notre esprit, notre souffle idéal, dont nous ne savons précisément rien du tout ! & qui poura m'assurer que ces millions d'êtres n'existent pas ? & qui poura soupçonner que DIEU, démontré existant par ses effets, n'est pas infiniment différent de tous ces êtres-là, & que l'espace n'est pas un de ces êtres ?

Nous sommes bien loin de dire avec *Lucrèce*,

Ergo præter inane & corpora tertia per se
Nulla potest rerum in numero natura referri.

Hors le corps & le vide il n'est rien dans le monde.

Mais oserons-nous croire avec lui que l'espace infini existe ?

A-t-on jamais pu répondre à son argument ? *Lancez une flèche des bornes du monde, tombera-t-elle dans le rien, dans le néant ?*

Clarke, qui parlait au nom de Newton, prétend que l'*espace a des propriétés*, *qu'il est étendu*, *qu'il est mesurable*, *donc il existe.* Mais si on lui répond qu'on met quelque chose là où il n'y avait rien, que répliqueront *Newton* & *Clarke ?*

Newton regarde l'espace comme le *sensorium* de DIEU. J'ai cru entendre ce grand mot autrefois ; car j'étais jeune ; à présent je ne l'entends pas plus que ses explications de l'Apocalypse. L'espace *sensorium* de DIEU, l'organe intérieur de DIEU ; je m'y perds & lui aussi.

Il crut, au rapport de *Locke*, (*a*) qu'on pouvait expliquer la création, en supposant que DIEU par un acte de sa volonté & de son pouvoir, avait rendu l'espace impénétrable. Il est triste qu'un génie tel que *Newton* ait dit des choses si inintelligibles.

ESPRIT.

CE mot n'est-il pas une grande preuve de l'imperfection des langages, du chaos où elles sont encore, & du hazard qui a dirigé presque toutes nos conceptions ?

Il plut aux Grecs, ainsi qu'à d'autres nations, d'appeller vent, souffle, *pneuma*, ce qu'ils entendaient vaguement par respiration, vie, ame. Ainsi, ame, & vent étaient en un sens la même chose dans l'antiquité.

(*a*) Cette anecdote est rapportée par le traducteur de l'*Essai sur l'entendement humain*, tom. IV. pag. 175.

Et si nous disions que l'homme est une machine pneumatique, nous ne ferions que traduire les Grecs. Les Latins les imitèrent, & se servirent du mot *spiritus*, esprit, souffle. *Anima*, *spiritus*, furent la même chose.

Le *roubak* des Phéniciens, &, à ce qu'on prétend, des Caldéens, signifiait de même *souffle* & *vent*.

Quand on traduisit la Bible en latin, on employa toûjours indifféremment le mot souffle, esprit, vent, ame. *Spiritus* DEI *ferebatur super aquas*, le vent de DIEU, l'esprit de DIEU était porté sur les eaux.

Spiritus vitæ, le souffle de la vie, l'ame de la vie.

Inspiravit in faciem ejus spiraculum, ou *spiritum vitæ*, & il souffla sur sa face un souffle de vie. Et, selon l'hébreu, il souffla dans ses narines un souffle, un esprit de vie.

Hæc cum dixisset, insuflavit, & dixit eis, accipite spiritum sanctum. Ayant dit cela, il souffla sur eux, & leur dit, Recevez le souffle saint, l'esprit saint.

Spiritus ubi vult spirat, & vocem ejus audis, sed nescis unde veniat, l'esprit, le vent souffle où il veut, & vous entendez sa voix; (son bruit) mais vous ne savez d'où il vient.

Il y a loin de-là à nos brochures du quai des augustins & du pont-neuf, intitulées *Esprit de Marivaux*, *Esprit de Desfontaines* &c.

Ce que nous entendons communément en français par esprit, bel esprit, trait d'esprit, &c. signifie des pensées ingénieuses. Aucune autre nation n'a fait un tel usage du mot *spiritus*. Les Latins disaient *ingenium*, les Grecs *euphuia*, ou bien ils employaient des adjectifs. Les Espagnols disent *agudo*, *agudezza*.

Les Italiens employent communément le terme *ingegno*.

Les Anglais se servent du mot *wit*, *witty*, dont l'étymologie est belle, car ce mot autrefois signifiait *sage*.

Les Allemands disent *verstandig*; & quand ils veulent exprimer des pensées ingénieuses, vives, agréables, ils disent riche en sensations, *sin reich*. C'est de-là que les Anglais, qui ont retenu beaucoup d'expressions de l'ancienne langue germanique & française, disent *sensible man*.

Ainsi presque tous les mots qui expriment des idées de l'entendement, sont des métaphores.

L'*ingegno*, l'*ingenium*, est tiré de ce qui engendre; l'*agudessa* de ce qui est pointu, le *sin reich* des sensations, l'esprit du vent, & le *wit* de la sagesse.

En toute langue ce qui répond à esprit en général est de plusieurs sortes; & quand vous dites, Cet homme a de l'esprit, on est en droit de vous demander duquel?

Girard, dans son livre utile des définitions, intitulé *Synonymes français*, conclut ainsi:

Il faut dans le commerce des dames de l'esprit, ou du jargon qui en ait l'apparence. (Ce n'est pas leur faire honneur, elles méritent mieux.) *L'entendement est de mise avec les politiques & les courtisans.*

Il me semble que l'entendement est nécessaire partout, & qu'il est bien extraordinaire de voir un entendement *de mise*.

Le génie est propre avec les gens à projets & à dépense.

Ou je me trompe, ou le génie de *Corneille* était fait pour tous les spectateurs ; le génie de *Bossuet* pour tous les auditeurs, encor plus que propre avec les gens à dépense.

Le mot qui répond à *spiritus*, esprit, vent, souffle, donnant nécessairement à toutes les nations l'idée de l'air, elles supposèrent toutes que notre faculté de penser, d'agir, ce qui nous anime, est de l'air ; & de-là notre ame fut de l'air subtil.

De-là les *mânes*, les esprits, les revenans, les ombres furent composés d'air. (Voyez *Ame.*)

De-là nous disions, il n'y a pas longtems, *Un esprit lui est apparu, il a un esprit familier ; il revient des esprits dans ce château ;* & la populace le dit encore.

Il n'y a guères que les traductions des livres hébreux en mauvais latin, qui ayent employé le mot de *spiritus* en ce sens.

Manes, *umbra*, *simulacra*, sont les expressions de *Cicéron* & de *Virgile*. Les Allemands disent *geest*, les Anglais *ghost*, les Espagnols *duende*, *trasgo ;* les Italiens semblent n'avoir point de terme qui signifie *revenant*. Les Français seuls se sont servis du mot *esprit*. Le mot propre pour toutes les nations doit être *fantôme*, *imagination*, *rêverie*, *sottise*, *friponnerie*.

SECTION SECONDE.

Bel esprit, esprit.

Quand une nation commence à sortir de la barbarie, elle cherche à montrer ce que nous appellons *de l'esprit*.

Ainsi aux premières tentatives qu'on fit sous *François I*, vous voyez dans *Marot* des pointes, des

jeux de mots, qui feraient aujourd'hui intolérables.

Romorentin fa perte rememore,
Cognac s'en cogne en fa poitrine blême,
Anjou fait joug, Angoulême eft de même.

Ces belles idées ne fe préfentent pas d'abord pour marquer la douleur des peuples. Il en a coûté à l'imagination pour parvenir à cet excès de ridicule.

On pourait apporter plufieurs exemples d'un goût fi dépravé; mais tenons-nous-en à celui-ci qui eft le plus fort de tous.

Dans la feconde époque de l'efprit humain en France, au tems de *Balzac*, de *Mairet*, de *Rotrou*, de *Corneille*, on applaudiffait à toute penfée qui furprenait par des images nouvelles qu'on appellait *efprit*. On reçut très bien ces vers de la tragédie de *Pyrame*:

Ah! voici le poignard qui du fang de fon maître,
Eft encor tout fanglant; il en rougit, le traître.

On trouvait un grand art à donner du fentiment à ce poignard, à le faire rougir de honte d'être teint du fang de *Pyrame* autant que du fang dont il était coloré.

Perfonne ne fe récria contre *Corneille* quand dans fa tragédie d'*Andromède*, Phinée dit au foleil:

Tu luis, foleil, & ta lumière
Semble fe plaire à m'affliger.
Ah! mon amour te va bien obliger
A quitter foudain ta carrière.
Viens, foleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte,
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

Le soleil qui fuit parce qu'il est moins clair que le visage d'*Andromède*, vaut bien le poignard qui rougit.

Si de tels efforts d'ineptie trouvaient grace devant un public dont le goût s'est formé si difficilement, il ne faut pas être surpris que des traits d'esprit qui avaient quelque lueur de beauté ayent longtems séduit.

Non-seulement on admirait cette traduction de l'espagnol ;

> Ce sang qui tout versé fume encor de courroux
> De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

Non-seulement on trouvait une finesse très spirituelle dans ce vers d'*Hipsipile* à *Médée* dans la *Toison d'or* ;

> Je n'ai que des attraits & vous avez des charmes.

Mais on ne s'appercevait pas, & peu de connaisseurs s'apperçoivent encore, que dans le rôle imposant de *Cornélie* l'auteur met presque toûjours de l'esprit où il falait seulement de la douleur. Cette femme dont on vient d'assassiner le mari, commence son discours étudié à *César*, par un *car* :

> César, car le destin que dans tes fers je brave,
> M'a fait ta prisonnière & non pas ton esclave ;
> Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
> Jusqu'à te rendre hommage & te nommer seigneur.

Elle s'interrompt ainsi dès le premier mot, pour dire une chose recherchée & fausse. Jamais une citoyenne Romaine ne fut esclave d'un citoyen Romain ; jamais un Romain ne fut appellé *seigneur* ; & ce mot *seigneur* n'est parmi nous qu'un terme d'honneur & de remplissage usité au théatre.

> Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
> Romaine, mon courage est encor au-dessus.

Outre le défaut si commun à tous les héros de *Corneille*, de s'annoncer ainsi eux-mêmes, de dire, Je suis grand, j'ai du courage, admirez-moi, il y a ici une affectation bien condamnable de parler de sa naissance quand la tête de *Pompée* vient d'être présentée à *César*. Ce n'est point ainsi qu'une affliction véritable s'exprime. La douleur ne cherche point à dire *encor plus*. Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'en voulant dire encor plus, elle dit beaucoup moins. Etre Romaine est sans doute moins que d'être fille de *Scipion* & femme de *Pompée*. L'infame *Septime* assassin de *Pompée*, était Romain comme elle. Mille Romains étaient des hommes très médiocres; mais être femme & fille du plus grand des Romains, c'était là une vraie supériorité. Il y a donc dans ce discours de l'esprit faux & déplacé, ainsi qu'une grandeur fausse & déplacée.

Ensuite elle dit après *Lucain*, qu'elle doit rougir d'être en vie.

> Je dois rougir *pourtant* après un tel malheur,
> De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.

Lucain après le beau siécle d'*Auguste*, cherchait de l'esprit, parce que la décadence commençait; & dans le siécle de *Louïs XIV* on commença par vouloir étaler de l'esprit, parce que le bon goût n'était pas encor entiérement formé comme il le fut depuis.

> César, de ta victoire écoute moins le bruit,
> Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit.

Quel mauvais artifice, quelle idée fausse autant qu'imprudente! *César* ne doit point, selon elle, écouter *le bruit* de sa victoire. Il n'a vaincu à Pharsale que parce que *Pompée* a épousé *Cornélie!* Que de peine pour dire ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni convenable, ni touchant!

> *Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrace.*

C'est le *bis nocui mundo* de Lucain. Ce vers présente une très grande idée. Elle doit surprendre, il n'y manque que la vérité. Mais il faut bien remarquer que si ce vers avait seulement une faible lueur de vraisemblance, & s'il était échappé aux emportemens de la douleur il serait admirable ; il aurait alors toute la vérité, toute la beauté de la convenance théatrale.

Heureuse en mes malheurs si ce triste hyménée
Pour le bonheur du monde à Rome m'eût donnée,
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison ;
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine ;
Je te l'ai déja dit, César, je suis Romaine ;
Et quoi que ta captive, un cœur tel que le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.

C'est encor du *Lucain* ; elle souhaite dans la *Pharsale* d'avoir épousé *César*, & de n'avoir eu à se louer d'aucun de ses maris.

Atque utinam in thalamis invisi Cæsaris essem
Infelix conjux & nulli læta marito.

Ce sentiment n'est point dans la nature ; il est à la fois gigantesque & puérile ; mais du moins ce n'est pas à *César* que *Cornélie* parle ainsi dans *Lucain*. Corneille au contraire fait parler *Cornélie* à *César* même ; il lui fait dire qu'elle souhaite d'être sa femme, pour porter dans sa maison le *poison invincible d'un astre envenimé* ; car, ajoute-t-elle, ma haine ne peut s'abaisser, & je t'ai déja dit que je suis Romaine, & je ne te demande rien. Voilà un singulier raisonnement ; je voudrais t'avoir épousé pour te faire mourir, car je ne te demande rien.

Ajoutons encor que cette veuve accable *César* d'injures dans le moment où *César* vient de pleurer la mort de *Pompée*, & qu'il a promis de la venger.

Il eſt certain que ſi l'auteur n'avait pas voulu donner de l'eſprit à *Cornélie*, il ne ſerait pas tombé dans ces défauts qui ſe font ſentir aujourd'hui après avoir été applaudis ſi longtems. Les actrices ne peuvent plus guères les pallier par une fierté étudiée & des éclats de voix ſéducteurs.

Pour mieux connaître combien l'eſprit ſeul eſt au-deſſous des ſentimens naturels, comparez *Cornélie* avec elle-même, quand elle dit des choſes toutes contraires dans la même tirade;

Encor ai-je ſujet de rendre grace aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céſar y commande & non pas Ptolomée.
Hélas! & ſous quel aſtre, ô ciel! m'as-tu formée!
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince,
Qui doit à mon époux ſon trône & ſa province.

Paſſons ſur la petite faute de ſtile, & conſidérons combien ce diſcours eſt décent & douloureux; il va au cœur, tout le reſte éblouït l'eſprit un moment & enſuite le révolte.

Ces vers naturels charment tous les ſpectateurs;

O vous! à ma douleur, objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſtes du grand Pompée écoutez ſa moitié, &c.

C'eſt par ces comparaiſons qu'on ſe forme le goût, & qu'on s'accoutume à ne rien aimer que le vrai mis à ſa place. (Voyez *Goût.*)

Cléopatre dans la même tragédie s'exprime ainſi à ſa confidente *Charmion*:

Apprends qu'une princeſſe aimant ſa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime eſt ſûre d'être aimée;
Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris
Ne ſauraient l'expoſer aux hontes d'un mépris.

Charmion pouvait lui répondre; Madame, je n'entends pas ce que c'eſt que les beaux feux d'une princeſſe qui n'oſeraient l'expoſer à des hontes. Et à l'égard des princeſſes qui ne diſent qu'elles aiment que quand elles ſont ſûres d'être aimées, je fais toûjours le rôle de confidente à la comédie, & vingt princeſſes m'ont avoué leurs beaux feux ſans être ſûres de rien, & principalement l'infante du *Cid*.

Allons plus loin. *Céſar*, *Céſar* lui-même, ne parle à *Cléopatre* que pour montrer de l'eſprit alambiqué:

Mais, ô Dieux! ce moment que je vous ai quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée,
Et ces ſoins importans qui m'arrachaient à vous
Contre ma grandeur même allumaient mon couroux;
Je lui voulais du mal de m'être ſi contraire.
Mais je lui pardonnais au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir,
C'eſt elle dont je tiens cette haute eſpérance
Qui flatte mes déſirs d'une illuſtre apparence.
C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait partout mon bras ambitieux.
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.

Voilà donc *Céſar* qui veut du mal à ſa grandeur de l'avoir éloigné un moment de *Cléopatre*, mais qui pardonne à ſa grandeur en ſe ſouvenant que cette grandeur lui a fait obtenir le bonheur de ſa flamme. Il tient la haute eſpérance d'une illuſtre apparence; & ce n'eſt que pour acquérir le droit précieux de cette illuſtre apparence que ſon bras ambitieux a donné la bataille de Pharſale.

On dit que cette sorte d'esprit, qui n'est, il faut le dire, que du galimatias, était alors l'esprit du tems. C'est cet abus intolérable que *Molière* proscrivit dans ses *Précieuses ridicules*.

Ce sont ces défauts trop fréquens dans *Corneille* que La Bruière désigna en disant, (*e*) *J'ai cru dans ma première jeunesse que ces endroits étaient clairs, intelligibles pour les acteurs, pour le parterre & l'amphithéatre, que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, & que j'avais tort de n'y rien comprendre. Je suis détrompé.*

Nous avons relevé ailleurs l'affectation singulière où est tombé *La Motte* dans son abrégé de l'*Iliade*, en faisant parler avec esprit toute l'armée des Grecs à la fois :

Tout le camp s'écria dans une joie extrême,
Que ne vaincra-t-il point, il s'est vaincu lui-même!

C'est-là un trait d'esprit, une espèce de pointe & de jeu de mots. Car s'ensuit-il de ce qu'un homme a dompté sa colère qu'il sera vainqueur dans le combat? Et comment cent mille hommes peuvent-ils dans un même instant s'accorder à dire un rébus? ou, si l'on veut, un bon mot?

SECTION TROISIÉME.

En Angleterre, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'esprit, on dit qu'il a de grandes parties, *great parts*. D'où cette manière de parler qui étonne aujourd'hui les Français, peut-elle venir? d'eux-mêmes. Autrefois nous nous servions de ce mot *parties* très communément dans ce sens-là. *Clélie*, *Cassandre*, nos

(*a*) *Caractères* de *La Bruière*, chap. des ouvrages de l'esprit.

autres anciens romans ne parlent que des parties de leurs héros & de leurs héroïnes, & ces parties sont leur esprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout? Chacun de nous n'a que sa petite portion d'intelligence, de mémoire, de sagacité, de profondeur d'idées, d'étendue, de vivacité, de finesse. Le mot de *parties* est le plus convenable pour des êtres aussi faibles que l'homme. Les Français ont laissé échapper de leurs dictionnaires une expression dont les Anglais se sont saisis. Les Anglais se sont enrichis plus d'une fois à nos dépens.

Plusieurs écrivains philosophes se sont étonnés de ce que tout le monde prétendant à l'esprit, personne n'ose se vanter d'en avoir.

L'envie, a-t-on dit, *permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité & non de son esprit.* L'envie permet qu'on fasse l'apologie de sa probité, non de son esprit, pourquoi? c'est qu'il est très nécessaire de passer pour homme de bien, & point du tout d'avoir la réputation d'homme d'esprit.

On a ému la question si tous les hommes sont nés avec le même esprit, les mêmes dispositions pour les sciences, & que tout dépend de leur éducation & des circonstances où ils se trouvent. Un philosophe qui avait droit de se croire né avec quelque supériorité, prétendit que les esprits sont égaux; cependant on a toûjours vu le contraire. De quatre cent enfans élevés ensemble sous les mêmes maîtres, dans la même discipline, à peine y en a-t-il cinq ou six qui fassent des progrès bien marqués. Le grand nombre est toûjours des médiocres, & parmi ces médiocres il y a des nuances; en un mot les esprits different plus que les visages.

ESPRIT FAUX.

Il y a malheureusement bien des manières d'avoir l'esprit faux. 1°. De ne pas exprimer si le principe est vrai lors-même qu'on en déduit des conséquences justes, & cette manière est commune. (Voyez *Conséquences*.)

2°. De tirer des conséquences fausses d'un principe reconnu pour vrai. Par exemple, un domestique est interrogé si son maître est dans sa chambre, par des gens qu'il soupçonne d'en vouloir à sa vie; s'il était assez sot pour leur dire la vérité sous prétexte qu'il ne faut pas mentir, il est clair qu'il aurait tiré une conséquence absurde d'un principe très vrai.

Un juge qui condamnerait un homme qui a tué son assassin parce que l'homicide est défendu, serait aussi inique que mauvais raisonneur.

De pareils cas se subdivisent en mille nuances différentes. Le bon esprit, l'esprit juste est celui qui les démêle; de-là vient qu'on a vu tant de jugemens iniques; non que le cœur des juges fût méchant, mais parce qu'ils n'étaient pas assez éclairés.

ESSÉNIENS.

PLus une nation est superstitieuse & barbare, obstinée à la guerre malgré ses défaites, partagée en factions, flottante entre la royauté & le sacerdoce, enyvrée de fanatisme, plus il se trouve chez un tel peuple un nombre de citoyens qui s'unissent pour vivre en paix.

Il arrive qu'en tems de peste un petit canton s'interdit la communication avec les grandes villes. Il se

préserve de la contagion qui régne ; mais il reste en proie aux autres maladies.

Tels on a vu les gymnosophistes aux Indes ; telles furent quelques sectes de philosophes chez les Grecs ; tels les pythagoriciens en Italie & en Grèce, & les thérapeutes en Egypte ; tels sont aujourd'hui les primitifs nommés *quakers*, & les *dunkards* en Pensilvanie ; & tels furent à-peu-près les premiers chrétiens qui vécurent ensemble loin des villes.

Aucune de ces sociétés ne connut cette effrayante coutume de se lier par serment au genre de vie qu'elles embrassaient ; de se donner des chaînes perpétuelles, de se dépouiller religieusement de la nature humaine dont le premier caractère est la liberté ; de faire enfin ce que nous appellons des *vœux*. Ce fut *St. Basile* qui le premier imagina ces vœux, ce serment de l'esclavage. Il introduisit un nouveau fléau sur la terre, & il tourna en poison ce qui avait été inventé comme remède.

Il y avait en Syrie des sociétés toutes semblables à celles des esséniens. C'est le Juif *Philon* qui nous le dit (dans le *Traité de la liberté des gens de bien.*) La Syrie fut toûjours superstitieuse & factieuse, toûjours opprimée par des tyrans. Les successeurs d'*Alexandre* en firent un théatre d'horreurs. Il n'est pas étonnant que parmi tant d'infortunés, quelques-uns plus humains & plus sages que les autres, se soient éloignés du commerce des grandes villes, pour vivre en commun dans une honnête pauvreté, loin des yeux de la tyrannie.

On se réfugia dans de semblables asyles en Egypte pendant les guerres civiles des derniers *Ptolomées* ; & lorsque les armées romaines subjuguèrent l'Egypte, les thérapeutes s'établirent dans un désert auprès du lac Mœris.

Il

Il paraît très probable qu'il y eut des thérapeutes Grecs, Egyptiens & Juifs. *Philon*, (*b*) après avoir loué *Anaxagore*, *Démocrite* & les autres philosophes qui embrassèrent ce genre de vie, s'exprime ainsi.

„ On trouve de pareilles sociétés en plusieurs pays ; „ la Grèce & d'autres contrées jouïssent de cette con- „ solation : elle est très commune en Egypte dans „ chaque nôme, & surtout dans celui d'Alexandrie. „ Les plus gens de bien, les plus austères se sont reti- „ rés au-dessus du lac Mœris dans un lieu désert, „ mais commode, qui forme une pente douce. L'air „ y est très sain ; les bourgades assez nombreuses „ dans le voisinage du désert, &c. "

Voilà donc partout des sociétés qui ont tâché d'échapper aux troubles, aux factions, à l'insolence, à la rapacité des oppresseurs. Toutes, sans exception, eurent la guerre en horreur ; ils la regardèrent précisément du même œil que nous voyons le vol & l'assassinat sur les grands chemins.

Tels furent à-peu-près les gens de lettres qui s'assemblèrent en France, & qui fondèrent l'académie. Ils échappaient aux factions & aux cruautés qui désolaient le règne de *Louis XIII*. Tels furent ceux qui fondèrent la société royale de Londres, pendant que les fous barbares nommés *puritains* & *épiscopaux*, s'égorgeaient pour quelques passages de trois ou quatre vieux livres inintelligibles.

Quelques savans ont cru que JÉSUS-CHRIST qui daigna paraître quelque tems dans le petit pays de Capharnaüm, dans Nazareth & dans quelques autres bourgades de la Palestine, était un de ces esséniens qui fuyaient le tumulte des affaires, & qui cultivaient en paix la vertu. Mais ni dans les quatre

(*b*) *Philon*, de la vie contemplative.

Evangiles reçus, ni dans les apocryphes, ni dans les *Actes des apôtres*, ni dans leurs lettres, on ne lit le nom d'*essénien*.

Quoique le nom ne s'y trouve pas, la ressemblance s'y trouve en plusieurs points, confraternité, biens en commun, vie austère, travail des mains, détachement des richesses & des honneurs, & surtout horreur pour la guerre. Cet éloignement est si grand, que JESUS-CHRIST commande de tendre l'autre joue quand on vous donne un soufflet, & de donner votre tunique quand on vous vole votre manteau. C'est sur ce principe que les chrétiens se conduisirent pendant près de deux siécles, sans autels, sans temples, sans magistratures, tous exerçant des métiers, tous menant une vie cachée & paisible.

Leurs premiers écrits attestent qu'il ne leur était pas permis de porter les armes. Ils ressemblaient en cela parfaitement à nos Pensilvains, à nos anabatistes, à nos memnonistes d'aujourd'hui, qui se piquent de suivre l'Evangile à la lettre. Car quoi qu'il y ait dans l'Evangile plusieurs passages qui étant mal entendus, peuvent inspirer la violence, comme les marchands chassés à coups de fouet hors des parvis du temple, le *contrain-les d'entrer*, les cachots dans lesquels on précipite ceux qui n'ont pas fait profiter l'argent du maître à cinq pour un, ceux qui viennent au festin sans avoir la robe nuptiale; quoique, dis-je, toutes ces maximes y semblent contraires à l'esprit pacifique, cependant, il y en a tant d'autres qui ordonnent de souffrir au-lieu de combattre, qu'il n'est pas étonnant que les chrêtiens ayent eu la guerre en exécration pendant environ deux cent ans.

Voilà sur quoi se fonde la nombreuse & respectable société des Pensilvains, ainsi que les petites sectes qui l'imitent. Quand je les appelle *respectables*, ce n'est pas par leur aversion pour la splendeur de l'é-

glise catholique. Je plains sans doute, comme je le dois, leurs erreurs. C'est leur vertu, c'est leur modestie, c'est leur esprit de paix que je respecte.

Le grand philosophe *Bayle* n'a-t-il donc pas eu raison de dire qu'un chrétien des premiers tems serait un très mauvais soldat, ou qu'un soldat serait un très mauvais chrétien?

Ce dilemme paraît sans réplique; & c'est, ce me semble, la différence entre l'ancien christianisme & l'ancien judaïsme.

La loi des premiers Juifs dit expressément, Dès que vous serez entrés dans le pays dont vous devez vous emparer, mettez tout à feu & à sang, égorgez sans pitié vieillards, femmes, enfans à la mammelle, tuez jusqu'aux animaux, saccagez tout, brûlez tout, c'est votre DIEU qui vous l'ordonne. Ce catéchisme n'est pas annoncé une fois, mais vingt; & il est toûjours suivi.

Mahomet persécuté par les Mecquois se défend en brave homme. Il contraint ses persécuteurs vaincus à se mettre à ses pieds, à devenir ses prosélytes; il établit sa religion par la parole & par l'épée.

JESUS, placé entre les tems de *Moïse* & de *Mahomet* dans un coin de la Galilée, prêche le pardon des injures, la patience, la douceur, la souffrance, meurt du dernier supplice, & veut que ses premiers disciples meurent ainsi.

Je demande en bonne foi si *St. Barthelemi*, *St. André*, *St. Matthieu*, *St. Barnabé* auraient été reçus parmi les cuirassiers de l'empereur, ou dans les trabans de *Charles XII? St. Pierre* même, quoiqu'il ait coupé l'oreille à *Malchus*, aurait-il été propre à faire un bon chef de file? Peut-être *St. Paul* accoutumé d'abord au carnage, & ayant eu le malheur d'être

un perfécuteur fanguinaire, eft le feul qui aurait pu devenir guerrier. L'impétuofité de fon tempérament & la chaleur de fon imagination en auraient pu faire un capitaine redoutable. Mais malgré ces qualités il ne chercha point à fe venger de *Gamaliel* par les armes. Il ne fit point comme les *Juda*, les *Theudas*, les *Barcokebas* qui levèrent des troupes; il fuivit les préceptes de JESUS, il fouffrit, & même il eut, à ce qu'on prétend, la tête tranchée.

Faire une armée de chrêtiens était donc, dans les premiers tems, une contradiction dans les termes.

Il eft clair que les chrêtiens n'entrèrent dans les troupes de l'empire que quand l'efprit qui les animait, fut changé. Ils avaient dans les deux premiers fiécles de l'horreur pour les temples, les autels, les cierges, l'encens, l'eau luftrale; *Porphire* les comparait aux renards qui difent, *ils font trop verds*. Si vous pouviez avoir, difait-il, de beaux temples brillans d'or avec de groffes rentes pour les deffervans, vous aimeriez les temples paffionnément. Ils fe donnèrent enfuite tout ce qu'ils avaient abhorré. C'eft ainfi qu'ayant détefté le métier des armes, ils allèrent enfin à la guerre. Les chrêtiens dès le tems de *Dioclétien*, furent auffi différens des chrêtiens du tems des apôtres, que nous fommes différens des chrêtiens du troifiéme fiécle.

Je ne conçois pas comment un efprit auffi éclairé & auffi hardi que celui de *Montefquieu*, a pu condamner févérement un autre génie bien plus méthodique que le fien, & combattre cette vérité annoncée par Bayle, (c) *qu'une fociété de vrais chrêtiens pourait vivre heureufement enfemble, mais qu'elle fe défendrait mal contre les attaques d'un ennemi.*

„ Ce feraient, dit *Montefquieu*, des citoyens infi„ niment éclairés fur leurs devoirs, & qui auraient un

(c) *Continuation des penfées diverfes*, article CXXIV.

„ très grand zèle pour les remplir. Ils sentiraient
„ très bien les droits de la défense naturelle. Plus
„ ils croiraient devoir à la religion, plus ils pense-
„ raient devoir à la patrie. Les principes du chris-
„ tianisme bien gravés dans le cœur seraient infini-
„ ment plus forts que ce faux honneur des monar-
„ chies, ces vertus humaines des républiques, &
„ cette crainte servile des états despotiques. “

Assurément l'auteur de l'*Esprit des loix* ne songeait pas aux paroles de l'Evangile quand il dit, que les vrais chrétiens sentiraient très bien les droits de la défense naturelle. Il ne se souvenait pas de l'ordre de donner sa tunique quand on vous vole le manteau, & de tendre l'autre joue quand on a reçu un soufflet. Voilà les principes de la défense naturelle très clairement anéantis. Ceux que nous appellons *quakers* ont toûjours refusé de combattre ; mais ils auraient été écrasés dans la guerre de 1756 s'ils n'avaient pas été secourus & forcés à se laisser secourir par les autres Anglais. (Voyez l'article *Primitive église.*)

N'est-il pas indubitable que ceux qui penseraient en tout comme des martyrs, se battraient fort mal contre des grenadiers ? Toutes les paroles de ce chapitre de l'*Esprit des loix*, me paraissent fausses. *Les principes du christianisme bien gravés dans le cœur seraient infiniment plus forts*, &c. Oui, plus forts pour les empêcher de manier l'épée, pour les faire trembler de répandre le sang de leur prochain, pour leur faire regarder la vie comme un fardeau dont le souverain bonheur est d'être déchargé.

On les enverrait, dit Bayle, *comme des brebis au milieu des loups, si on les faisait aller repousser de vieux corps d'infanterie, ou charger des régimens de cuirassiers.*

Bayle avait très grande raison. *Montesquieu* ne s'est pas apperçu qu'en le réfutant, il ne voyait que les

chrêtiens mercenaires & ſanguinaires d'aujourd'hui, & non pas des premiers chrêtiens. Il ſemble qu'il ait voulu prévenir les injuſtes accuſations qu'il a eſſuyé des fanatiques, en leur ſacrifiant *Bayle*; & il n'y a rien gagné. Ce ſont deux grands-hommes qui paraiſſent d'avis différent, & qui auraient eu toûjours le même s'ils avaient été également libres.

Le faux honneur des monarchies, les vertus humaines des républiques, la crainte ſervile des états deſpotiques. Rien de tout cela ne fait les ſoldats, comme le prétend l'*Eſprit des loix*. Quand nous levons un régiment dont le quart déſerte au bout de quinze jours, il n'y a pas un ſeul des enrôlés qui penſe à l'honneur de la monarchie; ils ne ſavent ce que c'eſt. Les troupes mercenaires de la république de Veniſe connaiſſent leur paye, & non la vertu républicaine, de laquelle on ne parle jamais dans la place St. Marc. Je ne crois pas en un mot qu'il y ait un ſeul homme ſur la terre qui s'enrôle dans un régiment par vertu.

Ce n'eſt point non plus par une crainte ſervile que les Turcs & les Ruſſes ſe battent avec un acharnement & une fureur de lions & de tigres; on n'a point ainſi du courage par crainte. Ce n'eſt pas non plus par dévotion que les Ruſſes ont battu les armées de *Mouſtapha*. Il ſerait à deſirer, ce me ſemble, qu'un homme ſi ingénieux eût plus cherché à faire connaître le vrai, qu'à montrer ſon eſprit. Il faut s'oublier entiérement quand on veut inſtruire les hommes, & n'avoir en vue que la vérité.

ÉTERNITÉ.

J'Admirais dans ma jeuneſſe tous les raiſonnemens de *Samuel Clarke*; j'aimais ſa perſonne quoi qu'il fût un arien déterminé ainſi que *Newton*, & j'aime encor ſa mémoire parce qu'il était bon homme; mais

le cachet de ſes idées qu'il avait mis ſur ma cervelle encor molle, s'effaça quand cette cervelle ſe fut un peu fortifiée. Je trouvai, par exemple, qu'il avait auſſi mal combattu l'éternité du monde qu'il avait mal établi la réalité de l'eſpace infini.

J'ai tant de reſpect pour la Genèſe & pour l'égliſe qui l'adopte, que je la regarde comme la ſeule preuve de la création du monde depuis cinq mille ſept cent dix-huit ans, ſelon le comput des Latins, & de ſept mille deux cent ſoixante & dix-huit ans ſelon les Grecs.

Toute l'antiquité crut au moins la matière éternelle; & les plus grands philoſophes attribuèrent auſſi l'éternité à l'ordre de l'univers.

Ils ſe ſont tous trompés, comme on ſait; mais on peut croire ſans blaſphême que l'Eternel formateur de toutes choſes fit d'autres mondes que le nôtre.

Voici ce que dit ſur ces mondes & ſur cette éternité un auteur inconnu dans une petite feuille, qui peut aiſément ſe perdre, & qu'il eſt peut-être bon de conſerver.

Foliis tantum ne carmina manda.

S'il y a dans cet écrit quelques propoſitions téméraires, la petite ſociété qui travaille à la rédaction du recueil, les déſavoue de tout ſon cœur.

Mes compagnons, mes frères, hommes qui poſſédez l'intelligence, cette émanation de DIEU *même, adorez avec moi ce* DIEU *qui vous l'a donnée, ce* Li, *ce* Chang-ti, *ce* Tien, *que les Seres, les antiques habitans du Catai adorent depuis cinq mille ans, ſelon leurs annales publiques; annales qu'aucun tribunal de lettrés n'a jamais révoquées en doute, & qui ne ſont combattues chez les peuples occidentaux que par des ignorans inſenſés, qui meſurent le reſte de la terre &*

les tems antiques par la petite mesure de leur province, sortie à peine de la barbarie.

Adorons cet Etre des êtres que les peuples du Gange policés avant les Seres reconnaissaient dans des tems encor plus reculés, sous le nom de Birmah *père de* Brama *& de toutes choses, & qui fut invoqué sans doute dans les révolutions innombrables qui ont changé si souvent la face de notre globe.*

Adorons ce grand Etre nommé Oromaze *chez les anciens Perses. Adorons ce* Démiourgos *que Platon célébra chez les Grecs, ce* DIEU très bon & très grand, optimum maximum, *qui n'était point appellé d'un autre nom chez les Romains, lorsque dans le sénat ils dictaient des loix aux trois quarts de la terre alors connue.*

C'est lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immensité de l'espace. Il dit, & tout exista; mais il le dit avant les tems; il est l'Etre nécessaire: donc il fut toûjours. Il est l'Etre agissant, donc il a toûjours agi: sans quoi il n'aurait été dans une éternité passée que l'être inutile. Il n'a pas fait l'univers dans peu de jours; car alors il ne serait que l'être capricieux.

Ce n'est ni depuis six mille ans, ni depuis cent mille, que ses créatures lui dûrent leurs hommages; c'est de toute éternité. Quel resserrement d'esprit, quelle absurde grossiéreté! de dire le chaos était éternel, & l'ordre n'est que d'hier. Non, l'ordre fut toûjours parce que l'Etre nécessaire auteur de l'ordre fut toûjours.

C'est ainsi que pensait le grand St. Thomas *dans la* Somme de la foi catholique, lib. II. capite III. „ DIEU
„ *a eu la volonté pendant toute l'éternité, ou de pro-*
„ *duire l'univers, ou de ne le pas produire; or il est*
„ *manifeste qu'il a eu la volonté de le produire; donc*

„ *il l'a produit de toute éternité, l'effet suivant toûjours la puissance d'un agent qui agit par volonté.* "

A ces paroles sensées qu'on est bien étonné de trouver dans St. Thomas, *j'ajoute, qu'un effet d'une cause éternelle & nécessaire, doit être éternel & nécessaire comme elle.*

DIEU *n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu sans cesse un mouvement de déclinaison ainsi que l'a chanté* Lucrèce, *grand peintre à la vérité des choses communes qu'il est aisé de peindre, mais physicien de la plus complette ignorance.*

Cet Etre suprême n'a pas pris des cubes, des petits dés *pour en former la terre, les planètes, la lumière, la matière magnétique, comme l'a imaginé le chimérique* Descartes, *dans son roman, appellé* philosophie.

Mais il a voulu que toute matière gravitât invinciblement vers un centre en raison directe de sa masse, & en raison inverse du quarré de sa distance à ce centre; il a ordonné que ce centre de notre petit monde fût dans le soleil, & que toutes nos planètes tournassent autour de lui, de façon que les cubes de leurs distances seraient toûjours comme les quarrés de leurs révolutions. Jupiter & Saturne observent ces loix en parcourant leurs orbites; & les satellites de Saturne & de Jupiter obéissent à ces loix avec la même exactitude. Ces divins théorèmes réduits en pratique à la naissance éternelle des mondes, n'ont été découverts que de nos jours; mais ils sont aujourd'hui aussi connus que les premières propositions d'Euclide.

On sait que tout est uniforme dans l'étendue des cieux; mille milliards de soleils qui la remplissent, ne sont qu'une faible expression de l'immensité de l'existence. Tous jettent de leur sein les mêmes torrens de lumière qui partent de notre soleil; & des mondes innom-

brables s'éclairent les uns les autres. On en compte jusqu'à deux mille dans une seule partie de la constellation d'Orion. Cette longue & large bande de points blancs qu'on remarque dans l'espace, & que la fabuleuse Grèce nommait la voie lactée, *en imaginant qu'un enfant nommé* Jupiter, *Dieu de l'univers, avait laissé répandre un peu de lait en tettant sa nourrice, cette voie lactée, dis-je, est une foule de soleils dont chacun a ses mondes planétaires roulans autour de lui. Et à travers cette longue traînée de soleils & de mondes on voit des espaces dans lesquels on distingue encor des mondes plus éloignés, surmontés d'autres espaces & d'autres mondes.*

J'ai lu dans un poëme épique ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire;

Au-delà de leurs cours & loin dans cet espace,
Où la matière nage & que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre & des mondes sans fin;
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par de-là tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit:

Dans ces cieux infinis le Dieu des cieux réside.

Car la force, la vertu puissante qui les dirige & qui les anime, doivent être partout; ainsi que la gravitation est dans toutes les parties de la matière, ainsi que la force motrice est dans toute la substance du corps en mouvement.

Quoi! la force active serait en tous lieux, & le grand Etre ne serait pas en tous lieux!

Virgile *a dit:*

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

Caton *a dit :*

Jupiter eſt quodcumque vides quocumque moveris.

St. Paul *a dit :*

In Deo vivimus movemur & ſumus.

Tout ſe meut, tout reſpire & tout exiſte en Dieu.

Nous avons eu la baſſeſſe d'en faire un roi qui a des courtiſans dans ſon cabinet, & des huiſſiers dans ſon antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux.

Illic ſecum habitans in penetralibus
Se rex ipſe ſuo contuitu beat.

Dans ſon appartement ce monarque ſuprême
Se voit avec plaiſir & vit avec lui-même.

C'eſt au fond peindre DIEU *comme un fat qui ſe regarde au miroir & qui ſe complait dans ſa figure ; c'eſt bien alors que l'homme a fait* DIEU *à ſon image.*

Penſons donc comme Platon, Virgile, Caton, St. Paul, St. Thomas, *ſur ce grand ſujet, & non comme l'auteur de cette hymne. Ne ceſſons de répéter que l'intelligence infinie de l'Etre néceſſaire, de l'Etre formateur, produit tout, remplit tout, vivifie tout de toute éternité. Il nous faut à nous, ombres paſſagères, à nous atomes d'un moment, à nous atomes penſans, il nous faut une portion d'intelligence bien rare, bien exercée pour comprendre ſeulement une petite partie de ſes mathématiques éternelles.*

Par quelles loix la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-ſept mille neuf cent vingt années outre ſon cours dans ſon orbite & ſa rotation ſur elle-même ? comment l'aſtre de nos nuits ſe balance-t-il, & pourquoi la terre & lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent ſe rencontrer ? Le nombre des hommes

qui s'élèvent à ces connaissances divines, n'est pas une unité sur un million dans le genre-humain : tandis que presque tous les hommes courbés vers la fange de la terre, ou consument leur vie dans de petites intrigues, ou tuent les hommes leurs frères, & en sont tués pour de l'argent.

C'est au petit nombre de sages que je m'adresse pour admirer avec eux l'immensité de l'ordre des choses ; la puissante intelligence qui respire dans elles, & l'éternité dans laquelle elles nagent, éternité dont un moment est accordé aux individus passagers qui végètent, qui sentent, & qui pensent. (Voyez *Infini.*)

EVANGILE.

C'Est une grande question de savoir quels sont les premiers Evangiles. C'est une vérité constante, quoiqu'en dise *Abadie*, qu'aucun des premiers pères de l'église inclusivement jusqu'à *Irénée*, ne cite aucun passage des quatre Evangiles que nous connaissons. Au contraire, les alloges, les théodosiens rejettèrent constamment l'*Evangile de St. Jean*, & ils en parlaient toûjours avec mépris, comme l'avance *St. Epiphane* dans sa trente-quatriéme homélie. Nos ennemis remarquent encor que non-seulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos Evangiles ; mais qu'ils rapportent plusieurs passages qui ne se trouvent que dans les Evangiles apocryphes rejettés du canon.

St. Clément, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé sur le tems où son royaume aviendrait, répondit, *Ce sera quand deux ne feront qu'un, quand le dehors ressemblera au dedans, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Or il faut avouer que ce passage ne se trouve dans aucun de

nos Evangiles. Il y à cent exemples qui prouvent cette vérité ; on les peut recueillir dans l'examen critique de Mr. *Freret* fecrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le favant *Fabricius* s'eft donné la peine de raffembler les anciens Evangiles que le tems a confervés, celui de *Jacques* paraît le premier. Il eft certain qu'il a encor beaucoup d'autorité dans quelques églifes d'Orient. Il eft appellé *premier évangile*. Il nous refte la paffion & la réfurrection qu'on prétend écrites par Nicodème. Cet *Evangile de Nicodème* eft cité par *St. Juftin* & par *Tertullien*, c'eft-là qu'on trouve les noms des accufateurs de notre Sauveur, *Annas*, *Caïphas*, *Soumas*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Levi*, *Nephtali* ; l'attention de rapporter ces noms, donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adverfaires ont conclu que puifqu'on fuppofa tant de faux Evangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut auffi avoir fuppofé ceux qui font aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils infiftent beaucoup fur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces Evangiles apocryphes. Il y eut donc, difent-ils, des fauffaires, des féducteurs & des gens féduits qui moururent pour l'erreur ; ce n'eft donc pas une preuve de la vérité de notre religion que des martyrs foient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus, qu'on ne demanda jamais aux martyrs : Croyez-vous à l'Evangile de *Jean*, ou à l'Evangile de *Jacques* ? Les payens ne pouvaient fonder des interrogatoires fur des livres qu'ils ne connaiffaient pas : les magiftrats punirent quelques chrétiens très injuftement comme perturbateurs du repos public ; mais ils ne les interrogèrent jamais fur nos quatre Evangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que fous *Dioclétien* ; & ils eurent à peine quelque publicité dans les dernières années de *Dioclétien*. C'était un crime abominable, irrémif-

ſible à un chrêtien de faire voir un Evangile à un gentil. Cela eſt ſi vrai, que vous ne rencontrez le mot d'*Evangile* dans aucun auteur prophane.

Les ſociniens rigides ne regardent donc nos quatres divins Evangiles que comme des ouvrages clandeſtins fabriqués environ un ſiécle après JESUS-CHRIST, & cachés ſoigneuſement aux gentils pendant un autre ſiécle ; ouvrages, diſent-ils, groſſiérement écrits par des hommes groſſiers qui ne s'adreſſèrent longtems qu'à la populace de leur parti. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blaſphêmes. Cette ſecte, quoiqu'aſſez répandue, eſt aujourd'hui auſſi cachée que l'étaient les premiers Evangiles. Il eſt d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croyent que leur raiſon. Les autres chrêtiens ne combattent contr'eux que par la voix ſainte de l'Ecriture : ainſi il eſt impoſſible que les uns & les autres étant toûjours ennemis, puiſſent jamais ſe rencontrer.

Pour nous ; reſtons toûjours inviolablement attachés à nos quatre Evangiles, avec l'égliſe infaillible. Réprouvons les cinquante Evangiles qu'elle a réprouvés. N'examinons point pourquoi notre Seigneur JESUS-CHRIST permit qu'on fit cinquante Evangiles faux, cinquante hiſtoires fauſſes de ſa vie ; & ſoumettons-nous à nos paſteurs qui ſont les ſeuls ſur la terre éclairés du St. Eſprit.

Qu'*Abadie* ſoit tombé dans une erreur groſſière en regardant comme autentiques les lettres, ſi ridiculement ſuppoſées, de *Pilate* à *Tibère*, & la prétendue propoſition de *Tibère* au ſénat de mettre JESUS-CHRIST au rang des Dieux. Si *Abadie* eſt un mauvais critique & un très mauvais raiſonneur, l'égliſe eſt-elle moins éclairée ? devons-nous moins la croire ? devons-nous lui être moins ſoumis ?

EUCHARISTIE.

DAns cette queſtion délicate, nous ne parlerons point en théologiens. Soumis de cœur & d'eſprit à la religion dans laquelle nous ſommes nés, aux loix ſous leſquelles nous vivons, nous n'agiterons point la controverſe; elle eſt trop ennemie de toutes les religions qu'elle ſe vante de ſoutenir, de toutes les loix qu'elle feint d'expliquer, & ſurtout de la concorde qu'elle a bannie de la terre dans tous les tems.

Une moitié de l'Europe anathématiſe l'autre au ſujet de l'euchariſtie, & le ſang a coulé des rivages de la mer Baltique au pied des Pyrénées, pendant près de deux cent ans, pour un mot qui ſignifie *douce charité*.

Vingt nations dans cette partie du monde ont en horreur le ſyſtême de la transſubſtantiation catholique. Elles crient que ce dogme eſt le dernier effort de la folie humaine. Elles atteſtent ce fameux paſſage de *Cicéron*, qui dit, (*a*) que les hommes ayant épuiſé toutes les épouvantables démences dont ils ſont capables, ne ſe ſont point encor aviſés de manger le DIEU qu'ils adorent. Elles diſent que preſque toutes les opinions populaires étant fondées ſur des équivoques, ſur l'abus des mots, les catholiques romains n'ont fondé leur ſyſtême de l'euchariſtie & de la transſubſtantiation que ſur une équivoque; qu'ils ont pris au propre ce qui n'a pu être dit qu'au figuré, & que la terre depuis ſeize cent ans a été enſanglantée pour des logomachies, pour des mal-entendus.

Leurs prédicateurs dans les chaires, leurs ſavans dans leurs livres, les peuples dans leurs diſcours répè-

(*a*) Voyez la *Divination de Cicéron* citée à l'article.

tent ſans ceſſe que JESUS-CHRIST ne prit point ſon corps avec ſes deux mains pour le faire manger à ſes apôtres ; qu'un corps ne peut être en cent mille endroits à la fois dans du pain & dans un calice ; que du pain qu'on rend en excrémens, & du vin qu'on rend en urine ne peuvent être le DIEU formateur de l'univers. Que ce dogme peut expoſer la religion chrêtienne à la dériſion des plus ſimples, au mépris & à l'exécration du reſte du genre-humain.

C'eſt-là ce que diſent les *Tillotſon*, les *Smaldriges*, les *Turrettins*, les *Claudes*, les *Daillé*, les *Amyrauts*, les *Meſtrezat*, les *Dumoulin*, les *Blondel*, & la foule innombrable des réformateurs du ſeiziéme ſiécle ; tandis que le mahométan paiſible, maître de l'Afrique, de la plus belle partie de l'Europe & de l'Aſie rit avec dédain de nos diſputes, & que le reſte de la terre les ignore.

Encor une fois, je ne controverſe point ; je crois d'une foi vive tout ce que la religion catholique apoſtolique enſeigne ſur l'euchariſtie, ſans y comprendre un ſeul mot.

Voici mon ſeul objet. Il s'agit de mettre aux crimes le plus grand frein poſſible. Les ſtoïciens diſaient, qu'ils portaient DIEU dans leur cœur ; ce ſont les expreſſions de *Marc-Aurèle* & d'*Epictète* les plus vertueux de tous les hommes, & qui étaient, ſi on oſe le dire, des dieux ſur la terre. Ils entendaient par ces mots, *je porte* DIEU *dans moi*, la partie de l'ame divine univerſelle qui anime toutes les intelligences.

La religion catholique va plus loin ; elle dit aux hommes, Vous aurez phyſiquement dans vous ce que les ſtoïciens avaient métaphyſiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous donne à manger & à boire, ou à manger ſimplement. Croyez ſeulement que c'eſt DIEU que je vous donne ; il eſt dans votre eſtomac.

mac. Votre cœur le souillera-t-il par des injustices, par des turpitudes ? Voilà donc des hommes qui reçoivent DIEU dans eux au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'ame est saisie & attendrie. On respire à peine, on est détaché de tout lien terrestre, on est uni avec DIEU, il est dans notre chair & dans notre sang. Qui osera, qui poura commettre après cela une seule faute, en recevoir seulement la pensée? Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu.

Cependant, *Louïs XI* en recevant DIEU dans lui, empoisonne son frère ; l'archevêque de Florence en faisant DIEU, & les *Pazzi* en recevant DIEU assassinent les *Médicis* dans la cathédrale. Le pape *Alexandre VI* au sortir du lit de sa fille bâtarde, donne DIEU à son bâtard *César Borgia*, & tous deux font périr par la corde, par le poison, par le fer quiconque possède deux arpens de terre à leur bienséance.

Jules II fait & mange DIEU; mais la cuirasse sur le dos & le casque en tête, il se souille de sang & de carnage. *Léon X* tient DIEU dans son estomac, ses maîtresses dans ses bras, & l'argent extorqué par les indulgences dans ses coffres & dans ceux de sa sœur.

Troll archevêque d'Upsal, fait égorger sous ses yeux les sénateurs de Suède, une bulle du pape à la main. *Vangal* évêque de Munster, fait la guerre à tous ses voisins, & devient fameux par ses rapines.

L'abbé *N*... est plein de DIEU, ne parle que de DIEU, donne à DIEU toutes les femmes ou imbécilles ou folles qu'il peut diriger & vole l'argent des pénitens.

Que conclure de ces contradictions ? que tous ces gens-là n'ont pas cru véritablement en DIEU, qu'ils ont encor moins cru qu'ils eussent mangé le corps de DIEU & bu son sang. Qu'ils n'ont jamais imaginé avoir DIEU dans leur estomac; que s'ils l'avaient cru fermement, ils n'auraient jamais commis aucun de ces crimes réfléchis; qu'en un mot, le remède le plus fort contre les atrocités des hommes, a été le plus inefficace. Plus l'idée en était sublime, plus elle a été rejettée en secret par la malice humaine.

Non-seulement tous nos grands criminels qui ont gouverné, mais qui ont voulu extorquer une petite part au gouvernement en sous-ordre, n'ont pas cru qu'ils recevaient DIEU dans leurs entrailles, mais ils n'ont pas cru réellement en DIEU; du moins ils en ont entiérement effacé l'idée de leur tête. Leur mépris pour le sacrement qu'ils faisaient, & qu'ils conféraient, a été porté jusqu'au mépris de DIEU même. Quelle est donc la ressource qui nous reste contre la déprédation, l'insolence, la violence, la calomnie, la persécution ? De bien persuader l'existence de DIEU au puissant qui opprime le faible. Il ne rira pas du moins de cette opinion; & s'il n'a pas cru que DIEU fût dans son estomac, il poura croire que DIEU est dans toute la nature. Un mystère incompréhensible l'a rebuté. Poura-t-il dire que l'existence d'un DIEU rémunérateur & vengeur est un mystère incompréhensible ? Enfin, s'il ne s'est pas soumis à la voix d'un évêque catholique qui lui a dit, Voilà DIEU qu'un homme, consacré par moi, a mis dans ta bouche; résistera-t-il à la voix de tous les astres, & de tous les êtres animés, qui lui crient, C'est DIEU qui nous a formés ?

ÉVÊQUE.

SAmuel *Ornik* natif de Bâle, était, comme on fait, un jeune homme très aimable, qui d'ailleurs favait par cœur fon nouveau Teftament en grec & en allemand. Ses parens le firent voyager à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris du tems de la fronde. Il arrive à la porte de l'archevêché; le Suiffe lui dit, que monfeigneur ne voit perfonne. Camarade, lui dit *Ornik*, vous êtes rude à vos compatriotes; les apôtres laiffèrent approcher tout le monde; & JESUS-CHRIST voulait qu'on laiffât venir à lui tous les petits enfans. Je n'ai rien à demander à votre maître, au contraire je viens lui apporter. Entrez donc, dit le Suiffe.

Il attend une heure dans une première antichambre. Comme il était fort naïf, il attaque de converfation un domeftique qui aimait fort à dire tout ce qu'il favait de fon maître. Il faut qu'il foit puiffamment riche, dit *Ornik*, pour avoir cette foule de pages & d'eftafiers que je vois courir dans la maifon. Je ne fais pas ce qu'il a de revenu, répond l'autre; mais j'entends dire à *Joli* & à l'abbé *Charier*, qu'il a déja deux millions de dettes. Il faudra, dit *Ornik*, qu'il envoye fouiller dans la gueule d'un poiffon pour payer fon corban. Mais quelle eft cette dame qui fort d'un cabinet, & qui paffe? C'eft madame de *Pomereu* l'une de fes maîtreffes. — Elle eft vraiment fort jolie. Mais je n'ai point lu que les apôtres euffent une telle compagnie dans leur chambre à coucher les matins. — Ah! voilà, je crois, monfieur qui va donner audience. — Dites fa grandeur, monfeigneur. — Hélas! très volontiers. *Ornik* falue fa grandeur, lui prefente fes livres, & en eft reçu avec un fourire très gracieux. On lui dit quatre mots, & on monte en car-

roſſe eſcorté de cinquante cavaliers. En montant, monſeigneur laiſſe tomber une gaîne. *Ornik* eſt tout étonné que monſeigneur porte une ſi grande écritoire dans ſa poche. — Ne voyez-vous pas que c'eſt ſon poignard, lui dit le cauſeur. Tout le monde porte réguliérement ſon poignard quand on va au parlement. Voilà une plaiſante maniére d'officier, dit *Ornik*, & il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France & s'édifie de ville en ville; de-là il paſſe en Italie. Quand il eſt ſur les terres du pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. *Ornik* était très honnête; il lui offre une place dans ſa cambiature. Vous allez ſans doute, monſeigneur, conſoler quelque malade? — Monſieur? j'allais chez mon maître. — Votre maître! c'eſt JESUS-CHRIST ſans doute? — Monſieur, c'eſt le cardinal *Azolin*, je ſuis ſon aumônier. Il me donne des gages bien médiocres; mais il m'a promis de me placér auprès de *Dona Olimpia*, la belle-ſœur favorite *di noſtro ſignore*. — Quoi! vous êtes aux gages d'un cardinal! mais ne ſavez-vous pas qu'il n'y avait point de cardinaux du tems de JESUS-CHRIST & de *St. Jean?* — Eſt-il poſſible? s'écria le prélat Italien. — Rien n'eſt plus vrai; vous l'avez lu dans l'Evangile. — Je ne l'ai jamais lu, repliqua l'évêque, je ne ſais que l'office de Notre-Dame. — Il n'y avait, vous dis-je, ni cardinaux, ni évêques; & quand il y eut des évêques, les prêtres furent preſque leurs égaux, à ce que *Jérôme* aſſure en pluſieurs endroits. — Ste. Vierge, dit l'Italien, je n'en ſavais rien. Et des papes? — Il n'y en avait pas plus que de cardinaux. — Le bon évêque ſe ſigna; il crut être avec l'eſprit malin, & ſauta en-bas de la cambiature.

EUPHÉMIE.

ON trouve ces mots au grand Dictionnaire encyclopédique à propos du mot Euphémie, *les personnes peu instruites croyent que les Latius n'avaient pas la délicatesse d'éviter les paroles obscènes.* C'est une erreur.

C'est une vérité assez honteuse pour ces respectables Romains. Il est bien vrai que ni dans le sénat, ni sur les théatres on ne prononçait les termes consacrés à la débauche; mais l'auteur de cet article avait oublié l'épigramme infame d'*Auguste* contre *Livie* & les lettres d'*Antoine*, & les turpitudes affreuses d'*Horace*, de *Catulle*, de *Martial.* Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces grossiéretés dont nous n'avons jamais approché, se trouvent mêlées dans *Horace* à des leçons de morale. C'est dans la même page l'école de *Platon* avec les figures de l'*Aretin.* Cette *Euphémie*, cet adoucissement était bien cynique.

EXAGÉRATION.

C'Est le propre de l'esprit humain d'exagérer. Les premiers écrivains agrandirent la taille des premiers hommes, leur donnèrent une vie dix fois plus longue que la nôtre, supposèrent que les corneilles vivaient trois cent ans, les cerfs neuf cent, & les nymphes trois mille années. Si *Xerxès* passe en Grèce, il traîne quatre millions d'hommes à sa suite. Si une nation gagne une bataille, elle a presque toûjours perdu peu de guerriers, & tué une quantité prodigieuse d'ennemis. C'est peut-être en ce sens qu'il est dit dans les psaumes, *Omnis homo mendax.*

Quiconque fait un récit, a beſoin d'être le plus ſcrupuleux de tous les hommes, s'il n'exagère pas un peu pour ſe faire écouter. C'eſt-là ce qui a tant décrédité les voyageurs; on ſe défie toûjours d'eux. Si l'un a vu un chou grand comme une maiſon, l'autre a vu la marmite faite pour ce chou. Ce n'eſt qu'une longue unanimité de témoignages valides qui met à la fin le ſceau de la probabilité aux récits extraordinaires.

La poëſie eſt ſurtout le champ de l'exagération. Tous les poëtes ont voulu attirer l'attention des hommes par des images frappantes. Si un Dieu marche dans l'*Iliade*, il eſt au bout du monde à la troiſiéme enjambée. Ce n'était pas la peine de parler des montagnes pour les laiſſer à leur place; il falait les faire ſauter comme des chèvres, ou les fondre comme de la cire.

L'ode dans tous les tems a été conſacrée à l'exagération. Auſſi plus une nation devient philoſophe, plus les odes à entouſiaſme, & qui n'apprennent rien aux hommes, perdent de leur prix.

De tous les genres de poëſie celui qui charme le plus les eſprits inſtruits & cultivés, c'eſt la tragédie. Quand la nation n'a pas encor le goût formé, quand elle eſt dans ce paſſage de la barbarie à la culture de l'eſprit, alors preſque tout dans la tragédie eſt giganteſque & hors de la nature.

Rotrou qui avec du génie travailla préciſément dans le tems de ce paſſage, & qui donna dans l'année 1656 ſon *Hercule mourant*, commence par faire parler ainſi ſon héros :

Père de la clarté, grand aſtre, ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma courſe vagabonde;
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés
Où ces bras triomphans ne ſe ſoient ſignalés?

J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière:
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
Neptune & ses tritons ont vu d'un œil timide
Promener mes vaisseaux sur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde au seul bruit de mon nom,
Et n'ose plus servir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous sommes!
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.

On voit par ces vers combien l'exagéré, l'ampoulé, le forcé étaient encor à la mode; & c'est ce qui doit faire pardonner à *Pierre Corneille*.

Il n'y avait que trois ans que *Mairet* avait commencé à se rapprocher de la vraisemblance & du naturel dans sa *Sophonisbe*. Il fut le premier en France qui non-seulement fit une piéce régulière, dans laquelle les trois unités sont exactement observées, mais qui connut le langage des passions & qui mit de la vérité dans le dialogue. Il n'y a rien d'exagéré, rien d'ampoulé dans cette piéce. L'auteur tomba dans un vice tout contraire: c'est la naïveté & la familiarité qui ne sont convenables qu'à la comédie. Cette naïveté plut alors beaucoup.

La première entrevue de *Sophonisbe* & de *Massinisse* charma toute la cour. La coquetterie de cette reine captive qui veut plaire à son vainqueur, eut un prodigieux succès. On trouva même très bon que de deux suivantes qui accompagnaient *Sophonisbe* dans cette scène, l'une dit à l'autre, en voyant *Massinisse* attendri, *Ma compagne, il se prend.* Ce trait comique était dans la nature; & les discours ampoulés n'y sont pas; aussi cette piéce resta plus de quarante années au théatre.

L'exagération espagnole reprit bientôt sa place dans l'imitation du *Cid* que donna *Pierre Corneille* d'après *Guillain de Castro* & *Baptista Diamante*, deux auteurs qui avaient traité ce sujet avec succès à Madrid. *Corneille* ne craignit point de traduire ces vers de *Diamante* :

Su sangre señor que en humo
Su sentimiento esplicava,
Por la boca que la vierté
De verse alli derramada
Por otro, que por su rey.

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir.

. . . .

Ce sang qui tout sorti fume encor de couroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

Le comte de *Gormas* ne prodigue pas des exagérations moins fortes quand il dit :

Mon nom sert de rempart à toute la Castille,
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille.

. . . .

Le prince, pour essai de générosité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

Non-seulement ces rodomontades étaient intolérables, mais elles étaient exprimées dans un stile qui faisait un énorme contraste avec les sentimens si naturels & si vrais de *Chimène* & de *Rodrigue*.

Toutes ces images boursoufflées ne commencèrent à déplaire aux esprits bien faits, que lors qu'enfin la politesse de la cour de *Louis XIV* apprit aux Français que la modestie doit être la compagne de la valeur ; qu'il faut laisser aux autres le soin de nous louer ; que ni les guerriers, ni les ministres, ni les rois ne parlent

avec emphase ; & que le stile boursoufflé est le contraire du sublime.

On n'aime point aujourd'hui qu'Auguste parle de l'*empire absolu qu'il a sur tout le monde*, *& de son pouvoir souverain sur la terre & sur l'onde* ; on n'entend plus qu'en souriant Emilie dire à Cinna :

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose.

Jamais il n'y eut en effet d'exagération plus outrée. Il n'y avait pas longtems que des chevaliers Romains des plus anciennes familles, un *Septime*, un *Achillas* avaient été aux gages de *Ptolomée* roi d'Egypte. Le sénat de Rome pouvait se croire au-dessus des rois ; mais chaque bourgeois de Rome ne pouvait avoir cette prétention ridicule. On haïssait le nom de roi à Rome, comme celui de maître, *dominus*, mais on ne le méprisait pas. On le méprisait si peu, que *César* l'ambitionna, & ne fut tué que pour l'avoir recherché. *Octave* lui-même, dans cette tragédie, dit à *Cinna* :

Aujourd'hui même encor je te donne Emilie
Ce digne objet des vœux de toute l'Italie ;
Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins,
Qu'en te couronnant ROI, je t'aurais donné moins.

Le discours d'*Emilie* est donc non-seulement exagéré, mais entiérement faux.

Le jeune *Ptolomée* exagère bien davantage lorsqu'en parlant d'une bataille qu'il n'a point vue, & qui s'est donnée à soixante lieuës d'Alexandrie, il décrit des *fleuves teints de sang rendus plus rapides par le débordement des parricides*, *des montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes que la nature force à se venger eux-mêmes*, *& dont les troncs pourris exhalent de quoi faire la guerre au reste des vivans* ; *& la déroute orgueilleuse de Pompée qui croit que l'Egypte*, *en dépit de la guerre*, *ayant sauvé le ciel pourra sauver la terre*, *& pourra prêter l'épaule au monde chancelant.*

Ce n'eſt point ainſi que *Racine* fait parler *Mithridate* d'une bataille dont il ſort.

. . . . . Pompée a ſaiſi l'avantage
D'une nuit qui laiſſait peu de place au courage.
Mes ſoldats preſque nuds dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés,
Le déſordre partout redoublant les allarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeſte?
Les uns ſont morts, la fuite a ſauvé tout le reſte;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laiſſe après moi.

C'eſt-là parler en homme. Le roi *Ptolomée* n'a parlé qu'en poëte ampoulé & ridicule.

L'exagération s'eſt réfugiée dans les oraiſons funèbres, on s'attend toûjours à l'y trouver; on ne regarde jamais ces piéces d'éloquence que comme des déclamations; c'eſt donc un grand mérite dans *Boſſuet*, d'avoir ſu attendrir & émouvoir dans un genre qui ſemble fait pour ennuyer.

EXPIATION.

DIEU fit du repentir la vertu des mortels.

C'Eſt peut-être la plus belle inſtitution de l'antiquité que cette cérémonie ſolemnelle, qui réprimait les crimes, en avertiſſant qu'ils doivent être punis; & qui calmait le déſeſpoir des coupables en leur faiſant racheter leurs tranſgreſſions par des eſpè-

ces de pénitences. Il faut néceſſairement que les remords ayent prévenu les expiations : car les maladies ſont plus anciennes que la médecine ; & tous les beſoins ont exiſté avant les ſecours.

Il fut donc avant tous les cultes une religion naturelle qui troubla le cœur de l'homme, quand il eut dans ſon ignorance ou dans ſon emportement commis une action inhumaine. Un ami dans une querelle a tué ſon ami, un frère a tué ſon frère, un amant jaloux & frénétique a même donné la mort à celle ſans laquelle il ne pouvait vivre. Un chef d'une nation a condamné un homme vertueux, un citoyen utile. Voilà des hommes déſeſpérés, s'ils ſont ſenſibles. Leur conſcience les pourſuit ; rien n'eſt plus vrai ; & c'eſt le comble du malheur. Il ne reſte plus que deux partis, ou la réparation, ou l'affermiſſement dans le crime. Toutes les ames ſenſibles cherchent le premier parti, les monſtres prennent le ſecond.

Dès qu'il y eut des religions établies, il y eut des expiations ; les cérémonies en furent ridicules : car quel rapport entre l'eau du Gange & un meurtre ? comment un homme réparait-il un homicide en ſe baignant ? Nous avons déja remarqué cet excès de démence & d'abſurdité, d'avoir imaginé que ce qui lave le corps, lave l'ame, & enlève les taches des mauvaiſes actions.

L'eau du Nil eut enſuite la même vertu que l'eau du Gange : on ajoutait à ces purifications d'autres cérémonies : j'avoue qu'elles furent encor plus impertinentes. Les Egyptiens prenaient deux boucs, & tiraient au ſort lequel des deux on jetterait en-bas chargé des péchés des coupables. On donnait à ce bouc le nom d'*Hazazel*, l'expiateur. Quel rapport, je vous prie, entre un bouc & le crime d'un homme ?

Il eſt vrai que depuis, DIEU permit que cette cérémonie fût ſanctifiée chez les Juifs nos pères, qui prirent tant de rites égyptiaques; mais ſans doute, c'etait le repentir & non le bouc qui purifiait les ames juives.

Jaſon ayant tué *Abſyrthe* ſon beau-frère, vient, dit-on, avec *Médée* plus coupable que lui, ſe faire abſoudre par *Circé* reine & prêtreſſe d'Æa, laquelle paſſa depuis pour une grande magicienne. *Circé* les abſout avec un cochon de lait & des gâteaux au ſel. Cela peut faire un aſſez bon plat; mais cela ne peut guères ni payer le ſang d'*Abſyrtbe*, ni rendre *Jaſon* & *Médée* plus honnêtes gens; à moins qu'ils ne témoignent un repentir ſincère en mangeant leur cochon de lait.

L'expiation d'*Oreſte* qui avait vengé ſon père par le meurtre de ſa mère, fut d'aller voler une ſtatue chez les Tartares de Crimée. La ſtatue devait être bien mal faite; & il n'y avait rien à gagner ſur un pareil effet. On fit mieux depuis, on inventa les myſtères: les coupables pouvaient y recevoir leur abſolution en ſubiſſant des épreuves pénibles, & en jurant qu'ils méneraient une nouvelle vie. C'eſt de ce ferment que les récipiendaires furent appellés chez toutes les nations d'un nom qui répond à initiés, ***qui ineunt vitam novam***, qui commencent une nouvelle carrière, qui entrent dans le chemin de la vertu.

Nous avons vu à l'article *Batême* que les catéchumènes chrêtiens n'étaient appellés *initiés* que lors qu'ils étaient batiſés.

Il eſt indubitable qu'on n'était lavé de ſes fautes, dans ces myſtères, que par le ferment d'être vertueux: cela eſt ſi vrai, que l'hiérophante dans tous les myſtères de la Grèce, en congédiant l'aſſemblée, prononçait ces deux mots égyptiens; *Koth*, *ompbetb*;

Veillez, ſoyez purs; ce qui eſt à la fois une preuve que les myſtères viennent originairement d'Egypte; & qu'ils n'étaient inventés que pour rendre les hommes meilleurs.

Les ſages dans tous les tems firent donc ce qu'ils purent pour inſpirer la vertu, & pour ne point réduire la faibleſſe humaine au déſeſpoir; mais auſſi il y a des crimes ſi horribles, qu'aucun myſtère n'en accorda l'expiation. *Néron*, tout empereur qu'il était, ne put ſe faire initier aux myſtéres de *Cérès*. Conſtantin, au rapport de *Zozime*, ne put obtenir le pardon de ſes crimes: il était ſouillé du ſang de ſa femme, de ſon fils & de tous ſes proches. C'était l'intérêt du genre-humain que de ſi grands forfaits demeuraſſent ſans expiation, afin que l'abſolution n'invitât pas à les commettre, & que l'horreur univerſelle pût arrêter quelquefois les ſcélérats.

Les catholiques romains ont des expiations qu'on appelle *pénitences*. Nous avons vu à l'article *Auſtérités* quel fut l'abus d'une inſtitution ſi ſalutaire.

Par les loix des barbares qui détruiſirent l'empire Romain, on expiait les crimes avec de l'argent; cela s'appellait compoſer, *componat cum decem*, *viginti*, *triginta ſolidis*. Il en coûtait deux cent ſous de ce tems-là pour tuer un prêtre, & quatre cent pour tuer un évêque: de ſorte qu'un évêque valait préciſément deux prêtres.

Après avoir ainſi compoſé avec les hommes, on compoſa enſuite avec DIEU, lorſque la confeſſion fut généralement établie. Enfin le pape *Jean XXII*, qui faiſait argent de tout, rédigea le tarif des péchés.

L'abſolution d'un inceſte, quatre tournois pour un laïque; *ab inceſtu pro laïco in foro conſcientiæ turonenſes quatuor*. Pour l'homme & la femme qui ont

commis l'incefte, dix-huit tournois, quatre ducats & neuf carlins. Cela n'eft pas jufte; fi un feul ne paye que quatre tournois, les deux ne devaient que huit tournois.

La fodomie & la beftialité font mifes au même taux avec la claufe inhibitoire au titre XLIII: cela monte à quatre-vingt-dix tournois, douze ducats & fix carlins : *cum inhibitione turonenfes* 90. *ducatos* 12. *carlinos* 6. &c.

Il eft bien difficile de croire que *Léon X* ait eu l'imprudence de faire imprimer cette taxe en 1514, comme on l'affure; mais il faut confidérer que nulle étincelle ne paraiffait alors de l'embrafement qu'excitèrent depuis les réformateurs, que la cour de Rome s'endormait fur la crédulité des peuples, & négligeait de couvrir fes exactions du moindre voile. La vente publique des indulgences, qui fuivit bientôt après, fait voir que cette cour ne prenait aucune précaution pour cacher des turpitudes auxquelles tant de nations étaient accoutumées. Dès que les plaintes contre les abus de l'églife romaine éclatèrent, elle fit ce qu'elle put pour fupprimer le livre; mais elle ne put y parvenir.

Si j'ofe dire mon avis fur cette taxe, je crois que les éditions ne font pas fidelles; les prix ne font du tout point proportionnés : ces prix ne s'accordent pas avec ceux qui font allégués par d'*Aubigné*, grand-père de madame de *Maintenon*, dans la *Confeffion de Sanci :* il évalue un pucelage à fix gros, & l'incefte avec fa mère & fa fœur à cinq gros; ce compte eft ridicule. Je penfe qu'il y avait en effet une taxe établie dans la chambre de la daterie pour ceux qui venaient fe faire abfoudre à Rome, ou marchander des difpenfes; mais que les ennemis de Rome y ajoutèrent beaucoup pour la rendre plus odieufe. Con-

fultez *Bayle* aux articles *Banket*, *Pinet*, *Claude Desſpenſes*, *Drelincourt*, *Jurieu*.

Ce qui eſt très certain, c'eſt que jamais ces taxes ne furent autoriſées par aucun concile; que c'était un abus énorme inventé par l'avarice & reſpecté par ceux qui avaient intérêt à ne le pas abolir. Les vendeurs & les acheteurs y trouvaient également leur compte: ainſi preſque perſonne ne réclama juſqu'aux troubles de la réformation. Il faut avouer qu'une connaiſſance bien exacte de toutes ces taxes ſervirait beaucoup à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

EXTRÊME.

NOus eſſayerons ici de tirer de ce mot *extrême* une notion qui poura être utile.

On diſpute tous les jours ſi à la guerre la fortune ou la conduite fait les ſuccès.

Si dans les maladies la nature agit plus que la médecine pour guérir ou pour tuer.

Si dans la juriſprudence il n'eſt pas très avantageux de s'accommoder quand on a raiſon, & de plaider quand on a tort.

Si les belles-lettres contribuent à la gloire d'une nation ou à ſa décadence.

S'il faut ou s'il ne faut pas rendre le peuple ſuperſtitieux.

S'il y a quelque choſe de vrai en métaphyſique, en hiſtoire, en morale.

Si le goût eſt arbitraire, & s'il eſt en effet un bon & un mauvais goût, &c. &c.

Pour décider tout-d'un-coup toutes ces queſtions, prenez un exemple de ce qu'il y a de plus extrême dans chacune ; comparez les deux extrémités oppoſées, & vous trouverez d'abord le vrai.

Vous voulez ſavoir ſi la conduite peut décider infailliblement du ſuccès à la guerre ; voyez le cas le plus extrême, les ſituations les plus oppoſées où la conduite ſeule triomphera infailliblement. L'armée ennemie eſt obligée de paſſer dans une gorge profonde de montagnes ; votre général le ſait, il fait une marche forcée, il s'empare des hauteurs, il tient les ennemis enfermés dans un défilé, il faut qu'ils périſſent ou qu'ils ſe rendent. Dans ce cas extrême la fortune ne peut avoir nulle part à la victoire. Il eſt donc démontré que l'habileté peut décider du ſuccès d'une campagne ; de cela ſeul il eſt prouvé que la guerre eſt un art.

Enſuite imaginez une poſition avantageuſe, mais moins déciſive ; le ſuccès n'eſt pas ſi certain, mais il eſt toûjours très probable. Vous arrivez ainſi de proche en proche juſqu'à une parfaite égalité entre les deux armées, qui décidera alors ? la fortune, c'eſt-à-dire, un événement imprévu : un officier-général tué lorſqu'il va exécuter un ordre important, un corps qui s'ébranle ſur un faux bruit, une terreur panique, & mille autres cas auxquels la prudence ne peut remédier ; mais il reſte toûjours certain qu'il y a un art, une tactique.

Il en faut dire autant de la médecine, de cet art d'opérer de la tête & de la main, pour rendre à la vie un homme qui va la perdre.

Le premier qui ſaigna & purgea à propos un homme tombé en apoplexie, le premier qui imagina de plonger

plonger un biſtouri dans la veſſie pour en tirer un caillou, & de refermer la plaie; le premier qui ſut prévenir la gangrène dans une partie du corps, étaient ſans doute des hommes preſque divins, & ne reſſemblaient pas aux médecins de *Molière*.

Deſcendez de cet exemple palpable à des expériences moins frappantes & plus équivoques; vous voyez des fiévres, des maux de toute eſpèce, qui ſe guériſſent ſans qu'il ſoit bien prouvé ſi c'eſt la nature ou le médecin qui les a guéries; vous voyez des maladies dont l'iſſue ne peut ſe deviner; vingt médecins s'y trompent; celui qui a le plus d'eſprit, le coup d'œil plus juſte, devine le caractère de la maladie. Il y a donc un art; & l'homme ſupérieur en connaît les fineſſes. Ainſi *la Peyronie* devina qu'un homme de la cour devait avoir avalé un os pointu qui lui avait cauſé un ulcère, & le mettait en danger de mort. Ainſi *Boerhaave* devina la cauſe de la maladie auſſi inconnue que cruelle d'un comte de *Vaſſenaar*. Il y a donc réellement un art de la médecine; mais dans tout art il y a des *Virgile* & des *Mævius*.

Dans la juriſprudence, prenez une cauſe nette, dans laquelle la loi parle clairement; une lettre de change bien faite, bien acceptée; il faudra par tout pays que l'accepteur ſoit condamné à la payer. Il y a donc une juriſprudence utile, quoique dans mille cas, les jugemens ſoient arbitraires pour le malheur du genre-humain, parce que les loix ſont mal faites.

Voulez-vous ſavoir ſi les belles-lettres ſont du bien à une nation, comparez les deux extrêmes, *Cicéron*, & un ignorant groſſier. Voyez ſi c'eſt *Pline* ou *Attila* qui fit la décadence de Rome.

On demande ſi l'on doit encourager la ſuperſtition dans le peuple, voyez ſurtout ce qu'il y a de plus

extrême dans cette funeste matière, les St. Barthelemis, les massacres d'Irlande, les croisades; la question est bientôt résolue.

Y a-t-il du vrai en métaphysique? Saisissez d'abord les points les plus étonnans & les plus vrais; quelque chose existe, donc quelque chose existe de toute éternité. Un Etre éternel existe par lui-même; cet Etre peut n'être ni méchant, ni inconséquent. Il faut se rendre à ces vérités; presque tout le reste est abandonné à la dispute, & l'esprit le plus juste démêle la vérité lorsque les autres cherchent dans les ténèbres.

Y a-t-il un bon & un mauvais goût? Comparez les extrêmes; voyez ces vers de *Corneille* dans *Cinna*.

Octave ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés.

Comparez-les à ceux-ci dans *Othon*.

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content, a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait?

Par cette comparaison des deux extrêmes, il est bientôt décidé qu'il existe un bon & un mauvais goût.

Il en est en toutes choses comme des couleurs, les plus mauvais yeux distinguent le blanc & le noir, les yeux meilleurs, plus exercés, discernent les nuances qui se rapprochent.

Usque adeo quod tangit idem est; tamen ultima distant.

EZOURVÉDAM.

QU'est-ce donc que cet Ezourvédam qui est à la bibliothèque du roi de France ? c'est un ancien commentaire qu'un ancien brame composa autrefois avant l'époque d'*Alexandre* sur l'ancien Veidam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre du Shasta. Respectons, vous dis-je, tous ces anciens Indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, & les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet Ezourvédam fut en dernier lieu traduit par un brame correspondant de la malheureuse compagnie française des Indes Il me fut apporté au mont Krapac où j'observe les neiges depuis longtems, & je l'envoyai à la grande bibliothèque royale de Paris, où il est mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le consulter, verront qu'après plusieurs révolutions produites par l'Eternel il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appellait *Adimo*, & une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne est-elle prise des livres juifs ? les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens, ou peut-on dire que les uns & les autres l'ont écrite d'original, & que les beaux esprits se rencontrent ?

Il n'était pas permis aux Juifs de penser que leurs écrivains eussent rien puisé chez les bracmanes dont ils n'avaient pas entendu parler. Il ne nous est pas permis de penser sur *Adam* autrement que les Juifs. Par conséquent je me tais, & je ne pense point.

FABLE.

IL eſt vraiſemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribue à *Eſope*, & qui ſont plus anciennes que lui, furent inventées en Aſie par les premiers peuples ſubjugués : des hommes libres n'auraient pas eu toûjours beſoin de déguiſer la vérité : on ne peut guères parler à un tyran qu'en paraboles, encor ce détour même eſt-il dangereux.

Il ſe peut très bien auſſi que les hommes aimant naturellement les images & les contes, les gens d'eſprit ſe ſoient amuſés à leur en faire ſans aucune autre vue. Quoi qu'il en ſoit, telle eſt la nature de l'homme, que la fable eſt plus ancienne que l'hiſtoire.

Chez les Juifs qui ſont une peuplade toute nouvelle (*a*) en comparaiſon de la Caldée & de Tyr ſes voiſines, mais fort ancienne par rapport à nous, on voit des fables toutes ſemblables à celles d'*Eſope* dès le tems des juges ; c'eſt-à-dire mille deux cent trente-trois ans avant notre ère ; ſi on peut compter ſur de telles ſupputations.

Il eſt donc dit dans les Juges, que *Gédéon* avait ſoixante & dix fils, qui étaient *ſortis de lui parce qu'il avait pluſieurs femmes*, & qu'il eut d'une ſervante un autre fils nommé *Abimélec*.

Or cet *Abimélec* écraſa ſur une même pierre ſoixante & neuf de ſes frères, ſelon la coutume ; & les Juifs

(*a*) Il eſt prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en Paleſtine que dans un tems où le Canaan avait déja d'aſſez puiſſantes villes ; Tyr, Sidon, Berith, floriſſaient. Il eſt dit que *Joſué* détruiſit Jérico & la ville des lettres, des archives, des écoles appellée *Cariath Sepher* ; donc les Juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ravage chez des peuples policés.

pleins de respect & d'admiration pour *Abimélec* allèrent le couronner roi sous un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs est peu connue dans l'histoire.

Joatham le plus jeune des frères, échappé seul au carnage, (comme il arrive toûjours dans les anciennes histoires) harangua les Juifs; il leur dit que les arbres allèrent un jour se choisir un roi. On ne voit pas trop comment des arbres marchent; mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adressèrent d'abord à l'olivier; & lui dirent, régne: l'olivier répondit; Je ne quitterai pas le soin de mon huile pour régner sur vous. Le figuier dit, qu'il aimait mieux ses figues que l'embarras du pouvoir suprême. La vigne donna la préférence à ses raisins. Enfin les arbres s'adressèrent au buisson; le buisson répondit, *Je régnerai sur vous, je vous offre mon ombre; & si vous n'en voulez pas, le feu sortira du buisson & vous dévorera.*

Il est vrai que la fable péche par le fonds; parce que le feu ne sort point d'un buisson; mais elle montre l'antiquité de l'usage des fables.

Celle de l'estomac & des membres, qui servit à calmer une sédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cent ans, est ingénieuse & sans défaut. Plus les fables sont anciennes, plus elles sont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle est rapportée dans *Hésiode*, n'est-elle pas une allégorie de la nature entière? Les parties de la génération sont tombées de l'éther sur le rivage de la mer; *Vénus* naît de cette écume précieuse; son premier nom est celui d'*Amante* de l'organe de la génération *Philometès*: y a-t-il une image plus sensible?

Cette *Vénus* est la déesse de la beauté; la beauté cesse d'être aimable, si elle marche sans les graces;

la beauté fait naître l'amour; l'amour a des traits qui percent les cœurs; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime; il a des aîles, il vient vîte & fuit de même.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des Dieux ſous le nom de *Minerve;* l'ame de l'homme eſt un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée*, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plûpart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes: il y en a de moraux qui ſont charmans; il en eſt qui ſont inſipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été groſſiérement imitées par des peuples groſſiers; témoins celles de *Bacchus*, d'*Hercule*, de *Prométhée*, de *Pandore* & tant d'autres; elles étaient l'amuſement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confuſément, les firent entrer dans leur mythologie ſauvage; & enſuite ils oſèrent dire, c'eſt nous qui les avons inventées. Hélas! pauvres peuples ignorés & ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable, ni utile, chez qui même le nom de *Géométrie* ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque choſe? Vous n'avez ſu ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs eſt celle de *Pſiché*. La plaiſante fut celle de la matrone d'Ephèſe.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie, qui ayant crevé les yeux à l'amour, eſt condamnée à lui ſervir de guide.

Les fables attribuées à *Esope* sont toutes des emblêmes, des instructions aux faibles, pour se garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu savantes les ont adoptées. *La Fontaine* est celui qui les a traitées avec le plus d'agrément : il y en a environ quatre-vingt qui sont des chefs-d'œuvre de naïveté, de graces, de finesse, quelquefois même de poësie ; c'est encore un des avantages du siécle de *Louis XIV* d'avoir produit un *La Fontaine*. Il a trouvé si bien le secret de se faire lire sans presque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui faisaient honneur à ce grand siécle ; sa raison ou son prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encor excuser *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue & contre la correction du stile ; fautes que *La Fontaine* aurait pu éviter, & que ce sévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui *ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi sa voisine*, qui lui dit, *qu'elle la payera avant l'oust, foi d'animal, intérêt & principal*, & à qui la fourmi répond ; *Vous chantiez, j'en suis fort aise ; eh bien dansez maintenant.*

C'était le loup qui voyant la marque du collier du chien, lui dit, *Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor*. Comme si les trésors étaient à l'usage des loups.

C'était la *race escarbote qui est en quartier d'hyver comme la marmote.*

C'était l'astrologue qui se laissa cheoir, & à qui on dit, *pauvre bête, penses-tu lire au-dessus de ta tête ?* En effet, *Copernic*, *Galilée*, *Cassini*, *Halley*, ont très bien lu au-dessus de leur tête ; & le meilleur des astronomes peut se laisser tomber sans être une pauvre bête.

L'astrologie judiciaire est à la vérité une charlatanerie très ridicule ; mais ce ridicule ne consistait pas à regarder le ciel : il consistait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Plusieurs de ces fables ou mal choisies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la censure de *Boileau.*

Rien n'est plus insipide que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière parce que cette femme avait été contredisante.

Le tribut des animaux envoyé au roi *Alexandre*, est une fable qui, pour être ancienne, n'en est pas meilleure. Les animaux n'envoyent point d'argent à un roi ; & un lion ne s'avise pas de voler de l'argent.

Un satyre qui reçoit chez lui un passant, ne doit point le renvoyer sur ce qu'il souffle d'abord dans ses doigts, parce qu'il a trop froid ; & qu'ensuite en prenant l'*écuelle aux dents* il souffle sur son potage qui est trop chaud. L'homme avait très grande raison, & le satyre était un sot. D'ailleurs on ne prend point l'écuelle avec les dents.

Mère écrevisse qui reproche à sa fille de ne pas aller droit, & la fille qui lui répond que sa mère va tortu, n'a pas paru une fable agréable.

Le buisson & le canard en société avec une chauve-souris pour des marchandises, *ayant des comptoirs*, *des facteurs*, *des agens*, *payant le principal & les intérêts*, *& ayant des sergens à leur porte*, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buisson qui sort de son pays avec une chauve-souris pour aller trafiquer, est une de ces imaginations froides & hors de la nature que *La Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens, & des chats *vivant entr'eux comme cousins*, *se brouillant pour un pot de potage*, semble bien indigne d'un homme de goût.

La *pie-margot-caquet-bon-bec* est encor pire ; l'aigle lui dit, qu'elle n'a que faire de sa compagnie, parce qu'elle parle trop. Sur quoi *La Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroisses.*

Que signifie un milan présenté par un oiseleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec ses griffes ?

Un singe qui avait épousé une fille Parisienne & qui la battait, est un très mauvais conte qu'on avait fait à *La Fontaine*, & qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables & quelques autres pouraient sans doute justifier *Boileau :* il se pouvait même que *La Fontaine* ne sût pas distinguer ses mauvaises fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* appellait La Fontaine *un fablier*, qui portait naturellement des fables, comme un prunier des prunes. Il est vrai qu'il n'avait qu'un stile, & qu'il écrivait un opéra de ce même stile dont il parlait de *Janot Lapin*, & de *Rominagrobis.* Il dit dans l'opéra de *Daphné ;*

J'ai vu le tems qu'une jeune fillette,
Pouvait sans peur aller au bois seulette :
Maintenant, maintenant les bergers sont loups.
Je vous dis, je vous dis, filles gardez-vous.

✻ ✻

Jupiter vous vaut bien ;
Je ris aussi quand l'amour veut qu'il pleure ;

Vous autres Dieux n'attaquez rien
Qui sans vous étonner s'ose défendre une heure.

❁ ❁

Que vous êtes reprenante
Gouvernante !

Malgré tout cela, *Boileau* devait rendre justice au mérite singulier du bon homme ; c'est ainsi qu'il l'appellait ; & être enchanté avec tout le public du stile de ses bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain sublime, un homme d'un goût toûjours sûr, un des premiers génies du grand siécle ; & c'est encor un défaut très remarquable dans lui de ne pas parler correctement sa langue. Il est dans cette partie très inférieur à *Phèdre ;* mais c'est un homme unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laissés : ils sont en grand nombre, ils sont dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement : ils contribuent même à leur éducation : ils iront à la dernière postérité ; ils conviennent à tous les hommes, à tous les âges ; & ceux de *Boileau* ne conviennent guères qu'aux gens de lettres.

DE QUELQUES FANATIQUES QUI ONT VOULU PROSCRIRE LES ANCIENNES FABLES.

Il y eut parmi ceux qu'on nomme *jansénistes*, une petite secte de cerveaux durs & creux, qui voulurent proscrire les belles fables de l'antiquité, substituer *St. Prosper* à *Ovide*, & *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus, les peintres n'auraient plus représenté *Iris* sur l'arc-en-ciel, ni *Minerve* avec son égide ; mais *Nicole* & *Arnauld* combattant contre des jésuites & contre des protestans, (Mademoiselle *Perrier* guérie d'un mal aux yeux par une épine de la cou-

ronne de JESUS-CHRIST, arrivée de Jérusalem à Port-royal) le conseiller *Carré de Montgeron* présentant à *Louis XV* le recueil des convulsions de St. Médard, & *St. Ovide* ressuscitant des petits garçons.

Aux yeux de ces sages austères, *Fénelon* n'était qu'un idolâtre qui introduisait l'enfant *Cupidon* chez la nymphe *Eucharis*, à l'exemple du poëme impie de l'Enéïde.

Pluche à la fin de sa fable du ciel intitulée *Histoire*, fait une longue dissertation pour prouver qu'il est honteux d'avoir dans ses tapisseries des figures prises des métamorphoses d'*Ovide*; & que *Zéphire* & *Flore*, *Vertumne* & *Pomone* devraient être bannis des jardins de Versailles. (*b*) Il exhorte l'académie des belles-lettres à s'opposer à ce mauvais goût, & il dit qu'elle seule est capable de rétablir les belles-lettres.

Voici une petite apologie de la fable, que nous présentons à notre cher lecteur pour le prémunir contre la mauvaise humeur de ces ennemis des beaux-arts.

APOLOGIE DE LA FABLE.

Savante antiquité, beauté toûjours nouvelle,
Monumens du génie, heureuses fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle:
Vous savez animer l'air, la terre & les mers;
Vous embellissez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toûjours verds,
C'est Atis aimé de Cibèle;
La précoce Hyacinte est le tendre mignon
Que sur ces prés fleuris caressait Apollon.

(*b*) *Hist. du ciel*, tom. II. pag. 398.

Flore avec le zéphire a peint ces jeunes roses
De l'éclat de leur vermillon.
Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloses.
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horizon
Sont couverts de métamorphoses.
Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante,
C'est la fille de Pandion,
C'est Philomèle gémissante.
Si le soleil se couche il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me présente Andromède & Persée;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimats de la zone glacée;
Tout l'olympe est peuplé de héros amoureux;
Admirables tableaux! séduisante magie!
Qu'Hésiode me plait dans sa théologie!
Quand il me peint l'amour débrouillant le chaos,
S'élançant dans les airs & planant sur les flots!
Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de Saint Antoine & le chien de Saint Roc,
Vos reliques, vos scapulaires
Et la guimpe d'Ursule & la crasse du froc;
Mettez la Fleur des saints à côté d'un Homère:
Il ment; mais en grand-homme; il ment, mais il fait plaire
Sottement vous avez menti,
Par lui l'esprit humain s'éclaire:
Et si l'on vous croyait, il serait abruti.
On chérira toûjours les erreurs de la Grèce;
Toûjours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à la messe,

Ils ſont payens à l'opéra.
L'almanach eſt payen ; nous comptons nos journées
Par le ſeul nom des Dieux que Rome avait connus
C'eſt Mars & Jupiter, c'eſt Saturne & Vénus,
Qui préſident au tems, qui font nos deſtinées.
Ce mélange eſt impur, on a tort ; mais enfin
Nous reſſemblons aſſez à l'abbé Pellegrin ;
Le matin catholique & le ſoir idolâtre,
Déjeunant de l'autel, & ſoupant du théâtre.

FACULTÉ.

TOutes les puiſſances du corps & de l'entendement ne ſont-elles pas des facultés, & qui pis eſt des facultés très ignorées, de franches qualités occultes, à commencer par le mouvement dont perſonne n'a découvert l'origine ?

Quand le préſident de la faculté de médecine dans le *Malade imaginaire*, demande à Thomas Diafoirus *quare opium facit dormire ?* Thomas répond très pertinemment, *quia eſt in eo virtus dormitiva quæ facit ſopire*, parce qu'il y a dans l'opium une faculté ſoporative qui fait dormir. Les plus grands phyſiciens ne peuvent guères mieux dire.

Le ſincère chevalier de *Jaucour* avoue à l'article *Sommeil*, qu'on ne peut former ſur la cauſe du ſommeil que de ſimples conjectures. Un autre *Thomas* plus révéré que *Diafoirus*, n'a pas répondu autrement que ce bachelier de comédie, à toutes les queſtions qu'il propoſe dans ſes volumes immenſes.

Il eſt dit à l'article *Faculté* du grand dictionnaire encyclopédique, *que la faculté vitale une fois établie*

dans le principe intelligent qui nous anime, on conçoit aisément que cette faculté excitée par les impressions que le sensorium vital transmet à la partie du sensorium commun, détermine l'influx alternatif du suc nerveux dans les fibres motrices des organes vitaux, pour faire contracter alternativement ces organes.

Cela revient précisément à la réponse du jeune médecin Thomas, *quia est in eo virtus alternativa quæ facit alternare.* Et ce *Thomas Diafoirus* a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut, celle de se ressouvenir du passé, celle d'user de ses cinq sens, toutes nos facultés en un mot, ne sont-elles pas à la Diafoirus ?

Mais la pensée ! nous disent les gens qui savent le secret ; la pensée, qui distingue l'homme du reste des animaux !

> *Sanctius his animal mentisque capacius altæ.*
>
> Cet animal si saint, plein d'un esprit sublime.

Si saint qu'il vous plaira ; c'est ici que *Diafoirus* triomphe plus que jamais. Tout le monde au fond répond *quia est in eo virtus pensativa quæ facit pensare.* Personne ne saura jamais par quel mystère il pense.

Cette question s'étend donc à tout dans la nature entière. Je ne sais s'il n'y aurait pas dans cet abîme même une preuve de l'existence de l'Etre suprême. Il y a un secret dans tous les premiers ressorts de tous les êtres, à commencer par un galet des bords de la mer, & à finir par l'anneau de Saturne & par la voie lactée. Or comment ce secret sans que personne le sût ? il faut bien qu'il y ait un être qui soit au fait.

Des ſavans, pour éclairer notre ignorance, nous diſent qu'il faut faire des ſyſtêmes, qu'à la fin nous trouverons le ſecret. Mais nous avons tant cherché ſans rien trouver, qu'à la fin on ſe dégoûte. C'eſt la philoſophie pareſſeuſe, nous crient-ils; non, c'eſt le repos raiſonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout, philoſophie pareſſeuſe vaut mieux que théologie turbulente; & chimères métaphyſiques.

FANATISME.

SECTION PREMIÈRE.

SI cette expreſſion tient encor à ſon origine, ce n'eſt que par un filet bien mince.

Fanaticus était un titre honorable, il ſignifiait *deſſervant* ou *bienfaicteur d'un temple*. Les antiquaires, comme le dit le dictionnaire de Trévoux, ont retrouvé des inſcriptions dans leſquelles des Romains conſidérables prenaient ce titre de *fanaticus*.

Dans la harangue de Cicéron *pro domo ſua*, il y a un paſſage où le mot *fanatikus* me paraît difficile à expliquer. Le ſéditieux & débauché *Clodius* qui avait fait exiler *Cicéron* pour avoir ſauvé la république; non-ſeulement avait pillé & démoli les maiſons de ce grand-homme. Mais afin que *Cicéron* ne pût jamais rentrer dans ſa maiſon de Rome, il en avait conſacré le terrain; & les prêtres y avaient bâti un temple à la liberté, ou plutôt à l'eſclavage dans lequel *Céſar*, *Pompée*, *Craſſus* & *Clodius* tenaient alors la république: tant la religion dans tous les tems a ſervi à perſécuter les grands-hommes.

Lorſqu'enfin dans un tems plus heureux *Cicéron* fut rappellé, il plaida devant le peuple pour obte-

nir que le terrain de sa maison lui fût rendu, & qu'on la rebâtît aux frais du peuple Romain. Voici comme il s'exprime dans son plaidoyer contre *Clodius*.

Aspicite pontifices, aspicite hominem religiosum; monete eum modum esse religionis nimium, esse superstitiosum, non oportere; quid tibi necesse fuit anili superstitione homo fanatice sacrificium quod alienæ domi fieret inviserere?

Le mot *fanaticus* signifie-t-il en cette place, insensé fanatique, impitoyable fanatique, abominable fanatique comme on l'entend aujourd'hui? ou bien signifie-t-il pieux, consécrateur, homme religieux, dévot zélateur des temples? ce mot est-il ici une injure ou une louange ironique? je n'en sais pas assez pour décider; mais je vais traduire.

„ Regardez, pontifes, regardez cet homme reli-
„ gieux, avertissez-le que la religion même a ses bor-
„ nes, qu'il ne faut pas être si scrupuleux. Quel be-
„ soin vous consécrateur, vous fanatique, quel be-
„ soin avez-vous de recourir à des superstitions de
„ vieille pour assister à un sacrifice qui se faisait dans
„ une maison étrangère? "

Cicéron fait ici allusion aux mystères de la bonne déesse que *Clodius* avait profanés en se glissant déguisé en femme avec une vieille pour entrer dans la maison de *César*, & pour y coucher avec sa femme: c'est donc ici évidemment une ironie.

Cicéron appelle *Clodius* homme religieux; l'ironie doit donc être soutenue dans tout ce passage. Il se sert de termes honorables pour mieux faire sentir la honte de *Clodius*. Il me paraît donc qu'il employe le mot *fanatique* comme un mot honorable, comme un mot qui emporte avec lui l'idée de consécrateur, de pieux, de zélé desservant d'un temple.

On

On put depuis donner ce nom à ceux qui se crurent inspirés par les Dieux.

Les Dieux à leur interprête
Ont fait un étrange don,
Ne peut-on être prophête
Sans qu'on perde la raison ?

Le même dictionnaire de Trévoux dit que les anciennes chroniques de France appellent Clovis *fanatique & payen.* Le lecteur désirerait qu'on nous eût désigné ces chroniques. Je n'ai point trouvé cette épithète de *Clovis* dans le peu de livres que j'ai vers le mont Krapak où je demeure.

On entend aujourd'hui par *fanatisme* une folie religieuse, sombre & cruelle. C'est une maladie de l'esprit qui se gagne comme la petite vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les assemblées & les discours. On s'échauffe rarement en lisant ; car alors on peut avoir le sens rassis. Mais quand un homme ardent & d'une imagination forte parle à des imaginations faibles, ses yeux sont en feu, & ce feu se communique ; ses tons, ses gestes ébranlent tous les nerfs des auditeurs. Il crie : DIEU vous regarde, sacrifiez ce qui n'est qu'humain ; combattez les combats du Seigneur : & on va combattre.

Le fanatisme est à l'entousiasme du superstitieux ce que le transport est à la fièvre.

Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, & ses imaginations pour des prophéties, est un fanatique novice qui donne de grandes espérances ; il poura bientôt tuer pour l'amour de DIEU.

Barthelemi Diaz fut un fanatique profès. Il avait à Nuremberg un frère *Jean Diaz* qui n'était encor qu'en-

toufiafte luthérien, vivement convaincu que le pape eft l'antechrift, ayant le figne de la bête. *Barthelemi* encor plus vivement perfuadé que le pape eft DIEU en terre, part de Rome pour aller convertir ou tuer fon frère; il l'affaffine : voilà du parfait : & nous avons ailleurs rendu juftice à ce *Diaz*.

Polyeucte qui va au temple dans un jour de folemnité renverfer & caffer les ftatues & les ornemens, eft un fanatique moins horrible que *Diaz*, mais non moins fot. Les affaffins du duc *François de Guife*, de *Guillaume* prince d'Orange, du roi *Henri III*, & du roi *Henri IV*, de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que *Diaz*.

Le plus grand exemple de fanatifme, eft celui des bourgeois de Paris qui coururent affaffiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en piéces la nuit de la St. Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la meffe. *Guion*, *Patouillet*, *Chaudon*, *Nonotte*, l'ex-jéfuite *Paulian* ne font que des fanatiques du coin de la rue, des miférables à qui on ne prend pas garde. Mais un jour de St. Barthelemi, ils feraient de grandes chofes.

Il y a des fanatiques de fang-froid; ce font les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penfer comme eux; & ces juges-là font d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre-humain, que n'étant pas dans un excès de fureur, comme les *Cléments*, les *Châtels*, les *Ravaillacs*, les *Damiens*, il femble qu'ils pouraient écouter la raifon.

Il n'eft d'autre remède à cette maladie épidémique que l'efprit philofophique, qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir, & attendre que l'air foit

purifié. Les loix & la religion ne suffisent pas contre la peste des ames : la religion loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'*Aod*, qui assassine le roi *Eglon*; de *Judith*, qui coupe la tête d'*Holopherne* en couchant avec lui; de *Samuel* qui hâche en morceaux le roi *Agag*; du prêtre *Joad* qui assassine sa reine à la porte-aux-chevaux, &c. &c. &c. Ils ne voyent pas que ces exemples qui sont respectables dans l'antiquité, sont abominables dans le tems présent : ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les loix sont encor très impuissantes contre ces accès de rage; c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'Esprit saint qui les pénètre, est au-dessus des loix, que leur entousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Je les ai vus les convulsionnaires; je les ai vus tordre leurs membres & écumer. Ils criaient, *il faut du sang*. Ils sont parvenus à faire assassiner leur roi par un laquais; & ils ont fini par ne crier que contre les philosophes.

Ce sont presque toûjours les fripons qui conduisent les fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains; ils ressemblent à ce vieux de la montagne qui faisait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbécilles, & qui leur promettait une éternité de ces plaisirs, dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux

qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une ſeule religion dans le monde qui n'ait pas été ſouillée par le fanatiſme, c'eſt celle des lettrés de la Chine. Les ſectes des philoſophes étaient non-ſeulement exemptes de cette peſte, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philoſophie eſt de rendre l'ame tranquille; & le fanatiſme eſt incompatible avec la tranquillité. Si notre ſainte religion a été ſi ſouvent corrompue par cette fureur infernale, c'eſt à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainſi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'uſage;
Il le reçut pour ſon ſalut,
Il s'en ſervit pour ſon dommage.

BERTAUD *évêque de Sées.*

SECTION SECONDE.

Les fanatiques ne combattent pas toûjours les combats du Seigneur; ils n'aſſaſſinent pas toûjours des rois & des princes. Il y a parmi eux des tigres, mais on y voit encor plus de renards.

Quel tiſſu de fourberies, de calomnies, de larcins, tiſſu par les fanatiques de la cour de Rome, contre les fanatiques de la cour de *Calvin*, des jéſuites contre les janſéniſtes & *viciſſim!* & ſi vous remontez plus haut, l'hiſtoire eccléſiaſtique qui eſt l'école des vertus, eſt auſſi celle des ſcélérateſſes employées par toutes les ſectes les unes contre les autres. Elles ont toutes le même bandeau ſur les yeux, ſoit quand il faut incendier les villes & les bourgs de leurs adverſaires, égorger les habitans, les condamner aux ſupplices, ſoit quand il faut ſimplement tromper, s'enrichir & dominer; le même fanatiſme les aveugle; elles croyent bien faire: tout fanatique eſt fripon en

confcience, comme il eft meurtrier de bonne foi pour la bonne caufe.

Lifez, fi vous pouvez, les cinq ou fix mille volumes de reproches que les janféniftes & les moliniftes fe font faits pendant cent ans fur leurs friponneries; & voyez fi *Scapin* & *Trivelin* en approchent.

Une des bonnes friponneries théologiques qu'on ait faites, eft, à mon gré, celle d'un petit évêque; (on nous affure dans la rélation que c'était un évêque Bifcayen. Nous trouverons bien un jour fon nom & fon évêché) fon diocèfe était partie en Bifcaye & partie en France.

Il y avait dans la partie de France une paroiffe qui fut habitée autrefois par quelques maures de Maroc. Le feigneur de la paroiffe n'eft point mahométan : il eft très bon catholique comme tout l'univers doit l'être, attendu que le mot *catholique* veut dire univerfel.

Mr. l'évêque foupçonna ce pauvre feigneur qui n'était occupé qu'à faire du bien, d'avoir eu de mauvaifes penfées, de mauvais fentimens dans le fond de fon cœur, je ne fais quoi qui fentait l'héréfie. Il l'accufa même d'avoir dit en plaifantant qu'il y avait d'honnêtes gens à Maroc comme en Bifcaye, & qu'un honnête Maroquin pouvait à toute force n'être pas le mortel ennemi de l'Etre fuprême qui eft le père de tous les hommes.

Notre fanatique écrivit une grande lettre au roi de France, feigneur fuzerain de ce pauvre petit feigneur de paroiffe. Il pria dans fa lettre le feigneur fuzerain de transférer le manoir de cette ouaille infidelle en baffe-Bretagne, ou en baffe-Normandie, felon le bon plaifir de fa majefté, afin qu'il n'infectât plus les Bafques de fes mauvaifes plaifanteries.

Le roi de France & son conseil se moquèrent, comme de raison, de cet extravagant.

Notre pasteur Biscayen ayant appris quelque tems après que sa brebis Françaife était malade, défendit aux confesseurs du canton de la confesser, à moins qu'elle ne donnât un billet de confession, par lequel il devait apparaître que le mourant n'était point circoncis, qu'il condamnait de tout son cœur l'hérésie de *Mahomet*, & toute autre hérésie dans ce goût, comme le calvinisme & le jansénisme, & qu'il pensait en tout comme lui évêque Biscayen.

Les billets de confession étaient alors fort à la mode. Le mourant fit venir chez lui son curé qui était un yvrogne imbécille, & le menaça de le faire pendre par le parlement de Bordeaux, s'il ne lui donnait pas tout-à-l'heure le viatique dont lui mourant se sentait un extrême besoin. Le curé eut peur, il administra mon homme, lequel après la cérémonie déclara hautement devant témoins, que le pasteur Biscayen l'avait faussement accusé auprès du roi d'avoir du goût pour la religion musulmane; qu'il était bon chrêtien, & que le Biscayen était un calomniateur. Il signa cet écrit pardevant notaire; tout fut en règle; il s'en porta mieux, & le repos de la bonne conscience le guérit bientôt entiérement.

Le petit Biscayen outré qu'un vieux moribond se fût moqué de lui, résolut de s'en venger; & voici comme il s'y prit.

Il fit fabriquer en son patois au bout de quinze jours, une prétendue profession de foi que le curé prétendit avoir entendue. On la fit signer par le curé & par trois ou quatre paysans qui n'avaient point assisté à la cérémonie. Ensuite on fit contrôler cet acte de faussaire, comme si ce contrôle l'avait rendu autentique.

Un acte non ſigné par la partie ſeule intéreſſée, un acte ſigné par des inconnus quinze jours après l'événement, un acte déſavoué par les témoins véritables, était viſiblement un crime de faux; & comme il s'agiſſait de matière de foi, ce crime menait viſiblement le curé avec ſes faux témoins aux galères dans ce monde, & en enfer dans l'autre.

Le petit ſeigneur châtelain qui était goguenard & point méchant, eut pitié de l'ame & du corps de ces miſérables: il ne voulut point les traduire devant la juſtice humaine, & ſe contenta de les traduire en ridicule. Mais il a déclaré que dès qu'il ſerait mort il ſe donnerait le plaiſir de faire imprimer toute cette manœuvre de ſon Biſcayen avec les preuves, pour amuſer le petit nombre de lecteurs qui aiment ces anecdotes, & point du tout pour inſtruire l'univers. Car il y a tant d'auteurs qui parlent à l'*univers*, qui s'imaginent rendre l'*univers* attentif, qui croyent l'univers occupé d'eux, que celui-ci ne croit pas être lu d'une douzaine de perſonnes dans l'univers entier. Revenons au fanatiſme.

C'eſt cette rage de proſélytiſme, cette fureur d'amener les autres à boire de ſon vin, qui amena le jéſuite *Caſtel* & le jéſuite *Routh* auprès du célèbre *Monteſquieu* lorſqu'il ſe mourait. Ces deux énergumènes voulaient ſe vanter de lui avoir perſuadé les mérites de l'attrition & de la grace ſuffiſante. Nous l'avons converti, diſaient-ils; c'était dans le fond une bonne ame; il aimait fort la compagnie de Jeſus. Nous avons eu un peu de peine à le faire convenir de certaines vérités fondamentales; mais comme dans ces momens-là on a toûjours l'eſprit plus net, nous l'avons bientôt convaincu.

Ce fanatiſme de convertiſſeur eſt ſi fort, que le moine le plus débauché quitterait ſa maitreſſe pour aller convertir une ame à l'autre bout de la ville.

Nous avons vu le père *Poisson* cordelier à Paris, qui ruina son couvent pour payer ses filles de joie, & qui fut enfermé pour ses mœurs dépravées. C'était un des prédicateurs de Paris les plus courus, & un des convertisseurs les plus acharnés.

Tel était le célèbre curé de Versailles *Fantin*. Cette liste pourait être longue, mais il ne faut pas révéler les fredaines de certaines personnes constituées en certaines places. Vous savez ce qui arriva à *Cham* pour avoir révélé la turpitude de son père; il devint noir comme du charbon.

Prions DIEU seulement en nous levant & en nous couchant, qu'il nous délivre des fanatiques; comme les pélerins de la Mecque prient DIEU de ne point rencontrer *de visages tristes* sur leur chemin.

SECTION TROISIÉME.

Ludlow, entousiaste de la liberté plutôt que fanatique de religion; ce brave homme qui avait plus de haine pour *Cromwell* que pour *Charles I*, rapporte que les milices du parlement étaient toûjours battues par les troupes du roi dans le commencement de la guerre civile; comme le régiment des portes-cochères ne tenait pas du tems de la Fronde contre le grand *Condé*; *Cromwell* dit au général *Fairfax*, comment voulez-vous que des porte-faix de Londre, & des garçons de boutique indisciplinés résistent à une noblesse animée par le fantôme de l'honneur? présentons-leur un plus grand fantôme, le fanatisme. Nos ennemis ne combattent que pour le roi, persuadons à nos gens qu'ils font la guerre pour DIEU.

Donnez-moi une patente, je vais lever un régiment de frères meurtriers, & je vous réponds que j'en ferai des fanatiques invincibles.

Il n'y manqua pas, il compofa fon régiment des frères rouges, de fous mélancoliques; il en fit des tigres obéiffans. *Mahomet* n'avait pas été mieux fervi par fes foldats.

Mais pour infpirer ce fanatifme, il faut que l'efprit du tems vous feconde. Un parlement de France effayerait en vain aujourd'hui de lever un régiment de portes-cochères; il n'ameuterait pas feulement dix femmes de la halle.

Il n'appartient qu'aux habiles de faire des fanatiques & de les conduire; mais ce n'eft pas affez d'être fourbe & hardi, nous avons déja vu que tout dépend de venir au monde à propos.

FEMME.

PHYSIQUE ET MORALE.

En général elle eft bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux; fon fang eft plus aqueux, fa chair moins compacte, fes cheveux plus longs, fes membres plus arrondis, les bras moins mufculeux, la bouche plus petite, les feffes plus relevées, les hanches plus écartées, le ventre plus large. Ces caractères diftinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les efpèces depuis la Lapponie jufqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

Plutarque dans fon troifiéme livre des *propos de table*, prétend que le vin ne les enyvre pas auffi aifément que les hommes; & voici la raifon qu'il apporte de ce qui n'eft pas vrai. Je me fers de la traduction d'*Amiot*.

„ Le tempérament des femmes eſt fort humide. Ce „ qui leur rend la charnure ainſi molle, liſſée & lui- „ ſante, avec leurs purgations menſtruelles. Quand „ donc le vin vient à tomber en une ſi grande humi- „ dité, alors ſe trouvant vaincu il perd ſa couleur „ & ſa force, & devient décoloré & éveux ; & en „ peut-on tirer quelque choſe des paroles mêmes „ d'*Ariſtote* : car il dit que ceux qui boivent à grands „ traits ſans reprendre haleine, ce que les anciens „ appellaient *amuſizein*, ne s'enyvrent pas ſi facile- „ ment, parce que le vin ne leur demeure guères de- „ dans le corps ; ains étant preſſé & pouſſé à force, „ il paſſe tout outre à travers. Or le plus commu- „ nément nous voyons que les femmes boivent ainſi, „ & ſi eſt vraiſemblable que leurs corps, à cauſe de „ la continuelle attraction des humeurs qui ſe fait „ par contre bas pour leurs purgations menſtruelles, „ eſt plein de pluſieurs conduits, & percé de plu- „ ſieurs tuyaux & écheveaux eſquels le vin venant à „ tomber en ſort vitement & facilement ſans ſe pou- „ voir attacher aux parties nobles & principales, leſ- „ quelles étant troublées, l'yvreſſe s'en enſuit. “

Cette phyſique eſt tout-à-fait digne des anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les hommes, c'eſt-à-dire qu'en une génération on trouve plus de vieilles que de vieillards. C'eſt ce qu'ont pu obſerver en Europe tous ceux qui ont fait des relevés exacts des naiſſances & des morts. Il eſt à croire qu'il en eſt ainſi dans l'Aſie & chez les négreſſes, les rouges, les cendrées comme chez les blanches. *Natura eſt ſemper ſibi conſona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un journal de la Chine, qui porte qu'en l'année 1725 la femme de l'empereur *Yontchin* ayant fait des libéralités aux pauvres femmes de la Chine qui paſſaient ſoixante &

dix ans, (*a*) on compta dans la ſeule province de Kanton, parmi celles qui reçurent ces préſens, 98220 femmes de ſoixante & dix ans paſſés, 48893 âgées de plus de quatre-vingt ans, & 3453 d'environ cent années. Ceux qui aiment les cauſes finales diſent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes, pour les récompenſer de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans, de les mettre au monde & de les nourrir. Il n'eſt pas à croire que la nature donne des récompenſes; mais il eſt probable que le ſang des femmes étant plus doux, leurs fibres s'endurciſſent moins vite.

Aucun anatomiſte, aucun phyſicien n'a jamais pu connaître la manière dont elles conçoivent. *Sanchez* a eu beau aſſurer, *Mariam & ſpiritum ſanctum emiſiſſe ſemen in copulatione & ex ſemine amborum natum eſſe Jeſum.* Cette abominable impertinence de *Sanchez*, d'ailleurs très ſavant, n'eſt adoptée aujourd'hui par aucun naturaliſte.

Les femmes ſont la ſeule eſpèce femelle qui répande du ſang tous les mois. On a voulu attribuer la même évacuation à quelques autres eſpèces, & ſurtout aux guenons; mais le fait ne s'eſt pas trouvé vrai.

Ces émiſſions périodiques de ſang qui les affaibliſſent toûjours pendant cette perte, les maladies qui naiſſent de la ſuppreſſion, les tems de groſſeſſe, la néceſſité d'alaiter les enfans & de veiller continuellement ſur eux, la délicateſſe de leurs membres les rendent peu propres aux fatigues de la guerre & à la fureur des combats. Il eſt vrai, comme nous l'avons dit, qu'on a vu dans tous les tems & preſque dans tous les pays, des femmes à qui la nature donna un courage & des forces extraordinaires, qui combattirent avec les hommes, qui ſoutinrent de prodigieux

(*a*) Lettre très inſtructive du jéſuite *Conſtantin* au jéſuite *Souciet*, dix-neuviéme recueil.

travaux ; mais après tout, ces exemples ſont rares. Nous renvoyons à l'article *Amazones*.

Le phyſique gouverne toûjours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adreſſe dans leurs doigts beaucoup plus ſouples que les nôtres, ne pouvant guères travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue, étant néceſſairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maiſon, & ſurtout du ſoin des enfans, menant une vie plus ſédentaire, elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race maſculine ; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela eſt ſi vrai, que dans tous les pays policés il y a toûjours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une ſeule femme.

Monteſquieu dans ſon *Eſprit des loix*, (*b*) en promettant de parler de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, avance que *chez les Grecs les femmes n'étaient pas regardées comme dignes d'avoir part au véritable amour, & que l'amour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'oſe dire.* Il cite *Plutarque* pour ſon garant.

C'eſt une mépriſe qui n'eſt guères pardonnable qu'à un eſprit tel que *Monteſquieu*, toûjours entraîné par la rapidité de ſes idées, ſouvent incohérentes.

Plutarque dans ſon chapitre de l'*amour*, introduit pluſieurs interlocuteurs. Et lui-même, ſous le nom de *Daphneus*, réfute avec la plus grande force les diſcours que tient *Protagène* en faveur de la débauche des garçons.

(*b*) L. VII & X. Voyez l'article *Amour* dans lequel on a déja indiqué cette bévue.

C'eſt dans ce même dialogue qu'il va juſqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque choſe de divin. Il compare cet amour au ſoleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal. Enfin il finit par le magnifique éloge de la vertu d'*Epponine*. Cette mémorable avanture s'était paſſée ſous les yeux mêmes de *Plutarque* qui vécut quelque tems dans la maiſon de *Veſpaſien*. Cette héroïne apprenant que ſon mari *Sabinus* vaincu par les troupes de l'empereur, s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté & la Champagne, s'y enferma ſeule avec lui, le ſervit, le nourrit pendant pluſieurs années, en eut des enfans. Enfin étant priſe avec ſon mari & préſentée à *Veſpaſien* étonné de la grandeur de ſon courage, elle lui dit, *j'ai vécu plus heureuſe ſous la terre dans les ténèbres que toi à la lumière du ſoleil au faîte de la puiſſance.* Plutarque affirme donc préciſément le contraire de ce que *Monteſquieu* lui fait dire; il s'énonce même en faveur des femmes avec un entouſiaſme très touchant.

Il n'eſt pas étonnant qu'en tout pays l'homme ſe ſoit rendu le maître de la femme, tout étant fondé ſur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de ſupériorité par celle du corps & même de l'eſprit.

On a vu des femmes très ſavantes comme il en fut de guerrières; mais il n'y en a jamais eu d'inventrice.

L'eſprit de ſociété & d'agrément eſt communément leur partage. Il ſemble généralement parlant qu'elles ſoient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs; mais elles régnent dans preſque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Eſpagne, à Naples, en Angleterre,

dans plusieurs états du Nord, dans plusieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume qu'on appelle *loi salique*, les a exclues du royaume de France; & ce n'est pas, comme le dit *Mézerai*, qu'elles fussent incapables de gouverner, puis qu'on leur a presque toûjours accordé la régence.

On prétend que le cardinal *Mazarin* avouait que plusieurs femmes étaient dignes de régir un royaume, & qu'il ajoutait, qu'il était toûjours à craindre qu'elles ne le laissassent subjuguer *par des amans incapables de gouverner douze poules*. Cependant *Isabelle* en Castille, *Elizabeth* en Angleterre, *Marie-Thérèse* en Hongrie, ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal *Mazarin*. Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une législatrice aussi respectée que le souverain de la Grèce, de l'Asie mineure, de la Syrie & de l'Egypte, est peu estimé.

L'ignorance a prétendu longtems que les femmes sont esclaves pendant leur vie chez les mahométans, & qu'après leur mort elles n'entrent point dans le paradis. Ce sont deux grandes erreurs, telles qu'on en a débité toûjours sur le mahométisme. Les épouses ne sont point du tout esclaves. Le sura ou chapitre IV du Koran leur assigne un douaire. Une fille doit avoir la moitié du bien dont hérite son frère. S'il n'y a que des filles, elles partagent entr'elles les deux tiers de la succession, & le reste appartient aux parens du mort; ces parens en auront chacun la sixiéme partie, & la mère du mort a aussi un droit dans la succession. Les épouses sont si peu esclaves, qu'elles ont permission de demander le divorce, qui leur est accordé quand leurs plaintes sont jugées légitimes.

Il n'est pas permis aux musulmans d'épouser leur belle-sœur, leur niéce, leur sœur de lait, leur belle-

fille élevée sous la garde de leur femme. Il n'est pas permis d'épouser les deux sœurs. En cela ils sont bien plus sévères que les chrêtiens, qui tous les jours achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages, qu'ils pouraient faire gratis.

POLYGAMIE.

Mahomet a réduit le nombre illimité des épouses à quatre. Mais comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes selon leur condition, il n'y a que les plus grands seigneurs qui puissent user d'un tel privilège. Ainsi la pluralité des femmes ne fait point aux états musulmans le tort que nous leur reprochons si souvent, & ne les dépeuple pas comme on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hazard.

Les Juifs par un ancien usage, établi selon leurs livres depuis *Lamech*, ont toûjours eu la liberté d'avoir à la fois plusieurs femmes. *David* en eut dix-huit; & c'est depuis ce tems que les rabins déterminèrent à ce nombre la polygamie des rois, quoiqu'il soit dit que *Salomon* en eut jusqu'à sept cent.

Les mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux Juifs la pluralité des femmes; ils ne les croyent pas dignes de cet avantage; mais l'argent toûjours plus fort que la loi, donne quelquefois en Orient & en Afrique aux Juifs qui sont riches, la permission que la loi leur refuse.

On a rapporté sérieusement que *Lélius Cinna* tribun du peuple, publia après la mort de *César*, que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme sensé ne voit que c'est là un conte populaire & ridicule inventé pour rendre *César* odieux? Il ressemble à cet autre conte qu'un sénateur

Romain avait propofé en plein fénat de donner permiffion à *Céfar* de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait. De pareilles inepties deshonorent l'hiftoire, & font tort à l'efprit de ceux qui les croyent. Il eft trifte que *Montefquieu* ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en eft pas de même de l'empereur *Valentinien I* qui, fe difant chrêtien, époufa *Juftine* du vivant de *Severa* fa première femme, mère de l'empereur *Gratien*. Il était affez riche pour entretenir plufieurs femmes.

Dans la première race des rois Francs, *Gontran*, *Cherebert*, *Sigibert*, *Chilperic* eurent plufieurs femmes à la fois. *Gontran* eut dans fon palais *Venerande*, *Mercatrude* & *Oftregile*, reconnues pour femmes légitimes. *Cherebert* eut *Meroflède*, *Marcovèfe*, & *Théodegile*. Il eft difficile de concevoir comment l'ex-jéfuite nommé *Nonotte* a pu, dans fon ignorance, pouffer la hardieffe jufqu'à nier ces faits, jufqu'à dire que les rois de cette première race n'ufèrent point de la polygamie, & jufqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités hiftoriques avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collège ? Des livres dans ce goût ne laiffent pas de fe vendre quelque tems dans les provinces où les jéfuites ont encor un parti ; ils féduifent quelques perfonnes peu inftruites.

Le père *Daniel* plus favant & plus judicieux, avoue la polygamie des rois Francs fans aucune difficulté ; il ne nie pas les trois femmes de *Dagobert I* ; il dit expreffément que *Théodebert* époufa *Deuterie* quoiqu'il eût une autre femme nommée *Vifigalde*, & quoique *Deuterie* eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita fon oncle *Clotaire*, lequel époufa la veuve de *Clodomir* fon frère, quoiqu'il eût déja trois femmes.

Tous les hiftoriens font les mêmes aveux. Comment après tous ces témoignages fouffrir l'impudence d'un igno-

ignorant qui parle en maître, & qui ose dire en débitant de si énormes sottises, que c'est pour la défense de la religion, comme s'il s'agissait dans un point d'histoire de notre religion vénérable & sacrée que des calomniateurs méprisables font servir à leurs ineptes impostures !

DE LA POLYGAMIE PERMISE PAR QUELQUES PAPES ET PAR QUELQUES RÉFORMATEURS.

L'abbé *Fleuri* auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, rend plus de justice à la vérité dans tout ce qui concerne les loix & les usages de l'église. Il avoue que *Boniface* apôtre de la basse Allemagne, ayant consulté l'an 726 le pape *Grégoire II* pour savoir en quels cas un mari peut avoir deux femmes, *Grégoire II* lui répondit le 22 Novembre de la même année ces propres mots : *Si une femme est attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut se marier à une autre ; mais il doit donner à la femme malade les secours nécessaires.* Cette décision paraît conforme à la raison & à la politique ; elle favorise la population qui est l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni selon la raison, ni selon la politique, ni selon la nature, c'est la loi qui porte qu'une femme séparée de corps & de biens de son mari ne peut avoir un autre époux, ni le mari prendre une autre femme. Il est évident que voilà une race perdue pour la peuplade ; & que si cet époux & cette épouse séparés ont tous deux un tempérament indomptable, ils sont nécessairement exposés & forcés à des péchés continuels dont les législateurs doivent être responsables devant DIEU, si....

Les décrétales des papes n'ont pas toujours eu pour objet ce qui est convenable au bien des états & à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape *Grégoire II*, qui permet en certains cas la bigamie,

prive à jamais de la société conjugale les garçons & les filles que leurs parens auront voués à l'église dans leur plus tendre enfance. Cette loi semble aussi barbare qu'injuste; c'est anéantir à la fois des familles, c'est forcer la volonté des hommes avant qu'ils ayent une volonté, c'est rendre à jamais les enfans esclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait, c'est détruire la liberté naturelle, c'est offenser DIEU & le genre-humain.

La polygamie de *Philippe* landgrave de Hesse, dans la communion luthérienne en 1539, est assez publique. J'ai connu un des souverains dans l'empire d'Allemagne, dont le père ayant épousé une luthérienne, eut permission du pape de se marier à une catholique, & qui garda ses deux femmes.

Il est public en Angleterre, & on voudrait le nier en vain, que le chancelier *Cowper* épousa deux femmes qui vécurent ensemble dans sa maison avec une concorde singulière qui fit honneur à tous trois. Plusieurs curieux ont encor le petit livre que ce chancelier composa en faveur de la polygamie.

Il faut se défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les loix permettent aux femmes d'avoir plusieurs maris. Les hommes qui partout ont fait les loix, sont nés avec trop d'amour-propre, sont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaison de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle jurisprudence. Ce qui n'est pas conforme au train ordinaire de la nature est rarement vrai. Mais ce qui est fort ordinaire, surtout dans les anciens voyageurs, c'est d'avoir pris un abus pour une loi.

L'auteur de l'*Esprit des loix* prétend (*c*) que sur la côte de Malabar, dans la caste des Naires, les hom-

(*c*) Liv. XVI. chap. V.

mes ne peuvent avoir qu'une femme, & qu'une femme au contraire peut avoir plusieurs maris ; il cite des auteurs suspects ; & surtout *Pirard*. On ne devrait parler de ces coutumes étranges qu'en cas qu'on eût été longtems témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant ; mais quel est l'esprit vif qui sache douter ?

La lubricité des femmes, dit-il, (*d*) *est si grande à Patane, que les hommes sont contraints de se faire certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises.*

Le président de *Montesquieu* n'alla jamais à Patane. Mr. *Linguet* ne remarque-t-il pas très judicieusement que ceux qui imprimèrent ce conte étaient des voyageurs qui se trompaient, ou qui voulaient se moquer de leurs lecteurs ? Soyons justes, aimons le vrai, ne nous laissons pas séduire, jugeons par les choses & non par les noms.

PLURALITÉS DES FEMMES.

Il semble que le pouvoir & non la convention ait fait toutes les loix, surtout en Orient. C'est là qu'on voit les premiers esclaves, les premiers eunuques, le trésor du prince composé de ce qu'on a pris au peuple.

Qui peut vêtir, nourrir & amuser plusieurs femmes, les a dans sa ménagerie, & leur commande despotiquement.

Ben-Aboul-Kiba dans son *Miroir des fidèles*, rapporte qu'un des visirs du grand *Soliman* tint ce discours à un agent du grand *Charles-Quint*:

(*d*) Liv. XVI. chap. X.

„ Chien de chrêtien, pour qui j'ai d'ailleurs une
„ eftime toute particulière, peux-tu bien me reprocher d'avoir quatre femmes felon nos faintes loix,
„ tandis que tu vides douze quartaux par an, & que
„ je ne bois pas un verre de vin? Quel bien fais-tu
„ au monde en paffant plus d'heures à table que je
„ n'en paffe au lit? Je peux donner quatre enfans
„ chaque année pour le fervice de mon augufte maître;
„ à peine en peux-tu fournir un. Et qu'eft-ce que l'enfant d'un yvrogne? Sa cervelle fera offufquée des
„ vapeurs du vin qu'aura bu fon père. Que veux-tu d'ailleurs que je devienne quand deux de mes
„ femmes font en couche? ne faut-il pas que j'en
„ ferve deux autres ainfi que ma loi me le commande? Que deviens-tu, quel rôle joues-tu dans
„ les derniers mois de la groffeffe de ton unique
„ femme, & pendant fes couches & pendant fes maladies? Il faut que tu reftes dans une oifiveté honteufe, ou que tu cherches une autre femme. Te
„ voilà néceffairement entre deux péchés mortels
„ qui te feront tomber tout roide après ta mort du
„ pont-aigu au fond de l'enfer.

„ Je fuppofe que dans nos guerres contre les chiens
„ de chrêtiens, nous perdions cent mille foldats; voilà
„ près de cent mille filles à pourvoir. N'eft-ce pas aux
„ riches à prendre foin d'elles? Malheur à tout mufulman affez tiéde pour ne pas donner retraite chez lui
„ à quatre jolies filles en qualité de fes légitimes époufes, & pour ne les pas traiter félon leurs mérites.

„ Comment font donc faits dans ton pays la trompette du jour que tu appelles *coq*, l'honnête belier prince des troupeaux, le taureau fouverain
„ des vaches? chacun d'eux n'a-t-il pas fon ferrail?
„ Il te fied bien, vraiment de me reprocher mes
„ quatre femmes, tandis que notre grand prophête
„ en a eu dix-huit, *David* le juif autant; & *Salomon*
„ le juif fept cent de compte fait avec trois cent

„ concubines ! tu vois combien je ſuis modeſte. Ceſſe „ de reprocher la gourmandiſe à un ſage, qui fait „ de ſi médiocres repas. Je te permets de boire ; „ permets-moi d'aimer. Tu changes de vins, ſouf- „ fre que je change de femmes. Que chacun laiſſe „ vivre les autres à la mode de leur pays. Ton „ chapeau n'eſt point fait pour donner des loix à „ mon turban. Ta fraiſe & ton petit manteau ne „ doivent point commander à mon doliman. Achève „ de prendre ton caffé avec moi & va-t-en ca- „ reſſer ton Allemande, puiſque tu es réduit à elle „ ſeule. “

RÉPONSE DE L'ALLEMAND.

„ Chien de muſulman, pour qui je conſerve une „ vénération profonde, avant d'achever mon caffé „ je veux confondre tes propos. Qui poſſède qua- „ tre femmes poſſède quatre harpies, toûjours prêtes „ à ſe calomnier, à ſe nuire, à ſe battre. Le logis „ eſt l'antre de la diſcorde ; aucune d'elles ne peut „ t'aimer. Chacune n'a qu'un quart de ta perſonne, „ & ne pourait tout-au-plus te donner que le quart „ de ſon cœur. Aucune ne peut te rendre la vie „ agréable, ce ſont des priſonnières qui n'ayant ja- „ mais rien vu n'ont rien à te dire ; elles ne con- „ naiſſent que toi, par conſéquent tu les ennuyes. „ Tu es leur maître abſolu, donc elles te haïſſent. „ Tu es obligé de les faire garder par un eunuque „ qui leur donne le fouet quand elles ont fait trop „ de bruit. Tu oſes te comparer à un coq ! mais „ jamais un coq n'a fait fouetter ſes poules par un „ chapon. Prends tes exemples chez les animaux, „ reſſemble-leur tant que tu voudras. Moi je veux „ aimer en homme ; je veux donner tout mon cœur „ & qu'on me donne le ſien. Je rendrai compte de „ cet entretien ce ſoir à ma femme ; & j'eſpère qu'elle „ en ſera contente. A l'égard du vin que tu me re- „ proches, apprends que s'il eſt mal d'en boire en

„ Arabie, c'eſt une habitude très louable en Alle-
„ magne. Adieu. “

FERRARE.

CE que nous avons à dire ici de Ferrare, n'a aucun rapport à la littérature, principal objet de nos queſtions; mais il en a un très grand avec la juſtice qui eſt plus néceſſaire que les belles-lettres, & bien moins cultivée, ſurtout en Italie.

Ferrare était conſtamment un fief de l'empire ainſi que Parme & Plaiſance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *Céſar d'Eſt* à main armée en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien ſingulier pour un homme qui ſe dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST.

Le duc *Alphonſe d'Eſt* premier du nom, ſouverain de Ferrare, de Modène, d'Eſt, de Carpi, de Rovigno, avait épouſé une ſimple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Euſtochia*, dont il avait eu trois enfans avant ſon mariage, reconnus par lui ſolemnellement en face d'égliſe. Il ne manqua à cette reconnaiſſance aucune des formalités preſcrites par les loix. Son ſucceſſeur *Alphonſe d'Eſt* fut reconnu duc de Ferrare. Il épouſa *Julie d'Urbin* fille de *François* duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné *Céſar d'Eſt*, héritier inconteſtable de tous les biens de la maiſon, & déclaré héritier par le dernier duc mort le 27 Octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, oſa prétexter que la grand'mère de *Céſar d'Eſt* n'était pas aſſez noble, & que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raiſon eſt ridicule & ſcandaleuſe dans un évêque; la ſeconde eſt inſoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe. Car ſi le duc

n'était pas légitime, il devait perdre Modène & ses autres états; & s'il n'y avait point de vice dans sa naissance, il devait garder Ferrare comme Modéne.

L'acquisition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fit pas valoir toutes les décrétales & toutes les décisions des braves théologiens qui assurent que le pape *peut rendre juste ce qui est injuste.* En conséquence il excommunia d'abord *César d'Est*; & comme l'excommunication prive nécessairement un homme de tous ses biens, le père commun des fidèles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir son héritage au nom de l'église. Ces troupes furent battues; mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt ses finances épuisées & ses amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que le roi de France *Henri IV* se crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'est ainsi que le bon roi *Louis XII*, moins excusable, s'était deshonoré en s'unissant avec le monstre *Alexandre VI* & son exécrable bâtard le duc *Borgia.* Il falut céder; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin*, qui entra dans cette florissante ville avec mille chevaux & cinq mille fantassins.

Il est bien triste qu'un homme tel que *Henri IV* ait descendu à cette indignité qu'on appelle *politique.* Les *Catons*, les *Metellus*, les *Scipions*, les *Fabricius*, n'auraient point ainsi trahi la justice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre!

Depuis ce tems Ferrare devint déserte, son terroir inculte se couvrit de marais croupissans. Ce pays avait été sous la maison d'*Est* un des plus beaux de l'Italie; le peuple regretta toûjours ses anciens maîtres. Il est vrai que le duc fut dédommagé. On lui donna

la nomination à un évêché & à une cure; & on lui fournit même quelques minots de sel des magasins de Cervia. Mais il n'est pas moins vrai que la maison de *Modène* a des droits incontestables & imprescriptibles sur ce duché de Ferrare, dont elle est si indignement dépouillée.

Maintenant, mon cher lecteur, supposons que cette scène se fût passée du tems où JESUS-CHRIST ressuscité apparaissait à ses apôtres, & que *Simon Barjone* surnommé *Pierre* eût voulu s'emparer des états de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander justice en Béthanie au seigneur JESUS; n'entendez-vous pas notre Seigneur qui envoye chercher sur le champ *Simon*, & qui lui dit, *Simon* fils de *Jone*, je t'ai donné les clefs du royaume des cieux; on sait comme ces clefs sont faites, mais je ne t'ai pas donné celles de la terre? Si on t'a dit que le ciel entoure le globe & que le contenu est dans le contenant, t'es-tu imaginé que les royaumes d'ici-bas t'appartiennent, & que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient? Je t'ai déja défendu de dégaîner. Tu me parais un composé fort bizarre, tantôt tu coupes, à ce qu'on dit, une oreille à *Malchus*, tantôt tu me renies; sois plus doux & plus honnête, ne prends ni le bien, ni les oreilles de personne, de peur qu'on ne te donne sur les tiennes.

FERTILISATION.

SECTION PREMIÈRE.

1°. JE propose des vues générales sur la fertilisation. Il ne s'agit pas ici de savoir en quel tems il faut semer des navets vers les Pyrénées & vers Dunkerke; il n'y a point de paysan qui ne connaisse ces détails mieux que tous les maîtres & tous les livres.

Je n'examine point les vingt & une manières de parvenir à la multiplication du bled, parmi lesquelles il n'y en a pas une de vraie; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres; & non de celle des grains. Il en est du bled comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de la saumure ou de la lessive, vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris & un sol convenable.

2°. Il y a dans toute la zone tempérée de bons, de médiocres & de mauvais terroirs. Le seul moyen, peut-être, de rendre les bons encor meilleurs, de fertiliser les médiocres, & de tirer parti des mauvais, est que les seigneurs des terres les habitent.

Les médiocres terrains, & surtout les mauvais, ne pouront jamais être amendés par des fermiers; ils n'en ont ni la faculté ni la volonté; ils afferment à vil prix, font très peu de profit, & laissent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont prise.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vastes champs. Celui qui écrit ces réflexions, a trouvé dans un très mauvais pays un vaste terrain inculte, qui appartenait à des colons. Il leur a dit; je pourais le cultiver à mon profit par le droit de deshérence, je vais le défricher pour vous & pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruières en pâturages, nous y engraisserons des bestiaux; ce petit canton sera plus riche & plus peuplé.

Il en est de même des marais qui étendent sur tant de contrées la stérilité & la mortalité. Il n'y a que les seigneurs qui puissent détruire ces ennemis du genre-humain. Et si ces marais sont trop vastes, le gouvernement seul est assez puissant pour faire de telles entreprises; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les ſeigneurs ſeuls ſeront longtems en état d'employer le ſemoir. Cet inſtrument eſt coûteux ; il faut ſouvent le rétablir ; nul ouvrier de campagne n'eſt en état de le conſtruire ; aucun colon ne s'en chargera ; & ſi vous lui en donnez un il épargnera trop la ſemence, & fera de médiocres récoltes.

Cependant, cet inſtrument employé à propos, doit épargner environ le tiers de la ſemence, & par conſéquent enrichir le pays d'un tiers ; voilà la vraie multiplication. Il eſt donc très important de le rendre d'uſage, & de longtems il n'y aura que les riches qui pouront s'en ſervir.

5°. Les ſeigneurs peuvent faire la dépenſe du van-cribleur, qui, quand il eſt bien conditionné, épargne beaucoup de bras & de tems. En un mot, il eſt clair que ſi la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner, c'eſt que les ſimples cultivateurs ne ſont pas en état de faire les avances. La culture de la terre eſt une vraie manufacture : il faut pour que la manufacture fleuriſſe que l'entrepreneur ſoit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes que quelques ſophiſtes mettent à la mode, eſt une chimère pernicieuſe. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître, la terre ne ſerait pas cultivée. Quiconque poſſède une charrue, a beſoin de deux valets & de pluſieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune, plus les terres ſeront en valeur. Mais pour employer utilement ces bras, il faut que les ſeigneurs ſoient ſur les lieux.

7°. Il ne faut pas qu'un ſeigneur s'attende en faiſant cultiver ſa terre ſous ſes yeux, à faire la fortune d'un entrepreneur des hôpitaux ou des fourrages de l'armée, mais il vivra dans la plus honorable abondance. (Voyez *Agriculture*.)

8°. S'il fait la dépense d'un étalon, il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien; il y gagnera, & l'état aussi.

Si le fermier est malheureusement obligé de vendre tous les veaux & toutes les genisses pour être en état de payer le roi & son maître, le même seigneur fait élever ces genisses & quelques veaux. Il a au bout de trois ans des troupeaux considérables sans frais. Tous ces détails produisent l'agréable & l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour; le tems affaiblit presque toutes les autres.

9°. S'il y a de mauvaises récoltes, des dommages, des pertes, le seigneur est en état de les réparer. Le fermier & le métayer ne peuvent même les supporter. Il est donc essentiel à l'état que les possesseurs habitent souvent leurs domaines.

10. Les évêques qui résident font du bien aux villes. Si les abbés commendataires résidaient, ils feraient du bien aux campagnes; leur absence est préjudiciable.

11°. Il est d'autant plus nécessaire de songer aux richesses de la terre, que les autres peuvent aisément nous échapper; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable; nos espèces peuvent passer chez l'étranger, les biens fictifs peuvent se perdre, la terre reste.

12°. Nos nouveaux besoins nous imposent la nécessité d'avoir de nouvelles ressources. Les Français & les autres peuples n'avaient point imaginé du tems de *Henri IV* d'infecter leurs nez d'une poudre noire & puante, & de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure, qui auraient inspiré autrefois l'horreur & le dégoût. Cet article seul coûte au moins à la France six millions par an. Le déjeûner de leurs

pères n'était pas préparé par les quatre parties du monde ; ils se passaient de l'herbe & de la terre de la Chine, des roseaux qui croissent en Amérique & des fèves de l'Arabie. Ces nouvelles denrées, & beaucoup d'autres que nous payons argent comptant, peuvent nous épuiser. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un sou de dividende à ses actionnaires sur le produit de son commerce, & qui ne les paye que d'une partie du revenu du roi, peut être à charge à la longue. L'agriculture est donc la ressource indispensable.

13°. Plusieurs branches de cette ressource sont négligées. Il y a, par exemple, trop peu de ruches, tandis qu'on fait une prodigieuse consommation de bougies. Il n'y a point de maison un peu forte où l'on n'en brûle pour deux ou trois écus par jour. Cette seule dépense entretiendrait une famille économe. Nous consommons cinq ou six fois plus de bois de chauffage que nos pères ; nous devons donc avoir plus d'attention à planter & à entretenir nos plants ; c'est ce que le fermier n'est pas même en droit de faire ; c'est ce que le seigneur ne fera que lorsqu'il gouvernera lui-même ses possessions.

14°. Lorsque les possesseurs des terres sur les frontières y résident, les manœuvres, les ouvriers étrangers viennent s'y établir ; le pays se peuple insensiblement, il se forme des races d'hommes vigoureux. La plûpart des manufactures corrompent la taille des ouvriers ; leur race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux métaux abrègent leurs jours. Les travaux de la campagne, au contraire, fortifient & produisent des générations robustes, pourvu que la débauche des jours de fêtes n'altère pas le bien que font le travail & la sobriété.

15°. On sait assez quelles sont les funestes suites de l'oisive intempérance attachée à ces jours qu'on croit

consacrés à la religion, & qui ne le sont qu'aux cabarets. On sait quelle supériorité le retranchement de ces jours dangereux a donné aux protestans sur nous. Notre raison commence enfin à se développer au point de nous faire sentir confusément que l'oisiveté & la débauche ne sont pas si précieuses devant DIEU qu'on le croyait. Plus d'un évêque a rendu à la terre pendant quarante jours de l'année ou environ, des hommes qu'elle demandait pour la cultiver. Mais sur les frontières, où beaucoup de nos domaines se trouvent dans l'évêché d'un étranger, il arrive trop souvent, soit par contradiction, soit par une infame politique, que ces étrangers se plaisent à nous accabler d'un fardeau que les plus sages de nos prélats ont ôté à nos cultivateurs, à l'exemple du pape. Le gouvernement peut aisément nous délivrer de ce très grand mal que ces étrangers nous font. Ils sont en droit d'obliger nos colons à entendre une messe le jour de St. Roc; mais au fond, ils ne sont pas en droit d'empêcher les sujets du roi de cultiver après la messe une terre qui appartient au roi, & dont il partage les fruits. Et ils doivent savoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de son devoir envers DIEU qu'en le priant le matin, & en obéïssant le reste du jour à la loi qu'il nous a imposée de travailler.

16°. Plusieurs personnes ont établi des écoles dans leurs terres, j'en ai établi moi-même; mais je les crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire, à écrire, à chiffrer; mais que le grand nombre, surtout les enfans des manœuvres ne sachent que cultiver, parce qu'on n'a besoin que d'une plume pour deux ou trois cent bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence très commune; la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a destiné l'homme: il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles, & les leur rendre nécessaires.

17°. Le ſeul encouragement des cultivateurs eſt le commerce des denrées. Empêcher les bleds de ſortir du royaume, c'eſt dire aux étrangers que nous en manquons, & que nous ſommes de mauvais économes. Il y a quelquefois cherté en France, mais rarement diſette. Nous fourniſſons les cours de l'Europe de danſeurs & de perruquiers; il vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'eſt à la prudence du gouvernement d'étendre ou de reſſerrer ce grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que ſon canton, à propoſer des vues à ceux qui voyent & qui embraſſent le bien général du royaume.

18°. La réparation & l'entretien des chemins de traverſe, eſt un objet important. Le gouvernement s'eſt ſignalé par la confection des voies publiques, qui font à la fois l'avantage & l'ornement de la France. Il a auſſi donné des ordres très utiles pour les chemins de traverſe; mais ces ordres ne ſont pas ſi bien exécutés que ceux qui regardent les grands chemins. Le même colon qui voiturerait ſes denrées de ſon village au marché voiſin en une heure de tems avec un cheval, y parvient à peine, avec deux chevaux en trois heures, parce qu'il ne prend pas le ſoin de donner un écoulement aux eaux, de combler une ornière, de porter un peu de gravier; & ce peu de peine qu'il s'eſt épargnée, lui cauſe à la fin de très grandes peines & de grands dommages.

19°. Le nombre des mendians eſt prodigieux, &, malgré les loix, on laiſſe cette vermine ſe multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les ſeigneurs de retenir & faire travailler à un prix raiſonnable, tous les mendians robuſtes, hommes & femmes qui mendieront ſur leurs terres.

20°. S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répéterais ici combien le célibat eſt per-

nicieux. Je ne fais s'il ne ferait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille & la capitation, de quiconque ne ferait pas marié à vingt-cinq ans. Je ne fais s'il ne ferait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait sept enfans mâles, tant que le père & les sept enfans vivraient ensemble. Mr. *Colbert* exempta tous ceux qui auraient douze enfans; mais ce cas arrive si rarement, que la loi était inutile.

21°. On a fait des volumes sur tous les avantages qu'on peut retirer de la campagne, sur les améliorations, sur les bleds, les légumes, les pâturages, les animaux domestiques, & sur mille secrets presque tous chimériques. Le meilleur secret est de veiller soi-même à son domaine.

SECTION SECONDE.

Pourquoi certaines terres sont mal cultivées.

Je passai un jour par de belles campagnes bordées d'un côté d'une forêt adossée à des montagnes, & de l'autre par une vaste étendue d'eau saine & claire qui nourrit d'excellens poissons. C'est le plus bel aspect de la nature; il termine les frontières de plusieurs états; la terre y est couverte de bétail, & elle le ferait de fleurs & de fruits toute l'année sans les vents & les grêles qui désolent souvent cette contrée délicieuse & qui la changent en Sibérie.

Je vis à l'entrée de cette petite province une maison bien bâtie, où demeuraient sept ou huit hommes bien faits & vigoureux. Je leur dis, Vous cultivez sans doute un héritage fertile dans ce beau séjour? Nous, monsieur, nous avilir à rendre féconde la terre qui doit nourrir l'homme! nous ne sommes pas faits pour cet indigne métier.. Nous poursuivons les cultivateurs qui portent le fruit de leurs travaux d'un pays dans un autre; nous les chargeons de fers: notre

emploi est celui des héros. Sachez que dans ce pays de deux lieues sur six, nous avons quatorze maisons aussi respectables que celle-ci, consacrées à cet usage. La dignité dont nous sommes revêtus nous distingue des autres citoyens; & nous ne payons aucune contribution, parce que nous ne travaillons à rien qu'à faire trembler ceux qui travaillent.

Je m'avançai tout confus vers une autre maison; je vis dans un jardin bien tenu, un homme entouré d'une nombreuse famille; je croyais qu'il daignait *cultiver son jardin*. J'appris qu'il était revêtu de la charge de contrôleur du grenier à sel.

Plus loin demeurait le directeur de ce grenier, dont les revenus étaient établis sur les avanies faites à ceux qui viennent acheter de quoi donner un peu de goût à leur bouillon. Il y avait des juges de ce grenier où se conserve l'eau de la mer réduite en figures irrégulières; des élus dont la dignité consistait à écrire les noms des citoyens, & ce qu'ils doivent au fisc; des agens qui partageaient avec les receveurs de ce fisc; des hommes revêtus d'offices de toute espèce, les uns conseillers du roi n'ayant jamais donné de conseil, les autres secrétaires du roi n'ayant jamais su le moindre de ses secrets. Dans cette multitude de gens qui se pavanaient de par-le-roi, il y en avait un assez grand nombre revêtus d'un habit ridicule & chargés d'un grand sac qu'ils se faisaient remplir de la part de DIEU.

Il y en avait d'autres plus proprement vêtus, & qui avaient des appointemens plus réglés pour ne rien faire. Ils étaient originairement payés pour chanter de grand matin; & depuis plusieurs siécles ils ne chantaient qu'à table.

Enfin, je vis dans le lointain quelques spectres à demi-nuds qui écorchaient avec des bœufs aussi décharnés

charnés qu'eux un sol encor plus amaigri ; je compris pourquoi la terre n'était pas aussi fertile qu'elle pouvait l'être.

FÊTES DES SAINTS.

LETTRE d'un ouvrier de Lyon, à Messeigneurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux. Imprimée dans les papiers publics en 1766.

MESSEIGNEURS,

JE suis ouvrier en soie, & je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté insensiblement, & aujourd'hui je gagne trente-cinq sous. Ma femme qui travaille en passemens, en gagnerait quinze s'il lui était possible d'y donner tout son tems ; mais comme les soins du ménage, les maladies de couches ou autres, la détournent étrangement, je réduis son profit à dix sous, ce qui fait quarante-cinq sous journellement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt deux jours de dimanches ou de fêtes, l'on aura deux cent quatre-vingt quatre jours profitables, qui à quarante-cinq sous font six cent trente-neuf livres. Voilà mon revenu.

Voici les charges.

J'ai huit enfans vivans, & ma femme est sur le point d'accoucher du onziéme, car j'en ai perdu deux. Il y a quinze ans que je suis marié. Ainsi je puis compter annuellement vingt-quatre livres pour les frais de couches & de batême, cent huit livres pour l'année de deux nourrices, ayant communément deux enfans

en nourrice, quelquefois même trois. Je paye de loyer à un quatriéme cinquante-fept livres, & d'impofition quatorze livres. Mon profit fe trouve donc réduit à quatre cent trente-fix livres, ou à vingt-cinq fous trois deniers par jour, avec lefquels il faut fe vêtir, fe meubler, acheter le bois, la chandelle, & faire vivre ma femme & fix enfans.

Je ne vois qu'avec effroi arriver des jours de fête. Il s'en faut très peu, je vous en fais ma confeffion, que je ne maudiffe leur inftitution. Elles ne peuvent avoir été inftituées, difais-je, que par les commis des aides, par les cabaretiers, & par ceux qui tiennent les guinguettes.

Mon père m'a fait étudier jufqu'à ma feconde, & voulait à toute force que je fuffe moine, me faifant entrevoir dans cet état un afyle affuré contre le befoin; mais j'ai toûjours penfé que chaque homme doit fon tribut à la fociété, & que les moines font des guêpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que quand je vois *Jean C**** avec lequel j'ai étudié, & qui était le garçon le plus pareffeux du collège, poffèder les premières places chez les prémontrés, je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon père.

Je fuis à la troifiéme fête de Noël, j'ai engagé le peu de meubles que j'avais, je me fuis fait avancer une femaine par mon bourgeois, je manque de pain, comment paffer la quatriéme fête? Ce n'eft pas tout; j'en entrevois encor quatre autres dans la femaine prochaine. Grand DIEU! huit fêtes dans quinze jours! eft-ce vous qui l'ordonnez?

Il y a un an que l'on me fait efpérer que les loyers vont diminuer par la fuppreffion d'une des maifons des capucins & des cordeliers. Que de maifons inu-

tiles dans le centre d'une ville comme Lyon ! les jacobins, les dames de St. Pierre &c. Pourquoi ne pas les écarter dans les fauxbourgs si on les juge nécessaires ? que d'habitans plus nécessaires encor tiendraient leurs places !

Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adresser à vous, Messeigneurs, qui avez été choisis par le roi pour détruire des abus. Je ne suis pas le seul qui pense ainsi ; combien d'ouvriers dans Lyon & ailleurs, combien de laboureurs dans le royaume sont réduits à la même nécessité que moi ? Il est visible que chaque jour de fête coûte à l'état plusieurs millions. Ces considérations vous porteront à prendre à cœur les intérêts du peuple qu'on dédaigne un peu trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BOCEN.

Nous avons cru que cette requête, qui a été réellement présentée, pourait figurer dans un ouvrage utile.

SECTION SECONDE.

On connait assez les fêtes que *Jules César* & les empereurs qui lui succédèrent donnèrent au peuple Romain ; la fête des vingt-deux mille tables, servies par vingt-deux mille maîtres-d'hôtel ; les combats de vaisseaux sur des lacs qui se formaient tout d'un coup &c., n'ont pas été imitées par les seigneurs Hérules, Lombards ou Francs, qui ont voulu aussi qu'on parlât d'eux.

Un Welche nommé *Cahusac*, n'a pas manqué de faire un long article sur ces fêtes dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il dit, *que le ballet de Cassandre fut donné à Louis XIV par le cardinal Mazarin qui avait de la gayeté dans l'esprit, du goût pour*

les plaisirs dans le cœur & dans l'imagination, moins de faste que de galanterie; que le roi dansa dans ce ballet à l'âge de treize ans, avec les proportions marquées, & les attitudes dont la nature l'avait embelli. Ce Louis XIV, né avec des attitudes & ce faste de l'imagination du cardinal *Mazarin*, sont dignes du beau stile qui est aujourd'hui à la mode. Notre *Cahusac* finit par décrire une fête charmante, d'un genre neuf & élégant donnée à la reine *Marie Leczinska.* Cette fête finit par le discours ingénieux d'un Allemand yvre, qui dit, *Est-ce la peine de faire tant de dépense en bougie pour ne faire voir que de l'eau?* A quoi un Gascon répondit: *Eh sandis, je meurs de faim; on vit donc de l'air à la cour des rois de France.*

Il est triste d'avoir inséré de pareilles platitudes dans un dictionnaire des arts & des sciences.

FEU.

LE feu est-il autre chose qu'un élément qui nous éclaire, qui nous échauffe & qui nous brûle?

La lumière n'est-elle pas toûjours du feu, quoi que le feu ne soit pas toûjours lumière; & *Boerhaave* n'a-t-il pas raison?

Le feu le plus pur tiré de nos matières combustibles, n'est-il pas toûjours grossier, toûjours chargé des corps qu'il embrase, & très différent du feu élémentaire?

Comment le feu est-il répandu dans toute la nature dont il est l'ame?

Ignis ubique latet naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit renovat dividit unit alit.

Quel homme peut concevoir comment un morceau de cire s'enflamme & comment il n'en reste rien à nos yeux, quoi que rien ne se soit perdu?

Pourquoi *Newton* dit-il toûjours en parlant des rayons de la lumière, *de natura radiorum, lucis utrum corpora sint nec ne non disputans*; n'examinant point si les rayons de lumière sont des corps ou non?

N'en parlait-il qu'en géomètre? en ce cas ce doute était inutile. Il est évident qu'il doutait de la nature du feu élémentaire, & qu'il doutait avec raison.

Le feu élémentaire est-il un corps à la manière des autres, comme l'eau & la terre? Si c'était un corps de cette espèce, ne graviterait-il pas comme toute matière? s'échapperait-il en tout sens du corps lumineux en droite ligne? aurait-il une progression uniforme? Et pourquoi jamais la lumière ne se meut-elle en ligne courbe quand elle est libre dans son cours rapide?

Le feu élémentaire ne pourait-il pas avoir des propriétés de la matière à nous si peu connues, & d'autres propriétés de substances à nous entiérement inconnues?

Ne pourait-il pas être un milieu entre la matière & des substances d'un autre genre? & qui nous a dit qu'il n'y a pas un millier de ces substances? Je ne dis pas que cela soit, mais je dis qu'il n'est point prouvé que cela ne puisse pas être.

J'avais eu autrefois un scrupule en voyant un point bleu & un point rouge sur une toile blanche, tous deux sur une même ligne, tous deux à une égale distance de mes yeux, tous deux également exposés à la lumière, tous deux me réfléchissant la même

quantité de rayons, & faisant le même effet sur les yeux de cinq cent mille hommes. Il faut nécessairement que tous ces rayons se croisent en venant à nous. Comment pouraient-ils cheminer sans se croiser; & s'ils se croisent comment puis-je voir? Ma solution était qu'ils passaient les uns sur les autres. On a adopté ma difficulté & ma solution dans le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Lumière*; mais je ne suis point du tout content de ma solution. Car je suis toûjours en droit de supposer que les rayons se croisent tous à moitié chemin; que par conséquent ils doivent tous se réfléchir, ou qu'ils sont pénétrables. Je suis donc fondé à soupçonner que les rayons de lumière se pénètrent, & qu'en ce cas ils ont quelque chose qui ne tient point du tout de la matière. Ce soupçon m'effraye, j'en conviens; ce n'est pas sans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps, & qui serait pénétrable. Mais aussi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propose donc que comme un doute & comme une ignorance.

Il était très difficile de croire, il y a environ cent ans, que les corps agissaient les uns sur les autres, non-seulement sans se toucher & sans aucune émission, mais à des distances effrayantes; cependant cela s'est trouvé vrai; & on n'en doute plus. Il est difficile aujourd'hui de croire que les rayons du soleil se pénètrent: mais qui sait ce qui arrivera?

Quoi qu'il en soit, je ris de mon doute; & je voudrais pour la rareté du fait que cette incompréhensible pénétration pût être admise. La lumière a quelque chose de si divin, qu'on serait tenté d'en faire un degré pour monter à des substances encor plus pures.

À mon secours *Empedocle*, à moi *Démocrite*; venez admirer les merveilles de l'électricité; voyez si

ces étincelles qui traversent mille corps en un clin d'œil sont de la matière ordinaire; jugez si le feu élémentaire ne fait pas contracter le cœur, & ne lui communique pas cette chaleur qui donne la vie. Jugez si cet être n'est pas la source de toutes les sensations, & si ces sensations ne sont pas l'unique origine de toutes nos chétives pensées, quoi que des pédans ignorans & insolens ayent condamné cette proposition comme on condamne un plaideur à l'amende.

Dites-moi si l'Etre suprême qui préside à toute la nature, ne peut pas conserver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons si précieux. *Igneus est ollis vigor & celestis origo.*

Le célèbre *Le Cat* appelle ce fluide vivifiant, (*a*) *un être amphibie, affecté par son auteur d'une nuance supérieure, qui le lie avec l'être immatériel, & par-là l'annoblit & l'élève à la nature mitoyenne qui le caractérise, & fait la source de toutes ses propriétés.*

Vous êtes de l'avis de *Le Cat*; j'en ferais aussi si j'osais : mais il y a tant de sots & tant de méchans que je n'ose pas. Je ne puis que penser tout bas à ma façon au mont Krapac. Les autres penseront comme ils pouront, soit à Salamanque, soit à Bergame.

FICTION.

UNe fiction qui annonce des vérités intéressantes & neuves, n'est-elle pas une belle chose? n'aimez-vous pas le conte arabe du sultan qui ne voulait pas croire qu'un peu de tems pût paraître très long, & qui disputait sur la nature du tems avec son

(*a*) Dissertation de *Le Cat* sur le fluide des nerfs, pag. 36.

derviche ? Celui-ci le prie pour s'en éclaircir de plonger seulement la tête un moment dans le bassin où il se lavait. Aussi-tôt le sultan se trouve transporté dans un désert affreux ; il est obligé de travailler pour gagner sa vie. Il se marie, il a des enfans qui deviennent grands & qui le battent. Enfin il revient dans son pays & dans son palais ; il y retrouve son derviche qui lui a fait souffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'appaise que quand il sait que tout cela s'est passé dans l'instant qu'il s'est lavé le visage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de *Didon* & d'*Enée*, qui rendent raison de la haine immortelle de Carthage contre Rome ; & celle qui développe dans l'Elisée les grandes destinées de l'empire Romain.

Mais n'aimez-vous pas aussi dans l'*Arioste* cette *Alcine* qui a la taille de *Minerve* & la beauté de *Vénus*, qui est si charmante aux yeux de ses amans, qui les enyvre de voluptés si ravissantes, qui réunit tous les charmes & toutes les graces ? Quand elle est enfin réduite à elle-même, & que l'enchantement est passé, ce n'est plus qu'une petite vieille ratatinée & dégoûtante.

Pour les fictions qui ne figurent rien, qui n'enseignent rien, dont il ne résulte rien ; sont-elles autre chose que des mensonges ? & si elles sont incohérentes, entassées sans choix, comme il y en a tant, sont-elles autre chose que des rêves ?

Vous m'assurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très incohérentes, fort peu ingénieuses, & assez absurdes, qu'on admire encore. Mais prenez garde si ce ne sont pas les grandes images répandues dans ces fictions qu'on admire, plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas disputer : mais

voulez-vous être sifflé de toute l'Europe, & ensuite oublié pour jamais; donnez-nous des fictions semblables à celles que vous admirez.

FIÉVRE.

CE n'est pas en qualité de médecin, mais de malade que je veux dire un mot de la fiévre.

Il faut quelquefois parler de ses ennemis: celui-là m'a attaqué pendant plus de vingt ans. *Fréron* n'a jamais été plus acharné.

Je demande pardon à *Sydenham* qui définit la fiévre *un effort de la nature qui travaille de tout son pouvoir à chasser la matière peccante*. On pourait définir ainsi la petite vérole, la rougeole, la diarrhée, les vomissemens, les éruptions de la peau, & vingt autres maladies. Mais si ce médecin définissait mal, il agissait bien. Il guérissait, parce qu'il avait de l'expérience; & qu'il savait attendre.

Boerhaave, dans ses aphorismes, dit: *la contraction plus fréquente, & la résistance augmentée vers les vaisseaux capillaires donnent une idée absolue de toute fiévre aigue.*

C'est un grand maître qui parle; mais il commence par avouer que la nature de la fiévre est très cachée.

Il ne nous dit point quel est ce principe secret qui se dévelopé à des heures réglées dans des fiévres intermittentes: quel est ce poison interne qui se renouvelle après un jour de relâche: où est ce foyer qui s'éteint, & se rallume à des momens marqués. Il semble que toutes les causes soient faites pour être ignorées.

On sait à-peu-près qu'on aura la fiévre après des excès, ou dans l'intempérie des saisons. On sait que le quinquina pris à propos la guérira : c'est bien assez : on ignore le comment. J'ai lu quelque part ces petits vers qui me paraissent d'une plaisanterie assez philosophique.

Dieu meurit à Moka dans le golphe arabique
Ce caffé nécessaire aux pays des frimats :
Il met la fiévre en nos climats ;
Et le remède en Amérique.

Tout animal, qui ne meurt pas de mort subite, périt par la fiévre. Cette fiévre paraît l'effet inévitable des liqueurs qui composent le sang, ou ce qui tient lieu de sang. C'est pourquoi les métaux, les minéraux, les marbres durent si longtems, & les hommes si peu. La structure de tout animal prouve aux physiciens qu'il a dû de tout tems jouïr d'une très courte vie. Les théologiens ont eu, ou ont étalé d'autres sentimens. Ce n'est pas à nous d'examiner cette question. Les physiciens, les médecins ont raison *in sensu humano* ; & les théologiens ont raison *in sensu divino*. Il est dit au Deuteronome (chap. 28. ℣. 22.) que *si les Juifs n'observent pas la loi, ils tomberont dans la pauvreté ; ils souffriront le froid & le chaud, & ils auront la fiévre*. Il n'y a jamais eu que le Deuteronome & le *Médecin malgré lui* qui ayent menacé les gens de leur donner la fiévre.

Il paraît impossible que la fiévre ne soit pas un accident naturel à un corps animé, dans lequel circulent tant de liqueurs, comme il est impossible que ce corps animé ne soit point écrasé par la chûte d'un rocher.

Le sang fait la vie. C'est lui qui fournit à chaque viscère, à chaque membre, à la peau, à l'extrémité

des poils & des ongles les liqueurs, les humeurs qui leur sont propres.

Ce sang, par lequel l'animal est en vie, est formé par le chile. Ce chile est envoyé de la mère à l'enfant dans la grossesse. Le lait de la nourrice produit ce même chile, dès que l'enfant est né. Plus il se nourrit ensuite de différens alimens, plus ce chile est sujet à s'aigrir. Lui seul formant le sang, & ce sang étant composé de tant d'humeurs différentes si sujettes à se corrompre, ce sang circulant dans tout le corps humain plus de cinq cent cinquante fois en vingt-quatre heures avec la rapidité d'un torrent, il est étonnant que l'homme n'ait pas plus souvent la fiévre; il est étonnant qu'il vive. A chaque articulation, à chaque glande, à chaque passage il y a un danger de mort; mais aussi, il y a autant de secours que de dangers. Presque toute membrane s'élargit & se resserre selon le besoin. Toutes les veines ont des écluses qui s'ouvrent & qui se ferment; qui donnent passage au sang, & qui s'opposent à un retour par lequel la machine serait détruite. Le sang gonflé dans tous ses canaux s'épure de lui même: c'est un fleuve qui entraîne mille immondices; il s'en décharge par la transpiration, par les sueurs, par toutes les sécrétions, par toutes les évacuations. La fiévre est elle-même un secours; elle est une guérison, quand elle ne tue pas.

L'homme, par sa raison, accélère la cure, avec des amers & surtout du régime. Il prévient le retour des accès. Cette raison est un aviron avec lequel il peut courir quelque tems la mer de ce monde, quand la maladie ne l'engloutit pas.

On demande comment la nature a pu abandonner les animaux, son ouvrage, à tant d'horribles maladies dont la fiévre est presque toûjours la compagne. Comment & pourquoi tant de désordres avec tant d'ordre: la destruction par tout à côté de la formation!

Cette difficulté me donne souvent la fiévre ; mais je vous prie de lire les lettres de *Memmius*. Peut-être vous soupçonnerez alors que l'incompréhensible artisan des mondes, des animaux, des végétaux, ayant tout fait pour le mieux, n'a pu faire mieux.

FIGURE.

SI on veut s'instruire, il faut lire attentivement tous les articles du grand dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot *Figure*.

Figure de la terre par Mr. d'*Alembert* ; ouvrage aussi clair que profond, & dans lequel on trouve tout ce qu'on peut savoir sur cette matière.

Figures de rhétorique par *César Dumarsais* ; instruction qui apprend à penser & à écrire, & qui fait regretter comme bien d'autres articles, que les jeunes gens ne soient pas à portée de lire commodément des choses si utiles. Ces trésors cachés dans un dictionnaire de vingt-deux volumes in-folio d'un prix excessif, devraient être entre les mains de tous les étudians pour trente sous.

Figure humaine par rapport à la peinture & à la sculpture ; excellente leçon donnée par Mr. *Vatelet* à tous les artistes.

Figure : en physiologie ; article très ingénieux, par Mr. *d'Abbés de Caberoles*.

Figure : en arithmétique & en algèbre, par Mr. *Mallet*.

Figure : en logique, en métaphysique & belles-lettres, par Mr. le chevalier de *Jaucour*, homme au-

dessus des philosophes de l'antiquité, en ce qu'il a préféré la retraite, la vraie philosophie, le travail infatigable à tous les avantages que pouvaient lui procurer sa naissance, dans un pays où l'on préfère cet avantage à tout le reste, excepté à l'argent.

FIGURE, OU FORME DE LA TERRE.

Comment *Platon*, *Aristote*, *Eratosthènes*, *Possidonius* & tous les géomètres de l'Asie, de l'Egypte & de la Grèce ayant reconnu la sphéricité de notre globe, arriva-t-il que nous crûmes si longtems la terre plus longue que large d'un tiers, & que de-là nous vinrent les degrés de longitude & de latitude ; dénomination qui atteste continuellement notre ancienne ignorance ?

Le juste respect pour la Bible qui nous enseigne tant de vérités plus nécessaires & plus sublimes, fut la cause de cette erreur universelle parmi nous.

On avait trouvé dans le psaume CIII, que DIEU a étendu le ciel sur la terre comme une peau ; & de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur, on en avait conclu autant pour la terre.

St. Athanase s'exprime avec autant de chaleur contre les bons astronomes que contre les partisans d'Arius & d'Eusèbe. *Fermons*, dit-il, *la bouche à ces barbares, qui parlant sans preuve, osent avancer que le ciel s'étend aussi sous la terre.* Les pères regardaient la terre comme un grand vaisseau entouré d'eau, la proue était à l'orient & la pouppe à l'occident.

On voit encor dans *Cosmas* moine du quatriéme siécle, une espèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tortato évêque d'Avila sur la fin du quinziéme siécle, déclare dans son commentaire sur la Genèse,

que la foi chrétienne est ébranlée, pour peu qu'on croye la terre ronde.

Colombo, *Vespuce* & *Magellan* ne craignirent point l'excommunication de ce savant évêque; & la terre reprit sa rondeur malgré lui.

Alors on courut d'une extrémité à l'autre; la terre passa pour une sphère parfaite. Mais l'erreur de la sphère parfaite était une méprise de philosophes, & l'erreur d'une terre plate & longue était une sottise d'idiots.

Dès qu'on commença à bien savoir que notre globe tourne sur lui-même en vingt-quatre heures, on aurait pu juger de cela seul, qu'une forme véritablement ronde ne saurait lui appartenir. Non-seulement la force centrifuge élève considérablement les eaux dans la région de l'équateur, par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures; mais elles y sont encor élevées d'environ vingt-cinq pieds deux fois par jour par les marées; il serait donc impossible que les terres vers l'équateur ne fussent perpétuellement inondées; or elles ne le sont pas; donc la région de l'équateur est beaucoup plus élevée à proportion que le reste de la terre; donc la terre est un sphéroïde élevé à l'équateur, & ne peut être une sphère parfaite. Cette preuve si simple avait échappé aux plus grands génies, parce qu'un préjugé universel permet rarement l'examen.

On sait qu'en 1672, *Richer* dans un voyage à la Cayenne près de la ligne, entrepris par l'ordre de *Louis XIV* sous les auspices de *Colbert* le père de tous les arts; *Richer*, dis-je, parmi beaucoup d'observations, trouva que le pendule de son horloge ne faisait plus ses oscillations, ses vibrations aussi fréquentes que dans la latitude de Paris, & qu'il falait absolument raccourcir le pendule d'une ligne & de

plus d'un quart. La physique & la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près si cultivées qu'elles le sont aujourd'hui; quel homme eût pu croire que de cette remarque si petite en apparence, & que d'une ligne de plus ou de moins, pussent sortir les plus grandes vérités physiques? On trouva d'abord qu'il falait nécessairement que la pesanteur fût moindre sous l'équateur dans notre latitude, puisque la seule pesanteur fait l'oscillation d'un pendule. Par conséquent puisque la pesanteur des corps est d'autant moins forte que ces corps sont plus éloignés du centre de la terre, il falait absolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre, plus éloignée du centre; ainsi la terre ne pouvait être une vraie sphère.

Beaucoup de philosophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer son opinion; on disputa sur l'expérience de *Richer*; on prétendit que nos pendules ne faisaient leurs vibrations moins promtes vers l'équateur, que parce que la chaleur allongeait ce métal; mais on vit, que la chaleur du plus brûlant été l'allonge d'une ligne sur trente pieds de longueur; & il s'agissait ici d'une ligne & un quart, d'une ligne & demie, ou même de deux lignes, sur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après, Messieurs *Varin*, *Deshayes*, *Feuillée*, *Couplet*, répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule; il le falut toûjours raccourcir, quoique la chaleur fût très souvent moins grande sous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a envoyés au Pérou, qui ont été obligés, vers Quito, sur des montagnes où il gelait, de raccourcir le pendule à secondes d'environ deux lignes (*a*).

(*a*) Ceci était écrit en 1736.

A-peu-près au même tems, les académiciens, qui ont été mesurer un arc, du méridien au nord, ont trouvé qu'à Pello, par-delà le cercle polaire, il faut allonger le pendule pour avoir les mêmes oscillations qu'à Paris; par conséquent la pesanteur est plus grande au cercle polaire que dans les climats de la France, comme elle est plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la pesanteur est plus grande au nord, le nord est donc plus près du centre de la terre que l'équateur; la terre est donc applatie vers les poles.

Jamais l'expérience & le raisonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le célèbre *Huyghens*, par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la pesanteur devait être moins grande à l'équateur qu'aux régions polaires, & que par conséquent la terre devait être un sphéroïde applati aux poles. *Newton* par les principes de l'attraction avait trouvé les mêmes rapports à peu de chose près; il faut seulement observer qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux corps qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive, est partout la même. Il n'avait pas encor vu les découvertes de *Newton*; il ne considérait donc la diminution de la pesanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive sous l'équateur. Plus les cercles, dans lesquels cette force centrifuge s'exerce, deviennent petits, plus cette force céde à celle de la gravité: ainsi sous le pole même, la force centrifuge qui est nulle, doit laisser à la gravité primitive toute son action. Mais ce principe d'une gravité toûjours égale, tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite, & dont nous avons tant parlé ailleurs, qu'un corps transporté, par exemple, à dix diamétres du centre de la terre, pèse cent fois moins qu'à un diamètre.

C'est donc par les loix de la gravitation combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir vérita-

véritablement quelle figure la terre doit avoir. *Newton* & *Grégori* ont été si sûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas hésité d'avancer, que les expériences sur la pesanteur étaient plus sûres pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune mesure géographique.

Louis XIV avait signalé son règne par cette méridienne, qui traverse la France; l'illustre *Dominique Cassini* l'avait commencée avec *Monsieur* son fils; il avait en 1701 tiré du pied des Pyrénées à l'observatoire une ligne aussi droite qu'on le pouvait, à travers les obstacles presque insurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, & les altérations des instrumens opposaient sans cesse à cette vaste & délicate entreprise; il avait donc en 1701 mesuré six degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais de quelque endroit que vînt l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire, vers le nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers le midi; cette mesure démentait & celle de *Norvood* & la nouvelle théorie de la terre applatie aux poles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le secrétaire de l'académie n'hésita point dans son histoire de 1701 à dire que les mesures nouvelles prises en France prouvaient que la terre est un sphéroïde dont les poles sont applatis. Les mesures de *Dominique Cassini* entraînaient à la vérité une conclusion toute contraire; mais comme la figure de la terre ne faisait pas encor en France une question, personne ne releva pour lors cette conclusion fausse. Les degrés du méridien de Collioure à Paris passèrent pour exactement mesurés; & le pole, qui par ces mesures devait nécessairement être allongé, passa pour applati.

Un ingénieur nommé Mr. *des Roubais*, étonné de la conclusion, démontra que par les mesures prises en France, la terre devait être un sphéroïde oblong, dont le méridien qui va d'un pole à l'autre, est plus

long que l'équateur, & dont les poles sont allongés (b). Mais de tous les physiciens à qui il adressa sa dissertation, aucun ne voulut la faire imprimer, parce qu'il semblait que l'académie eût prononcé, & qu'il paraissait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque tems après, l'erreur de 1701 fut reconnue ; on se dédit, & la terre fut allongée, par une juste conclusion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée sur ce principe de Paris à Dunkerke ; on trouva toûjours les degrés du méridien plus petits en allant vers le nord. On se trompa toûjours sur la figure de la terre, comme on s'était trompé sur la nature de la lumière. Environ ce tems-là, des mathématiciens, qui faisaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés, qu'ils pensaient devoir être égaux, & de les trouver, après plusieurs vérifications, plus petits vers le nord que vers le midi. C'était encor une puissante raison pour croire le sphéroïde oblong, que cet accord des mathématiciens de France & de ceux de la Chine. On fit plus encor en France, on mesura des parallèles à l'équateur. Il est aisé de comprendre, que sur un sphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que sur une sphère. Mr. de *Cassini* trouva le parallèle qui passe par Saint-Malo, plus court de mille trente-sept toises, qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèse d'une terre sphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court, qu'il n'eût été sur un sphéroïde à poles allongés.

Toutes ces fausses mesures prouvèrent qu'on avait trouvé les degrés, comme on avait voulu les trouver : elles renversèrent pour un tems en France la démonstration de *Newton* & d'*Huyghens* ; & on ne douta pas, que les poles ne fussent d'une figure toute opposée à celle dont on les avait crus d'abord ; on ne savait où l'on en était.

(b) Son mémoire est dans le Journal littéraire.

Enfin les nouveaux académiciens qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres mesures, que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entr'eux & messieurs *Cassini*. Mais bientôt après on ne douta plus ; car les mêmes astronomes qui revenaient du pole, examinèrent encor ce degré mesuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris ; ils vérifièrent que ce degré est de cent vingt-trois toises plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ses précautions, avait fait son degré de cent vingt-trois toises trop court, il était fort vraisemblable, qu'on eût ensuite trouvé les degrés vers le midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainsi la première erreur de *Picard*, qui servait de fondement aux mesures de la méridienne, servait aussi d'excuse aux erreurs presque inévitables, que de très bons astronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureusement d'autres mesureurs trouvèrent au cap de Bonne-Espérance que les degrés du méridien ne s'accordaient pas avec les nôtres. D'autres mesures prises en Italie contredirent aussi nos mesures françaises. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On se remit donc à douter, & on soupçonna très raisonnablement, à mon avis, que la terre était bosselée.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager, ils s'épargnèrent cette fatigue, & s'en tinrent à leur théorie.

Au reste, la différence de la sphère au sphéroïde ne donne point une circonférence plus grande ou plus petite : car un cercle changé en ovale n'augmente ni ne diminue de superficie.

Quant à la différence d'un axe à l'autre, elle n'est guères que de cinq de nos lieuës ; différence immense

pour ceux qui prennent parti, mais insensible pour ceux qui ne considèrent les mesures du globe que par les usages utiles qui en résultent. Un géographe ne pourait guères dans une carte faire appercevoir cette différence, ni aucun pilote savoir s'il fait route sur un sphéroïde ou sur une sphère.

Cependant, on osa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette question. O charlatanisme! entrerez-vous jusques dans les degrés du méridien?

FIGURÉ, EXPRIMÉ EN FIGURE.

On dit un *ballet figuré*, qui représente ou qu'on croit représenter une action, une passion, une saison, ou qui simplement forme des figures par l'arrangement des danseurs deux à deux, quatre à quatre: *copie figurée*, parce qu'elle exprime précisément l'ordre & la disposition de l'original: *vérité figurée* par une fable, par une parabole: l'*église figurée* par la jeune épouse du Cantique des cantiques: l'*ancienne Rome figurée* par Babilone: *stile figuré* par les expressions métaphoriques qui figurent les choses dont on parle, & qui les défigurent quand les métaphores ne sont pas justes.

L'imagination ardente, la passion, le désir, souvent trompé, produisent le stile figuré. Nous ne l'admettons point dans l'histoire, car trop de métaphores nuisent à la clarté; elles nuisent même à la vérité, en disant plus ou moins que la chose même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce stile. Il est bien moins à sa place dans un sermon que dans une oraison funèbre; parce que le sermon est une instruction dans laquelle on annonce la vérité; l'oraison funèbre, une déclamation dans laquelle on exagère.

La poëſie d'entouſiaſme, comme l'épopée, l'ode, eſt le genre qui reçoit le plus ce ſtile. On le prodigue moins dans la tragédie, où le dialogue doit être auſſi naturel qu'élevé ; encore moins dans la comédie, dont le ſtile doit être plus ſimple.

C'eſt le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au ſtile figuré dans chaque genre. Balthazar Gratian dit, *que les penſées partent des vaſtes côtes de la mémoire, s'embarquent ſur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'eſprit, pour être enrégiſtrées à la douane de l'entendement.* C'eſt préciſément le ſtile d'*Arlequin*. Il dit à ſon maître, La *balle de vos commandemens a rebondi ſur la raquette de mon obéiſſance.* Avouons que c'eſt-là ſouvent ce ſtile oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du ſtile figuré eſt l'entaſſement des figures incohérentes. Un poëte en parlant de quelques philoſophes, les a appellés

(c) D'ambitieux pygmées,
Qui ſur leurs pieds vainement redreſſés,
Et ſur des monts d'argumens entaſſés,
De jour en jour ſuperbes Encélades
Vont redoublant leurs folles eſcalades.

Quand on écrit contre les philoſophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux redreſſés ſur leurs pieds ſur des montagnes d'argumens, continuent-ils des eſcalades ? Quelle image fauſſe & ridicule ! quelle platitude recherchée !

Dans une allégorie du même auteur, intitulée *la liturgie de Cithère*, vous trouvez ces vers-ci :

(c) Vers d'une épitre de *Jean-Baptiſte Rouſſeau* à *Louis Racine* fils de *Jean Racine*.

De toutes parts, autour de l'inconnue,
Ils vont tomber comme grêle menue;
Moissons de cœurs sur la terre jonchés,
Et des Dieux même à son char attachés.
De par Vénus nous verrons cette affaire.
Si s'en retourne aux cieux dans son serrail,
En ruminant comment il poura faire
Pour ramener la brebis au bercail.

Des moissons de cœurs jonchés sur la terre comme de la grêle menue, & parmi ces cœurs palpitans à terre des Dieux attachés au char de l'inconnue; l'amour qui va de par Vénus ruminer dans son serrail au ciel, comment il poura faire pour ramener au bercail cette brebis entourée de cœurs jonchés! tout cela forme une figure si fausse, si puérile à la fois & si grossière, si incohérente, si dégoûtante, si extravagante, si platement exprimée, qu'on est étonné qu'un homme qui faisait bien des vers dans un autre genre, & qui avait du goût, ait pu écrire quelque chose de si mauvais.

On est encor plus surpris que ce stile appellé *marotique* ait eu pendant quelque tems des approbateurs. Mais on cesse d'être surpris quand on lit les épitres en vers de cet auteur; elles sont presque toutes hérissées de ces figures peu naturelles & contraires les unes aux autres.

Il y a une épitre à *Marot* qui commence ainsi:

Ami Marot, honneur de mon pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette épitre
Que vous écrit un humble nourrisson
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
Et qui jadis en maint genre d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.

Boileau avait dit dans son épître à *Molière:*

Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime.

Du moins la figure était juste. On s'escrime dans un combat; mais on n'étudie point la rime en s'escrimant. On n'est point l'honneur du pupitre d'un homme qui s'escrime. On ne met point sur un pupitre un écusson pour rimer à nourrisson. Tout cela est incompatible; tout cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuse est celle-ci.

Au demeurant assez haut de stature,
Large de croupe, épais de fourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard,
Tel en un mot que la nature & l'art,
En maçonnant les remparts de son ame,
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

La nature & l'art qui maçonnent les remparts d'une ame, ces remparts maçonnés qui se trouvent être une fourniture de chair & un gabion de lard, sont assurément le comble de l'impertinence. Le plus vil faquin travaillant pour la foire St. Germain aurait fait des vers plus raisonnables. Mais quand ceux qui sont un peu au fait se souviennent que ce ramas de sottises fut écrit contre un des premiers hommes de la France par sa naissance, par ses places & par son génie, qui avait été le protecteur de ce rimeur, qui l'avait secouru de son crédit & de son argent, & qui avait beaucoup plus d'esprit, d'éloquence & de science que son détracteur, alors on est saisi d'indignation contre le misérable arrangeur de vieux mots impropres rimés richement; & en louant ce qu'il a de bon, l'on déteste cet horrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur non moins fausse & non moins composée d'images, qui se détruisent l'une l'autre.

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire souffler,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuité sur sottise greffée.

Le lecteur sent assez que la fatuité devenue un arbre greffé sur l'arbre de la sottise, ne peut être un soufflet, & que la tête ne peut être un fourneau. Toutes ces contorsions d'un homme qui s'écarte ainsi du naturel, ne ressemblent pas assurément à la marche décente, aisée, & mesurée de *Boileau*. Ce n'est pas là l'art poëtique.

Y a-t-il un amas de figures plus incohérentes, plus disparates que cet autre passage du même poëte.

Oui, tout auteur qui veut sans perdre haleine
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène,
Doit s'imposer l'indispensable loi
De s'éprouver, de descendre chez soi,
Et d'y chercher ces semences de flamme
Dont le vrai seul doit embraser notre ame.
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne peut prétendre à cet essor divin.

Quoi! pour boire à longs traits il faut descendre dans soi, & y chercher le vrai des semences de feu, sans quoi le plus fier écrivain n'atteindra point à un essor? Quel monstrueux assemblage! quel inconcevable galimatias!

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, & dire avec simplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encor que de figures; il les exprime souvent avec élégance & sans faste.

Presque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs, sont dans un stile figuré. Toutes ces

ſentences ſont des métaphores, de courtes allégories; & c'eſt là que le ſtile figuré fait un très grand effet en ébranlant l'imagination & en ſe gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que Pythagore dit, *Dans la tempête adorez l'écho*, pour ſignifier, *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne. N'attiſez pas le feu avec l'épée*, pour dire, *n'irritez pas les eſprits échauffés.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui ſont dans le ſtile figuré.

FIGURE EN THÉOLOGIE.

Il eſt très certain, & les hommes les plus pieux en conviennent, que les figures & les allégories ont été pouſſées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtiſanne *Rahab* à ſa fenêtre pour avertir les eſpions de *Joſué*, regardé par quelques pères de l'égliſe comme une figure du ſang de JESUS-CHRIST, ne ſoit un abus de l'eſprit qui veut trouver du myſtère à tout.

On ne peut nier que *St. Ambroiſe* dans ſon livre de *Noé* & de l'*Arche*, n'ait fait un très mauvais uſage de ſon goût pour l'allégorie, en diſant que la petite porte de l'arche était une figure de notre derrière, par lequel ſortent les excrémens.

Tous les gens ſenſés ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *maher-ſalal-has-bas*, *prenez vite les dépouilles*, ſont une figure de JESUS-CHRIST? Comment *Moïſe* étendant les mains pendant la bataille contre les Madianites, peut-il être la figure de JESUS-CHRIST? Comment *Juda* qui lie ſon ânon à la vigne & qui lave ſon manteau dans le vin eſt-il auſſi une figure? Comment *Ruth* ſe gliſſant dans le lit de *Booz* peut-elle figurer l'égliſe?

Comment *Sara* & *Rachel* font-elles l'églife, & *Agar* & *Lia* la fynagogue ? Comment les baifers de la Sunamite fur la bouche figurent-ils le mariage de l'églife ?

On ferait un volume de toutes ces énigmes, qui ont paru aux meilleurs théologiens des derniers tems plus recherchees qu'edifiantes.

Le danger de cet abus eft parfaitement reconnu par l'abbé *Fleuri*, auteur de l'*Hiftoire eccléfiaftique*. C'eft un refte de rabinifme, un défaut dans lequel le favant *St. Jérôme* n'eft jamais tombé ; cela reffemble à l'explication des fonges, à l'*oneiromancie*. Qu'une fille voye de l'eau bourbeufe en rêvant, elle fera mal mariée ; qu'elle voye de l'eau claire, elle aura un bon mari. Une araignée fignifie *de l'argent*, &c.

Enfin, la poftérité éclairée poura-t-elle le croire ? On a fait pendant plus de quatre mille ans une étude férieufe de l'intelligence des fonges.

FIGURES SYMBOLIQUES.

Toutes les nations s'en font fervies comme nous l'avons dit à l'article *Emblême* ; mais qui a commencé ? font-ce les Egyptiens ? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Egypte eft un pays tout nouveau, & qu'il a falu plufieurs fiécles pour préferver la contrée des inondations & pour la rendre habitable. Il eft impoffible que les Egyptiens ayent inventé les fignes du Zodiaque, puifque les figures qui défignent les tems de nos femailles & de nos moiffons, ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos bleds, leur terre eft couverte d'eau ; quand nous femons, ils voyent approcher le tems de recueillir. Ainfi le bœuf de notre Zodiaque, & la fille qui porte des épics, ne peuvent venir d'Egypte.

C'est une preuve évidente de la fausseté de ce paradoxe nouveau que les Chinois sont une colonie égyptienne. Les caractères ne sont point les mêmes, les Chinois marquent la route du soleil par vingt-huit constellations ; & les Egyptiens, d'après les Caldéens, en comptaient douze ainsi que nous.

Les figures qui désignent les planètes, sont à la Chine & aux Indes toutes différentes de celles d'Egypte & de l'Europe ; les signes des métaux différens, la manière de conduire la main en écrivant non moins différente. Donc rien ne paraît plus chimérique que d'avoir envoyé les Egyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleuses faites dans les tems fabuleux, ont fait perdre un tems irréparable à une multitude prodigieuse de savans, qui se sont tous égarés dans leurs laborieuses recherches, & qui auraient pu être utiles au genre-humain dans des arts véritables.

Pluche, dans son histoire, ou plutôt dans sa *Fable du ciel*, nous certifie que *Cham* fils de *Noé* alla régner en Egypte où il n'y avait personne ; que son fils *Menès* fut le plus grand des législateurs, que *Thot* était son premier ministre.

Selon lui & selon ses garans, ce *Thot* ou un autre institua des fêtes en l'honneur du déluge, & les cris de joie *Io bacché*, si fameux chez les Grecs, étaient des lamentations chez les Egyptiens. *Bacché* venait de l'hébreu *Beke* qui signifie *sanglots*, & cela dans un tems où le peuple Hébreu n'existait pas. Par cette explication, joie veut dire *tristesse*, & chanter signifie *pleurer*.

Les Iroquois sont plus sensés ; ils ne s'informent point de ce qui se passa sur le lac Ontario il y a quelques milliers d'années ; ils vont à la chasse au lieu de faire des systêmes.

Les mêmes auteurs assurent que les sphinx dont l'Égypte était ornée, signifiaient la *surabondance*, parce que des interprêtes ont prétendu qu'un mot hébreu *spang* voulait dire *un excès*; comme si la langue hébraïque, qui est en grande partie dérivée de la phénicienne, avait servi de leçon à l'Égypte. Et quel rapport d'un sphinx à une abondance d'eau ? Les scholiastes futurs soutiendront un jour avec plus de vraisemblance, que nos mascarons qui ornent la clef des ceintres de nos fenêtres, sont des emblêmes de nos mascarades ; & que ces fantaisies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maisons décorées de mascarons.

FIGURE, SENS FIGURÉ, ALLÉGORIQUE, MYSTIQUE, TROPOLOGIQUE, TYPIQUE, &c.

C'est souvent l'art de voir dans les livres toute autre chose que ce qui s'y trouve. Par exemple, que *Romulus* fasse périr son frère *Rémus*, cela signifiera la mort du duc de Berri frère de *Louis XI*. *Régulus* prisonnier à Carthage, ce sera *St. Louis* captif à la Massoure.

On remarque très justement dans le grand Dictionnaire encyclopédique, que plusieurs pères de l'église ont poussé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques ; ils sont respectables jusques dans leurs écarts.

Si les saints pères ont quelquefois abusé de cette méthode, on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur saint zèle.

Ce qui peut les justifier encor, c'est l'antiquité de cet usage que nous avons vu pratiqué par les premiers philosophes. Il est vrai que les figures symboliques employées par les pères, sont dans un goût différent.

Par exemple, lorſque *St. Auguſtin* veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de JESUS, annoncées par *St. Matthieu* qui n'en rapporte que quarante & une ; *Auguſtin* dit (*d*) qu'il faut compter deux fois *Jéconias*, parce que *Jéconias* eſt la *pierre angulaire* qui appartient à deux murailles ; que ces deux murailles figurent l'ancienne loi & la nouvelle, & que *Jéconias* étant ainſi *pierre angulaire*, figure JESUS-CHRIST qui eſt la *vraie pierre angulaire*.

Le même ſaint, dans le même ſermon, dit (*e*) que le nombre de quarante doit dominer ; & il abandonne *Jéconias* & ſa pierre angulaire comptée pour deux générations. Le nombre de quarante, dit-il, ſignifie la vie ; car dix ſont la parfaite béatitude, étant multipliés par quatre, qui figurent le tems en comptant les quatre ſaiſons.

Dans le même ſermon encor, il explique pourquoi *St. Luc* donne ſoixante & dix-ſept ancêtres à JESUS-CHRIST, cinquante-ſix juſqu'au patriarche *Abraham*, & vingt & un d'*Abraham* à DIEU même. Il eſt vrai que ſelon le texte hébreu il n'y en aurait que ſoixante & ſeize ; car la Bible hébraïque ne compte point un *Caïnan* qui eſt interpolé dans la Bible grecque appellée *des Septante*.

Voici ce que dit St. Auguſtin.

„ Le nombre de *ſoixante & dix-ſept* figure l'aboli-
„ tion de tous les péchés par le batême . . . . le
„ nombre *dix* ſignifie juſtice & béatitude réſultante
„ de la créature, qui eſt ſept avec la Trinité qui fait
„ trois. C'eſt par cette raiſon que les commandemens
„ de DIEU ſont au nombre de dix. Le nombre *onze*
„ ſignifie le péché, parce qu'il tranſgreſſe dix . . . .
„ Ce nombre de ſoixante & dix-ſept eſt le produit

(*d*) Sermon XLI. article IX. (*e*) Article XXII.

» de onze figures du péché multiplié par fept & non
» pas par dix ; car le nombre *fept* eft le fymbole
» de la créature. *Trois* repréfentent l'ame qui eft
» quelque image de la Divinité, & *quatre* repré-
» fentent le corps à caufe de fes quatre qualités,
» &c. " (*f*)

On voit dans ces explications un refte des myftères de la cabale & du quaternaire de *Pythagore*. Ce goût fut très longtems en vogue.

St. Auguftin va plus loin fur les dimenfions de la matière. (*g*) La largeur, c'eft la dilatation du cœur qui opère les bonnes œuvres ; la longueur, c'eft la perfévérance. La hauteur, c'eft l'efpoir des récompenfes. Il pouffe très loin cette allégorie ; il l'applique à la croix & en tire de grandes conféquences.

L'ufage de ces figures avait paffé des juifs aux chrétiens longtems avant *St. Auguftin*. Ce n'eft pas à nous de favoir dans quelles bornes on devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut font innombrables. Quiconque a fait de bonnes études, ne hazardera de telles figures ni dans la chaire, ni dans l'école. Il n'y en a point d'exemple chez les Romains & chez les Grecs, pas même dans les poëtes.

On trouve feulement dans les *Métamorphofes* d'*Ovide* des inductions ingénieufes tirées des fables qu'on donne pour fables.

Pyrra & *Deucalion* ont jetté des pierres entre leurs jambes par derrière, des hommes en font nés. Ovide dit :

(*f*) Article XXIII. (*g*) Sermon LIII. article XIV.

Inde genus durum sumus experiensque laborum
Et documenta damus qua simus origine nati.

Formés par des cailloux, soit fable ou vérité,
Hélas! le cœur de l'homme en a la dureté.

Apollon aime *Daphné*, & Daphné n'aime point Apollon; c'est que l'amour a deux espèces de flèches, les unes d'or & perçantes, les autres de plomb & écachées.

Apollon a reçu dans le cœur une flèche, *Daphné* une de plomb.

Ecce sagittifera promsit duo tela pharetra
Diversorum operum; fugat hoc, facit illud amorem.
Quod facit auratum est; & cuspide fulget acuta
Quod fugat obtusum est, & habet sub arundine plumbum &c.

Fatal amour, tes traits sont différens,
Les uns sont d'or, ils sont doux & perçans;
Ils font qu'on aime; & d'autres au contraire
Sont d'un vil plomb qui rend froid & sévère.
O Dieu d'amour! en qui j'ai tant de foi,
Prends tes traits d'or pour Aminte & pour moi.

Toutes ces figures sont ingénieuses & ne trompent personne. Quand on dit que *Vénus* la déesse de la beauté, ne doit point marcher sans les graces, on dit une vérité charmante. Ces fables qui étaient dans la bouche de tout le monde, ces allégories si naturelles avaient tant d'empire sur les esprits, que peut-être les premiers chrétiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramassèrent les armes de la mythologie pour la détruire; mais ils ne purent s'en servir avec la même adresse; ils ne songèrent pas que l'austérité sainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces ressources, & qu'une main chrétienne aurait mal joué sur la lyre d'*Apollon*.

Cependant, le goût de ces figures typiques & prophétiques était si enraciné, qu'il n'y eut guères de prince, d'homme d'état, de pape, de fondateur d'ordre, auquel on n'appliquât des allégories, des allusions prises de l'Ecriture sainte. La flatterie & la satyre puisèrent à l'envi dans la même source.

On disait au pape Innocent III, *Innocens eris à maledictione*, quand il fit une croisade sanglante contre le comte de Toulouse.

Lorsque *François Martorillo* de Paule fonda les minimes, il se trouva qu'il était prédit dans la Genèse, *Minimus cum patre nostro.*

Le prédicateur qui prêcha devant *Jean d'Autriche* après la célèbre bataille de Lépante, prit pour son texte, *Fuit homo missus à Deo cui nomen erat Joannes ;* & cette allusion était fort belle si les autres étaient ridicules. On dit qu'on la répéta pour *Jean Sobieski* après la délivrance de Vienne, mais le prédicateur n'était qu'un plagiaire.

Enfin, ce fut un usage si constant, qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais manqué de prendre une allégorie pour son texte. Une des plus heureuses est le texte de l'oraison funèbre du duc de *Candale*, prononcée devant sa sœur qui passait pour un modèle de vertu ; *Dic quia soror mea es ut mihi bene eveniat propter te.* Dites que vous êtes ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de vous.

Il ne faut pas être surpris si les cordeliers poussèrent trop loin ces figures en faveur de St. François d'Assise dans le fameux & très peu connu livre des *Conformités de St. François d'Assise avec* JESUS-CHRIST. On y voit soixante & quatre prédictions de l'avénement de *St. François*, tant dans l'ancien Testament que dans le nouveau ; & chaque prédiction

tion contient trois figures qui signifient la fondation des cordeliers. Ainsi ces pères se trouvent prédits cent quatre-vingt douze fois dans la Bible.

Depuis *Adam* jusqu'à *St. Paul*, tout a figuré le bienheureux *François d'Assise*. Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers les sermons de *François* aux quadrupèdes, aux poissons & aux oiseaux, ses ébats avec sa femme de neige, ses passetems avec le diable, ses avantures avec frère *Elie* & frère *Pacifique*.

On a condamné ces pieuses rêveries qui allaient jusqu'au blasphême. Mais l'ordre de *St. François* n'en a point pâti ; il a renoncé à ces extravagances trop communes dans les siécles de barbarie. (Voyez *Emblême*.)

FILOSOFE, ou PHILOSOPHE.

Ce beau nom a été tantôt honoré, tantôt flétri comme celui de poëte, de mathématicien, de moine, de prêtre, & de tout ce qui dépend de l'opinion.

Domitien chassa les filosophes ; *Lucien* se moqua d'eux. Mais quels filosophes, quels mathématiciens furent exilés par ce monstre de *Domitien*? Ce furent des joueurs de gobelets, des tireurs d'horoscopes, des diseurs de bonne avanture, de misérables juifs qui composaient des philtres amoureux & des talismans ; des gens de cette espèce qui avaient un pouvoir spécial sur les esprits malins, qui les évoquaient, qui les faisaient entrer dans le corps des filles avec des paroles ou avec des signes, & qui les en délogeaient par d'autres signes & d'autres paroles.

Quels étaient les filoſophes que *Lucien* livrait à la riſée publique ? c'était la lie du genre-humain. C'étaient des gueux incapables d'une profeſſion utile, des gens reſſemblans parfaitement au *pauvre diable* dont on nous a fait une deſcription auſſi vraie que comique ; qui ne ſavent s'ils porteront la livrée ou s'ils feront l'almanach de l'année merveilleuſe ; (*a*) s'ils travailleront à un journal ou aux grands chemins, s'ils ſe feront ſoldats ou prêtres, & qui en attendant vont dans les caffés dire leur avis ſur la piéce nouvelle, ſur DIEU, ſur l'Etre en général, & ſur les modes de l'Etre ; puis, vous empruntent de l'argent, & vont faire un libelle contre vous, avec l'avocat *Marchant* ou le nommé *Chaudon*, ou le nommé *Bonneval.* (*b*)

Ce n'eſt pas d'une pareille école que ſortirent les *Cicérons*, les *Atticus*, les *Epictète*, *Trajan*, *Adrien*, *Antonin Pie*, *Marc-Aurèle*, *Julien.*

Ce n'eſt pas là que s'eſt formé ce roi de Pruſſe qui a compoſé autant de livres filoſofiques qu'il a gagné de batailles, & qui a terraſſé autant de préjugés que d'ennemis.

Une impératrice victorieuſe qui fait trembler les Ottomans, & qui gouverne avec tant de gloire un empire plus vaſte que l'empire Romain, n'a été une grande légiſlatrice que parce qu'elle a été filoſofe. Tous les princes du nord le ſont ; & le nord fait honte au midi. Si les confédérés de Pologne avaient un peu de filoſofie, ils ne mettraient pas leur patrie, leurs terres, leurs maiſons au pillage ; ils n'enſanglanteraient pas leur pays, ils ne ſe rendraient pas les plus malheureux des hommes ; ils écouteraient la

(*a*) Opuſcule d'un abbé d'*Etrée*, du village d'Etrée.

(*b*) L'avocat *Marchant* auteur du Teſtament politique d'un académicien, libelle odieux.

voix de leur roi filosofe qui leur a donné de si vains exemples & de si vaines leçons de modération & de prudence.

Le grand *Julien* était filosofe quand il écrivait à ses ministres & à ses pontifes, ces belles lettres remplies de clémence & de sagesse que tous les véritables gens de bien admirent encor aujourd'hui en condamnant ses erreurs.

Constantin n'était pas filosofe quand il assassinait ses proches, son fils & sa femme, & que dégouttant du sang de sa famille, il jurait que DIEU lui avait envoyé le *Labarum* dans les nuées.

C'est un terrible saut d'aller de *Constantin* à *Charles IX* & à *Henri III*, rois d'une des cinquante grandes provinces de l'empire Romain. Mais si ces rois avaient été filosofes, l'un n'aurait pas été coupable de la St. Barthelemi, l'autre n'aurait pas fait des processions scandaleuses avec ses gitons; ne se serait pas réduit à la nécessité d'assassiner le duc de *Guise* & le cardinal son frère, & n'aurait pas été assassiné lui-même par un jeune jacobin pour l'amour de DIEU & de la sainte église.

Si *Louis le juste*, treiziéme du nom, avait été filosofe, il n'aurait pas laissé trainer à l'échaffaut le vertueux de *Thou*, & l'innocent maréchal de *Marillac*; il n'aurait pas laissé mourir de faim sa mère à Cologne; son règne n'aurait pas été une suite continuelle de discordes & de calamités intestines.

Comparez à tant de princes ignorans, superstitieux, cruels, gouvernés par leurs propres passions ou par celles de leurs ministres, un homme tel que *Montagne*, ou *Charon*, ou le chancelier de *l'Hôpital*, ou l'historien de *Thou*, ou *La Motte le Vayer*, un *Locke*, un *Shaftsburi*, un *Sidney*, un *Herbert*; & voyez

ſi vous aimeriez mieux être gouvernés par ces rois ou par ces ſages.

Quand je parle des filoſofes, ce n'eſt pas des poliſſons qui veulent être les ſinges des *Diogènes*, mais de ceux qui imitent *Platon* & *Cicéron*.

Voluptueux courtiſans, & vous petits hommes revêtus d'un petit emploi qui vous donne une petite autorité dans un petit pays, vous criez contre la filoſofie; allez, vous êtes des *Nomentanus* qui vous déchaînez contre *Horace*, & des *Cotins* qui voulez qu'on mépriſe *Boileau*.

SECTION SECONDE.

L'empeſé luthérien, le ſauvage calviniſte, l'orgueilleux anglican, le fanatique janſéniſte, le jéſuite qui croit toûjours régenter, même dans l'exil & ſous la potence; le ſorboniſte qui penſe être père d'un concile; & quelques ſottes que tous ces gens-là dirigent, ſe déchaînent tous contre le filoſofe. Ce ſont des chiens de différente eſpèce qui heurlent tous à leur manière contre un beau cheval qui paît dans une verte prairie, & qui ne leur diſpute aucune des charognes dont ils ſe nourriſſent, & pour leſquelles ils ſe battent entr'eux.

Ils font tous les jours imprimer des fatras de théologie filoſofique, dictionnaire filoſofo-théologique; & leurs vieux argumens traînés dans les rues, ils les appellent *démonſtrations*; & leurs ſottiſes rebattues ils les nomment *lemmes* & *corollaires*, comme les faux-monnoieurs appliquent une feuille d'argent ſur un écu de plomb.

Ils ſe ſentent mépriſés par tous les hommes qui penſent, & ſe voyent réduits à tromper quelques vieilles imbécilles. Cet état eſt plus humiliant que

d'avoir été chassés de France, d'Espagne & de Naples. On digère tout hors le mépris. On dit que quand le diable fut vaincu par *Raphaël*, (comme il est prouvé) cet esprit-corps si superbe se consola très aisément, parce qu'il savait que les armes sont journalières. Mais quand il sut que *Raphaël* se moquait de lui, il jura de ne lui pardonner jamais. Ainsi les jésuites ne pardonnèrent jamais à *Pascal*; ainsi *Jurieu* calomnia *Bayle* jusqu'au tombeau; ainsi tous les tartuffes se déchaînèrent contre *Molière* jusqu'à sa mort.

Dans leur rage ils prodiguent les impostures, comme dans leur ineptie ils débitent leurs argumens.

Un des plus roides calomniateurs comme un des plus pauvres argumentans que nous ayons, est un ex-jésuite nommé *Paulian*, qui a fait imprimer de la théologo-filosofo-rapsodie en la ville d'Avignon jadis papale, & peut-être un jour papale. Cet homme accuse les auteurs de l'Encyclopédie d'avoir dit,

„ Que l'homme n'étant par sa naissance sensible „ qu'au plaisir des sens, ces plaisirs par conséquent „ sont l'unique objet de ses désirs.

„ Qu'il n'y a en soi ni vice ni vertu, ni bien ni „ mal moral, ni juste ni injuste.

„ Que les plaisirs des sens produisent toutes les „ vertus.

„ Que pour être heureux il faut étouffer les re- „ mords, &c.

En quels endroits de l'Encyclopédie, dont on a commencé cinq éditions nouvelles, a-t-il donc vu ces horribles turpitudes? il falait citer. As-tu porté l'insolence de ton orgueil & la démence de ton ca-

ractère jusqu'à penser qu'on t'en croirait sur ta parole ? Ces sottises peuvent se trouver chez tes casuistes, ou dans le portier des chartreux. Mais certes elles ne se trouvent pas dans les articles de l'Encyclopédie faits par Mr. *Diderot*, par Mr. d'*Alembert*, par Mr. le chevalier de *Jaucour*, par Mr. de *Voltaire*. Tu ne les as vues ni dans les articles de Mr. le marquis de *Tressan*, ni dans ceux de Mrs. *Blondel*, d'*Argis*, *Marmontel*, *Venel*, *Tronchin*, d'*Aubenton*, d'*Argenvile*; & de tant d'autres qui se sont dévoués généreusement à enrichir le Dictionnaire encyclopédique, & qui ont rendu un service éternel à l'Europe. Nul d'eux n'est assurément coupable des horreurs dont tu les accuses. Il n'y avait que toi & le vinaigrier *Abraham Chaumeix* le convulsionnaire crucifié, qui fussent coupables d'une si infame calomnie.

Tu mêles l'erreur & la vérité parce que tu ne sais les distinguer ; tu veux faire regarder comme impie cette maxime adoptée par tous les publicistes, *Que tout homme est libre de se choisir une patrie*.

Quoi ! vil prédicateur de l'esclavage, il n'était pas permis à la reine *Christine* de voyager en France, & de vivre à Rome ? *Casimir* & *Stanislas* ne pouvaient finir leurs jours parmi nous ? il falait qu'ils mourussent en Pologne parce qu'ils étaient Polonais ? *Goldoni*, *Vanlo*, *Cassini*, ont offensé DIEU en s'établissant à Paris ? Tous les Irlandais qui ont fait quelque fortune en France ont commis en cela un péché mortel ?

Et tu as la bêtise d'imprimer une telle extravagance, & *Riballier* celle de t'approuver ; & tu mets dans la même classe *Bayle*, *Montesquieu* & le fou de *La Métrie* ? & tu as senti que notre nation est assez douce, assez indulgente pour ne t'abandonner qu'au mépris ?

Quoi ! tu oses calomnier ta patrie ? (si un jésuite en a une) tu oses dire *qu'on n'entend en France que des filosofes attribuer au hazard l'union & la désunion des atomes qui composent l'ame de l'homme ? Mentiris impudentissime*, je te défie de produire un seul livre fait depuis trente ans où l'on attribue quelque chose au hazard, qui n'est qu'un mot vide de sens.

Tu oses accuser le sage *Locke* d'avoir dit, „ qu'il „ se peut que l'ame soit un esprit, mais qu'il n'est „ pas sûr qu'elle le soit, & que nous ne pouvons „ pas décider ce qu'elle peut, & ne peut pas ac- „ quérir ? "

Mentiris impudentissime. Locke, le respectable *Locke* dit expressément dans sa réponse au chicaneur *Stilingflit*, „ Je suis fortement persuadé, qu'encor qu'on „ ne puisse pas montrer (par la seule raison) que „ l'ame est immatérielle, cela ne diminue nullement „ l'évidence de son immortalité, parce que la fidé- „ lité de DIEU est une démonstration de la vérité „ de tout ce qu'il a révélé, (*c*) & le manque d'une „ autre démonstration ne rend pas douteux ce qui „ est déja démontré. "

Voyez d'ailleurs à l'article *Ame*, comme *Locke* s'exprime sur les bornes de nos connaissances & sur l'immensité du pouvoir de l'Etre suprême.

Le grand filosofe lord *Bolingbroke*, déclare que l'opinion contraire à celle de *Locke*, est un blasphême.

Tous les péres des trois premiers siécles de l'église regardaient l'ame comme une matière légère, & ne la croyaient pas moins immortelle. Et nous avons aujourd'hui des cuistres de collège qui appellent *athées* ceux qui pensent avec les péres de l'église que DIEU

(*c*) Traduction de *Coste*.

peut donner, conſerver l'immortalité à l'ame, de quelque ſubſtance qu'elle puiſſe être !

Tu pouſſes ton audace juſqu'à trouver de l'athéïſme dans ces paroles ; *Qui fait le mouvement dans la nature ? c'eſt* DIEU. *Qui fait végéter toutes les plantes ? c'eſt* DIEU. *Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'eſt* DIEU. *Qui fait la penſée dans l'homme ? c'eſt* DIEU.

On ne peut pas dire ici, *mentiris impudentiſſime* ; tu mens impudemment ; mais on doit dire, tu blaſphêmes la vérité impudemment.

Finiſſons par remarquer que le héros de l'ex-jéſuite *Paulian*, eſt l'ex-jéſuite *Patouillet*, auteur d'un mandement d'évêque, dans lequel tous les parlemens du royaume ſont inſultés. Ce mandement fut brûlé par la main du bourreau. Il ne reſtait plus à cet ex-jéſuite *Paulian* qu'à traiter l'ex-jéſuite *Nonotte* de père de l'égliſe, & à canoniſer le jéſuite *Malagrida*, le jéſuite *Guignard*, le jéſuite *Garnet*, le jéſuite *Oldecorn* & tous les jéſuites à qui DIEU a fait la grace d'être pendus ou écartelés : c'étaient tous de grands métaphyſiciens, de grands filoſofo-théologiens.

SECTION TROISIÉME.

Les gens non-penſans demandent ſouvent aux gens penſans à quoi a ſervi la philoſophie. Les gens penſans leur répondront : A détruire en Angleterre la rage religieuſe, qui fit périr le roi *Charles I* ſur un échafaut ; à mettre en Suède un archevêque dans l'impuiſſance de faire couler le ſang de la nobleſſe une bulle du pape à la main ; à maintenir dans l'Allemagne la paix de la religion, en rendant toutes les diſputes théologiques ridicules ; à éteindre enfin dans l'Eſpagne les abominables buchers de l'inquiſition.

Welches, malheureux Welches; elle empêche que des tems orageux ne produisent une seconde Fronde, & un second *Damiens.*

Prêtres de Rome, elle vous force à supprimer votre bulle *In Cœna Domini*, ce monument d'impudence & de folie.

Peuples, elle adoucit vos mœurs. Rois, elle vous instruit.

DE LA FIN DU MONDE.

LA plûpart des philosophes Grecs crurent le monde éternel dans son principe, éternel dans sa durée. Mais pour cette petite partie du monde, ce globe de pierre, de boue, d'eau, de minéraux, & de vapeurs, que nous habitons, on ne savait qu'en penser; on le trouvait très destructible. On disait même qu'il avait été bouleversé plus d'une fois, & qu'il le serait encore. Chacun jugeait du monde entier par son pays, comme une commère juge de tous les hommes par son quartier.

Cette idée de la fin de notre petit monde & de son renouvellement, frappa surtout les peuples soumis à l'empire Romain, dans l'horreur des guerres civiles de *César* & de *Pompée*. *Virgile*, dans ses géorgiques, fait allusion à cette crainte généralement répandue dans le commun peuple.

Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.

L'univers étonné, que la terreur poursuit,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

Lucain s'exprime bien plus poſitivement, quand il dit:

Hos, Cæſar, populos ſi nunc non uſſerit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo ſupereſt rogus.

Qu'importe du bucher le triſte & faux honneur?
Le feu conſumera le ciel, la terre, & l'onde.
Tout deviendra bucher; la cendre attend le monde.

Ovide ne dit-il pas après Lucrèce?

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur adfore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operoſa laboret.

Ainſi l'ont ordonné les deſtins implacables.
L'air, la terre, & les mers, & les palais des Dieux;
Tout ſera conſumé d'un déluge de feux.

Conſultez *Cicéron* lui-même, le ſage *Cicéron*. Il vous dit dans ſon livre de la *Nature des Dieux*, (*a*) le meilleur livre peut-être de toute l'antiquité, ſi ce n'eſt celui des devoirs de l'homme, appellé *les Offices*; il dit: *Ex quo eventurum noſtri putant id, de quo panetium addubitare dicebant, ut ad extremum omnis mundus igneſceret, cum, humore conſumpto, neque terra ali poſſet, neque remeare aër, cujus ortus, aquâ omni exhauſtâ, eſſe non poſſet; ita relinqui nihil præter ignem, à quo rurſum animante ac* DEO *renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur.* „ Suivant les ſtoïciens, le monde entier ne ſera que du feu; l'eau étant conſumée, plus d'aliment pour la terre; l'air ne poura plus ſe former, puiſque c'eſt de l'eau qu'il reçoit ſon être: ainſi le feu reſtera ſeul. Ce feu étant DIEU, & ranimant tout, renouvellera le monde, & lui rendra ſa première beauté."

(*a*) *De naturâ Deorum*, liv. II.

Cette phyſique des ſtoïciens eſt, comme toutes les anciennes phyſiques, aſſez abſurde. Mais elle prouve que l'attente d'un embraſement général était univerſelle.

Etonnez-vous encore davantage. Le grand *Newton* penſe comme *Cicéron*. Trompé par une fauſſe expérience de *Boyle*, (*b*) il croit que l'humidité du globe ſe deſſèche à la longue, & qu'il faudra que DIEU lui prête une main réformatrice, *manum emendatricem*. Voilà donc les deux plus grands-hommes de l'ancienne Rome, & de l'Angleterre moderne, qui penſent qu'un jour le feu l'emportera ſur l'eau.

Cette idée d'un monde, qui devait périr, & ſe renouveller, était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Aſie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, depuis les guerres civiles des ſucceſſeurs d'*Alexandre*. Celles des Romains augmentèrent la terreur des nations, qui en étaient les victimes. Elles attendaient la deſtruction de la terre; & on eſpérait une nouvelle terre, dont on ne jouïrait pas. Les Juifs, enclavés dans la Syrie, & d'ailleurs répandus partout, furent ſaiſis de la crainte commune.

Auſſi il ne paraît pas que les Juifs fuſſent étonnés, quand JESUS leur diſait, ſelon St. Matthieu, & St. Luc, (*c*) *Le ciel & la terre paſſeront.* Il leur diſait ſouvent: *Le régne de* DIEU *approche.* Il prêchait l'évangile du régne.

St. Pierre annonce (*d*) que l'Evangile a été prêché aux morts, & que la fin du monde approche. *Nous attendons*, dit-il, *de nouveaux cieux, & une nouvelle terre.*

(*b*) Queſtion à la fin de ſon *Optique*.
(*c*) Matth. chap. XXIV. Luc. chap. XVI.
(*d*) I. Epitre de *St. Pierre*, chap. IV.

St. Jean, dans sa première épitre, dit : (*e*) *Il y a dès-à-présent plusieurs antechrists, ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche.*

St. Luc prédit dans un bien plus grand détail la fin du monde, & le jugement dernier. Voici ses paroles. (*f*)

„ Il y aura des signes dans la lune & dans les „ étoiles ; des bruits de la mer & des flots ; les hom- „ mes, séchant de crainte, attendront ce qui doit „ arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux se- „ ront ébranlées. Et alors ils verront le fils de l'hom- „ me venant dans une nuée, avec grande puissance, „ & grande majesté. En vérité, je vous dis que la „ génération présente ne passera point, que tout cela „ ne s'accomplisse. "

Nous ne dissimulons point que les incrédules nous reprochent cette prédiction même. Ils veulent nous faire rougir de ce que le monde existe encore. La génération passa, disent-ils, & rien de tout cela ne s'accomplit. *Luc* fait donc dire à notre Sauveur ce qu'il n'a jamais dit, ou bien il faudrait conclure que JESUS-CHRIST s'est trompé lui-même ; ce qui serait un blasphême. On ferme la bouche à ces impies en leur disant, que cette prédiction qui paraît si fausse selon la lettre, est vraie selon l'esprit ; que l'univers entier signifie la Judée, & que la fin de l'univers signifie l'empire de *Titus* & de ses successeurs.

St. Paul s'explique aussi fortement sur la fin du monde dans son épitre à ceux de Thessalonique. „ Nous „ qui vivons, & qui vous parlons, nous serons em- „ portés dans les nuées, pour aller au-devant du „ Seigneur au milieu de l'air. "

(*e*) Jean, chap. II. v. 18. (*f*) Luc, chap. XXI.

Selon ces paroles expreſſes de JESUS, & de *St. Paul*, le monde entier devait finir ſous *Tibère*, ou au plus tard ſous *Néron*. Cette prédiction de *Paul* ne s'accomplit pas plus que celle de *Luc*.

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas ſans doute pour le tems où vivaient les évangéliſtes, & les apôtres. Elles étaient pour un tems à venir, que DIEU cache à tous les hommes.

Tu ne quæſieris (ſcire nefas) quem mihi, quem tibi
Finem di dederint, Leuconſe; neu Babylonios
Tentaris numeros, ut melius, quidquid erit, pati.

Il demeure toûjours certain que tous les peuples alors connus attendaient la fin du monde, une nouvelle terre, un nouveau ciel. Pendant plus de dix ſiécles on a vu une multitude de donations aux moines commençant par ces mots, *Adventante mundi veſpera*, &c. *La fin du monde étant prochaine, moi, pour le remède de mon ame, & pour n'être point rangé parmi les boucs* &c., *je donne telles terres à tel couvent.* La crainte força les ſots à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-ſix mille cinq cent années révolues. On prétend qu'*Orphée* l'avait fixée à cent mille & vingt ans.

L'hiſtorien *Flavien Joſeph* aſſure qu'*Adam* ayant prédit que le monde périrait deux fois, l'une par l'eau, & l'autre par le feu, les enfans de *Seth* voulurent avertir les hommes de ce déſaſtre. Ils firent graver des obſervations aſtronomiques ſur deux colonnes, l'une de briques pour réſiſter au feu qui devait conſumer le monde, & l'autre de pierres pour réſiſter à l'eau, qui devait le noyer. Mais que pouvaient penſer les Romains quand un eſclave juif leur parlait d'un *Adam* & d'un *Seth* inconnus à l'univers entier? ils riaient.

Joseph ajoute que la colonne de pierres se voyait encore, de son tems, dans la Syrie.

On peut conclure, de tout ce que nous avons dit, que nous savons fort peu de choses du passé, que nous savons assez mal le présent, rien du tout de l'avenir ; & que nous devons nous en rapporter à DIEU, maître de ces trois tems, & de l'éternité.

FLATTERIE.

JE ne vois pas un monument de flatterie dans la haute antiquité, nulle flatterie dans *Hésiode* ni dans *Homère*. Leurs chants ne sont point adressés à un Grec élevé en quelque dignité, ou à madame sa femme, comme chaque chant des *Saisons* de Thompson est dédié à quelque riche, & comme tant d'épitres en vers oubliées, sont dédiées en Angleterre *à des hommes ou à des dames de considération*, avec un petit éloge & les armoiries du patron ou de la patrone à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans *Démosthène*. Cette façon de demander harmonieusement l'aumône commence, si je ne me trompe, à *Pindare*. On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me semble que la grande flatterie date depuis *Auguste*. *Jules-César* eut à peine le tems d'être flatté. Il ne nous reste aucune épitre dédicatoire à *Sylla*, à *Marius*, à *Carbon*, ni à leurs femmes, ni à leurs maîtresses. Je crois bien que l'on présenta de mauvais vers à *Lucullus* & à *Pompée* ; mais DIEU merci nous ne les avons pas.

C'est un grand spectacle de voir *Cicéron*, l'égal de *César* en dignité, parler devant lui en avocat pour

un roi de la Bithinie & de la petite Arménie, nommé *Déjotar*, accufé de lui avoir dreffé des embuches, & même d'avoir voulu l'affaffiner. *Cicéron* commence par avouer qu'il eft interdit en fa préfence. Il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum*. Il le flatte ; mais cette adulation ne va pas encor jufqu'à la baffeffe ; il lui refte quelque pudeur.

C'eft avec *Augufte* qu'il n'y a plus de mefure. Le fénat lui décerne l'apothéofe de fon vivant. Cette flatterie devient le tribut ordinaire payé aux empereurs fuivans ; ce n'eft plus qu'un ftile. Perfonne ne peut plus être flatté quand ce que l'adulation a de plus outré eft devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monumens de flatterie jufqu'à *Louis XIV* ; fon père *Louis XIII* fut très peu fêté ; il n'eft queftion de lui que dans une ou deux odes de *Malherbe*. Il l'appelle à la vérité felon la coutume, *Roi le plus grand des rois*, comme les poëtes efpagnols le difent au roi d'Efpagne, & les poëtes anglais *Laureat* au roi d'Angleterre ; mais la meilleure part des louanges eft toûjours pour le cardinal de *Richelieu*,

Dont l'ame toute grande eft une ame hardie,
Qui pratique fi bien l'art de nous fecourir,
Que pourvu qu'il foit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne fache guérir. (*a*)

Pour *Louis XIV*, ce fut un déluge de flatteries. Il ne reffemblait pas à celui qu'on prétend avoir été étouffé fous les feuilles de rofes qu'on lui jettait. Il ne s'en porta que mieux.

La flatterie quand elle a quelques prétextes plaufibles, peut n'être pas auffi pernicieufe qu'on le dit.

(*a*) Ode de *Malherbe*. Mais pourquoi *Richelieu* ne guérif-fait-il pas *Malherbe* de la maladie de faire des vers fi plats?

Elle encourage quelquefois aux grandes chofes ; mais l'excès eft vicieux comme celui de la fatyre.

La Fontaine a dit, & prétend avoir dit après *Efope :*

On ne peut trop louer trois fortes de perfonnes,
Les Dieux, fa maîtreffe & fon roi.
Efope le difait : j'y foufcris quant à moi,
Ce font maximes toûjours bonnes.

Efope n'a rien dit de cela, & on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi, ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les rois foient bien *flattés* de toutes les *flatteries* dont on les accable. La plûpart ne viennent pas jufqu'à eux.

Une fottife fort ordinaire eft celle des orateurs qui fe fatiguent à louer un prince qui n'en faura jamais rien. Le comble de l'opprobre eft qu'*Ovide* ait loué Augufte en datant *De Ponto*.

Le comble du ridicule pourait bien fe trouver dans les complimens que les prédicateurs adreffent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majeftés. *Au révérend, révérend père Gaillard prédicateur du roi :* Ah ! révérend père, ne prêches-tu que pour le roi ? es-tu comme le finge de la foire qui ne fautait que pour lui ?

FLEUVES.

ILs ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes vont à l'erreur. Il n'y a pas longtems qu'on a reconnu que tous les fleuves font produits par les neiges éternelles qui couvrent les cimes des hautes montagnes ; ces neiges par les pluies, ces pluies par les

les vapeurs de la terre & des mers; & qu'ainsi tout eſt lié dans la nature.

J'ai vu dans mon enfance ſoutenir des thèſes où l'on prouvait que les fleuves & toutes les fontaines venaient de la mer. C'était le ſentiment de toute l'antiquité. Ces fleuves paſſaient dans de grandes cavernes, & de-là ſe diſtribuaient dans toutes les parties du monde.

Lorſqu'*Ariſtée* va pleurer la perte de ſes abeilles chez *Cirène* ſa mère, déeſſe de la petite rivière Enipée en Theſſalie, la rivière ſe ſépare d'abord & forme deux montagnes d'eau à droite & à gauche pour le recevoir ſelon l'ancien uſage; après quoi il voit ces belles & longues grottes par leſquelles paſſent tous les fleuves de la terre; le Pô qui deſcend du mont Viſo en Piémont & qui traverſe l'Italie, le Teveron qui vient de l'Apennin, le Phaſe qui tombe du Caucaſe dans la mer Noire, &c.

Virgile adoptait là une étrange phyſique: elle ne devait au moins être permiſe qu'aux poëtes.

Ces idées furent toujours ſi accréditées, que le *Taſſe*, quinze cent ans après, imita entiérement *Virgile* dans ſon quatorziéme chant, en imitant bien plus heureuſement l'*Arioſte*. Un vieux magicien chrêtien mène ſous terre les deux chevaliers qui doivent ramener *Renaud* d'entre les bras d'*Armide*, comme *Meliſſe* avait arraché *Roger* aux careſſes d'*Alcine*. Ce bon vieillard fait deſcendre *Renaud* dans ſa grotte d'où partent tous les fleuves qui arroſent notre terre. C'eſt dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puiſque le Nil, le Danube, la Seine, le Jourdain, le Volga ont leur ſource dans cette caverne, cela ſuffit. Ce qu'il y a de plus conforme encor à la phyſique des anciens, c'eſt que cette

caverne eft au centre de la terre. C'était là que *Maupertuis* voulait aller faire un tour.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes, & que les unes & les autres font des pièces effentielles à la grande machine, gardons-nous des fyftêmes qu'on fait journellement.

Quand *Maillet* imagina que la mer avait formé les montagnes, il devait dédier fon livre à *Cyrano de Bergerac*. Quand on a dit que les grandes chaînes de ces montagnes s'étendent d'orient en occident, & que la plus grande partie des fleuves court toûjours auffi à l'occident, on a plus confulté l'efprit fyftématique que la nature.

A l'égard des montagnes, débarquez au cap de Bonne-Efpérance, vous trouvez une chaîne de montagnes qui régne du midi au nord jufqu'au Monomotapa. Peu de gens fe font donnés le plaifir de voir ce pays, & de voyager fous la ligne en Afrique. Mais Calpé & Abila regardent directement le nord & le midi. De Gibraltar au fleuve de la Guadiana, en tirant droit au nord, ce font des montagnes contigues. La nouvelle Caftille & la vieille en font couvertes, toutes les directions font du fud au nord, comme celles des montagnes de toute l'Amérique. Pour les fleuves, ils coulent en tout fens, felon la difpofition des terrains.

Le Guadalquivir va droit au fud depuis Villa-nueva jufqu'à St. Lucar. La Guadiana de même depuis Badajos. Toutes les rivières dans le golphe de Venife, excepté le Pô, fe jettent dans la mer vers le midi. C'eft la direction du Rhône de Lyon à fon embouchure. Celle de la Seine eft au nord-nord-oueft. Le Rhin depuis Bâle court droit au feptentrion. La Meufe de même depuis fa fource jufqu'aux terres inondées. L'Efcaut de même.

Pourquoi donc chercher à se tromper, pour avoir le plaisir de faire des systêmes, & de tromper quelques ignorans ? qu'en reviendra-t-il quand on aura fait accroire à quelques gens bientôt détrompés, que tous les fleuves & toutes les montagnes sont dirigés de l'orient à l'occident, ou de l'occident à l'orient; que tous les monts sont couverts d'huîtres, (ce qui n'est assurément pas vrai) qu'on a trouvé des ancres de vaisseaux sur la cîme des montagnes de la Suisse, que ces montagnes ont été formées par les courans de l'Océan; que les pierres à chaux ne sont autre chose que des coquilles? Quoi! faut-il traiter aujourd'hui la physique comme les anciens traitaient l'histoire ?

Pour revenir aux fleuves, aux rivières, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de prévenir leurs inondations; c'est de faire des rivières nouvelles, c'est-à-dire, des canaux, autant que l'entreprise est praticable. C'est un des plus grands services qu'on puisse rendre à une nation. Les canaux de l'Egypte étaient aussi nécessaires que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des fleuves portent, & à tout ce qui regarde le calcul, lisez l'article *Fleuve* de Mr. d'*Alembert*. Il est, comme tout ce qu'il a fait, clair, précis, vrai, écrit du stile propre au sujet; il n'emprunte point le stile du *Télémaque* pour parler de physique.

FLIBUSTIERS.

ON ne sait pas d'où vient le nom de *Flibustiers*, & cependant la génération passée vient de nous raconter les prodiges que ces flibustiers ont faits; nous en parlons tous les jours, nous y touchons. Qu'on cherche après cela des origines & des étymologies, & si l'on croit en trouver, qu'on s'en défie.

Du tems du cardinal de *Richelieu*, lorsque les Espagnols & les Français se détestaient encor, parce que *Ferdinand* le catholique s'était moqué de *Louis XII*, & que *François I* avait été pris à la bataille de Pavie par une armée de *Charles-Quint*; lorsque cette haine était si forte que le faussaire auteur du roman politique & de l'ennui politique sous le nom de cardinal de *Richelieu*, ne craignait point d'appeller les Espagnols *nation insatiable & perfide qui rendait les Indes tributaires de l'enfer*; lorsqu'enfin on se fut ligué en 1635 avec la Hollande contre l'Espagne, lorsque la France n'avait rien en Amérique, & que les Espagnols couvraient les mers de leurs galions; alors les flibustiers commencèrent à paraître. C'étaient d'abord des avanturiers Français qui avaient tout-au-plus la qualité de corsaires.

Un d'eux nommé *le Grand*, natif de Dieppe, s'associa avec une cinquantaine de gens déterminés, & alla tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de canon. Il apperçut, vers l'isle Hispaniola (St. Dominique) un galion éloigné de la grande flotte espagnole : il s'en approche comme un patron qui venait lui vendre des denrées ; il monte suivi des siens ; il entre dans la chambre du capitaine qui jouait aux cartes, le couche en joue, le fait son prisonnier avec son équipage, & revient à Dieppe avec son galion chargé de richesses immenses. Cette avanture fut le signal de quarante ans d'exploits inouïs.

Flibustiers français, anglais, hollandais allaient s'associer ensemble dans les cavernes de St. Domingue, des petites isles de St. Christophe & de la Tortue. Ils se choisissaient un chef pour chaque expédition ; c'est la première origine des rois. Des cultivateurs n'auraient jamais voulu un maître ; on n'en a pas besoin pour semer du bled, le battre & le vendre.

Quand les flibustiers avaient fait un gros butin, ils en achetaient un petit vaisseau & du canon. Une course

heureuſe en produiſait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encor plus de les ſuivre. C'était des oiſeaux de proie qui fondaient de tous côtés, & qui ſe retiraient dans des lieux inacceſſibles; tantôt ils raſaient quatre à cinq cent lieuës de côtes; tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cent lieuës dans les terres.

Ils ſurprirent, ils pillèrent les riches villes de Chagra, de Mecaizabo, de la Vera-Cruz, de Panama, de Porto-rico, de Campêche, de l'iſle Ste. Catherine, & les fauxbourgs de Carthagène.

L'un de ces flibuſtiers, nommé l'*Olonois*, pénétra juſqu'aux portes de la Havane, ſuivi de vingt hommes ſeulement. S'étant enſuite retiré dans ſon canot, le gouverneur envoye contre lui un vaiſſeau de guerre avec des ſoldats & un bourreau. L'*Olonois* ſe rend maître du vaiſſeau, il coupe lui-même la tête aux ſoldats Eſpagnols qu'il a pris, & renvoye le bourreau au gouverneur. (*a*) Jamais les Romains ni les autres peuples brigands ne firent des actions ſi étonnantes. Le voyage guerrier de l'amiral *Anſon* autour du monde n'eſt qu'une promenade agréable en comparaiſon du paſſage des flibuſtiers dans la mer du Sud, & de ce qu'ils eſſuyèrent en terre ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles; mais au-lieu de ravir & d'épouſer des Sabines, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la Salpétrière de Paris; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Eſpagnols que les Iſraëlites ne le furent jamais envers les Cananéens.

(*a*) Cet *Olonois* fut pris & mangé depuis par les Sauvages.

On parle d'un Hollandais nommé *Roc*, qui mit plusieurs Espagnols à la broche, & qui en fit manger à ses camarades. Leurs expéditions furent des tours de voleurs, & jamais des campagnes de conquérans ; aussi ne les appellait-on dans toutes les Indes occidentales que *los ladrones*. Quand ils surprenaient une ville, & qu'ils entraient dans la maison d'un père de famille, ils le mettaient à la torture pour découvrir ses trésors. Cela prouve assez ce que nous dirons à l'article *Question* ; que la torture fut inventée par les voleurs de grand chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'est qu'ils prodiguèrent en débauches aussi folles que monstrueuses tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine & par le meurtre. Enfin il ne reste plus d'eux que leur nom, & encor à peine. Tels furent les flibustiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas flibustier ? Ces Goths, ces Alains, ces Vandales, ces Huns étaient-ils autre chose ? Qu'était *Rollon* qui s'établit en Normandie, & *Guillaume fier-à-bras*, sinon des flibustiers plus habiles ? *Clovis* n'était-il pas un flibustier qui vint des bords du Mein dans les Gaules ?

FOI OU FOY.

QU'est-ce que la foi ? Est-ce de croire ce qui paraît évident ? Non ; il m'est évident qu'il y a un Etre nécessaire, éternel, suprême, intelligent. Ce n'est pas là de la foi, c'est de la raison. Je n'ai aucun mérite à penser que cet Etre éternel, infini, que je connais comme la vertu, la bonté même, veut que je sois bon & vertueux. La foi consiste à croire non ce qui semble vrai, mais ce qui semble faux à notre entendement. Les Asiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de *Mahomet* dans les sept planè-

tes, les incarnations du Dieu *Fo*, de *Vitſnou*, de *Xaca*, de *Brama*, de *Sammonocodom*, &c. &c. &c. Ils ſoumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empâlés, ni brûlés ; ils diſent, je crois.

Nous ſommes bien éloignés de faire ici la moindre alluſion à la foi catholique. Non-ſeulement nous la vénérons, mais nous l'avons : nous ne parlons que de la foi menſongère des autres nations du monde, de cette foi qui n'eſt pas foi, & qui ne conſiſte qu'en paroles.

Il y a foi pour les choſes étonnantes, & foi pour les choſes contradictoires & impoſſibles.

Vitſnou s'eſt incarné cinq cent fois, cela eſt fort étonnant ; mais enfin, cela n'eſt pas phyſiquement impoſſible. Car ſi *Vitſnou* a une ame, il peut avoir mis ſon ame dans cinq cent corps pour ſe réjouïr. L'Indien, à la vérité, n'a pas une foi bien vive ; il n'eſt pas intimement perſuadé de ces métamorphoſes. Mais enfin, il dira à ſon bonze, J'ai la foi ; vous voulez que *Vitſnou* ait paſſé par cinq cent incarnations, cela vous vaut cinq cent roupies de rente ; à la bonne heure ; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce ſi je n'ai pas la foi. Eh bien, j'ai la foi, & voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, ſans faire un faux ſerment ; car après tout il ne lui eſt pas démontré que *Vitſnou* n'eſt pas venu cinq cent fois dans les Indes.

Mais ſi le bonze exige de lui qu'il croye une choſe contradictoire, impoſſible, que deux & deux font cinq, que le même corps peut être en mille endroits différens, qu'être & n'être pas c'eſt préciſément la même choſe, alors, ſi l'Indien dit qu'il a la foi, il a menti ; & s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il

dit donc au bonze, Mon révérend père, je ne peux vous assurer que je crois ces absurdités là, quand elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au-lieu de cinq cent.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & DIEU vous fera la grace de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'Indien, que DIEU opère sur moi ce qu'il ne peut opérer sur lui-même? Il est impossible que DIEU fasse ou croye les contradictoires. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaisir, que je crois ce qui est obscur; mais je ne peux vous dire que je crois l'impossible. DIEU veut que nous soyons vertueux, & non pas que nous soyons absurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encor vingt, croyez à trente roupies, soyez homme de bien si vous pouvez; & ne me rompez plus la tête.

Il n'en est pas ainsi des chrétiens; la foi qu'ils ont pour des choses qu'ils n'entendent pas est fondée sur ce qu'ils entendent; ils ont des motifs de crédibilité. JESUS-CHRIST a fait des miracles dans la Galilée, donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour savoir ce qu'il a dit, il faut consulter l'église. L'église a prononcé que les livres qui nous annoncent JESUS-CHRIST sont autentiques. Il faut donc croire ces livres. Ces livres nous disent que qui n'écoute pas l'église doit être regardé comme un publicain ou comme un payen; donc nous devons écouter l'église pour n'être pas honnis comme des fermiers-généraux; donc nous devons lui soumettre notre raison, non par une crédulité enfantine ou aveugle, mais par une croyance docile que la raison même autorise. Telle est la foi chrétienne, & surtout la foi romaine, qui est la foi par excellence. La foi luthérienne, calviniste, anglicane est une méchante foi.

SECTION SECONDE.

Nous avons longtems balancé si nous imprimerions ce second article Foi *que nous avions trouvé dans un vieux livre. Notre respect pour la chaire de* St. Pierre *nous retenait. Mais des hommes pieux nous ayant convaincus que le pape* Alexandre VI *n'avait rien de commun avec* St. Pierre, *nous nous sommes enfin déterminés à remettre en lumière ce petit morceau sans scrupule.*

Un jour le prince *Pic* de la Mirandole rencontra le pape *Alexandre VI* chez la courtisanne *Emilia*, pendant que *Lucrèce* fille du St. Père était en couche & qu'on ne savait dans Rome si l'enfant était du pape ou de son fils le duc de *Valentinois*, ou du mari de *Lucrèce Alphonse* d'Arragon, qui passait pour impuissant. La conversation fut d'abord fort enjouée. Le cardinal *Bembo* en rapporte une partie. Petit *Pic*, dit le pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils ? je crois que c'est votre gendre, répondit *Pic*. Eh comment peux-tu croire cette sottise ? Je la crois par la foi. Mais ne sais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfans ? la foi consiste, répartit *Pic*, à croire les choses parce qu'elles sont impossibles ; & de plus l'honneur de votre maison exige que le fils de *Lucrèce* ne passe point pour être le fruit d'un inceste. Vous me faites croire des mystères plus incompréhensibles. Ne faut-il pas que je sois convaincu qu'un serpent a parlé, que depuis ce tems tous les hommes furent damnés, que l'ânesse de *Balaam* parla aussi fort éloquemment, & que les murs de Jérico tombèrent au son des trompettes ! *Pic* enfila tout de suite une kyrielle de toutes les choses admirables qu'il croyait. *Alexandre* tomba sur son sopha à force de rire. Je crois tout cela comme vous, disait-il, car je sens bien que je ne peux être sauvé que par la foi & que je ne le serai pas par mes œuvres. Ah ! St. Père, dit *Pic*, vous n'avez besoin ni d'œuvres ni de foi ; cela

eſt bon pour de pauvres prophanes comme nous ; mais vous qui êtes Vice-Dieu, vous pouvez croire & faire tout ce qu'il vous plaira. Vous avez les clefs du ciel ; & ſans doute *St. Pierre* ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue, que j'aurais beſoin d'une puiſſante protection, ſi n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, & ſi je m'étais ſervi du ſtilet & de la cantarella auſſi ſouvent que votre ſainteté. *Alexandre VI* entendait raillerie. Parlons ſérieuſement, dit-il, au prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à DIEU qu'on eſt perſuadé de choſes dont en effet on ne peut être perſuadé ? quel plaiſir cela peut-il faire à DIEU ? entre nous, dire qu'on croit ce qu'il eſt impoſſible de croire, c'eſt mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand ſigne de croix. Eh DIEU paternel, s'écria-t-il, que votre ſainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrêtien. Non, ſur ma foi, dit le pape. Je m'en doutais, dit *Pic* de la Mirandole.

FOLIE.

QU'eſt-ce que la folie ? c'eſt d'avoir des penſées incohérentes & la conduite de même. Le plus ſage des hommes veut-il connaître la folie ? qu'il réfléchiſſe ſur la marche de ſes idées pendant ſes rêves. S'il a une digeſtion laborieuſe dans la nuit, mille idées incohérentes l'agitent ; il ſemble que la nature nous puniſſe d'avoir pris trop d'alimens, ou d'en avoir fait un mauvais choix, en nous donnant des penſées ; car on ne penſe guères en dormant que dans une mauvaiſe digeſtion. Les rêves inquiets ſont réellement une folie paſſagère.

La folie pendant la veille, eſt de même une maladie qui empêche un homme néceſſairement de penſer &

d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer ſon bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la ſociété, on l'en exclut ; s'il eſt dangereux, on l'enferme ; s'il eſt furieux, on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains, par la ſaignée, par le régime.

Cet homme n'eſt point privé d'idées ; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & ſouvent quand il dort. On peut demander comment ſon ame ſpirituelle, immortelle, logée dans ſon cerveau, recevant toutes les idées par les ſens très nettes & très diſtinctes, n'en porte cependant jamais un jugement ſain ? Elle voit les objets comme l'ame d'*Ariſtote* & de *Platon*, de *Locke* & de *Newton* les voyaient ; elle entend les mêmes ſons, elle a le même ſens du toucher ; comment donc recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant ſans pouvoir s'en diſpenſer ?

Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'en empêcher ? Je conçois bien à toute force que ſi mon fou voit du rouge, & les ſages du bleu ; ſi quand les ſages entendent de la muſique, mon fou entend le braïement d'un âne ; ſi quand ils ſont au ſermon, mon fou croit être à la comédie ; ſi quand ils entendent oui, il entend non ; alors ſon ame doit penſer au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux ; il n'y a nulle raiſon apparente pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens tous ſes outils, ne peut en faire d'uſage. Elle eſt pure, dit-on, elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité ; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires : quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence : cependant on la mène dans ſon étui aux petites-maiſons.

Cette réflexion peut faire soupçonner que la faculté de penser donnée de DIEU à l'homme, est sujette au dérangement comme les autres sens. Un fou est un malade dont le cerveau pâtit, comme le goutteux est un malade qui souffre aux pieds & aux mains; il pensait par le cerveau, comme il marchait avec les pieds, sans rien connaître ni de son pouvoir incompréhensible de marcher, ni de son pouvoir non moins incompréhensible de penser. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin après mille raisonnemens, il n'y a peut-être que la foi seule qui puisse nous convaincre qu'une substance simple & immatérielle puisse être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou; Mon ami, quoique tu ayes perdu le sens commun, ton ame est aussi spirituelle, aussi pure, aussi immortelle que la nôtre; mais notre ame est bien logée, & la tienne l'est mal; les fenêtres de la maison sont bouchées pour elle; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou, dans ses bons momens, leur répondrait, Mes amis, vous supposez à votre ordinaire ce qui est en question. Mes fenêtres sont aussi bien ouvertes que les vôtres, puisque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles: il faut donc nécessairement que mon ame fasse un mauvais usage de ses sens, ou que mon ame ne soit elle-même qu'un sens vicié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame est folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre: Mon confrère, DIEU a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames sages. Le fou répliquera; Si je croyais ce que vous me dites, je serais encor plus fou que je ne le suis. De grace, vous qui en savez tant, dites-moi pourquoi je suis fou?

Si les docteurs ont encor un peu de sens, ils lui répondront, Je n'en sais rien. Ils ne comprendront

pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & suivies. Ils se croiront sages, & ils seront aussi fous que lui.

Si le fou a un bon moment, il leur dira, Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la cause de mon mal ni le guérir, tremblez de devenir entiérement semblables à moi, & même de me surpasser. Vous n'êtes pas de meilleure maison que le roi de France *Charles VI*, le roi d'Angleterre *Henri VI*, & l'empereur *Venceslas*, qui perdirent la faculté de raisonner dans le même siécle. Vous n'avez pas plus d'esprit que *Blaise Pascal*, *Jacques Abadie* & *Jonathan Swift*, qui sont tous trois morts fous. Du moins le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aille vous y retenir une place?

NB. Je suis fâché pour *Hippocrate* qu'il ait prescrit le sang d'ânon pour la folie, & encor plus fâché que le *Manuel des dames* dise qu'on guérit la folie en prenant la galle. Voilà de plaisantes recettes; elles paraissent inventées par les malades.

FONTE.

IL n'y a point d'ancienne fable, de vieille absurdité que quelque imbécille ne renouvelle, & même avec une hauteur de maître, pour peu que ces rêveries antiques ayent été autorisées par quelque auteur ou classique ou théologien.

Lycophron (autant qu'il m'en souvient) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été justement condamnée en Ethiopie par le roi *Actisan* à perdre le nez & les oreilles, s'enfuit jusqu'aux cataractes du Nil, & de là pénétra jusqu'au désert de Sable,

dans lequel elle bâtit enfin le temple de *Jupiter-Ammon.*

Lycophron, & après lui *Théopompe*, raconte que ces brigands réduits à la plus extrême misère, n'ayant ni sandales, ni habits, ni meubles, ni pain, s'avisèrent d'élever une statue d'or à un Dieu d'Egypte. Cette statue fut commandée le soir ; & faite pendant la nuit. Un membre de l'université qui est fort attaché à *Lycophron* & aux voleurs éthiopiens, prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité que de jetter en fonte une statue d'or en une nuit, de la réduire ensuite en poudre impalpable en la jettant dans le feu, & de la faire avaler à tout un peuple.

Mais, où ces pauvres gens qui n'avaient pas de chausses avaient-ils trouvé tant d'or ? — Comment, monsieur, dit le savant, oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, & que les pendans d'oreille de leurs filles valaient seuls neuf millions cinq cent mille livres au cours de ce jour ?

D'accord ; mais il faut un peu de préparation pour fondre une statue ; Mr. *Le Moine* a employé plus de deux ans à faire celle de *Louis XV*.

Oh ! notre *Jupiter - Ammon* était haut de trois pieds tout-au-plus. Allez-vous-en chez un potier d'étain, ne vous fera-t-il pas six assiettes en un seul jour ?

Monsieur, une statue de *Jupiter* est plus difficile à faire que des assiettes d'étain ; & je doute même beaucoup que vos voleurs eussent de quoi fondre aussi vîte des assiettes ; quelqu'habiles larrons qu'ils ayent été. Il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent avec eux l'attirail nécessaire à un potier ; ils devaient commencer par avoir de la farine. Je respecte fort

Lycophron; mais ce profond Grec & ses commentateurs encor plus creux que lui, connaissent si peu les arts, ils sont si savans dans tout ce qui est inutile, si ignorans dans tout ce qui concerne les besoins de la vie, les choses d'usage, les professions, les métiers, les travaux journaliers, que nous prendrons cette occasion de leur apprendre comment on jette en fonte une figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans *Lycophron*, ni dans *Manethon*, ni dans *Artapan*, ni même dans la Somme de *St. Thomas*.

1°. On fait un modèle en terre grasse.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre, en ajustant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties, le moule de plâtre, de dessus le modèle de terre.

4°. On rajuste le moule de plâtre encor par parties, & on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une espèce de modèle, on jette en dedans de la cire fondue, reçue aussi par parties; elle entre dans tous les creux de ce moule.

6°. On a grand soin que cette cire soit partout de l'épaisseur qu'on veut donner au métal dont la statue sera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on appelle *fosse*, laquelle doit être à-peu-près du double plus profonde que la figure que l'on doit jetter en fonte.

8°. Il faut poser ce moule dans ce creux sur une grille de fer, élevée de dix-huit pouces pour une

figure de trois pieds, & établir cette grille sur un massif.

9°. Assujettir fortement sur cette grille des barres de fer droites ou penchées, selon que la figure l'exige; lesquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ six lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil d'archal, de sorte que tout le vide soit rempli de fil de fer.

11°. Remplir de plâtre & de briques pilés tout le vide qui est entre les barres & la cire de la figure; comme aussi le vide qui est entre cette grille & le massif de briques qui la soutient; & c'est ce qui s'appelle *le noyau*.

12°. Quand tout cela est bien réfroidi, l'artiste enlève le moule de plâtre qui couvre la cire, laquelle cire reste, est réparée à la main, & devient alors le modèle de la figure; & ce modèle est soutenu par l'armature de fer & par le noyau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations sont achevées, on entoure ce modèle de cire de bâtons perpendiculaires de cire, dont les uns s'appellent des *jets*, & les autres des *évents*. Ces jets & ces évents descendent plus bas d'un pied que la figure, & s'élèvent aussi plus qu'elles, de manière que les évents sont plus hauts que les jets. Ces jets sont entrecoupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fournisseurs*, placés en diagonales de bas en-haut entre les jets & le modèle auquel ils sont attachés. Nous verrons au numéro 17 de quel usage sont ces bâtons de cire.

14°. On passe sur le modèle, sur les évents & sur les jets quarante à cinquante couches d'une eau grasse qui est sortie de la composition d'une terre rouge; &

& de fiente de cheval macérée pendant une année entière ; & ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de pouce.

15. Le modèle, les évents & les jets ainsi disposés, on entoure le tout d'une enveloppe composée de cette terre, de sable rouge, de bourre & de cette fiente de cheval qui a été bien macérée, le tout pêtri dans cette eau grasse. Cet enduit forme une pâte molle, mais solide & résistante au feu.

16°. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique, & entre le modèle & le mur on laisse en-bas l'espace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier est garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on pose de petites buches de bois que l'on allume, ce qui forme un feu tout autour du moule, & qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau grasse, & de la pâte dont nous avons parlé numéros 14 & 15 ; alors la cire étant fondue il reste les tuyaux de cette pâte solide, dont les uns sont les jets & les autres les évents & les fournisseurs. C'est par les jets & les fournisseurs que le métal fondu entrera, & c'est par les évents que l'air sortant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18°. Après toutes ces dispositions, on fait fondre sur le bord de la fosse le métal dont on doit former la statue. Si c'est du bronze, on se sert du fourneau de briques doubles ; si c'est de l'or, on se sert de plusieurs creusets : lorsque la matière est liquéfiée par l'action du feu, on la laisse couler par un canal dans la fosse préparée. Si malheureusement elle rencontre des bulles d'air, tout est détruit avec fracas, & il faut recommencer plusieurs fois.

19°. Ce fleuve de feu qui eſt deſcendu au creux de la foſſe, remonte par les jets & par les fourniſſeurs, entre dans le moule & en remplit les creux. Ces jets, ces fourniſſeurs & les évents ne ſont plus que des tuyaux formés par ces quarante ou cinquante couches de l'eau graſſe & de cette pâte dont on les a longtems enduits avec beaucoup d'art & de patience, & c'eſt par ces branches que le métal liquefié & ardent, vient ſe loger dans la ſtatue.

20°. Quand le métal eſt bien réfroidi, on retire le tout. Ce n'eſt qu'une maſſe aſſez informe dont il faut enlever toutes les aſpérités, & qu'on répare avec divers inſtrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que Meſſieurs les encyclopédiſtes, & ſurtout Mr. *Diderot*, ont expliquées bien mieux que je ne pourais faire, dans leur ouvrage qui doit éterniſer tous les arts avec leur gloire. Mais pour avoir une idée nette des procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en eſt ainſi dans tous les arts, depuis le bonnetier juſqu'au diamantaire. Jamais perſonne n'apprit dans un livre ni à faire des bas au métier, ni à brillanter des diamans, ni à faire des tapiſſeries de haute-liſſe. Les arts & métiers ne s'apprennent que par l'exemple & le travail.

Ayant eu le deſſein de faire élever une petite ſtatue équeſtre du roi en bronze dans une ville qu'on bâtit à une extrémité du royaume, je demandai, il n'y a pas longtems, au Phidias de la France, à Mr. *Pigal*, combien il lui faudrait de tems pour faire ſeulement le cheval de trois pieds de haut; il me répondit par écrit, *je demande ſix mois au moins*. J'ai ſa déclaration datée du 3 Juin 1770.

Mr.... ancien profeſſeur du collège Dupleſſis, qui en ſait ſans doute plus que Mr. *Pigal* ſur l'art

de jetter des figures en fonte, a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé, *Lettres de quelques juifs Portugais & Allemands, avec des réflexions critiques, & un petit commentaire extrait d'un plus grand. A Paris chez Laurent Prault* 1769, *avec approbation & privilège du roi.*

Ces lettres ont été écrites sous le nom de Mrs. les juifs *Joseph Ben Jonathan*, *Aaron Mathataï*, & *David Winker.*

Ce professeur secrétaire des trois juifs, dit dans sa lettre seconde: „ Entrez seulement, monsieur, chez „ le premier fondeur; je vous réponds, que si vous „ lui fournissez les matières dont il pourait avoir be- „ soin, que vous le pressiez & que vous le payez „ bien, il vous fera un pareil ouvrage en moins „ d'une semaine. Nous n'avons pas cherché long- „ tems, & nous en avons trouvé deux qui ne de- „ mandaient que trois jours. Il y a déja loin de trois „ jours à trois mois, & nous ne doutons pas que si „ vous cherchez bien, vous pourez en trouver qui „ le feront encore plus promptement.

Monsieur le professeur secrétaire des juifs n'a consulté apparemment que des fondeurs d'assiettes d'étain, ou d'autres petits ouvrages qui se jettent en sable. S'il s'était adressé à Mr. *Pigal* ou à Mr. *Le Moine*, il aurait un peu changé d'avis.

C'est avec la même connaissance des arts que ce monsieur prétend que de réduire l'or en poudre en le brûlant pour le rendre potable, & le faire avaler à toute une nation, est la chose du monde la plus aisée & la plus ordinaire en chymie. Voici comme il s'exprime:

„ Cette possibilité de rendre l'or potable a été ré- „ pétée cent fois depuis *Stahl* & *Sénac*, dans les

„ ouvrages & dans les leçons de vos plus célèbres „ chymiſtes, d'un *Baron*, d'un *Macquer* &c.; tous „ ſont d'accord ſur ce point. Nous n'avons actuel- „ lement ſous les yeux que la nouvelle édition de „ la chymie de *Le Fèvre*. Il l'enſeigne comme tous „ les autres; & il ajoute que rien n'eſt plus certain, „ & qu'on ne peut plus avoir là-deſſus le moindre „ doute.

„ Qu'en penſez-vous, monſieur? le témoignage de „ ces habiles gens ne vaut-il pas bien celui de vos „ critiques. Et de quoi s'aviſent auſſi ces incircon- „ cis? ils ne ſavent pas de chymie, & ils ſe mêlent „ d'en parler; ils auraient pu s'épargner ce ridicule.

„ Mais vous, monſieur, quand vous tranſcriviez „ cette futile objection, ignoriez-vous que le der- „ nier chymiſte ſerait en état de la réfuter? La chy- „ mie n'eſt pas votre fort, on le voit bien: auſſi la „ bile de *Rouelle* s'échauffe, ſes yeux s'allument, „ & ſon dépit éclate lorſqu'il lit par hazard ce que „ vous en dites en quelques endroits de vos ouvra- „ ges. Faites des vers, monſieur, & laiſſez-là l'art „ des *Pott* & des *Margraff*.

„ Voilà donc la principale objection de vos écri- „ vains; celle qu'ils avançaient avec le plus de con- „ fiance, pleinement détruite. "

Je ne ſais ſi Mr. le ſecrétaire de la ſynagogue ſe connait en vers, mais aſſurément il ne ſe connait pas en or. J'ignore ſi Mr. *Rouelle* ſe met en colère quand on n'eſt pas de ſon opinion, mais je ne me mettrai pas en colère contre Mr. le ſecrétaire; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire, dont je ferai toûjours profeſſion, que je ne le prierai jamais de me ſervir de ſecrétaire, attendu qu'il fait parler ſes maî- tres, Mrs. *Joſeph*, *Mathataï*, & *David Winker*, en francs ignorans. (Voyez l'article *Juif*.)

Il s'agiſſait de ſavoir ſi on peut, ſans miracle, fondre une figure d'or en une ſeule nuit, & réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jettant dans le feu. Or, monſieur le ſecrétaire, il faut que vous ſachiez, vous & maître *Aliboron* votre digne panégyriſte, qu'il eſt impoſſible de pulvériſer l'or en le jettant au feu; l'extrême violence du feu le liquéfie, mais ne le calcine point.

C'eſt de quoi il eſt queſtion, monſieur le ſecrétaire; j'ai ſouvent réduit de l'or en pâte avec du mercure, je l'ai diſſous avec de l'eau régale, mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que Mr. *Rouelle* calcine de l'or au feu, on s'eſt moqué de vous; ou bien on vous a dit une ſottiſe que vous ne deviez pas répéter, non plus que toutes celles que vous tranſcrivez ſur l'or potable.

L'or potable eſt une charlatanerie; c'eſt une friponnerie d'impoſteur qui trompe le peuple: il y en a de pluſieurs eſpèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbécilles, ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur; ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont diſſous dans de l'eau regale, & ils vous jurent que c'eſt de l'or potable ſans acide; ils dépouillent l'or autant qu'ils le peuvent de ſon eau régale; ils la chargent d'huile de romarin. Ces préparations ſont très dangereuſes, ce ſont de véritables poiſons; & ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà, monſieur, ce que c'eſt que votre or potable, dont vous parlez un peu au hazard, ainſi que de tout le reſte.

Cet article eſt un peu vif, mais il eſt vrai & utile. Il faut confondre quelquefois l'ignorance orgueilleuſe de ces gens, qui croyent pouvoir parler de tous

» ouvrages & dans les leçons de vos plus célèbres
» chymistes, d'un *Baron*, d'un *Macquer* &c.; tous
» sont d'accord sur ce point. Nous n'avons actuel-
» lement sous les yeux que la nouvelle édition de
» la chymie de *Le Fèvre*. Il l'enseigne comme tous
» les autres; & il ajoute que rien n'est plus certain,
» & qu'on ne peut plus avoir là-dessus le moindre
» doute.

» Qu'en pensez-vous, monsieur? le témoignage de
» ces habiles gens ne vaut-il pas bien celui de vos
» écrivains. Et de quoi s'avisent aussi ces incircon-
» cis? ils ne savent pas de chymie, & ils se mêlent
» d'en parler; ils auraient pu s'épargner ce ridicule.

» Mais vous, monsieur, quand vous transcriviez
» cette futile objection, ignoriez-vous que le der-
» nier chymiste serait en état de la réfuter? La chy-
» mie n'est pas votre fort, on le voit bien: aussi la
» bile de *Rouelle* s'échauffe, ses yeux s'allument,
» & son dépit éclate lorsqu'il lit par hazard ce que
» vous en dites en quelques endroits de vos ouvra-
» ges. Faites des vers, monsieur, & laissez-là l'art
» des *Pott* & des *Margraff*.

» Voilà donc la principale objection de vos écri-
» vains, celle qu'ils avançaient avec le plus de con-
» fiance, pleinement détruite. «

Je ne sais si Mr. le secrétaire de la synagogue se connait en vers, mais assurément il ne se connait pas en ac. J'ignore si Mr. *Rouelle* se met en colère quand on n'est pas de son opinion, mais je ne me mets pas en colère contre le secrétaire; je lui dirai avec ma tolérance [illegible], dont [illegible]

Il s'agissait de savoir si on peut, sans miracle, fondre une figure d'or en une seule nuit, & réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jettant dans le feu. Or, monsieur le secrétaire, il faut que vous sachiez, vous & maître *Aliboron* votre digne panégyriste, qu'il est impossible de pulvériser l'or en le jettant au feu; l'extrême violence du feu le liquéfie, mais ne le calcine point.

C'est de quoi il est question, monsieur le secrétaire; j'ai souvent réduit de l'or en pâte avec du mercure, je l'ai dissous avec de l'eau régale, mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que Mr. Rouelle calcine de l'or au feu, on s'est moqué de vous; ou bien on vous a dit une sottise que vous ne deviez pas répéter, non plus que toutes celles que vous transcrivez sur l'or potable.

L'or potable est une charlatanerie; c'est une friponnerie d'imposteur qui trompe le peuple: il y en a de plusieurs espèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbécilles, ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur; ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont dissous dans de l'eau regale, & ils vous jurent que c'est de l'or potable sans acide; ils [illegible] qu'ils le peuvent de son eau [illegible] d'huile de romarin. Ces pré- [illegible] ce font de [illegible] & ceux qui en vendent méritent [illegible]

[illegible]

[illegible]

les arts, parce qu'ils ont lu quelques lignes de *St. Augustin.*

FORCE EN PHYSIQUE.

QU'eſt-ce que force ? où réſide-t-elle ? d'où vient-elle ? périt-elle ? ſubſiſte-t-elle toûjours la même ?

On s'eſt complu à nommer *force* cette peſanteur qu'exerce un corps ſur un autre. Voilà une boule de deux cent livres ; elle eſt ſur ce plancher ; elle le preſſe, dit-on, avec une force de deux cent livres. Et vous appellez cela une *force morte*. Or, ces mots de *force* & de *morte* ne ſont-ils pas un peu contradictoires ? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant, oui & non ?

Cette boule pèſe ; d'où vient cette peſanteur ? & cette peſanteur eſt-elle une force ? Si cette boule n'était arrêtée par rien, elle ſe rendrait directement au centre de la terre. D'où lui vient cette incompréhenſible propriété ?

Elle eſt ſoutenue par mon plancher ; & vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie ſignifie *inactivité*, *impuiſſance*. Or, n'eſt-il pas ſingulier qu'on donne à l'impuiſſance le nom de *force* ?

Quelle eſt la force vive qui agit dans votre bras & dans votre jambe ? quelle en eſt la ſource ? comment peut-on ſuppoſer que cette force ſubſiſte quand vous êtes mort ? va-t-elle ſe loger ailleurs comme un homme change de maiſon quand la ſienne eſt détruite ?

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toûjours égalité de forces dans la nature ? il faudrait donc qu'il y eût

toûjours égal nombre d'hommes ou d'êtres actifs équivalens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il ſa force à un corps qu'il rencontre ?

Ni la géométrie, ni la mécanique, ni la métaphyſique ne répondent à ces queſtions. Veut-on remonter au premier principe de la force des corps & du mouvement, il faudra remonter encor à un principe ſupérieur. Pourquoi y a-t-il quelque choſe ?

FORCE MÉCANIQUE.

On préſente tous les jours des projets pour augmenter la force des machines qui ſont en uſage, pour augmenter la portée des boulets de canon avec moins de poudre, pour élever des fardeaux ſans peine, pour deſſécher des marais en épargnant le tems & l'argent, pour remonter promptement des rivières ſans chevaux ; pour élever facilement beaucoup d'eau & pour ajouter à l'activité des pompes.

Tous ces faiſeurs de projets ſont trompés eux-mêmes les premiers, comme *Laſs* le fut par ſon ſyſtême.

Un bon mathématicien, pour prévenir ces continuels abus, a donné la règle ſuivante ;

Il faut dans toute machine conſidérer quatre quantités. 1°. La puiſſance du premier moteur, ſoit homme, ſoit cheval, ſoit l'eau, ou le vent, ou le feu.

2°. La vîteſſe de ce premier moteur dans un tems donné.

3°. La peſanteur ou réſiſtance de la matière qu'on veut faire mouvoir.

4°. La vîteſſe de cette matière en mouvement dans le même tems donné.

De ces quatre quantités le produit des deux premières eſt toûjours égal à celui des deux dernières ; ces produits ne ſont que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues, on trouve toûjours la quatriéme.

Un machiniſte, il y a quelques années, préſenta à l'hôtel-de-ville de Paris, le modèle en petit d'une pompe par laquelle il aſſurait qu'il éléverait à cent trente pieds de hauteur, cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèſe cinq cent ſoixante livres, ce ſont cinquante-ſix millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures, & ſix cent quarante-huit livres par chaque ſeconde.

Le chemin & la vîteſſe ſont de cent trente pieds par ſeconde.

La quatriéme quantité eſt le chemin, ou la vîteſſe du premier moteur.

Que ce moteur ſoit un cheval, il fait trois pieds par ſeconde, tout-au-plus.

Multipliez ce poids de ſix cent quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation, auquel on doit le porter ; vous aurez quatre-vingt-quatre mille deux cent quarante, leſquels diviſés par la vîteſſe qui eſt trois, vous donnent vingt-huit mille quatre-vingt.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingt pour élever l'eau dans une ſeconde.

La force des hommes n'eſt eſtimée que vingt-cinq livres, & celle des chevaux de cent ſoixante & quinze.

Or comme il faut élever à chaque feconde une force de 28080, il réfulte delà que pour exécuter la machine propofée à l'hôtel-de-ville de Paris, on avait befoin de onze cent vingt-trois hommes ou de cent foixante chevaux, encor aurait-il falu fuppofer que la machine fût fans frottement. Plus la machine eft grande, plus les frottemens font confidérables, ils vont fouvent à un tiers de la force mouvante ou environ; ainfi il aurait falu deux cent treize chevaux, ou quatorze cent quatre-vingt dix-fept hommes.

Ce n'eft pas tout; ni les hommes, ni les chevaux ne peuvent travailler vingt-quatre heures fans manger & fans dormir. Il eût donc falu doubler au moins le nombre des hommes, ce qui aurait exigé 2994 hommes, ou 426 chevaux.

Ce n'eft pas tout encor; ces hommes & ces chevaux en douze heures doivent en prendre quatre pour manger & fe repofer. Ajoutez donc un tiers, il aurait falu à l'inventeur de cette belle machine l'équivalent de 568 chevaux, ou 3992 hommes.

Le célèbre maréchal de *Saxe* tomba dans le même mécompte, quand il conftruifit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures, par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'hiftoire ancienne de *Rollin*, remplie d'ailleurs d'une morale judicieufe, les paroles fuivantes :

„ *Archimède* fe met en devoir de fatisfaire la jufte
„ & raifonnable curiofité de fon parent & de fon ami
„ *Hieron* roi de Syracufe. Il choifit une des galères
„ qui étaient dans le port, la fait tirer à terre avec
„ beaucoup de travail & à force d'hommes, y fait
„ mettre fa charge ordinaire, & par deffus fa charge

» autant d'hommes qu'elle en peut tenir. Ensuite se
» mettant à quelque distance, assis à son aise, sans
» travail, sans le moindre effort, en remuant seule-
» ment de la main le bout d'une machine à plusieurs
» cordes & poulies qu'il avait préparée, il ramena
» la galère à lui par terre aussi doucement, & aussi
» uniment que si elle n'avait fait que fendre les
» flots. «

Quand l'on considère après ce récit, qu'une galère remplie d'hommes, chargée de ses mâts, de ses rames, & de son poids ordinaire, devait peser au moins quatre cent mille livres; qu'il falait une force supérieure pour la tenir en équilibre & la faire mouvoir; que cette force devait être au moins de quatre cent vingt mille livres, que les frottemens pouvaient être la moitié de la puissance employée pour soulever un pareil poids, que par conséquent la machine devait avoir environ six cent mille livres de force. Or on ne fait guères jouer une telle machine en un tour de main, *sans le moindre effort*.

C'est de *Plutarque* que l'estimable auteur de l'histoire ancienne a tiré ce conte. Mais quand *Plutarque* a dit une chose absurde, tout ancien qu'il est, un moderne ne doit pas la répéter.

FRANC, OU FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS.

L'Italie a toûjours conservé son nom, malgré le prétendu établissement d'*Enée* qui aurait dû y laisser quelques traces de la langue, des caractères & des usages de Phrygie, s'il était jamais venu avec *Acathe*, *Cloante* & tant d'autres dans le canton de Rome alors presque désert. Les Goths, les Lombards,

les Francs, les Allemands ou Germains qui envahirent l'Italie tour-à-tour, lui laiſſèrent au moins ſon nom.

Les Tyriens, les Africains, les Romains, les Vandales, les Viſigoths, les Saraſins ont été les maîtres de l'Eſpagne les uns après les autres ; le nom d'*Eſpagne* eſt demeuré. La Germanie a toûjours conſervé le ſien ; elle a joint ſeulement celui d'Allemagne qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois ſont preſque les ſeuls peuples d'Occident qui ayent perdu leur nom. Ce nom était celui de *Walch* ou *Wuelch* ; les Romains ſubſtituaient toûjours un *G* au *W* qui eſt barbare ; de Welche ils firent *Galli*, *Gallia*. On diſtingua la Gaule celtique, la belgique, l'aquitanique, qui parlaient chacune un jargon différent. Voyez *Langue*.

Qui étaient & d'où venaient ces Franqs, leſquels en très petit nombre & en très peu de tems s'emparèrent de toutes les Gaules que *Céſar* n'avait pu entiérement ſoumettre qu'en dix années ? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots : *Les Francs dont nous deſcendons.* Eh mon ami, qui vous a dit que vous deſcendez en droite ligne d'un Franc ? *Hildvic* ou *Clodvic* que nous nommons *Clovis*, n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus & mal armés quand il ſubjugua environ huit ou dix millions de Welches ou Gaulois tenus en ſervitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'avons pas une ſeule maiſon en France qui puiſſe fournir, je ne dis pas la moindre preuve, mais la moindre vraiſemblance qu'elle ait un Franc pour ſon origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent au nombre de ſept ou huit mille tout-au-plus, ſe faire donner la Normandie en fief & la Bretagne en arrière-fief, laiſſèrent-ils des archives par leſquel-

les on puiſſe faire voir qu'ils ſont les péres de tous les Normands d'aujourd'hui ?

Il y a bien longtems que l'on a cru que les Franqs venaient des Troyens. (*a*) *Ammien Marcellin* qui vivait au quatriéme ſiécle, dit : *Selon pluſieurs anciens écrivains, des troupes de Troyens fugitifs s'établirent ſur les bords du Rhin alors déſerts.* Paſſe encor pour *Enée*; il pouvait aiſément chercher un aſyle au bout de la Méditerranée ; mais *Francus* fils d'*Hector* avait trop de chemin à faire pour aller vers Duſſeldorp, Vorms, Ditz, Aldved, Solm, Errenbeiſtein, &c.

Fredegaire ne doute pas que les Franqs ne ſe fuſſent d'abord retirés en Macédoine, & qu'ils n'ayent porté les armes ſous *Alexandre* après avoir combattu ſous *Priam*. Le moine *Otfrid* en fait ſon compliment à l'empereur *Louis le Germanique*.

Le géographe de Ravenne, moins fabuleux, aſſigne la première habitation de la horde des Franqs parmi les Cimbres, au-delà de l'Elbe, vers la mer Baltique. Ces Franqs pouraient bien être quelques reſtes de ces barbares Cimbres défaits par *Marius* : & le ſavant *Leibnitz* eſt de cette opinion.

Ce qui eſt bien certain, c'eſt que du tems de *Conſtantin* il y avait au-delà du Rhin des hordes de Franqs ou Sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils ſe raſſemblaient ſous des capitaines de bandits, ſous des chefs que les hiſtoriens ont eu le ridicule d'appeller *Rois*; Conſtantin les pourſuivit lui-même dans leurs repaires, en fit pendre pluſieurs, en livra d'autres aux bêtes dans l'amphithéatre de Trèves pour ſon divertiſſement ; deux de leurs prétendus rois nommés *Aſcaric* & *Ragaiſe* périrent par ce ſupplice ; c'eſt

(*a*) Liv. XII.

ſur quoi les panégyriſtes de *Conſtantin* s'extaſient ; & ſur quoi il n'y avait pas tant à ſe récrier.

La prétendue loi ſalique, écrite, dit-on, par ces barbares, eſt une des abſurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il ſerait bien étrange que les Franqs euſſent écrit dans leurs marais un code conſidérable, & que les Français n'euſſent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de *Charles VII*. Il vaudrait autant dire que les Algonquins & les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes ne ſont jamais gouvernés par des loix autentiques conſignées dans les monumens publics, que quand ils ont été raſſemblés dans des villes, qu'ils ont eu une police réglée, des archives & tout ce qui caractériſe une nation civiliſée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du tems de ce code, qui ne vivait que de rapine & de brigandage, qui n'avait pas une ville fermée ; ſoyez très ſûrs que ce code eſt ſuppoſé & qu'il a été fait dans des tems très poſtérieurs. Tous les ſophiſmes, toutes les ſuppoſitions n'ébranleront jamais cette vérité dans l'eſprit des ſages.

Ce qu'il y a de plus ridicule, c'eſt qu'on nous donne cette loi ſalique en latin, comme ſi des ſauvages errans au-delà du Rhin, avaient appris la langue latine. On la ſuppoſe d'abord rédigée par *Clovis*, & on le fait parler ainſi :

Lorſque la nation illuſtre des Francs était encor réputée barbare, les premiers de cette nation dictèrent la loi ſalique. On choiſit parmi eux quatre des principaux, Viſogaſt, Bodogaſt, Sologaſt & Vindogaſt, &c.

Il eſt bon d'obſerver que c'eſt ici la fable de *La Fontaine :*

> Notre magot prit pour ce coup
> Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms ſont ceux de quelques cantons Franqs dans le pays de Vorms. Quelle que ſoit l'époque où les coutumes nommées *loi ſalique* ayent été rédigées ſur une ancienne tradition, il eſt bien certain que les Franqs n'étaient pas de grands légiſlateurs.

Que voulait dire originairement le mot *Franq?* Une preuve qu'on n'en ſait rien du tout, c'eſt que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun, Alain, Goth, Welche, Picard? Et qu'importe?

Les armées de *Clovis* étaient-elles toutes compoſées de Franqs? il n'y a pas d'apparence. *Childeric* le Franq avait fait des courſes juſqu'à Tournay. On dit *Clovis* fils de *Childeric* & de la reine *Bazine* femme du roi *Bazin.* Or *Bazin* & *Bazine* ne ſont pas aſſurément des noms allemands, & on n'a jamais vu la moindre preuve que *Clovis* fût leur fils. Tous les cantons Germains éliſaient leurs chefs; & le canton des Franqs avait ſans doute élu *Clodvic* ou *Clovis*, quel que fût ſon père. Il fit ſon expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'empire Romain.

Croira-t-on de bonne foi que l'Hérule *Odo* ſurnommé *Acer* par les Romains, & connu parmi nous ſous le nom d'*Odoacre*, n'ait eu que des Hérules à ſa ſuite, & que *Genſeric* n'ait conduit en Afrique que des Vandales? Tous les miſérables ſans profeſſion & ſans talent qui n'ont rien à perdre, & qui eſpèrent gagner beaucoup, ne ſe joignent-ils pas toûjours au premier capitaine de voleurs qui lève l'étendart de la deſtruction?

Dès que *Clovis* eut le moindre ſuccès, ſes troupes furent groſſies ſans doute de tous les Belges qui voulurent avoir part au butin; & cette armée ne s'en appella pas moins *l'armée des Francs.* L'expédition était très aiſée. Déja les Viſigoths avaient envahi un

tiers des Gaules, & les Burgundiens un autre tiers. Le reſte ne tint pas devant *Clovis*. Les Franqs partagèrent les terres des vaincus, & les Welches les labourèrent.

Alors le mot *Franq* ſignifia un *poſſeſſeur libre*, tandis que les autres étaient eſclaves. Delà vinrent les mots de *franchiſe* & d'*affranchir*; Je vous fais franq, je vous rends homme libre. Delà *francalenus*, tenant librement; *franq aleu*, *franq dad*, *franq chamen*, & tant d'autres termes moitié latins, moitié barbares, qui compoſèrent ſi longtems le malheureux patois dont on ſe ſervit en France.

Delà un franq en argent ou en or, pour exprimer la monnoie du roi des Franqs, ce qui n'arriva que longtems après, mais qui rappellait l'origine de la monarchie. Nous diſons encor *vingt francs*, *vingt livres*, & cela ne ſignifie rien par ſoi-même; cela ne donne aucune idée ni du poids, ni du titre de l'argent, ce n'eſt qu'une expreſſion vague par laquelle les peuples ignorans ont preſque toûjours été trompés, ne ſachant en effet combien ils recevaient, ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne ſe regardait pas comme un Franq, il était né en Auſtraſie, & parlait la langue allemande. Son origine venait d'*Arnoul* évêque de Metz, précepteur de *Dagobert*. Or, un homme choiſi pour précepteur, n'était pas probablement un Franq. Ils faiſaient tous gloire de la plus profonde ignorance, & ne connaiſſaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que *Charlemagne* regardait les Franqs comme étrangers à lui, c'eſt l'article IV d'un de ſes capitulaires ſur ſes métairies : *Si les Franqs*, dit-il, *commettent quelques délits dans nos poſſeſſions, qu'ils ſoient jugés ſuivant leurs loix*.

La race Carlovingienne passa toûjours pour allemande ; le pape *Adrien IV*, dans sa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands. Leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape... Tout ce que l'empereur possède, il le tient de nous. Et comme Zacharie donna l'empire Grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant la France ayant été partagée en orientale & en occidentale, & l'orientale étant l'Austrasie, ce nom de *France* prévalut au point que, même du tems des empereurs Saxons, la cour de Constantinople les appellait toûjours *prétendus empereurs Franqs*, comme il se voit dans les lettres de l'évêque *Luitprand* envoyé de Rome à Constantinople.

DE LA NATION FRANÇAISE.

Lorsque les Francs s'établirent dans le pays des premiers Welchs, que les Romains appellaient *Gallia*, la nation se trouva composée des anciens Celtes ou Gaulois subjugués par *César*, des familles Romaines qui s'y étaient établies, des Germains qui y avaient déja fait des émigrations, & enfin des Francs qui se rendirent maîtres du pays sous leur chef *Clovis*. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie subsista, tous les peuples depuis la source du Veser jusqu'aux mers des Gaules, portèrent le nom de *Francs*. Mais lorsqu'en 843, au congrès de Verdun, sous *Charles le chauve*, la Germanie & la Gaule furent séparées, le nom de *Francs* resta aux peuples de la France occidentale, qui retint seule le nom de *France*.

On ne connut guères le nom de *Français* que vers le dixiéme siécle. Le fond de la nation est de familles Gauloises, & les traces du caractère des anciens Gaulois ont toûjours subsisté.

En

En effet, chaque peuple a ſon caractère comme chaque homme; & ce caractère général eſt formé de toutes les reſſemblances que la nature & l'habitude ont miſes entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les diſtinguent. Ainſi le caractère, le génie, l'eſprit français, réſultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entr'elles de ſemblable. Les peuples de la Guienne & ceux de la Normandie diffèrent beaucoup : cependant on reconnaît en eux le génie français, qui forme une nation de ces différentes provinces, & qui les diſtingue des Italiens & des Allemands. Le climat & le ſol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'eſt-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont conſervé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre, n'eſt plus reconnaiſſable aujourd'hui ſous un gouvernement ſacerdotal : mais le fond de ſon ancienne grandeur d'ame ſubſiſte encore, quoique caché ſous la faibleſſe.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens & les Grecs, ſans avoir pu détruire le fond du caractère & la trempe de l'eſprit de ces peuples.

Le fond du Français eſt tel aujourd'hui, que *Céſar* a peint le Gaulois, promt à ſe réſoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, ſe rebutant aiſément. *Céſar*, *Agatias*, & d'autres, diſent que de tous les barbares, le Gaulois était le plus poli. Il eſt encore, dans le tems le plus civiliſé, le modèle de la politeſſe de ſes voiſins, quoi qu'il montre de tems en tems des reſtes de ſa légéreté, de ſa pétulance & de ſa barbarie.

Les habitans des côtes de la France furent toûjours propres à la marine : les peuples de la Guienne composèrent toûjours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne sont pas, dit le *Tasse*,

. . . Gente robusta, e faticosa.
La terra molle, e lieta, e dilettosa
Simili a se gli abitator', produce.

Mais comment concilier le caractère des Parisiens de nos jours, avec celui que l'empereur *Julien*, le premier des princes & des hommes après *Marc-Aurèle*, donne aux Parisiens de son tems ? *J'aime ce peuple*, dit-il dans son Mosopogon, *parce qu'il est sérieux & sévère comme moi.* Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense, devenue le centre des plaisirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amusemens : l'esprit des Parisiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté, qui ne peut s'occuper que des plaisirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs que le caractérisèrent du tems du roi *Jean*, de *Charles VI*, de *Charles IX*, de *Henri III*, & de *Henri IV* même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui ? C'est que les orages du gouvernement & ceux de la religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction & du fanatisme; & que cette même vivacité, qui subsistera toûjours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs, comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère, qu'il tient du climat, est toûjours le même. S'il cultive aujour-

d'hui tous les arts dont il fut privé si longtems, ce n'eſt pas qu'il ait un autre eſprit, puiſqu'il n'a point d'autres organes ; mais c'eſt qu'il a eu plus de ſecours ; & ces ſecours il ne ſe les eſt pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Florentins, chez qui les arts ſont nés comme des fruits naturels de leur terroir : le Français les a reçus d'ailleurs ; mais il a cultivé heureuſement ces plantes étrangères ; & ayant tout adopté chez lui, il a preſque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du nord : tout ſe réglait dans les aſſemblées générales de la nation : les rois étaient les chefs de ces aſſemblées ; & ce fut preſque la ſeule adminiſtration des Français dans les deux premières races, juſqu'à *Charles le ſimple.*

Lorſque la monarchie fut démembrée dans la décadence de la race Carlovingienne, lorſque le royaume d'Arles s'éleva, & que les provinces furent occupées par des vaſſaux peu dépendans de la couronne, le nom de *Français* fut plus reſtreint ; ſous *Hugues-Capet*, *Robert*, *Henri* & *Philippe*, on n'appella *Français* que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diverſité dans les mœurs, comme dans les loix des provinces demeurées à la couronne de France. Les ſeigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduiſirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux états. Un Breton, un Flamand, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du ſol & du climat : mais alors ils n'avaient entr'eux preſque rien de ſemblable.

Ce n'eſt guères que depuis *François I*, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les uſages. La cour ne commença que dans ce tems à ſervir de modèle aux provinces réunies ; mais en général, l'impétuoſité dans la guerre, & le peu de

difcipline, furent toûjours le caractère dominant de la nation.

La galanterie & la politeffe commencèrent à diftinguer les Français fous *François I.* Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II.* Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toûjours à la cour une politeffe que les Allemands & les Anglais s'efforçâient d'imiter. On était déja jaloux des Français dans le refte de l'Europe, en cherchant à leur reffembler. Un perfonnage d'une comédie de *Shakefpear* dit, qu'*à toute force on peut être poli, fans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légéreté par *Céfar* & par tous les peuples voifins, cependant ce royaume fi longtems démembré, & fi fouvent prêt à fuccomber, s'eft réuni & foutenu principalement par la fageffe des négociations, l'adreffe & la patience, mais furtout par les divifions de l'Allemagne, & de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume, que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de *Louis XI;* le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Touloufe, par un accord foutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alface; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chaffés de France autrefois, malgré les victoires les plus fignalées; parce que les rois de France ont fu temporifer & profiter de toutes les occafions favorables. Tout cela prouve que fi la jeuneffe Françaife eft légère, les hommes d'un âge mur qui la gouvernent, ont toûjours été très fages. Encore aujourd'hui la magiftrature, en général, a des mœurs févères, comme du tems de l'empereur *Julien.* Si les premiers fuccès en Italie du tems de *Charles VIII*, furent dûs à l'impétuofité guerrière de la nation, les difgraces qui les fuivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était

composée que de jeunes gens. *François I* ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout était gouverné par des favoris de son âge ; & il rendit son royaume florissant dans un âge plus avancé.

Les Français se servirent toûjours des mêmes armes que leurs voisins ; & eurent à-peu-près la même discipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'usage de la lance & des piques. La bataille d'Yvri commença à décrier l'usage des lances, qui fut bientôt aboli ; & sous *Louis XIV*, les piques ont été oubliées. Ils portèrent des tuniques & des robes jusqu'au seiziéme siécle. Ils quittèrent sous *Louis le jeune* l'usage de laisser croître la barbe, & le reprirent sous *François I*; & on ne commença à se raser entiérement que sous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toûjours, & les Français au bout de chaque siécle, pouvaient prendre les portraits de leurs ayeux pour des portraits d'étrangers.

LANGUE FRANÇAISE.

Il ne nous reste aucun monument de la langue des anciens Welches, qui faisaient, dit-on, une partie des peuples Celtes, ou Keltes, espèce de sauvages, dont on ne connait que le nom, & qu'on a voulu en vain illustrer par des fables. Tout ce qu'on sait, est que les peuples, que les Romains appellaient *Galli*, dont nous avons pris le nom de Gaulois, s'appellaient *Welches*; c'est le nom qu'on donne encore aux Français dans la basse Allemagne, comme on appellait cette Allemagne, *Teutch*.

La province de Galles, dont les peuples sont une colonie de Gaulois, n'a d'autre nom que celui de *Welch*.

Un reste de l'ancien patois s'est encore conservé chez quelques rustres dans cette province de Gal-

les, dans la basse Bretagne, dans quelques villages de France.

Quoique notre langue soit une corruption de la latine, mêlée de quelques expressions grecques, italiennes, espagnoles, cependant nous avons retenu plusieurs mots, dont l'origine paraît être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui sont encore d'usage, & que le tems n'a presque point altérés.

A.

Abattre, acheter, achever, affoller, aller, aleu, franc-aleu.

B.

Bagage, bagarre, bague, bailler, balaïer, ballot, ban, arrière-ban, banc, bannal, barre, barreau, barrière, bataille, bateau, battre, bec, bégue, béguin, béquée, béqueter, berge, berne, bivouac, bléche, bled, blesser, bloc, blocaille, blond, bois, botte, bouche, boucher, bouchon, boucle, brigand, brin, brize de vent, broche, brouiller, broussailles, bru, mal rendu par belle-fille.

C.

Cabas, caille, calme, calotte, chance, chat, claque, cliquetis, clou, coëffe, coi, coq, couard, couette, cracher, craquer, cric, croc, croquer.

D.

Da, cheval, nom qui s'est conservé parmi les enfans; dada, d'abord, dague, danse, devis, devise, deviser, digue, dogue, drap, drogue, drôle.

E.

Echalas, effroi, embarras, épave, est, ainsi que ouest, nord, & sud.

F.

Fiffre, flairer, flèche, fou, fracas, frapper, frasque, fripon, frire, froc.

G.

Gabelle, gaillard, gain, galland, galle, garant, garre, garder, gauche, gobelet, gobet, gogue, gourde, gouſſe, gras, grelot, gris, gronder, gros, guerre, guetter.

H.

Hagard, halle, halte, hanap, hanneton, haquenée, haraſſer, hardes, harnois, havre, hazare, heaume, heurter, hors, hucher, huer.

L.

Ladre, laid, laquais, leude, homme de pied; logis, lopin, lors, lorſque, lot, lourd.

M.

Magaſin, maille, maraud, marche, maréchal, marmot, marque, mâtin, mazette, mener, meurtre, morgue, moue, moufle, mouton.

N.

Nargue, narguer, niais.

O.

Oſche, ou hoche, petite entaillure que les boulangers font encore à de petites baguettes pour marquer le nombre des pains qu'ils fourniſſent, ancienne manière de tout compter chez les Welches. C'eſt ce qu'on appelle encore *taille*. Ouï, ouf.

P.

Palefroi, pantois, parc, piaffe, piailler, picorer.

R.

Race, racler, radotter, rançon, rat, ratiffer, regarder, renifler, requinquer, rêver, rincer, rifque, roffe, ruer.

S.

Saifir, faifon, falaire, falle, favate, foin, fot, ce nom ne convenait-il pas un peu à ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu ? comme fi les Welches avaient autrefois étudié à Jérufalem. Soupe.

T.

Talut, tanné, couleur; tantôt, tappe, tic, trace, trappe, trapu, traquer, qu'on n'a pas manqué de faire venir de l'hébreu, tant les Juifs, & nous, étions voifins autrefois. Tringle, troc, trognon, trompe, trop, trou, troupe, trouffe, trouve.

V.

Vacarme, valet, vaffal.

Voyez à l'article *Grec* les mots qui peuvent être dérivés originairement de la langue grecque.

De tous les mots ci-deffus, & de tous ceux qu'on y peut joindre, il en eft qui probablement ne font pas de l'ancienne langue gauloife, mais de la teutonne. Si on peut prouver l'origine de la moitié, c'eft beaucoup.

Mais quand nous aurons bien conftaté leur généalogie, quel fruit en pourons-nous tirer ? Il n'eft pas

question de savoir ce que notre langue fut, mais ce qu'elle est. Il importe peu de connaître quelques restes de ces ruines barbares, quelques mots d'un jargon, qui ressemblait, dit l'empereur *Julien*, au hurlement des bêtes. Songeons à conserver dans sa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand siécle de *Louis XIV*.

Ne commence-t-on pas à la corrompre ? N'est-ce pas corrompre une langue, que de donner, aux termes employés par les bons auteurs, une signification nouvelle ? Qu'arriverait-il, si vous changiez ainsi le sens de tous les mots ? On ne vous entendrait, ni vous, ni les bons écrivains du grand siécle.

Il est sans doute très indifférent en soi, qu'une syllabe signifie une chose, ou une autre. J'avouerai même que, si on assemblait une société d'hommes, qui eussent l'esprit & l'oreille justes, & s'il s'agissait de réformer la langue, qui fut si barbare jusqu'à la naissance de l'académie, on adoucirait la rudesse de plusieurs expressions, on donnerait de l'embonpoint à la sécheresse de quelques autres, & de l'harmonie à des sons rebutans. *Oncle*, *ongle*, *radoub*, *perdre*, *borgne*, plusieurs mots terminés durement, auraient pu être adoucis. *Epieu*, *lieu*, *dieu*, *moyeu*, *feu*, *bleu*, *peuple*, *nuque*, *plaque*, *porche*, auraient pu être plus harmonieux. Quelle différence du mot *Theos* au mot DIEU ! de *populos* à peuples ! de *locus* à lieu !

Quand nous commençames à parler la langue des Romains nos vainqueurs, nous la corrompimes. D'*Augustus* nous fimes Aost, Aoust ; de *pavo*, paon ; de *Cadomum*, Caen ; de *Junius*, Juin ; d'*unctus*, oint ; de *purpura*, pourpre ; de *pretium*, prix. C'est une propriété des barbares d'abréger tous les mots. Ainsi les Allemands & les Anglais, firent d'*ecclesia*, kirk, church ; de *foras*, furth ; de *condemnare*, damn. Tous les

nombres romains devinrent des monoſyllabes dans preſque tous les patois de l'Europe. Et notre mot, vingt, pour *viginti*, n'atteſte-t-il pas encore la vieille ruſticité de nos pères? La plûpart des lettres que nous avons retranchées, & que nous prononcions durement, ſont nos anciens habits de ſauvages. Chaque peuple en a des magaſins.

Le plus inſupportable reſte de la barbarie welche & gauloiſe, eſt dans nos terminaiſons en *oin*; coin, ſoin, oint, grouin, foin, point, loin, marſouin, tintouin, pourpoint. Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de grands charmes, pour faire pardonner ces ſons, qui tiennent moins de l'homme que de la plus dégoûtante eſpèce des animaux.

Mais enfin, chaque langue a des mots déſagréables, que les hommes éloquens ſavent placer heureuſement, & dont ils ornent la ruſticité. C'eſt un très grand art; c'eſt celui de nos bons auteurs. Il faut donc s'en tenir à l'uſage qu'ils ont fait de la langue reçue.

Il n'eſt rien de choquant dans la prononciation d'*oin*, quand ces terminaiſons ſont accompagnées de ſyllabes ſonores. Au contraire, il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phraſes: *Les tendres ſoins que j'ai pris de votre enfance; Je ſuis loin d'être inſenſible à tant de vertus & de charmes.*

Mais il faut ſe garder de dire, comme dans la tragédie de *Nicomède*:

Non; mais il m'a ſurtout laiſſé ferme en ce point,
D'eſtimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.

Le ſens eſt beau. Il falait l'exprimer en vers plus mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille. Perſonne n'eſt révolté de ces vers dans l'*Andromaque*:

On le verrait encor nous partager fes foins ;
Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.
Adieu, tu peux partir ; je demeure en Epire.
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à fon empire,
A toute ma famille, &c.

Voyez comme les derniers vers foutiennent les premiers, comme ils répandent fur eux la beauté de leur harmonie !

On peut reprocher à la langue françaife un trop grand nombre de mots fimples, auxquels manque le compofé ; & de termes compofés, qui n'ont point le fimple primitif. Nous avons des *architraves*, & point de *traves :* un homme eft *implacable*, & n'eft point *placable :* il y a des gens *inaimables*, & cependant *inaimable* ne s'eft pas encore dit.

C'eft par la même bizarrerie que le mot de *garçon* eft très ufité, & que celui de *garce* eft devenu une injure groffière. *Vénus* eft un mot charmant ; *vénérien* donne une idée affreufe.

Le latin eut quelques fingularités pareilles. Les Latins difaient *poffibile*, & ne difaient pas *impoffibile*. Ils avaient le verbe *providere*, & non le fubftantif *providentia*. Cicéron fut le premier qui l'employa comme un mot technique.

Il me femble que, lorfqu'on a eu dans un fiécle un nombre fuffifant de bons écrivains, devenus claffiques, il n'eft plus guères permis d'employer d'autres expreffions que les leurs, & qu'il faut leur donner le même fens, ou bien dans peu de tems le fiécle préfent n'entendrait plus le fiécle paffé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du fiécle de *Louis XIV*, que Rigaut ait peint les portraits au

parfait, que Benferade ait *perfifflé* la cour, que le furintendant Fouquet ait eu *un goût décidé* pour les beaux arts, &c.

Le miniftère prenait alors des engagemens, & non pas des *erremens*. On tenait, on rempliffait, on accompliffait fes promeffes; on ne les *réalifait* pas. On citait les anciens; on ne *faifait pas des citations*. Les chofes avaient du rapport les unes aux autres, des reffemblances, des analogies, des conformités; on les rapprochait, on en tirait des inductions, des conféquences: aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du roi *a trait* à un arrêt de la cour des aides. Si on avait demandé à *Patru*, à *Péliffon*, à *Boileau*, à *Racine*, ce que c'eft qu'*avoir trait*, ils n'auraient fu que répondre.. On recueillait fes moiffons; aujourd'hui on les *récolte*. On était exact, févère, rigoureux, minutieux même; à préfent on s'avife d'être *ftrict*. Un avis était femblable à un autre; il n'en était pas différent; il lui était conforme; il était fondé fur les mêmes raifons; deux perfonnes étaient du même fentiment, avaient la même opinion &c.: cela s'entendait. Je lis dans vingt mémoires nouveaux que les états ont eu un avis *parallèle* à celui du parlement; que le parlement de Rouen n'a pas une opinion *parallèle* à celui de Paris, comme fi *parallèle* pouvait fignifier conforme, comme fi deux chofes parallèles ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon fiécle n'ufa du mot de *fixer*, que pour fignifier arrêter, rendre ftable, invariable.

> Et fixant de fes vœux l'inconftance fatale,
> Phèdre depuis longtems ne craint plus de rivale.
> C'eft à ce jour heureux qu'il fixa fon retour.
> Egayer la chagrine, & fixer la volage.

Quelques Gafcons hazardèrent de dire: *J'ai fixé cette dame*, pour, je l'ai regardée fixement, j'ai fixé

mes yeux ſur elle. De-là eſt venu la mode de dire : *fixer une perſonne.* Alors vous ne ſavez point ſi on entend par ce mot ; j'ai rendu cette perſonne moins incertaine, moins volage : ou ſi on entend, je l'ai obſervée, j'ai fixé mes regards ſur elle. Voilà un nouveau ſens attaché à un mot reçu, & une nouvelle ſource d'équivoques.

Preſque jamais les *Péliſſons*, les *Boſſuets*, les *Fléchiers*, les *Maſſillons*, les *Fénelons*, les *Racines*, les *Quinaults*, les *Boileaux* ; *Molière* même, & *La Fontaine*, qui tous deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue, ne ſe ſont ſervis du terme *vis-à-vis*, que pour exprimer une poſition du lieu. On diſait : l'aîle droite de l'armée de Scipion vis-à-vis l'aîle gauche d'Annibal. Quand *Ptolomée* fut vis-à-vis de Céſar, il trembla.

Vis-à-vis eſt l'abrégé de viſage à viſage ; & c'eſt une expreſſion qui ne s'employa jamais dans la poëſie noble, ni dans le diſcours oratoire.

Aujourd'hui l'on commence à dire, *Coupable vis-à-vis de vous*, *bienfaiſant vis-à-vis de nous*, *difficile vis-à-vis de nous*, *mécontent vis-à-vis de nous*, au-lieu de, coupable, bienfaiſant envers nous, difficile avec nous, mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public : *Le roi mal ſatisfait vis-à-vis de ſon parlement.* C'eſt un amas de barbariſmes. On ne peut être mal ſatisfait. *Mal* eſt le contraire de *ſatis*, qui ſignifie aſſez. On eſt peu content, mécontent ; on ſe croit mal ſervi, mal obéi. On n'eſt ni ſatisfait, ni mal ſatisfait, ni content, ni mécontent, ni bien, ni mal obéi vis-à-vis quelqu'un, mais de quelqu'un. *Mal ſatisfait* eſt de l'ancien ſtile des bureaux. Des écrivains peu corrects ſe ſont permis cette faute.

Presque tous les écrits nouveaux sont infectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis*. On a négligé ces expressions si faciles, si heureuses, si bien mises à leur place par les bons écrivains ; *envers*, *pour*, *avec*, *à l'égard*, *en faveur de*.

Vous me dites qu'un homme est bien disposé *vis-à-vis* de moi, qu'il a un ressentiment *vis-à-vis* de moi, que le roi veut se conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme est bien disposé pour moi, à mon égard, en ma faveur ; qu'il a du ressentiment contre moi, que le roi veut se conduire en père du peuple, qu'il veut agir en père avec la nation, envers la nation : ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs, qui ont parlé allobroge en français, ont dit *élogier* au-lieu de louer, ou faire un éloge ; *par contre*, au-lieu d'au contraire ; *éduquer*, pour élever, ou donner de l'éducation ; *égaliser* les fortunes, pour égaler.

Ce-qui peut le plus contribuer à gâter la langue, à la replonger dans la barbarie, c'est d'employer dans le barreau, dans les conseils d'état, des expressions gothiques, dont on se servait dans le quatorziéme siécle : *Nous aurions reconnu ; nous aurions observé ; nous aurions statué ; il nous aurait paru aucunement utile*.

Eh ! mes pauvres législateurs, qui vous empêche de dire, *nous avons reconnu*, *nous avons statué*, *il nous a paru utile* ?

Le sénat Romain dès le tems des Scipions parlait purement, & on aurait sifflé un sénateur qui aurait prononcé un solécisme. Un parlement croit se donner du relief en disant au roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot qui

n'eſt pas français. Il y avait vingt manières de s'exprimer intelligiblement.

C'eſt un défaut trop commun d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne ſignifient pas. Ainſi de *célata* qui ſignifie un caſque en italien, on fit le mot *ſalade* dans les guerres d'Italie ; de *bowling green*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait boulaingrin ; *roſt beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres-d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux. De l'habit de cheval *riding-coat* on a fait redingote ; & du ſallon du Sr. De Vaux à Londres, nommé *Vaux-hall*, on a fait un *facs-hall* à Paris. Si on continue, la langue françaiſe ſi polie, redeviendra barbare. Notre théatre l'eſt déja par des imitations abominables ; notre langage le ſera de même. Les ſolécismes, les barbariſmes, le ſtile bourſoufflé, guindé, inintelligible, ont inondé la ſcène depuis *Racine*, qui ſemblait les avoir bannis pour jamais par la pureté de ſa diction toûjours élégante. On ne peut diſſimuler qu'excepté quelques morceaux d'*Électre*, & ſurtout de *Radamiſte*, tout le reſte des ouvrages de l'auteur eſt quelquefois un amas de ſolécismes & de barbariſmes jetté au hazard en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut, il y a quelques années, un dictionnaire néologique, dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureuſement cet ouvrage plus ſatyrique que judicieux, était fait par un homme un peu groſſier, qui n'avait ni aſſez de juſteſſe dans l'eſprit, ni aſſez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes & les mauvaiſes critiques.

Il parodie quelquefois très groſſiérement les morceaux les plus fins & les plus délicats des éloges des académiciens prononcés par *Fontenelle* ; ouvrage qui en tout ſens fait honneur à la France. Il condamne

dans Crébillon, *fais-toi d'autres vertus* &c. ; *l'auteur*, dit-il, veut dire, *pratique d'autres vertus*. Si l'auteur qu'il reprend s'était servi de ce mot *pratique*, il aurait été fort plat. Il est beau de dire, je me fais des vertus conformes à ma situation. Cicéron a dit, *facere de necessitate virtutem*, d'où nous est venu le proverbe, *faire de nécessité vertu.* Racine a dit dans *Britannicus*,

Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur.

Ainsi *Crébillon* avait imité *Racine* ; & il ne falait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais il est vrai qu'il eût falu manquer absolument de goût & de jugement, pour ne pas reprendre les vers suivans qui péchent tous, ou contre la langue, ou contre l'élégance, ou contre le sens commun.

Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer.

. . . .

Tant le sort entre nous a jetté de mystère.
Les Dieux ont leur justice, & le trône a ses mœurs.

. . . .

Agénor inconnu ne compte point d'ayeux,
Pour me justifier d'un amour odieux.

. . . .

Ma raison s'arme en vain de quelques étincelles.

. . . .

Ah !

(*a*) Voici quelques-unes de ces maximes détestables qu'on ne doit jamais étaler sur le théatre.

Mais, Seigneur, sans compter ce qu'on appelle crime,
Quoi ! toûjours des sermens esclaves malheureux,

Notre

Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !
. . . .
Un captif tel que moi
Honorerait ſes fers même ſans qu'il fût roi.
. . . .
Un guerrier généreux que la vertu couronne,
Vaut bien un roi formé par le ſecours des loix.
Le premier qui fut roi n'eut pour lui que ſa voix.
. . . .
Je ne ſuis point ta mère ; & je n'en ſens du moins
Les entrailles, l'amour, le remords, ni les ſoins.
. . . .
Je crois que tu n'es point coupable ;
Mais ſi tu l'es tu n'es qu'un homme déteſtable.
. . . .
Mais vous me payerez ſes funeſtes appas.
C'eſt vous qui leur gagnez ſur moi la préférence.
. . . .
Seigneur, enfin la paix ſi longtems attendue,
M'eſt redonnée ici par le même héros
Dont la ſeule valeur nous cauſa tant de maux.
. . . .
Autour d'un vaſe affreux dont il était rempli,
Du ſang de Nonnius avec ſoin recueilli,
Au fond de ton palais j'ai raſſemblé leur troupe.

Ces phraſes obſcures, ces termes impropres, ces fautes de ſyntaxe, ce langage inintelligible, ces penſées ſi fauſſes & ſi mal exprimées ; tant d'autres tirades où l'on ne parle que des Dieux & des enfers, parce qu'on ne ſait pas faire parler les hommes ; un ſtile bourſoufflé & plat à la fois, hériſſé d'épithètes inutiles, de maximes monſtrueuſes exprimées en vers dignes d'elles, (*a*)

Notre honneur dépendra d'un vain reſpect pour eux.
Pour moi que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raiſon d'un joug ſi tyrannique.

c'eſt-là ce qui a ſuccédé au ſtile de *Racine.* Et pour achever la décadence de la langue & du goût, ces piéces viſigothes & vandales, ont été ſuivies de piéces plus barbares encore.

La proſe n'eſt pas moins tombée. On voit dans des livres ſérieux & faits pour inſtruire, une affectation qui indigne tout lecteur ſenſé.

Il faut mettre ſur le compte de l'amour-propre ce qu'on met ſur le compte des vertus.

L'eſprit ſe joue à pure perte dans ces queſtions où l'on a fait les frais de penſer.

Les éclipſes étaient en droit d'effrayer les hommes.

Epicure avait un extérieur à l'uniſſon de ſon ame.

L'empereur *Claudius* renvia ſur *Auguſte.*

La religion était en colluſion avec la nature.

Cléopatre était une beauté privilégiée.

L'air de gaîté brillait ſur les enſeignes de l'armée.

Le triumvir *Lépide* ſe rendit nul.

Un conſul ſe fit clef de meute dans la république.

Mécénas était d'autant plus éveillé qu'il affichait le ſommeil.

Me venger & régner, voilà mes ſouverains;
Tout le reſte pour moi n'a que des titres vains.
De froids remords voudraient en vain y mettre obſtacle,
Je ne conſulte plus que ce ſuperbe oracle.

(*Tragédie de* XERXES.)

Julie affectée de pitié élève à son amant ses tendres supplications.

Elle cultiva l'espérance.

Son ame épuisée se fond comme l'eau.

Sa philosophie n'est point parlière.

Son amant ne veut pas mesurer ses maximes à la toise, & prendre une ame aux livrées de la maison.

Tels sont les excès d'extravagance où sont tombés des demi beaux-esprits qui ont eu la manie de se singulariser.

On ne trouve pas dans *Rollin* une seule phrase qui tienne de ce jargon ridicule, & c'est en quoi il est très estimable, puisqu'il a résisté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation est le stile négligé, lâche & rempant, l'emploi fréquent des expressions populaires & proverbiales.

Le général poursuivit sa pointe.

Les ennemis furent battus à plate couture.

Ils s'enfuirent à vauderoute.

Il se prêta à des propositions de paix après avoir chanté victoire.

Les légions vinrent au-devant de *Drusus* par manière d'acquis.

Quelles plates & extravagantes atrocités ! *appeller à sa raison d'un joug ; mes souverains sont me venger & régner ; de froids remords qui veulent mettre obstacle à ce superbe oracle !* quelle foule de barbarismes & d'idées barbares !

Un ſoldat romain ſe donnant à dix as par jour corps & ame.

La différence *qu'il y avait entr'eux était*, au-lieu de dire dans un ſtile plus concis, *la différence entr'eux était*. Le plaiſir *qu'il y a à cacher ſes démarches à ſon rival*, au-lieu de dire *le plaiſir de cacher ſes démarches à ſon rival*.

Lors de la bataille de Fontenoi, au-lieu de dire *dans le tems de la bataille*, *l'époque de la bataille*, *tandis*; *lorſque l'on donnait la bataille*.

Par une négligence encor plus impardonnable, & faute de chercher le mot propre, quelques écrivains ont imprimé, *Il l'envoya faire faire la revue des troupes*. Il était ſi aiſé de dire, *Il l'envoya paſſer les troupes en revue*; *il lui ordonna d'aller faire la revue*.

Il s'eſt gliſſé dans la langue un autre vice, c'eſt d'employer des expreſſions poëtiques dans ce qui doit être écrit du ſtile le plus ſimple. Des auteurs de journaux & même de quelques gazettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de bourſe condamné à être fouetté *dans ces lieux*. Des janiſſaires ont *mordu la pouſſière*. Les troupes n'ont pu réſiſter à *l'inclémence des airs*. On annonce une hiſtoire d'une petite ville de province, avec les preuves, & une table des matières, en faiſant l'éloge de la *magie* du ſtile de l'auteur. Un apoticaire donne avis au public qu'il débite une drogue nouvelle à trois livres la bouteille; *il dit qu'il a interrogé la nature & qu'il l'a forcée d'obéir à ſes loix*.

Un avocat, à propos d'un mur mitoyen, dit que le droit de ſa partie *eſt éclairé du flambeau des préſomptions*.

Un hiſtorien, en parlant de l'auteur d'une ſédition, vous dit qu'*il alluma le flambeau de la diſcor-*

de.. S'il décrit un petit combat, il dit, *que ces vaillans chevaliers descendaient dans le tombeau, en y précipitant leurs ennemis victorieux.*

Ces puérilités ampoulées, ne devaient pas reparaître après le plaidoyer de maître *Petit-Jean* dans les *Plaideurs*. Mais enfin, il y aura toûjours un petit nombre d'esprits bien faits qui conservera les bienséances du stile, & le bon goût, ainsi que la pureté de la langue. Le reste sera oublié.

FRANÇOIS RABELAIS.

LA *Vie* de *Rabelais* imprimée au-devant de son *Gargantua*, est aussi fausse & aussi absurde que l'histoire de *Gargantua* même. On y trouve que le cardinal du *Belley* l'ayant mené à Rome, & ce cardinal ayant baisé le pied droit du pape, & ensuite la bouche, *Rabelais* dit, qu'il lui voulait baiser le derrière, & qu'il falait que le St. Père commençât par le laver. Il y a des choses que le respect du lieu, de la bienséance & de la personne rend impossibles. Cette historiette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape est du même genre : on suppose qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé ; parce que, disait-il, son hôtesse ayant voulu faire brûler un fagot & n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'avanture qu'on lui suppose à Lyon est aussi fausse & aussi peu vraisemblable : on prétend que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur des petits sachets : *Poison pour faire*

mourir le roi, *poison pour faire mourir la reine*, &c. Il usa, dit-on, de ce stratagême pour être conduit & nourri jusqu'à Paris, sans qu'il lui en coûtât rien, & pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536, dans le tems même que le roi, & toute la France pleuraient le dauphin *François* qu'on avait cru empoisonné; & lorsqu'on venait d'écarteler *Montécuculi* soupçonné de cet empoisonnement. Les auteurs de cette plate historiette n'ont pas fait réflexion que sur une demi-preuve aussi terrible; on aurait jetté *Rabelais* dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait subi probablement la question ordinaire & extraordinaire, & que dans des circonstances aussi funestes, & dans une accusation aussi grave, une mauvaise plaisanterie n'aurait pas servi à sa justification. Presque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes, qui ne méritent pas plus de croyance.

Son livre à la vérité est un ramas des plus impertinentes & des plus grossières ordures qu'un moine yvre puisse vomir; mais aussi il faut avouer que c'est une satyre sanglante du pape, de l'église, & de tous les événemens de son tems. Il voulut se mettre à couvert sous le masque de la folie; il le fait assez entendre lui-même dans son prologue. *Posez le cas*, dit-il, *qu'au sens littéral vous trouvez matières assez joyeuses & bien correspondantes au nom; toutefois pas demeurer là ne faut, comme au chant des sirènes, ains à plus haut sens interprêter ce que par avanture cuidiez dit en gayeté de cœur. Veites-vous oncques chien, rencontrant quelque os médullaire? c'est comme dit Platon* lib. II. de Rep. *la bête du monde plus philosophe. Si vous l'avez, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entamme, de quelle affection il le brise, & de quelle diligence il le sugce. Qui l'induict à ce faire? quel est l'espoir de son étude? quel bien prétend-il? rien plus qu'ung peu de mouelle.*

Mais qu'arriva-t-il? très peu de lecteurs ressemblèrent au chien qui suce la moëlle. On ne s'attacha qu'aux os, c'est-à-dire, aux bouffonneries absurdes, aux obscénités affreuses dont le livre est plein. Si malheureusement pour *Rabelais* on avait trop pénétré le sens du livre, si on l'avait jugé sérieusement, il est à croire qu'il lui en aurait coûté la vie, comme à tous ceux, qui dans ce tems-là écrivaient contre l'église romaine.

Il est clair que *Gargantua* est *François I*, *Louis XII* est *Grand-gousier*, quoiqu'il ne fût pas le père de *François*; & *Henri II* est *Pantagruel*: l'éducation de *Gargantua*, & le chapitre des *torches-cu*, sont une satyre de l'éducation qu'on donnait alors aux princes: les couleurs blanc & bleu désignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouasses, est la guerre entre *Charles V* & *François I*, qui commença pour une querelle très légère entre la maison de *Bouillon-la-Marck* & celle de *Chimay*; & cela est si vrai, que *Rabelais* appelle *Marckuet* le conducteur des fouasses par qui commença la noise.

Les moines de ce tems-là sont peints très naïvement sous le nom de frère *Jean des Entomures*. Il n'est pas possible de méconnaître *Charles-Quint* dans le portrait de *Picrocole*.

A l'égard de l'église, il ne l'épargne pas. Dès le premier livre au chapitre XXXIX, voici comme il s'exprime: „ Que DIEU est bon qui nous donne ce „ bon piot! j'advoue DIEU que si j'eusse été au tems „ de JESUS-CHRIST, j'eusse bien engardé que les „ Juifs l'eussent prins au jardin d'Olivet. Ensemble „ le diable me faille si j'eusse failli à couper les jarrêts à messieurs les apôtres qui fuirent tant lâche- „ ment après qu'ils eurent bien soupé, & laissèrent

» leur bon maître au besoing. Je hais plus que poison
» un homme qui fuit quand il faut jouer des cou-
» teaux. Hon, que je ne suis roi de France pour
» quatre-vingt ou cent ans ! par-Dieu, je vous
» accoutrerais en chiens courtaults les fuyards de
» Pavie. «

On ne peut se méprendre à la généalogie de *Gargantua*, c'est une parodie très scandaleuse de la généalogie la plus respectable. *De ceux-là*, dit-il, *sont venus les géants, & par eux, Pantagruel ; le premier fut Calbrot, qui engendra Sarabroth,*

Qui engendra Faribroth.

Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de soupe, & qui régna du tems du déluge.

Qui engendra Happe-mouche, qui le premier inventa de fumer les langues de bœuf ;

Qui engendra Fout-ânon,

Qui engendra Vit-de-grain,

Qui engendra Grand-gousier,

Qui engendra Gargantua,

Qui engendra le noble Pantagruel mon maître.

On ne s'est jamais tant moqué de tous nos livres de théologie que dans le catalogue des livres que trouva *Pantagruel* dans la bibliothèque de St. Victor, c'est *biga salutis*, *braguetta juris*, *pantoufla decretorum*, la Couille-barine des preux, le Décret de l'université de Paris sur la gorge des filles ; l'Apparition de *Gertrude* à une nonain en mal d'enfant, le Moutardier de pénitence, *Tartareus de modo cacan-*

di, l'Invention de Ste. Croix par les clercs de finesse, le Couillage des promoteurs, la Cornemuse des prélats, la Profiterole des indulgences, *Utrum chimera in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones ; quæstio debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi ;* les Brimborions des célestins, la Ratoire des théologiens ; *Chacouillonis de magistro*, les Aises de la vie monachale, la Patenôtre du singe, les Grésillons de dévotion, le Viédase des abbés, &c.

Lorsque *Panurge* demande conseil à frère *Jean des Entomures* pour savoir s'il se mariera & s'il sera cocu, frère *Jean* récite ses litanies. Ce ne sont pas les litanies de la Vierge, ce sont les litanies du c. c. mignon, co. moignon, c. patté, co. laitté, &c. Cette plate prophanation n'eût pas été pardonnable à un laïque : mais dans un prêtre !

Après cela *Panurge* va consulter le théologal *Hipotadée*, qui lui dit qu'il sera cocu, s'il plait à DIEU. *Pantagruel* va dans l'isle des Lanternois ; ces Lanternois sont les ergoteurs théologiques qui commencèrent sous le règne de *Henri II* ces horribles disputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'isle de Tohu-Bohu, c'est-à-dire de la confusion, est l'Angleterre, qui changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII.*

On voit assez que l'isle de Papefiguière désigne les hérétiques. On connait les papimanes ; ils donnent le nom de *Dieu* au pape. On demande à *Panurge* s'il est assez heureux pour avoir vu le St. Père ; *Panurge* répond qu'il en a vu trois, & qu'il n'y a guères profité. La loi de *Moïse* est comparée à celle de *Cibèle*, de *Diane*, de *Numa ;* les décrétales sont appellées *décrotoires.* Panurge assure que s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appellées *Clé-*

mentines, il en eut des hémorroïdes longues d'un demi-pied.

On se moque des basses messes qu'on appelle *messes sèches*, & Panurge dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La confession y est tournée en ridicule. *Pantagruel* va consulter l'oracle de la Dive bouteille pour savoir s'il faut communier sous les deux espèces & boire de bon vin après avoir mangé le pain sacré. Epistémon s'écrie en chemin, *Vivat*, *fifat*, *pipat*, *bibat*, *c'est le secret de l'Apocalypse.* Frère Jean des Entomures demande une charretée de filles pour se reconforter en cas qu'on lui refuse la communion sous les deux espèces. On rencontre des gastrolacs, c'est-à-dire, des possedés. *Gaster* invente le moyen de n'être pas blessé par le canon; c'est une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'isle où est l'oracle de la Dive bouteille, ils abordent à l'isle Sonnante, où sont cagots, clergots, monagots, prétregots, abbégots, évégots, cardingots, & enfin le papegot qui est unique dans son espèce. Les cagots avaient conchié toute l'isle Sonnante. Les capucingots étaient les animaux les plus puans & les plus maniaques de toute l'isle.

La fable de l'âne & du cheval, la défense faite aux ânes de baudouiner dans l'écurie, & la liberté que se donnent les ânes de baudouiner pendant le tems de la foire, sont des emblêmes assez intelligibles du célibat des prêtres, & des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs *sont admis devant le papegot.* Panurge veut jetter *une pierre à un évégo* qui ronflait à la grand'messe, *Maître Editue* (c'est-à-dire maître sacristain) l'en empêche en lui disant, *Homme de bien*, *frappe*, *feris*, *tue* & *meurtris tous rois*, *princes*

du monde en trahison, par venin ou autrement quand tu voudras, déniche des cieux les anges, de tout auras pardon du papegot : ces sacrés oiseaux ne touches.

De l'isle Sonnante on va au royaume de Quintessence, ou Entéléchie ; or Entéléchie c'est l'ame. Ce personnage inconnu, & dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y est pas moins tourné en ridicule que le pape ; mais les doutes sur l'existence de l'ame sont beaucoup plus enveloppés que les railleries sur la cour de Rome.

Les ordres mendians habitent l'isle des frères Fredons. Ils paraissent d'abord en procession. L'un d'eux ne répond qu'en monosyllabes à toutes les questions que *Panurge* fait sur leurs garces. Combien sont-elles ? *Vingt*. Combien en voudriez-vous ? *Cent*.

Le remuement des ...... quel est-il ? *dru*.

Que disent-elles en .... ? *mot*.

Vos .... quels sont-ils ? *grands*.

Quantesfois par jour ? *Six*. Et de nuit ? *Dix*.

Enfin l'on arrive à l'oracle de la Dive bouteille. La coutume alors dans l'église était de présenter de l'eau aux communians laïques pour faire passer l'hostie ; & c'est encor l'usage en Allemagne. Les réformateurs voulaient absolument du vin pour figurer le sang de JESUS-CHRIST. L'église romaine soutenait que le sang était dans le pain aussi-bien que les os & la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin & ne voulaient pas que les séculiers en bussent. Il y avait dans l'isle de l'oracle de la Dive bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife *Bacbuc* en donna à boire aux pélerins en leur disant ces mots : » Jadis ung capitaine juif, docte & chevaleureux,

„ conduifant fon peuple par les déferts en extrême
„ famine, impétra des cieux la manne, laquelle leur
„ était de goût tel par imagination que paravant leur
„ étaient réellement les viandes. Ici de même beu-
„ vans de cette liqueur mirifique fentirez goût de tel
„ vin comme l'aurez imaginé. Or *imaginez*, & *beuvez*:
„ ce que nous feimes: puis s'écria *Panurge*, difant;
„ Par-Dieu, c'eft ici vin de Baune, meilleur que
„ oncques jamais je beus, ou je me donne à nonante
„ & feize diables. “

Le fameux doyen d'Irlande *Swift* a copié ce trait dans fon *Conte du tonneau*, ainfi que plufieurs autres: Mylord *Pierre* donna à *Martin* & à *Jean* fes frères un morceau de pain fec pour leur dîner, & veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que *Rabelais* dédia la partie de fon livre, qui contient cette fanglante fatyre de l'églife romaine, au cardinal *Odet de Châtillon*, qui n'avait pas encore levé le mafque, & ne s'était pas déclaré pour la religion proteftante. Son livre fut imprimé avec privilège; & le privilège pour cette fatyre de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures, dont on faifait en ce tems-là beaucoup plus de cas que des papegots, & des cardingots. Jamais ce livre n'a été défendu en France; parce que tout y eft entaffé fous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laiffé le loifir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait fi hautement de l'ancien & du nouveau Teftament était curé. Comment mourut-il? en difant, *Je vais chercher un grand peut-être*.

L'illuftre Mr. *LE DUCHAT* a chargé de notes pédantefques cet étrange ouvrage dont il s'eft fait qua-

rante éditions. Obſervez que *Rabelais* vécut & mourut chéri, fêté, honoré; & qu'on fit mourir dans les plus affreux ſupplices, ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

SECTION SECONDE.

Des prédéceſſeurs de Rabelais *en Allemagne, & en Italie, & d'abord du livre intitulé* Litteræ virorum obſcurorum.

On demande ſi avant *Rabelais* on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement ſon modèle a été le recueil des lettres des *gens obſcurs*, qui parut en Allemagne au commencement du ſeiziéme ſiécle: ce recueil eſt en latin; mais il eſt écrit avec autant de naïveté, & de hardieſſe que *Rabelais*. Voici une ancienne traduction d'un paſſage de la vingt-huitiéme lettre.

„ Il y a concordance entre les ſacrés cahiers, & „ les fables poëtiques, comme le pourrez notter, du „ ſerpent *Python*, occis par *Apollon* comme le dit le „ pſalmiſte. *Ce dragon qu'avez formé pour vous en* „ *gauſſer*. Saturne vieux père des Dieux qui mange „ ſes enfans eſt en Ezéchiel, lequel dit, *Vos pères* „ *mangeront leurs enfans*. Diane ſe pourmenant avec „ force vierges eſt la bienheureuſe vierge *Marie*, „ ſelon le pſalmiſte, lequel dit, *Vierges viendront après* „ *elle*. Caliſto déflorée par Jupiter & retournant au „ ciel eſt en Matthieu chap. XII. *Je reviendrai dans* „ *la maiſon dont je ſuis ſortie*. Aglaure transmuée en „ pierre ſe trouve en Job chap. XLII. Son *cœur s'en-* „ *durcira comme pierre*. Europe engroſſée par Jupiter „ eſt en Salomon; *Ecoute, fille, voi, & incline ton* „ *oreille, car le roi t'a concupiſcée*. Ezéchiel a prophé- „ tiſé d'Actéon qui vit la nudité de Diane; *Tu étais* „ *nue, j'ai paſſé par-là, & je t'ai vue*. Les poëtes „ ont écrit que Bacchus eſt né deux fois, ce qui

„ signifie le CHRIST né *avant les siécles & dans le* „ *siécle.* Sémélé qui nourrit Bacchus est le prototype „ de la bienheureuse vierge ; car il est dit en Exode, „ *Prends cet enfant, nourri-le-moi, & tu auras* „ *salaire.* "

Ces impiétés sont encor moins voilées que celles de *Rabelais.*

C'est beaucoup que dans ce tems-là on commençât en Allemagne à se moquer de la magie. On trouve dans la lettre à maître *Acacius Lampirius* une raillerie assez forte sur la conjuration qu'on employait pour se faire aimer des filles. Le secret consistait à prendre un cheveu de la fille : on le plaçait d'abord dans son haut-de-chausse : on faisait une confession générale, & l'on faisait dire trois messes, pendant lesquelles on mettait le cheveu autour de son cou : on allumait un cierge béni au dernier évangile, & on prononçait cette formule : *O cierge ! je te conjure par la vertu du* DIEU *tout-puissant, par les neuf chœurs des anges, par la vertu gosdriene, amène-moi icelle fille en chair & en os, afin que je la saboule à mon plaisir &c.*

Le latin macaronique dans lequel ces lettres sont écrites, porte avec lui un ridicule qu'il est impossible de rendre en français ; il y a surtout une lettre de *Pierre de la Charité*, messager de grammaire à Ortoouin, dont on ne peut traduire en français les équivoques latines : il s'agit de savoir si le pape peut rendre physiquement légitime un enfant bâtard. Il y en a une autre de *Jean de Schwinfordt* maitre-ès-arts, où l'on soutient que JESUS-CHRIST a été moine, *St. Pierre* prieur du couvent, *Judas Iscariote* maître d'hôtel, & l'apôtre *Philippe* portier.

Jean Schelontzique raconte dans la lettre qui est sous son nom, qu'il avait trouvé à Florence *Jacques Hoestrat* (grande rue), ci-devant inquisiteur : Je lui

fis la révérence, dit-il, en lui ôtant mon chapeau, & je lui dis, Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend ? il me répondit : *Je suis celui qui suis ;* je lui dis alors, Vous êtes maître *Jacques* de *Grande rue ;* Sacré char d'*Elie*, dis-je, comment diable êtes-vous à pied ? c'est un scandale ; *ce qui est* ne doit pas se promener avec ses pieds en fange & en merde. Il me répondit, *ils sont venus en chariots & sur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur.* Je lui dis, par le Seigneur il est grande pluie, & grand froid : il leva les mains au ciel en disant, *Rosée du ciel, tombez d'en-haut, & que les nuées du ciel pleuvent le juste.*

Il faut avouer que voilà précisément le stile de *Rabelais.* Et je ne doute pas qu'il n'ait eu sous les yeux ces lettres des *gens obscurs* lorsqu'il écrivait son *Gargantua*, & son *Pantagruel.*

Le conte de la femme qui ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands-hommes, alla vite sonner à la porte des cordeliers pour se faire faire un bâtard, est absolument dans le goût de notre maître *François.*

Les mêmes obscénités, & les mêmes scandales fourmillent dans ces deux singuliers livres.

DES ANCIENNES FACÉTIES ITALIENNES QUI PRÉCÉDÈRENT RABELAIS.

L'Italie dès le quatorziéme siécle avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez seulement dans *Bocace* la confession de *Ser Ciapelleto* à l'article de la mort. Son confesseur l'interroge ; il lui demande s'il n'est jamais tombé dans le péché d'orgueil ; Ah ! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaisance en moi-même, en réfléchissant que j'ai gardé ma virginité toute

ma vie. Avez-vous été gourmand ? hélas oui, mon père, car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toûjours jeûné au pain & à l'eau trois fois par semaine ; mais j'ai mangé mon pain quelquefois avec tant d'appétit & de délice, que ma gourmandise a sans doute déplu à DIEU. Et l'avarice, mon fils ? Hélas ! mon père, je suis coupable du péché d'avarice, pour avoir quelquefois fait le commerce afin de donner tout mon gain aux pauvres. Vous êtes-vous mis quelquefois en colère ? Oh tant ! quand je voyais le service divin si négligé & les pécheurs ne pas observer les commandemens de DIEU, comme je me mettais en colère !

Ensuite *Ser Ciapelleto* s'accuse d'avoir fait balayer sa chambre un jour de dimanche ; le confesseur le rassure & lui dit que DIEU lui pardonnera ; le pénitent fond en larmes, & lui dit que DIEU ne lui pardonnera jamais ; qu'il se souvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre sa mère, que c'était un crime irrémissible ; ma pauvre mère, dit-il, qui m'a porté neuf mois dans son ventre le jour & la nuit, & qui me portait dans ses bras quand j'étais petit ! Non, DIEU ne me pardonnera jamais d'avoir été un si méchant enfant !

Enfin, cette confession étant devenue publique, on fait un saint de *Ciapelleto*, qui avait été le plus grand fripon de son tems.

Le chanoine *Luigi Pulci* est beaucoup plus licencieux dans son poëme du *Morgante*. Il commence ce poëme par oser tourner en ridicule les premiers versets de l'Evangile de *St. Jean*.

In principio era il Verbo appresso a Dio,
Ed era Iddio il Verbo, e il Verbo lui,
Questo era il principio al parer mio &c.

J'ignore

J'ignore après tout, si c'est par naïveté, ou par impiété que le *Pulci* ayant mis l'Evangile à la tête de son poëme le finit par le *Salve Regina*; mais soit puërilité, soit audace, cette liberté ne serait pas soufferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponse de *Morgante* à *Margutte*: ce *Margutte* demande à *Morgante* s'il est chrétien ou musulman.

E se gli crede in Cristo ò in Maometto.
Respose allor Margutte, per dir te l' tosto,
Io non credo più al nero che al azurro;
Ma nel Cappone o lesso o voglia arrosto,
. . . .
Ma sopra tutto nel bon vino ho fede.
. . . .
Or queste son' tre virtu cardinale!
La gola, il dado, e'l culo come io t'ho detto.

Une chose bien étrange, c'est que presque tous les écrivains Italiens du quatorziéme, quinziéme & seiziéme siécles ont très peu respecté cette même religion dont leur patrie était le centre; plus ils voyaient de près les augustes cérémonies de ce culte, & les premiers pontifes; plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome semblait alors autoriser par son exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du *Pastor fido*.

Il longo conversar genera noia,
E la noia il fastidio, e l'odio al fine.

Les libertés qu'ont prises *Machiavel*, l'*Arioste*, l'*Aretin*, l'archevêque de Bénévent *La Casa*, le cardinal *Bembo*, *Pomponace*, *Cardan*, & tant d'autres savans, sont assez connues. Les papes n'y faisaient nulle attention; & pourvu qu'on achetât des indulgences & qu'on ne se mêlât point du gouvernement, il était

permis de tout dire. Les Italiens alors ressemblaient aux anciens Romains qui se moquaient impunément de leurs Dieux ; mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu. Nous citons tous ces scandales en les détestant ; & nous espérons faire passer dans l'esprit du lecteur judicieux les sentimens qui nous animent.

FRANÇOIS XAVIER.

IL ne serait pas mal, de savoir quelque chose de vrai concernant le célèbre *François Xavero*, que nous nommons *Xavier*, surnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit le christianisme sur toute la côte méridionale de l'Inde, dans une vingtaine d'isles, & surtout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les jésuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à *St. Paul*. Ses voyages & ses miracles avaient été écrits en partie par *Turcelin* & *Orlandin*, par *Lucéna*, par *Bartoli*, tous jésuites ; mais très peu connus en France : moins on était informé des détails, plus sa réputation était grande.

Lorsque le jésuite *Bouhours* composa son histoire, *Bouhours* passait pour un très bel esprit, il vivait dans la meilleure compagnie de Paris ; (je ne parle pas de la compagnie de Jesus,) mais de celle des gens du monde les plus distingués par leur esprit & par leur savoir. Personne n'eut un stile plus pur & plus éloigné de l'affectation : il fut même proposé dans l'académie française de passer par dessus les règles de son institution pour recevoir le père *Bouhours* dans son corps. (*a*)

(*a*) Sa réputation de bon écrivain était si bien établie, que la Bruière dit dans ses caractères, *Capys croit écrire comme Bouhours ou Rabutin.*

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de son ordre, qui alors par un prestige presque inconcevable gouvernait tous les princes catholiques.

La saine critique, il est vrai, commençait à s'établir; mais ses progrès étaient lents : on se piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choses véritables.

Bouhours fit les vies de *St. Ignace*, & de *St. François Xavier*, sans presque s'attirer de reproches : à peine releva-t-on sa comparaison de *St. Ignace* avec *César*, & de *Xavier* avec *Alexandre* : ce trait passa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collège des jésuites de la rue St. Jacques un tableau de douze pieds de long sur douze de hauteur, qui représentait *Ignace* & *Xavier* montant au ciel chacun dans un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs; le Père éternel en-haut décoré d'une belle barbe blanche, qui lui pendait jusqu'à la ceinture : JESUS-CHRIST & la vierge *Marie* à ses côtés, le St. Esprit au-dessous d'eux en forme de pigeon, & des anges joignant les mains & baissant la tête pour recevoir père *Ignace* & père *Xavier*.

Si quelqu'un se fût moqué publiquement de ce tableau, le révérend père *La Chaise*, confesseur du roi, n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaneur sacrilège.

Il faut avouer que *François Xavier* est comparable à *Alexandre* en ce qu'ils allèrent tous deux aux Indes, comme *Ignace* ressemble à *César* pour avoir été en Gaule; mais *Xavier* vainqueur du démon, alla bien plus loin que le vainqueur de *Darius*. C'est un plaisir de le voir passer en qualité de convertisseur volontaire d'Espagne en France, de France à Rome,

de Rome à Lisbonne, de Lisbonne au Mozambique après avoir fait le tour de l'Afrique; il reste longtems au Mozambique, où il reçoit de DIEU le don de prophétie: ensuite il passe à Mélinde, & dispute sur l'Alcoran avec les mahométans, (*b*) qui entendent sans doute sa langue, aussi-bien qu'il entend la leur; il trouve même des Caciques, quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaisseau portugais arrive à l'isle Zocotora, qui est sans contredit celle des Amazones; il y convertit tous les insulaires, il y bâtit une église: de là il arrive à Goa, (*c*) il y voit une colonne sur laquelle *St. Thomas* avait gravé qu'un jour *St. Xavier* viendrait rétablir la religion chrétienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. *Xavier* lut parfaitement les anciens caractères soit hébreux, soit indiens dans lesquels cette prophétie était écrite. Il prend aussitôt une clochette, assemble tous les petits garçons autour de lui, leur explique le *Credo* & les batise. (*d*) Son grand plaisir surtout était de marier les Indiens avec leurs maîtresses.

On le voit courir de Goa au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie, au royaume de Travancor; dès qu'il est arrivé dans un pays, son plus grand soin est de le quitter: il s'embarque sur le premier vaisseau portugais qu'il trouve, vers quelque endroit que ce vaisseau dirige sa route il n'importe à *Xavier:* pourvu qu'il voyage il est content: on le reçoit par charité, il retourne deux ou trois fois à Goa, à Cochin, à Cori, à Negapatan, à Méliapour. Un vaisseau part pour Malaca, voilà *Xavier* qui court à Malaca avec le désespoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam, Pégu & le Tonquin.

Vous le voyez dans l'isle de Sumatra, à Borneo, à Macassar, dans les isles Moluques, & surtout à Ternate & à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans

(*b*) Tom. I. pag. 86. (*c*) Pag. 92. (*d*) Pag. 102.

ſon immenſe ſerrail cent femmes en qualité d'épouſes, & ſept ou huit cent concubines. La première choſe que fait *Xavier* eſt de les chaſſer toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'iſle de Ternate n'a que deux lieues de diamètre.

De-là trouvant un autre vaiſſeau portugais qui part pour l'iſle de Ceylan, il retourne à Ceylan, il fait pluſieurs tours de Ceylan à Goa & à Cochin. Les Portugais trafiquaient déja au Japon. Un vaiſſeau part pour ce pays. *Xavier* ne manque pas de s'y embarquer, il parcourt toutes les iſles du Japon.

Enfin, dit le jéſuite *Bouhours*, ſi on mettait bout à bout toutes les courſes de *Xavier*, il y aurait de quoi faire pluſieurs fois le tour de la terre.

Obſervez qu'il était parti pour ſes voyages en 1542, & qu'il mourut en 1552. S'il eut le tems d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut, c'eſt un beau miracle. S'il avait le don des langues, c'eſt un plus grand miracle encore. Mais malheureuſement dans pluſieurs de ſes lettres il dit qu'il eſt obligé de ſe ſervir d'interprète, & dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonoiſe qu'il ne ſaurait prononcer.

Le jéſuite *Bouhours*, en rapportant quelques-unes de ſes lettres, ne fait aucun doute que St. François Xavier *n'eût le don des langues;* (*e*) mais il avoue *qu'il ne l'avait pas toûjours. Il l'avait*, dit-il, *dans pluſieurs occaſions; car ſans jamais avoir appris la langue chinoiſe, il prêchait tous les matins en chinois dans Amanguchi*, (qui eſt la capitale d'une province du Japon.)

Il faut bien qu'il ſût parfaitement toutes les langues de l'orient; puis qu'il faiſait des chanſons dans

(*e*) Tom. II. pag. 59.

ces langues, & qu'il mit en chanson le *Pater*, l'*Ave Maria* & le *Credo* pour l'instruction des petits garçons, & des petites filles. (*f*)

Ce qu'il y a de plus beau, c'est que cet homme qui avait besoin de truchement, parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres : & lorsqu'il parlait portugais, langue dans laquelle *Bouhours* avoue que le saint s'expliquait fort mal, les Indiens, les Chinois, les Japonois, les habitans de Ceylan, de Sumatra, l'entendaient parfaitement. (*g*)

Un jour, surtout, qu'il parlait sur l'immortalité de l'ame, le mouvement des planètes, les éclipses de soleil & de lune, l'arc-en-ciel, le péché & la grace, le paradis & l'enfer, il se fit entendre à vingt personnes de nations différentes.

On demande comment un tel homme put faire tant de conversions au Japon ? Il faut répondre simplement qu'il n'en fit point ; mais que d'autres jésuites qui restèrent longtems dans le pays à la faveur des traités entre les rois de Portugal & les empereurs du Japon, convertirent tant de monde, qu'enfin il y eut une guerre civile, qui coûta la vie (à ce que l'on prétend) à près de quatre cent mille hommes. C'est-là le prodige le plus connu que les missionnaires ayent opéré au Japon.

Mais ceux de *François Xavier* ne laissent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ses miracles huit enfans ressuscités.

Le plus grand miracle de Xavier, dit le jésuite Bouhours, (*h*) *n'était pas d'avoir ressuscité tant*

(*f*) Tom. II. pag. 317. (*g*) Pag. 56.
(*h*) Pag. 313.

de morts ; mais de n'être pas mort lui-même de fatigue.

Mais le plus plaisant de ses miracles est, qu'ayant laissé tomber son crucifix dans la mer près l'isle de Baranura, ou que je croirais plutôt l'isle de Barataria, (*i*) un cancre vint le lui rapporter entre ses pattes au bout de vingt-quatre heures.

Le plus brillant de tous, & après lequel il ne faut jamais parler d'aucun autre, c'est que dans une tempête qui dura trois jours, il fut constamment à la fois dans deux vaisseaux à cent cinquante lieuës l'un de l'autre, (*k*) & servit à l'un des deux de pilote ; & ce miracle fut avéré par tous les passagers qui ne pouvaient être ni trompés, ni trompeurs.

C'est-là pourtant ce qu'on a écrit sérieusement & avec succès dans le siécle de *Louis XIV*, dans le siécle des *Lettres provinciales*, des tragédies de *Racine*, du dictionnaire de *Bayle*, & de tant d'autres savans ouvrages.

Ce serait une espèce de miracle qu'un homme d'esprit tel que *Bouhours* eût fait imprimer tant d'extravagances, si on ne savait à quel excès l'esprit de corps, & surtout l'esprit monacal emportent les hommes. Nous avons plus de deux cent volumes entiérement dans ce goût compilés par des moines ; mais ce qu'il y a de funeste, c'est que les ennemis des moines compilent aussi de leur côté. Ils compilent plus plaisamment ; ils se font lire. C'est une chose bien déplorable qu'on n'ait plus pour les moines dans les dix-neuf vingtiémes parties de l'Europe ce profond respect & cette juste vénération que l'on conserve encor pour eux dans quelques villages de l'Arragon & de la Calabre.

(*i*) Tom. II. pag. 237. (*k*) Pag. 157.

Il ferait très difficile de juger entre les miracles de St. François Xavier, Don Quichotte, le Roman comique; & les convulſionnaires de St. Médard.

Après avoir parlé de *François Xavier*, il ferait inutile de diſcuter l'hiſtoire des autres *François*: ſi vous voulez vous inſtruire à fond; liſez les *Conformités* de St. François d'Aſſiſe.

Depuis la belle hiſtoire de *St. François Xavier*, par le jéſuite *Bouhours*, nous avons eu l'hiſtoire de *St. François Régis*, par le jéſuite d'*Aubenton*, confeſſeur de *Philippe V* roi d'Eſpagne; mais c'eſt de la piquette après de l'eau-de-vie; il n'y a pas ſeulement un mort reſſuſcité dans l'hiſtoire du bienheureux *Régis*. (Voyez *St. Ignace*.)

FRAUDE.

S'il faut uſer de fraudes pieuſes avec le peuple?

On a déja imprimé pluſieurs fois cet article, mais il eſt ici beaucoup plus correct.

LE faquir *Bambabef* rencontra un jour des diſciples de *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, & ce diſciple s'appellait *Ouang*; & *Bambabef* ſoutenait que le peuple a beſoin d'être trompé, & *Ouang* prétendait qu'il ne faut jamais tromper perſonne; & voici le précis de leur diſpute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre ſuprême, qui ne nous montre pas les choſes telles qu'elles ſont; il nous fait voir le ſoleil ſous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet aſtre ſoit un million de fois plus gros

que la terre ; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fonds bleu, tandis qu'elles sont à des profondeurs différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraisse ronde de loin ; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en est point une. Le soleil tel qu'il est placé à des millions de millions de lis (*a*) au-delà de notre globe, n'est pas celui que nous voyons. Nous n'appercevons réellement, & nous ne pouvons appercevoir que le soleil qui se peint dans notre rétine, sous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les grosseurs & les distances, il faut d'autres secours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. *Ouang* qui était très patient lui expliqua la théorie de l'optique ; & *Bambabef* qui avait de la conception, se rendit aux démonstrations du disciple de *Confutzée* ; puis il reprit la dispute en ces termes.

BAMBABEF.

Si DIEU ne nous trompe pas par le ministère de nos sens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien ; ils leur disent qu'ils leur donnent du sucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi, faquir, tromper le peuple qui est aussi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés ; je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine

(*a*) Un li est de 124 pas.

très amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait si elle était douce. Je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fissent peur des esprits, des revenans, des lutins, des sorciers; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & sages.

BAMBABEF.

Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes se ressemblent à-peu-près; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enseignons des erreurs, je l'avoue, mais c'est pour leur bien. Nous leur faisons accroire que s'ils n'achètent pas nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poste, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertissez ces pauvres gens? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense, qui raisonnent, qui se moquent de vos miracles, de vos superstitions, qui voyent fort bien qu'ils ne seront changés ni en lézards ni en chevaux de poste. Qu'arrive-t-il? Ils ont assez de bon sens pour voir que vous leur dites des choses impertinentes; & ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une religion pure, & dégagée de superstition, telle que la nôtre. Leurs passions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la seule qu'on enseigne est ridicule; vous

devenez coupables de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, si vous enseigniez une morale impure. Les hommes sont faits de façon, qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait seulement ne point mêler une morale sage avec des fables absurdes, parce que vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pourriez vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

BAMBABEF.

Quoi! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables?

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même pâte que nos tailleurs, nos tisserands, & nos laboureurs. Ils adorent un DIEU créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des systêmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes: & il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande sottise; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent jurisconsultes; cela n'est ni possible ni convenable. Il

faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domestiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science; mais il y a des choses nécessaires à tous. Il est nécessaire que chacun soit juste; & la plus sûre manière d'inspirer la justice à tous les hommes, c'est de leur inspirer la religion sans superstition.

BAMBABEF.

C'est un beau projet; mais il est impraticable. Pensez-vous qu'il suffise aux hommes de croire un DIEU qui punit & qui récompense? Vous m'avez dit qu'il arrive souvent que les plus déliés d'entre le peuple se révoltent contre mes fables; ils se révolteront de même contre votre vérité. Ils diront: Qui m'assurera que DIEU punit & récompense? où en est la preuve? Quelle mission avez-vous? Quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye? Ils se moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où est votre erreur. Vous vous imaginez qu'on secouera le joug d'une idée honnête, vraisemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raison humaine est d'accord, parce qu'on rejette des choses mal-honnêtes, absurdes, inutiles, dangereuses, qui font frémir le bon sens?

Le peuple est très disposé à croire ses magistrats: quand ses magistrats ne leur proposent qu'une créance raisonnable, ils l'embrassent volontiers. On n'a point besoin de prodiges pour croire un DIEU juste, qui lit dans le cœur de l'homme; cette idée est trop naturelle, trop nécessaire pour être combattue. Il n'est pas

néceſſaire de dire préciſément comment DIEU punira & récompenſera ; il ſuffit qu'on croye à ſa juſtice. Je vous aſſure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient preſque point d'autres dogmes, & que ce ſont celles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philoſophes qui vous nieront & les peines & les récompenſes.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces philoſophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainſi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des philoſophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en feraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embraſſée par amour, & non par crainte. Mais, de plus, je vous ſoutiens qu'aucun philoſophe ne ferait jamais aſſuré que la providence ne réſerve pas des peines aux méchans & des récompenſes aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que DIEU punit ? je leur demanderai qui leur a dit que DIEU ne punit pas ? Enfin, je vous ſoutiens que les philoſophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philoſophe ?

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux faquirs. Songeons ſurtout qu'un philoſophe doit annoncer un DIEU s'il veut être utile à la ſociété humaine.

Fin du tome quatrième.

TABLE
DES ARTICLES
contenus dans ce volume.





